



**PROPOS SUR LA LITTÉRATURE
OUTAOUAISE ET FRANCO-ONTARIENNE
IV**

Introduction et choix de textes
par

RENÉ DIONNE



Le Centre de recherche
en civilisation canadienne-française
de l'Université d'Ottawa
Ottawa, mai 1983

PROPOS SUR LA LITTERATURE
OUTAQUAISE ET FRANCO-ONTARIENNE

IV

Introduction et choix de textes

par

RENE DIONNE

Le Centre de recherche
en civilisation canadienne-française
de l'Université d'Ottawa
Ottawa, mai 1983

Cet ouvrage a été préparé avec l'aide
financière du Ministère de l'éducation
de l'Ontario et du Secrétariat d'Etat
du Canada

Dactylographie: Marjolaine Létourneau
Solange Grimard

Index: Diane Auger

Reprographie: Université d'Ottawa

Dépôt légal: 2^e trimestre de 1983

Bibliothèque nationale du Canada

TEXTES

de

Bagriana BELANGER

Hélène BRODEUR

René DIONNE

Fernand DORAIS

Gilles DUPUIS

Yvon FERLAND

Marcel FORTIN

Paul GAY

Carmen HODGSON

Graham C. JONES

Suzanne LAFRENIERE

Roger LAPOINTE

Michèle MAILHOT

Jacques MICHAUD

Gabrielle POULIN

Réjean ROBIDOUX

Paul-François SYLVESTRE

Pierre-Louis VAILLANCOURT

Aux étudiants des cours
FRA 2566 et FRA 2766
du département des lettres françaises
de l'Université d'Ottawa.

INTRODUCTION

Voici un quatrième volume de Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne. Il a sensiblement le même visage que les trois précédents. Comme dans le troisième, l'on y trouve rangés selon les genres littéraires des articles sur le contexte franco-ontarien (11) ainsi que sur des journalistes (2), une essayiste (1), des romanciers (2), des poètes (3) et des dramaturges (2). Cependant, si l'on y regarde de plus près, l'on s'apercevra que ce volume élargit le contexte dans lequel se situe la littérature outaouaise et franco-ontarienne. La prise de conscience de celle-ci s'est en effet développée en même temps que progressaient les études régionales et l'on voit mieux aujourd'hui comment cette conscientisation outaouaise et franco-ontarienne s'inscrit dans un mouvement plus général au Québec et au Canada français.

L'on commence également, grâce à des lectures de plus en plus nombreuses, à mieux apercevoir les lignes de force et les orientations des diverses littératures régionales. Le présent volume, par exemple, contient des articles qui témoignent d'une réflexion plus profonde sur le milieu franco-ontarien et d'une analyse poussée de certaines oeuvres; d'autres sont le produit d'une recherche qui vise à évaluer l'apport des journalistes franco-ontariens et des poètes outaouais au développement de la littérature de leur région; certains présentent une sorte de vue d'ensemble du roman et du théâtre franco-ontariens (il est aussi question de la dramaturgie outaouaise); les autres, enfin, sont des comptes rendus de lecture. L'ensemble contribue à marquer certains traits de la littérature outaouaise et franco-ontarienne.

Pour mieux comprendre celle-ci il faut considérer les quatre volumes de Propos. Il se complètent mutuellement, sans former pour autant une synthèse de connaissances qui permettrait d'apercevoir l'histoire et l'état de la littérature outaouaise et franco-ontarienne. Ces quatre volumes n'ont d'autre but que de montrer qu'il existe des oeuvres qui méritent d'être lues, car elles témoignent de la vitalité d'un groupe humain. Pour les bien juger, il faut une tradition de lecture; celle-ci existe, il faut la prolonger, puis l'on passera tout naturellement à l'histoire du développement de la littérature et l'on pourra juger de son importance dans la vie de la région.

Déjà, cependant, l'on peut se former quelques opinions à partir de la lecture des quatre volumes de Propos. Il s'y trouve 170 articles. De ce nombre, 30 (17.6%) traitent du contexte franco-ontarien, tandis que 57 (33.5%) portent sur des romanciers, 37 (21.8%) sur des poètes, 24 (14.1%) sur des essayistes, 16 (9.4%) sur des conteurs et auteurs de nouvelles et 6 (3.5%) sur des dramaturges. Le théâtre est bien vivant, mais peu de pièces sont publiées. Les poètes font beaucoup parler d'eux à cause du dynamisme des Editions Prise de parole et du lieu de rassemblement que les Editions Asticou constituent pour les poètes de l'Outaouais. Il reste que les romanciers et les essayistes assurent, en quelque sorte, une continuité littéraire; moins "régionalistes" que les poètes et les dramaturges, il sont, ainsi que les auteurs de nouvelles, moins

visibles aux "régionaux" d'aujourd'hui, mais plus présents dans la littérature mère (québécoise et canadienne-française).

La consultation des trois index qui se trouvent à la fin du présent volume permettra de prendre conscience à la fois du nombre impressionnant de critiques qui se sont intéressés depuis six ans à la littérature outaouaise et franco-ontarienne et du nombre non moins impressionnant d'auteurs et d'ouvrages dont ils ont parlé. Des auteurs et des titres sont absents; c'est normal, puisque nous n'avons pas essayé de les rassembler tous; nous avons simplement choisi parmi les critiques publiées depuis trois ans celles qui nous semblaient offrir le plus d'intérêt. Ces volumes ne sont que des "propos", il ne faut pas l'oublier; la vue d'ensemble, historique, viendra plus tard, mais les propos auront servi à la mieux préparer.

René DIONNE

LE CONTEXTE FRANCO-ONTARIEN

APPEL A LA FIERTÉ

Depuis trois ans environ, à la suite d'une envolée oratoire, certaines personnes ont tenté de ressusciter un mot qui avait fait long feu, il y a une douzaine d'années, pour désigner les Franco-Ontariens: le mot "ontarois". C'est surtout sur les milieux de jeunes et certains groupes d'artistes que les créatologues ont fait leur mise. Pendant longtemps, l'opposition à ce néologisme s'est tue; elle a préféré ne pas engager de discussion, de crainte que ne se perde à ce jeu beaucoup de temps. Certaines déclarations incongrues nous incitent cependant à publier quelques-uns des motifs que les Franco-Ontariens peuvent invoquer pour garder le nom qu'il portent avec fierté depuis quelques décennies.

1. Notons d'abord que, s'il est malheureux que l'on ait ainsi, durant quelques mois surtout, attiré l'attention des jeunes Franco-Ontariens sur un pseudo-problème, alors que des problèmes beaucoup plus importants existent (problèmes économiques et politiques, bien sûr, mais scolaires aussi et linguistiques vraiment, comme ceux qui relèvent de l'apprentissage de la langue et de sa conservation en milieu minoritaire), il est encore plus malheureux que l'on ait lancé le mot "ontarois" sans avoir sérieusement examiné le bien-fondé de son utilisation à la place du mot "franco-ontarien", et surtout que l'on allègue des raisons fausses pour le promouvoir.

2. C'est ainsi que l'on a pu entendre affirmer, sur les ondes de TV Ontario, que le mot "franco-ontarien" n'était pas français. Pourtant, si l'on daigne ouvrir son Petit Dictionnaire Robert au mot "franco", l'on trouve que cet élément de composition, tiré du mot "français", s'emploie dans trois cas: a) d'abord, comme "élément invariable d'adjectifs composés exprimant un rapport entre la France et un autre peuple"; c'est ainsi que l'on parle des "guerres franco-allemandes" et des "accords franco-québécois"; b) ensuite, comme "élément invariable de noms composés, signifiant d'ascendance française", et l'exemple choisi par le Petit Robert est le suivant: "Les Franco-Américains du Maine"; c) comme "élément invariable d'adjectifs et de noms composés se disant du français propre à certaines régions", et les exemples du Robert sont: "Le franco-provençal. Le franco-québécois"; le même dictionnaire retient également dans ce dernier sens, le mot "franco-canadien". Que les Franco-Ontariens se rassurent donc: leur nom est bien français et ils peuvent utiliser également le qualificatif "franco-ontarien" pour désigner leur parler (comme on le fait d'ailleurs à l'Université Laurentienne, entre autres, depuis quelques années, dans les cours de langue). "Franco-Ontarien" et "franco-ontarien" ne sont pas des anglicismes.

3. L'on argumente aussi contre le mot "franco-ontarien" en affirmant qu'il contient un élément négatif, et qu'il vaudrait mieux être "rois" que "rien". Cet argument relève de la pure fantaisie sonore. Il

ne tient pas compte de la façon dont le mot "ontarien" a été formé: il ne l'a pas été à partir de "onta" (!) et de rien, mais, par dérivation savante, à partir de Ontario et du suffixe -ien qui "se joint à des noms pour former des adjectifs ou des noms désignant la profession, la secte, la nationalité" (Maurice Grevisse, Le Bon Usage, 11^e éd., n° 175); c'est ainsi que les habitants de la Syrie sont des Syriens et ceux de l'Algérie des Algériens, et qui oserait dire de ceux-ci, qui ont réussi leur révolution, qu'ils ne sont rien? Mieux vaudrait, dit-on, être "rois" que "rien"! Sans compter que les rois ne sont pas toujours bien vus en nos temps de postrévolution et que les Franco-Ontariens n'ont pas l'heur d'être royalistes, il se trouve que cet argument ressortit au calembour, et l'on sait ce que maints grands auteurs ont écrit de ce dernier: selon Victor Hugo, dans les Misérables, le calembour serait "la fiente de l'esprit qui vole", et selon Gustave Lanson, dans l'Art de la prose, "la forme la plus basse du sentiment des sonorités verbales"; aussi André Gide écrit-il d'un personnage de Si le grain ne meurt qu'il "remplaçait communément, n'étant pas très spirituel, le trait par le calembour". Mieux vaudrait être "rois" que "rien"! Avant de lancer cet argument calembourgeois à la tête des Franco-Ontariens, il aurait peut-être fallu en analyser mieux le contenu.

4. Poussant plus loin (?) encore l'argument sonore, l'on a voulu promouvoir le mot "ontarois" sous le prétexte qu'il "sonnerait" (sic) mieux que "franco-ontarien" avec "québécois". On ne voit pas trop pourquoi il faudrait qu'il en soit ainsi: les Acadiens s'identifient très bien sans recourir à une consonance qui les assimilerait aux Québécois. La rime serait mieux servie, ajoute-t-on. Mais cette rime serait bien pauvre, si l'on en croit les traités de versification traditionnelle (voir, entre autres, celui de Maurice Grammont). Et puis, ne faut-il pas une oreille politiquement formée pour juger mélodieuses les rimes -rois, -cois et -roise, -coise (ou -cois, -rois et -coise, -roise)? Mais laissons là ce niveau "sonnant" d'argumentation qui sied mal à la nature du but poursuivi: l'affirmation d'une identité.

5. Les Franco-Ontariens devraient se faire un nom, dit-on. Cet argument présuppose qu'ils n'en ont pas; il marque un certain mépris à leur endroit. En effet, se faire un nom, traditionnellement, cela veut dire se faire une réputation. Or, les Franco-Ontariens n'ont pas à se faire une réputation, ils en ont une; ils ont un nom dont ils n'ont pas à avoir honte. L'on connaît bien les luttes héroïques qu'ils ont menées, surtout depuis les débuts du vingtième siècle, pour assurer le maintien de leurs droits et conserver leur langue et leur culture. De plus en plus, au fur et à mesure que les historiens étudieront leur participation au développement de l'Ontario, l'on prendra conscience du rôle qu'ils ont joué et jouent encore dans la construction et la vie de ce pays qui est le leur de par leur naissance ou leur libre choix. Ils n'ont pas à avoir honte de ce qu'ils sont ni de leur passé. De fait, les vrais Franco-Ontariens sont fiers; ils ne craignent d'affirmer ni leurs origines ni leur appartenance ontariennes. L'une des plus belles expressions de cette fierté se trouve dans le texte célèbre de Victor Barrette: Qui suis-je, moi, Franco-Ontarien? Ce texte est de 1947. Son auteur définit

bien ce qu'est un Franco-Ontarien: "un Canadien de langue française résidant dans l'Ontario". Se dire Franco-Ontarien, c'est proclamer clairement, de par les deux composantes de son nom, que l'on est d'ascendance, de culture et de langue françaises, d'une part, et, d'autre part, citoyen à part entière d'une province qui s'appelle l'Ontario, dans laquelle on réside (mieux: que l'on habite) et dans laquelle on veut vivre; c'est se dire Ontarien, c'est affirmer que l'on est d'ici, mais avec des traits particuliers, une différenciation propre; c'est assumer l'ici, tout l'ici (géographique, économique, politique, etc.), et se garder de fuir la réalité sur les ailes du rêve d'ailleurs. Si les Québécois peuvent rêver d'un Québec séparé du Canada, les Franco-Ontariens, eux, ne peuvent rêver d'un Ontario français séparé de l'Ontario anglais; ils n'ont le choix que de vivre ici pleinement, difficilement, et ils en ont le goût et le courage à la suite de leurs pères et mères, car ils sont fiers les Franco-Ontariens.

René DIONNE

LA LITTÉRATURE RÉGIONALE: DÉFINITION ET PROBLÈMES

1. Région et régionalisme

Littérature régionale n'est pas littérature régionaliste. Celle-ci peint d'ordinaire avec sympathie et exactitude un milieu donné: ses paysages, ses habitants, sa vie sociale, etc.; elle est la plupart du temps l'expression, plus ou moins consciente, d'une tendance, souvent instinctive, à conserver certaines traditions et coutumes particulières à un groupe, mais parfois aussi l'expression d'une volonté bien déterminée de mettre en valeur, dans un but politique, économique, touristique ou autre, un certain territoire. La littérature régionale, elle, n'est d'abord que la somme des oeuvres produites dans une région; il n'est pas nécessaire que ces oeuvres décrivent cette région ou en traitent, il suffit qu'elles s'y rattachent de façon certaine (j'emploie cette expression à dessein), que ce soit, par exemple, par le lieu de naissance ou de travail de leurs auteurs ou encore par l'intérêt qu'un auteur étranger manifeste à cette région qu'il a visitée ou connue de quelque manière.

De la décennie de 1830 jusqu'à celle de 1940, soit pendant un siècle environ, le Canada français a produit en abondance, pour le meilleur et pour le pire, des oeuvres inspirées par la terre de chez nous (champs et forêts) et par les travaux et coutumes de ses paysans; mais, littérature du terroir avant tout, — selon l'excellente remarque du critique Jean Ménard, — cette littérature a davantage été rurale et nationale, catholique et patriotique, que régionaliste, à moins que l'on veuille considérer le Québec de cette époque comme une simple région et non pas comme un pays, ce à quoi, évidemment, je me refuse. Les laboureurs de Lemay et de Chapman sont tout autant du Bas-du-Fleuve et de Sherbrooke que de la Beauce ou de la région de Québec; ils appartiennent à une même classe sociale et à un même pays: le Québec; le ber de Blanche Lamontagne-Beaugard, Gaspésienne, ne se différencie pas de celui du Yamachichoï Nérée Beauchemin. Si les paysans d'Albert Laberge sont d'une autre trempe que ceux de Gérin-Lajoie et de Germaine Guèvremont, c'est plutôt à cause d'autres temps et d'autres moeurs, qui tiennent à des esthétiques et à des idéologies différentes, qu'à cause de leurs habitats différents: Beauharnois, les Bois-Francs ou le Chenail du Moine; ils appartiennent davantage à une lignée et à une nation qu'à une région, encore qu'ils habitent un lieu identifiable à certains détails qui n'influent guère sur la vérité profonde des personnages.

2. Région et régions

Mais qu'est-ce donc qu'une région? Selon le Robert (puisque nous sommes en littérature, il ne messied pas de référer à cet ouvrage), c'est "un territoire relativement étendu, possédant des caractères (géographiques, sociologiques...) particuliers qui en font une unité (par rapport aux régions voisines ou à un ensemble qui l'englobe)". Que ce territoire corresponde à une unité de géographie humaine ou soit constitué en unité administrative, ses caractères spécifiques se trouvent accentués et la région, ainsi mieux délimitée, humainement ou politiquement, voit son visage ou sa personnalité, — si l'on me permet ces expressions, — identifiée avec plus de force. Que l'on ajoute, par contre, à ces particularités locales des traits socio-économiques qui ressortissent à un contexte plus général de pauvreté exploitée ou délaissée, ou de richesse exploitante ou exploiteuse, ou simplement de bien-être ou d'indigence, la région prend sa place dans le contexte mouvant de la vie quotidienne de la nation et des nations: elle vit à l'heure plus ou moins difficile et tumultueuse d'un monde d'intérêts conflictuels qui divise, sépare, réunit au gré des heures et des années; elle a un passé, un présent, un futur (je ne dis pas un avenir nécessairement), une histoire quoi!, et cette histoire est humaine tout simplement, autant que physique, et politique. Pas plus que l'individu la région ne vit dans l'isolement et la littérature régionale s'en ressent.

La reconnaissance du fait régional, humain, ne se fait pas d'emblée. La région, donnée physique, "en-soi" sartrien, a besoin de l'homme pour exister; elle a également besoin de lui pour se définir. Il n'est que de considérer un tant soit peu l'utilisation du concept de région pour s'en rendre compte. Dans un pays vaste comme le Canada, il est évident que la région peut être, et a été souvent, un grand ensemble, identifiable soit politiquement à une province entière, soit géographiquement à un ensemble de provinces (v.g. la région atlantique ou les provinces Maritimes, l'Ouest canadien, etc.), soit socio-économiquement à une agglomération urbaine et à son voisinage (v.g. la région de Montréal, celle de Toronto, etc.); des caractères politiques et économiques, tout autant que géographiques et humains, servent alors à définir la région. Que l'on considère le Québec et l'on s'aperçoit que, à l'intérieur de ce tout politique, une conscience provinciale et canadienne se transforme depuis une vingtaine d'années en une conscience nationale et québécoise. Et cette transformation est d'importance pour la littérature qui a contribué à l'exprimer et à la créer à la fois, à partir de la poésie de l'Hexagone, puis du mouvement indépendantiste de la fin des années cinquante. Le Québécois s'affirme différent du Canadien des autres provinces; bien plus, en cessant de se dire Canadien français, c'est-à-dire habitant du même pays que le francophone des autres provinces canadiennes, il force ce dernier à quitter le pays linguistique, appelé Canada français, qui leur était commun jusqu'alors. Ainsi naissent "les francophones hors Québec" (expression barbare à mes yeux et certes de sens ambigu), et parmi ceux-ci se démarquent surtout les Acadiens et les Franco-Ontariens; abandonnés et exposés

plus que jamais à l'assimilation, ces francophones sentent le besoin de se serrer les coudes, de se regrouper et reconnaître comme d'un nouveau pays, d'une nouvelle région, aux frontières linguistiques comme celles du Canada français d'autrefois dont la volonté québécoise les a privés. Attachés à leur province, de gré ou de force, les francophones de l'Ontario et de l'Acadie, qui se reconnaissent volontiers comme Canadiens français, ne pourront pas, ne voudront pas se dire Québécois, sinon à la façon dont un Québécois se dit Français (est-ce que cela arrive encore souvent?); ils se diront soit plus que jamais Acadiens, soit désormais Franco-Ontariens. Ces noms identifient, mais qu'est-ce encore, sans une littérature lue, qu'un Franco-Manitobain ou un Franco-Albertain, pour ne pas parler des francophones qui vivent en Saskatchewan, en Colombie ou à Terre-Neuve (je n'ignore pas que les mots Fransaskois, Franco-Colombiens et Franco-Terre-neuviens existent, mais qui désignent-ils? pour qui? comment?)?

Le Québec devenant pays, ses régions géographiques (Outaouais, Bas-du-Fleuve et Gaspésie, Estrie, Mauricie, etc.) voient leur rôle s'amplifier à mesure que leurs habitants, désormais assurés de leur identité québécoise, prennent conscience de leurs besoins et traits particuliers. Lorsque l'on est de Hull, l'on se définit comme Québécois par rapport à l'Ontarien même francophone, mais aussi comme Hullois en face du Montréalais, qui passe pour centralisateur, quelquefois hautain, voire méprisant, diront aussi certains, tout frère québécois qu'il soit. Un Hullois sait, en effet, que sa région a besoin d'être développée, avec lui et pour lui, et le gouvernement québécois l'aide à penser ainsi, qui, depuis le début des années soixante, s'occupe d'aménager les territoires régionaux de concert avec les autorités locales, mais aussi en fonction des intérêts généraux du Québec. Naît alors un mouvement dialectique qui unit et oppose à la fois dans un même effort de développement l'Etat québécois et le groupe régional. Le point de départ est économique; l'amplification du mouvement est socio-culturelle, en ce sens qu'elle atteint tous les domaines vitaux du groupe humain.

3. Région et littérature

La littérature trouve alors sa place dans ce mouvement humain qu'est le développement régional; elle est la conscience vivante de cette totalité nouvelle. Il s'en faut, cependant, qu'on lui reconnaisse d'emblée, comme nous l'avons dit plus tôt au sujet de la région, une personnalité propre. N'existent d'abord que des oeuvres produites dans la région, ayant parfois peu ou prou de rapports directs ou visibles avec elle. Des individus écrivent, créent des univers ou expriment celui dans lequel ils vivent. On lit leurs oeuvres; elles se font de plus en plus proches à mesure que de jeunes auteurs se conçoivent comme étant d'une région tout autant que d'un pays. Peu à peu, les lecteurs s'aperçoivent qu'une certaine richesse littéraire, à tout le moins un certain mouvement littéraire, est propre à leur région; ils la voient comme un bien propre, s'emploient à la reconnaître et à la

développer en l'identifiant. Leur lecture se fait unifiante de ces oeuvres. Le Québécois se rend compte, par exemple, dans les années soixante, que les jeunes poètes de l'époque, puis les romanciers, parlent plutôt du Québec que du Canada; ces auteurs, leurs personnages, les sentiments qu'ils expriment, leurs thèmes sont de plus en plus au diapason des aspirations politiques d'une génération qui fera l'avenir. L'imaginaire québécois sourd d'une conscience profonde, particulière. La littérature québécoise naît avec l'homme québécois, et celui-ci se fait avec elle.

Tout à côté, plus humblement, le Franco-Ontarien se trouve un nom et des éditeurs, en même temps qu'il se donne des instruments d'action politique ou économique de plus en plus indépendants du Québec, et l'Acadien fait de même qui a, lui, plusieurs longueurs d'avance sur les autres "francophones hors Québec". A Sudbury, se fondent les Editions Prise de parole; à Moncton, les Editions d'Acadie, qui ont publié en 1979, grâce à Marguerite Maillet, première historienne de la littérature acadienne, une Anthologie de textes littéraires acadiens, 1604-1975; à Saint-Boniface, Annette Saint-Pierre met sur pied les Editions du Blé, puis celles des Plaines, et fait l'histoire du théâtre manitobain de langue française. Au Québec, à côté des sections régionales de la Société des écrivains canadiens (celle-ci, fondée en 1936, compte plus de 350 membres répartis entre trois régions québécoises: Saguenay-Lac Saint-Jean, Québec, Montréal, et une région bi-nationale: Ottawa-Hull), ou à leur place, v.g. à Sherbrooke, à Hull, à Rimouski, à Trois-Rivières, naissent des associations d'écrivains régionaux. La province (au sens socio-culturel) ne veut pas être laissée pour compte; elle réclame sa place en faisant état de ses ressources littéraires, humaines ou écrites. Des professeurs, isolés ou en groupes, des départements, voire une université comme celle du Québec à Trois-Rivières, s'occupent d'étudier leur région; certains sont des littéraires, comme au département d'études françaises de Sherbrooke ou au département de français de l'Université du Québec à Trois-Rivières, ou encore à Rimouski, Moncton, Ottawa et Sudbury. L'aide leur est venue de diverses sources: Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, Ministère des affaires culturelles du Québec, Secrétariat d'Etat du Canada, Universités, etc. Grâce à cette aide, les recherches sur la littérature régionale se sont développées en même temps que l'on prenait conscience de leur nécessité. Du même mouvement, l'on prend également conscience de leurs difficultés. Elles sont de divers ordres. Je voudrais en mentionner quelques-unes, à partir de l'expérience acquise en domaine franco-ontarien et outaouais.

4. Régions outaouaise et franco-ontarienne

Déjà, en utilisant ces dernières épithètes, j'ai posé un premier problème. Littérature franco-ontarienne et outaouaise, cela suppose deux régions. Y en a-t-il deux? Pourquoi? Comment? Il est facile, à première vue, d'identifier la région franco-ontarienne à tout le territoire que, à l'intérieur de la province d'Ontario, habitent et

"informer" tant soit peu les francophones. Mais si l'on y regarde de plus près, l'on s'aperçoit qu'un Franco-Ontarien du Sud est différent d'un Franco-Ontarien du Nord, et qu'un Franco-Ontarien de l'Est diffère encore davantage de l'un et de l'autre: des habitats différents particularisent les modes de vie et de pensée, et certaines limites provinciales ne laissent pas d'être artificielles culturellement parlant, aussi bien dessinées qu'elles puissent être, comme, en certain cas, par une rivière.

Cette dernière considération m'amène à parler d'Ottawa. Cette ville (s'agissant, bien entendu, du milieu francophone qu'elle est dans une proportion de 19.5%) est-elle vraiment franco-ontarienne à la façon de Hawkesbury, de Sudbury, ou de Hearst? Je me refuse à répondre oui carrément, tout comme je me refuse à considérer Hull comme aussi québécoise que Rimouski ou québécoise de la même façon que Trois-Rivières. Il existe, en effet, à Hull-Ottawa ou à Ottawa-Hull, mieux dans cet Outaouais des deux rives, un certain milieu socio-culturel où il n'est pas facile de départager les appartenances. Un Québécois de naissance qui passe vingt ou trente ans de sa vie à Ottawa ne se sentira peut-être jamais Franco-Ontarien; sauf exception, il ne sera cependant pas sans subir l'influence, acceptée ou rejetée, de son habitat ontarien. Il sera amené, en tout cas, à réfléchir en fonction de certains problèmes particuliers à la région, à vivre selon certaines données outaouaises. Quand a-t-il commencé d'être outaouais, ontarien, et dans quelle mesure? Je ne connais pas de réponse à cette question. Je sais seulement que, à Ottawa, il existe une sorte de voisinement de Franco-Ontariens et de Québécois; les premiers y sont d'ordinaire nés, ou en quelque autre lieu ontarien; les seconds y sont venus travailler, par choix ou par nécessité. Les uns et les autres donnent à la francophonie de la ville un cachet particulier. Il en va un peu de même du Hull métropolitain, où habitent bon nombre de Franco-Ontariens. D'une rive à l'autre, l'on va et vient en directions opposées, matin et soir, le jour et la nuit. On lit le même journal francophone: Le Droit, les mêmes journaux anglais (The Citizen, surtout), particulièrement à Ottawa. L'on va au Théâtre de l'Île à Hull, mais aussi à celui du Centre national des arts à Ottawa, qui importe souvent ses spectacles de Montréal, et parfois à la Comédie des deux Rives, si l'on est "relié" à l'Université d'Ottawa. Bien des Hullois, surtout ceux qui travaillent à Ottawa, s'approvisionnent à son Marché By ou au magasin Dominion du Centre commercial Saint-Laurent; l'on vient de Hull s'habiller chez Eaton à Bayshore ou chez Simpsons-Sears et aux deux grands magasins de la Baie, etc. De nombreux Hullois fréquentent une université ou un collège d'Ottawa. Un milieu de vie existe où se côtoient plus ou moins, comme francophones et anglophones à Montréal, deux groupes de langues différentes et, à l'intérieur du groupe francophone, au moins trois mentalités différentes: la franco-ontarienne (que l'on peut même trouver à Gatineau), la hulloise (que l'on ne trouve pas à Ottawa) et la québécoise (qui colore les deux rives).

Pour conclure cette analyse, assez sommaire il est vrai, il me semble permis d'affirmer qu'il existe en Ontario un groupe français dont la culture, bien que régionale, a besoin de se donner une dimension provinciale pour exister, et à Ottawa-Hull un groupe francophone dont la région se définit géographiquement par l'agglomération urbaine outaouaise. La force d'attraction de cette dernière est assez grande pour drainer vers elle une partie de la population environnante: Ottawa attire Orléans, Casselman (depuis la construction de la 417 surtout), Embrun, etc., qui s'éloignent ainsi culturellement de Cornwall et de Hawkesbury, davantage abandonnés à l'Ontario français; de son côté, Hull exerce une attraction sur les comtés de Pontiac, Gatineau, Papineau. L'Ontario français et l'Outaouais forment donc à mes yeux deux régions culturelles qui trouvent à Ottawa un point de tangence qui s'avère également, dans le cas de l'Ontario français, un point d'appui, un peu à la façon dont l'Outaouais francophone peut trouver le sien dans le grand tout québécois. Et voilà pour la région ou les régions dont j'ai voulu constituer le corpus littéraire.

5. Littérature outaouaise et franco-ontarienne

Une fois résolu ce premier problème de délimitation régionale, survient l'autre, pas moins considérable: quelles oeuvres sont vraiment franco-ontariennes ou outaouaises? Ce problème ne connaîtra, à mon sens, sa solution que le jour où une tradition de lecture et une volonté d'appartenance et d'identification auront imposé leur goût et leur choix. Rappelons-nous encore une fois: il y avait bien deux ou trois siècles que l'on écrivait au Québec, lorsque, vers 1960, cette littérature que l'on avait appelée jusque-là française, puis canadienne, canadienne-française, et puis encore française du Canada ou du Québec, est devenue québécoise, parce que reconnue comme telle et nommée telle de par la volonté de ses auteurs et lecteurs qu'emportait la fringale d'identification collective d'un nationalisme nouveau. En l'absence d'une tradition de lecture franco-ontarienne et outaouaise bien établie, mais en présence d'une conscience régionale croissante, il m'a semblé que le premier travail à faire consistait à dresser un catalogue des oeuvres à partir de critères qui permettraient tantôt d'identifier un auteur tantôt une oeuvre, à l'aide de mesures qui ne sont pas littéraires à première vue, mais qui entrent plus ou moins en ligne de compte chaque fois que l'on relie une littérature à une région ou à un groupe. Et quelle est la littérature qui ne peut pas être définie de quelque façon par rapport à un territoire (v.g. la littérature américaine) ou par rapport à un groupe humain (v.g. la littérature juive)?

1) Un premier critère d'identification m'a semblé provenir du lieu de naissance de l'auteur. Une oeuvre est franco-ontarienne ou outaouaise du fait que son auteur est un francophone né en Ontario ou en Outaouais. Cela ne va pas sans difficulté, quoi que l'on pense: l'on peut être né en Ontario à cause de circonstances tout à fait fortuites, à l'occasion d'un séjour de quelques jours, mois ou années de ses

parents (je pense, par exemple, au cas de Roger Duhamel, né à Hamilton); il faudra alors voir si d'autres facteurs interviennent qui autorisent une région à réclamer un fils qui s'en est allé bien vite. Mais s'il s'en est allé plus lentement, avec plus ou moins de nostalgie, et depuis plusieurs années, sans volonté de retour, tel Jean Ethier-Blais, qui a quitté Sturgeon Falls, lieu de sa naissance, pour aller étudier à Sudbury, puis à vingt ans, l'Ontario, pour n'y plus guère revenir longtemps, — si l'on excepte les deux années pendant lesquelles il enseigna à l'Université Carleton (1960-1962), — et qui annonce depuis plusieurs années qu'il s'en ira reposer, un jour, pour toujours, en terre tunisienne? A-t-il cessé d'être franco-ontarien? Cessera-t-il d'être Québécois? Quand? Pour le moment, le professeur de McGill reconnaît son être minoritaire, et parfois sa franco-ontarianité, tandis que Jean-Pierre Duquette lit son oeuvre et la juge franco-ontarienne de par ses racines; on la trouve donc recensée dans la bibliographie de la littérature outaouaise et franco-ontarienne.

2) Le deuxième critère que j'ai utilisé est apparemment tout aussi fondé et pas moins arbitraire que le premier: l'auteur, francophone d'origine canadienne ou québécoise, a écrit et publié la plus grande partie de son oeuvre durant son séjour en Ontario ou dans l'Outaouais (v.g. Alfred Garneau, Benjamin Sulte, Rodolphe Girard, Claire Martin, etc.), ou encore habite présentement l'Ontario ou l'Outaouais (v.g. Gérard Bessette, Réjean Robidoux, Normand Rousseau, etc.). Il est bien entendu qu'un tel écrivain pourrait se retrouver un jour dans une autre région, peut-être pour plus longtemps, et y écrire plus de livres, et devenir écrivain de cette région... Tel va le critère quantitatif du flot qu'à la fin la source déborde ses rives et va faire lac ailleurs...

3) Pour l'application de ce deuxième critère, j'ai supposé que tout auteur canadien ou québécois se trouvait de par sa naissance inséré, intégré d'une façon ou de l'autre dans toute région de son pays qu'il habiterait et que sa littérature était autochtone. A l'auteur d'origine ou de langue étrangère, que faut-il pour prendre rang parmi les écrivains de la région? De façon assez arbitraire, mais pas du tout discriminatoire, j'ai seulement exigé qu'il ait publié, du temps qu'il habitait la région ou depuis qu'il y habite, au moins une oeuvre de création littéraire (roman, poésie, théâtre, nouvelle, essai, etc.) ou une étude sur un sujet littéraire canadien-français ou québécois, v.g. Paul Wyczynski, Paul Gay, John Hare, David M. Hayne, Roger Mondoloni, Bernard-Paul Robert, etc. Et voilà pour la troisième catégorie d'oeuvres régionales.

4) A la quatrième appartiennent les oeuvres dont le sujet, ou un ou plusieurs thèmes, ou le cadre, ou les personnages sont de la région, v.g. l'Appel de la race d'Aloné de Lestres (Lionel Groulx), François Duvalet de Maurice de Goumois, etc.

Cette façon de dresser une liste d'écrivains régionaux est assez rudimentaire et arbitraire, j'en conviens. Je la crois quand même

utile. C'est un travail de bibliographie dans les sous-sols de l'histoire littéraire. Le travail de l'analyste et de l'esthéticien devra venir ensuite.

En domaine outaouais et franco-ontarien, nous en sommes à ce point¹.

René DIONNE

1. René Dionne, Bibliographie de la littérature outaouaise et franco-ontarienne, coll. "Documents de travail du Centre de recherche en civilisation canadienne-française", 10, Ottawa, C.R.C.C.F. (Université d'Ottawa), 1978, 91 p.; 2^e éd. révisée et augmentée, 1981, viii, 204 p.

(Texte lu lors d'un colloque sur la littérature régionale, à l'Université d'Ottawa, le 8 février 1980, et reproduit dans la Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français, 3 (hiver-printemps 1982): La Littérature régionale, Montréal, les Éditions Bellarmin, 1982.)

NOTES GEOGRAPHIQUES

EN MARGE D'UN COLLOQUE LITTERAIRE

L'intérêt des géographes, planificateurs et aménagistes pour la région est partagé par d'autres disciplines. Témoin, ce colloque sur les littératures régionales tenu à l'Université d'Ottawa, le 8 février dernier, sous les auspices de la Société des écrivains canadiens, section d'Ottawa-Hull, et du Centre de recherche en civilisation canadienne-française.

Comme nous avons pu le constater, la mouvance de la région est un problème qui se pose aux uns comme aux autres et un parallèle entre les thèmes exposés au colloque et d'autres que nous avons développés auparavant en donnera l'illustration. En fait, en littérature comme en géographie, on observe une mouvance régionale horizontale et une mouvance régionale verticale. Ces deux dimensions de la mouvance formeront les grandes divisions de ce texte.

I.- MOUVANCE REGIONALE HORIZONTALE

La mouvance horizontale désigne les mouvements de compénétration des régions qui en rendent les limites imprécises et floues. Cette mouvance se constate par l'observation des comportements dans divers domaines (social, économique, etc.) et parfois même dans l'établissement des limites qui sont pourtant définies d'autorité, comme celles des divisions électorales, par exemple.

1. Aires et diffusions culturelles

Cette mouvance n'a pas toujours été admise en géographie culturelle. Dans les débuts, l'étude des liaisons entre espaces et culture avaient donné naissance à la notion statique d'aire culturelle.

Déjà présenté dans les écrits d'Hérodote, elle est réapparue dans les temps modernes par l'intermédiaire de Friedrich Ratzel (1844-1904). Vers la même époque, Vidal de la Blache, en France, établissait grâce à elle les fondements de la géographie humaine et régionale. Pour eux, les aires culturelles étaient des territoires bien définis servant de contenant aux cultures.

L'évidence des changements culturels, dus en particulier aux influences venues de l'extérieur et du rayonnement des traits culturels, a fait évoluer cette conception vers les modèles de diffusion culturelle. Elaborés principalement à Berkeley, sous l'influence de Sauer et de Kroeber, ces modèles supposent des cadres spatiaux beaucoup plus flous, des zones de compénétration entre les aires culturelles (le modèle de Meinig, par exemple). Certains aussi peuvent être représentés par des sortes de tentacules illustrant la diffusion des traits culturels.

Ainsi, on reconnaît aujourd'hui l'existence d'une mouvance horizontale de la zone culturelle en ce sens qu'il est impossible de dire où elle commence, et où elle finit sur le plan de l'extension spatiale. L'avènement des moyens de communication de masse et leurs possibilités de transmission lointaine des messages culturels achèvent de compliquer la notion d'aire culturelle et a même provoqué, pour un temps, sa mise en veilleuse.

2. Mouvance horizontale des régions littéraires

Or, le colloque de février s'étant justement proposé d'analyser les littératures régionales, il se trouvait nécessairement aux prises avec ce problème de la délimitation des régions. René Dionne, professeur au département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa, a ouvert le débat et soulevé la question avec acuité en établissant une distinction entre littérature outaouaise et littérature franco-ontarienne.

Ces deux épithètes, dont l'une unit les rives québécoise et ontarienne de la vallée des Outaouais et l'autre sectionne la rive ontarienne du reste de l'Ontario, ne tiennent absolument pas compte des limites administratives ou politiques et s'appuient sur des observations relevant d'un autre domaine. Ces observations n'ont rien à envier à celles que tout bon géographe aurait faites, aussi bien à l'époque de Vidal de la Blache, qu'à celle beaucoup plus récente des modèles spatiaux. Qu'on en juge...

"Des habitats différents, a dit René Dionne, particularisent les modes de vie et de pensée, et certaines limites provinciales ne laissent pas d'être artificielles culturellement parlant, aussi bien dessinées qu'elles puissent être comme, en certain cas, par une rivière." Cette assertion correspond au premier abord aux opinions d'un Ratzel qui voyait un lien étroit entre territoire et vie des peuples. Elle introduit toutefois une nuance importante en distinguant l'habitat du territoire politique, celui-ci comportant des délimitations précises. Elle rappelle, donc, bien davantage le chapitre de Lucien Febvre sur les frontières naturelles² dans lequel est remis en question l'effet inhibant de telles frontières.

L'habitat outaouais se définirait plutôt à partir d'observations sur le mode d'occupation de l'espace. Ces observations appartiennent à l'analyse spatiale telle que la pratiquent les géographes:

a) Les mouvements migratoires nombreux et plus ou moins temporaires entre le Québec (Montréal, Québec) et Ottawa ou Hull;

b) Entre ces deux dernières, les mouvements pendulaires:
- habitudes d'achat qui font passer les habitants de Hull et Ottawa d'une rive à l'autre,
- milieux de travail et lieu de résidence situés souvent de part et d'autre de la rivière;

c) La fréquentation de pièces de théâtre données sur l'une ou l'autre rive;

d) La circulation du journal Le Droit dont l'aire de distribution se répartit sur les deux rives.

En somme, le découpage régional littéraire est ici effectué selon des critères bien connus des géographes modernes et diffère sensiblement du découpage administratif ou politique.

3. Critères d'appartenance à la région

Une fois les régions délimitées par les réseaux de déplacement, encore faut-il déterminer qui en fait partie et, dans le cas présent, à quel titre une oeuvre ou un auteur peut-il être considéré de la région? Dans le cas d'un auteur, il s'agit de son appartenance à une communauté littéraire ou culturelle et, dans le cas d'une oeuvre, de l'appartenance à un corpus littéraire. René Dionne a proposé les critères suivants:

1) Être né en Ontario ou dans l'Outaouais autrement que "fortuitement";

2) Tout en étant d'origine canadienne ou québécoise, avoir écrit ou publié la majeure partie de son oeuvre durant un séjour important en Ontario ou dans l'Outaouais;

3) Pour un auteur étranger, avoir écrit ou publié durant un séjour dans la région une oeuvre de création ou une étude littéraires à sujet canadien-français ou québécois;

4) Les oeuvres dont le sujet, les thèmes, le cadre ou les personnages sont de la région.

Ces critères sont-ils trop larges? La vie d'un auteur, par exemple, devrait-elle s'être déroulée tout entière dans une région pour qu'il puisse en faire partie? Est-ce que tout le monde ne risque pas d'être réclamé ou récupéré par plusieurs communautés avec de tels critères?

Ces questions trouvent une réponse dans les théories d'Abraham Moles sur la vie culturelle dans le monde moderne³. Pour lui, une communauté se définit de nos jours par la situation partagée. Elle est

statistique en ce sens qu'elle correspond au plus grand nombre de personnes ayant à vivre le plus grand nombre de conditions similaires. Il reste toujours des individus "flottants" une sorte de continuité entre des noyaux plus clairement identifiables. En somme, la mouvance qu'on constate à propos de la région existe aussi sur le plan de la démarcation entre communautés.

Le premier critère exigeant qu'un auteur soit né dans la région autrement que "fortuitement", et ait eu une participation plus importante à la vie de la communauté régionale, s'accorde avec la théorie de Moles sur la communauté de situation. Ce critère ne précise pas de normes concernant la durée de cette participation à la situation communautaire. Il s'assortit plutôt d'autres critères concernant la production littéraire elle-même, le dernier de ces critères concernant uniquement les oeuvres. Est-ce justifiable?

4. Contenu littéraire et tableau socio-culturel

Il est certain que l'activité littéraire, marquée au coin du sceau régional, exige une participation significative à la vie de la communauté et à sa mentalité. Or, la mentalité d'une communauté de situation s'élabore à même ce que Moles appelle le tableau socio-culturel. Celui-ci est constitué de l'ensemble de tous les messages qui traversent l'existence communautaire: valeurs transmises par la famille, la télévision, la vie politique, connaissances acquises à l'école ou tout autre moyen d'apprentissage, etc. Un tableau socio-culturel se différencie d'un autre par la structure de ses divers éléments, soit par la combinaison statistique ou leur fréquence d'occurrence. Comme la communauté de situation est constituée d'un noyau de personnes plus permanentes, le tableau socio-culturel est constitué d'un noyau d'éléments plus fréquents. La mentalité propre d'une communauté se définit donc par l'ajustement entre les structures de ces deux noyaux.

Il est justifiable de considérer que la participation à telle mentalité, que le fait de s'être abreuvé à un tableau socio-culturel donné, conditionnent l'esprit jusque dans ses perceptions présentes. La mémoire étant principalement influencée par les structures, le rôle prépondérant des tableaux socio-culturels antérieurs dans l'activité actuelle se trouve mis en lumière. La participation significative à la vie d'une communauté régionale ne saurait par conséquent manquer d'influencer toute l'oeuvre d'un écrivain même si, par la suite, ce dernier s'en va ailleurs s'implanter dans une autre communauté. Il y a ainsi échanges de perceptions et de valeurs d'une région à l'autre. Selon Moles, la mesure statistique structurale des divers tableaux socio-culturels serait possible, de même que la mesure des apports de l'extérieur. Des études aussi systématiques des contenus socio-culturels sont, en général, encore à faire.

Par contre, le contenu des corpus littéraires, qui sont des éléments importants des tableaux socio-culturels, a toujours fait l'objet d'analyses en littérature et, de nos jours, certaines de ces analyses sont statistiques

comme le souhaite Abraham Moles. Ainsi, l'Université du Québec, à Trois-Rivières, mène une étude approfondie du corpus littéraire de la Mauricie et vise à dégager une théorie de la littérature régionale. La communication des résultats partiels de cette étude fait ressortir l'absolue nécessité de maintenir parallèlement aux études statistiques d'autres types d'études portant directement sur le sens de la région dans ces oeuvres. En effet, les résultats obtenus par les études de contenu systématiques, entre autres statistiques, pose des problèmes d'interprétation et demeurent ambigus.

Cette ambiguïté, explicitement mentionnée par Gilles Lamontagne, professeur à l'Université du Québec à Rimouski, concerne la distinction entre ce qui est proprement régional et ce qui relève d'un corpus plus vaste. On rencontre une grande difficulté à cerner l'originalité régionale dans des études systématiques de contenu. Il semble, en effet, que les résultats obtenus ne mettent toujours en lumière que les traits communs à l'ensemble des régions.

On a pu voir se dégager de l'ensemble des communications du colloque une amorce d'explication à ce problème. Pour mieux percevoir cette explication, il faut d'abord exposer comment la région et les contenus régionaux, en plus de connaître une mouvance horizontale, connaissent également une mouvance verticale.

II.- MOUVANCE VERTICALE OU HIERARCHIQUE

La mouvance horizontale fait référence à la compénétration de régions (communautés et tableaux socio-culturels) de même niveau. La mouvance verticale s'applique davantage à la compénétration de régions de niveaux différents, de régions plus vastes ou englobantes avec des régions plus restreintes. En géographie, la notion de région nodale est bien connue. Il est bien connu aussi, depuis le modèle de Christaller, que l'emboîtement parfait des aires soumises hiérarchiquement à des lieux centraux ne se produit que selon le principe administratif. Selon les principes de marché ou de transport, il y a des recoupements, certaines aires de niveau inférieur relèvent de trois ou de deux centres à la fois et l'action des centres supérieurs s'effectue sur des portions de centres inférieurs.

Il existe dans tous les systèmes des liaisons de type hiérarchique avec des sous-systèmes ou des méta-systèmes. Cependant, dans les systèmes vivants, ces liaisons ne sont pas statiques. Selon Yves Barel⁴ chaque sous-système est doué d'un minimum d'autonomie. Dans le cas d'emboîtement parfait, le degré d'autonomie est moindre. Mais rien n'empêche l'autonomie de croître et le sous-système d'échapper alors partiellement à l'emboîtement comme c'est le cas pour d'autres qui ne sont reliés aux systèmes supérieurs que par certains de leurs éléments. Or, le "statut" d'un sous-système se modifie sans cesse sous la poussée de sa propre croissance et sous l'influence des modifications des autres systèmes de la hiérarchie. On peut donc observer des phénomènes d'émergence. D'où modification constante des structures et des processus de structuration.

Deux exemples donnés au colloque par René Dionne décrivent ces processus de transformation dans la hiérarchie du système régional de l'Outaouais (géographique) et aussi dans la définition des corpus littéraires de langue française au Canada:

"Ottawa attire Orléans, Casselman (depuis la construction de la 417 surtout), Embrun, etc., qui s'éloignent ainsi culturellement de Cornwall et de Hawkesbury davantage abandonnés à l'Ontario français; de son côté, Hull exerce une attraction sur les comtés de Pontiac, Gatineau, Papineau. L'Ontario français et l'Outaouais forment donc, à mes yeux, deux régions culturelles qui trouvent à Ottawa un point de tangence qui s'avère également, dans le cas de l'Ontario français, un point d'appui, un peu à la façon dont l'Outaouais francophone peut trouver le sien dans le grand tout québécois."

"Rappelons-nous encore une fois: il y avait bien deux ou trois siècles que l'on écrivait au Québec, lorsque, vers 1960, cette littérature que l'on avait appelée jusque là française du Canada ou du Québec, est devenue québécoise, parce que reconnue comme telle et nommée telle de par la volonté de ses auteurs et lecteurs qu'emportait la fringale d'identification collective d'un nationalisme nouveau."

Ce dernier passage montre deux choses: 1) comment l'émergence est reliée au jeu des liaisons entre un sous-système et le tout 2) et aussi que la volonté consciente joue un rôle primordial dans l'émergence d'un système.

1. Emergence des corpus littéraires

Lorsqu'on fait l'anthologie d'un corpus littéraire comme lorsqu'on fait l'analyse d'une région, on procède au fond à la mise au jour de deux types d'éléments: ceux qu'il a en commun avec un corpus plus large et ceux par lesquels il s'en différencie, ceux qui constituent son originalité. Par rapport à l'émergence, laquelle de ces deux parts du corpus sera la plus déterminante? C'est à voir. L'originalité, évidemment, sera la pierre de touche, le critère distinctif qui permettra au phénomène de se produire. Toutefois, l'originalité devra être atténuée si elle veut être reconnue et sanctionnée par le reste du système. Au début, l'émergence ne sera tolérée qu'à ce prix. Plusieurs mentions, à cet effet, pouvaient être relevées au cours du colloque.

Tout d'abord, les participants de la région de Sherbrooke ont souligné l'importance qu'avaient eue les prix littéraires dans l'émergence des écrivains féminins des Cantons de l'Est.

Par ailleurs, Clément Moisan, dans un exposé comparé entre les poésies d'avant-garde métropolitaines, a soutenu que la légitimation par le niveau national comportait toujours une part d'uniformisation, de perte d'originalité. Cette constatation rencontre le point de vue

d'Abraham Moles dans un autre ouvrage⁵, où il fait remarquer que pour être compris un message ne doit comporter qu'une originalité ténue. Si le message régional comporte une trop grande part d'originalité, par rapport à celui de la métropole ou du grand ensemble, il risque donc d'être méconnu. C'est pour cela qu'il se produit au Canada deux mouvements de légitimation, un interne et l'autre élargi, souvent par l'intermédiaire de la métropole, Montréal, pour la poésie de langue française, et Toronto, pour celle de langue anglaise.

On comprend alors que le contenu régional spécifique d'oeuvres déjà sanctionnées par une littérature nationale soit difficile à isoler et qu'on y retrouve plus facilement ses points de ressemblance avec le contenu métropolitain. Il faut ici souligner l'importance que peuvent prendre les résidus et même l'erreur dans l'analyse statistique des contenus, au point de vue de l'originalité régionale.

2. Conscience de soi et finalités

Il y a entre les corpus littéraires de niveaux différents une lutte, faite du besoin d'émergence régionale et du besoin de domination du niveau national. Celui-ci détiendrait, en fin de compte, un pouvoir sur la symbolique elle-même. Dans cette lutte, des finalités successives permettent le jeu de l'émergence des sous-systèmes et par là, "la reproduction" du système en général⁶. Ces finalités successives convergent vers une seule fin ultime, la survie du système. Elles sont partielles et n'ont pas été explicites ou conscientes dès l'origine du système. Elles se bâtissent au fur et à mesure de ses besoins nouveaux. Il ne s'agit pas ici d'explication téléologique, même si, pour le sociologue Fernand Dumont, les finalités qui assureront l'émergence d'une société culturelle et sa reproduction devront, en fin de compte, se charger d'un sens explicite concernant la prise de conscience de soi.

3. Résurgence du territoire et imaginaire de l'espace

La prise de conscience de soi s'accompagne forcément d'une concrétisation de soi qui exige un encadrement spatial. Ainsi, le territoire reprend-il dans le domaine socio-culturel une place qu'il semblait avoir perdue. En effet, la technologie en minimisant les distances semblait avoir détaché ou libéré la culture de toute attache au territoire. Tout modèle représentant la dimension spatiale d'un phénomène culturel semblait devoir n'être que rationnel, mathématique ou abstrait. La prise de conscience de soi, par des communautés plus vastes, devra passer par le processus de la symbolisation et faire place aux images mentales pour reconstituer ce territoire⁷. L'une de ces images sera souvent fournie par la carte. Personne ne saurait en effet embrasser du regard le territoire d'un pays, pas même celui d'une région. Peu d'habitants du Québec auront parcouru son territoire en entier au cours de leur vie. Que dire du Canada?

La symbolisation de la carte n'est pourtant pas le seul élément constituant de l'imaginaire de l'espace qui alimentera la prise de conscience. A ce point, le contenu des littératures régionales fournit

un matériau des plus intéressants; aussi plusieurs communications du colloque ont-elles repris ce thème. D'après Marguerite Maillet, la frontière Québec-Nouveau-Brunswick n'existe pas pour les poètes de l'Acadie, centrés davantage sur les problèmes communautaires; l'Acadie se prolonge en Gaspésie.

Les contes de l'Est du Québec, dont a parlé Gilles Lamontagne, sont peuplés de lieux ou de sites propres à évoquer le mystère ou l'enchantement: le rocher Percé, l'île du Diable, etc.

Guido Rousseau a parlé des romanciers de la Mauricie pour qui le Saint-Maurice est omniprésent alors que le Saint-Laurent est totalement absent. Il existe chez eux une structuration dualiste de l'espace mauricien: à une époque, opposition entre la terre et la forêt, élément de désordre par rapport aux terres agricoles défrichées marquant le progrès et la civilisation; plus récemment, opposition entre la forêt et la ville industrielle, celle-ci ayant pour fonction d'avaloir celle-là, Chez eux, la forêt ne revêt aucune dimension esthétique.

III.- APPROCHE LITTÉRAIRE ET APPROCHE GÉOGRAPHIQUE

Le colloque de février a révélé de nombreux recoupements entre la compréhension qu'ont de la région les littéraires et les géographes du domaine culturel. Ces recoupements ne signifient pas superposition et il est certain que les analyses régionales portant sur l'espace sont d'abord géographiques peu importe qui les fait. Il n'est pas moins certain que les oeuvres littéraires sont le lieu privilégié de l'expression du sens, de la prise de conscience de soi par une communauté et surtout de la symbolique de l'espace, du territoire imaginaire. Les géographes peuvent puiser aux sources littéraires de précieux indices sur la signification de l'espace et de sa place passée, présente ou future dans la culture.

Comme l'a encore fait remarquer Guido Rousseau de Trois-Rivières, la littérature n'a malgré tout pas l'apanage de l'imaginaire. Beaucoup d'autres sources d'expression communautaire restent à examiner par le géographe spécialisé dans le domaine culturel. Il doit de plus continuer les analyses propres à sa discipline — analyses de paysages, d'utilisation du sol, des flux, de réseaux d'action — aussi bien par les méthodes traditionnelles et empiriques que par les méthodes plus formelles que sont les modèles quantitatifs. L'analyse du lien profond qui unit culturellement les sociétés à l'espace est une entreprise permanente. En s'y attachant, les géographes fourniront aux autres disciplines des sciences humaines un matériel fécond.

Carmen HODGSON

1. Thèse de maîtrise, 1979: Approche conceptuelle à la culture régionale.
2. Lucien Febvre, La Terre et l'évolution humaine, Paris, La Renaissance du Livre, 1922; Editions Albin Michel, 1970.
3. Abraham Moles, Sociodynamique de la culture, Paris et La Haye, Mouton, 1971.
4. Yves Barel, La Reproduction sociale: systèmes vivants, invariance et changement, Paris, Editions Anthropos, 1973.
5. Abraham Moles, Théorie de l'information et perception esthétique, Paris, Denoël/Gauthier, 1972.
6. Fernand Dumont, Le Lieu de l'homme: la culture comme distance et mémoire, coll. "Constantes", 14, Montréal, HMH, 1968.
7. Dans un article paru dans le Devoir, l'auteur soutenait que pour plusieurs Canadiens anglais, la configuration en rose "a mari usque ad mare" sur la carte du Canada constitue en elle-même un argument contre toute sécession. ROTSTEIN, Abraham. — De quoi le nationalisme canadien anglais est-il fait?, Le Devoir, 2 février 1978.

(Géoscope, vol. 11, n^o 2, décembre 1980, p. 34-47.)

C'EST LE TEMPS DE LA LITTÉRATURE REGIONALE

Depuis une dizaine d'années les études régionales sont à la mode: historiens, géographes, sociologues, etc., tâchent de définir ce qu'est une région, puis de décrire celles qui se présentent à leurs yeux à travers les mouvements et bouleversements de sociétés; tout se passe comme si, au fur et à mesure que l'individu prend conscience de ses droits et de son rôle dans un monde que les moyens de communications modernes tendent à uniformiser, la grande collectivité elle-même se trouvait des articulations et des fondements nouveaux, plus ou moins groupusculaires et différenciés, relevant d'un environnement qui influence les personnes et marque leur appartenance à des groupes spécifiques; ces groupes, délimités par un habitat géographique ou culturel, se replient sur eux-mêmes, s'analysent, évaluent leurs traits communs, s'identifient, puis se réclament d'une vie collective propre qu'ils veulent affirmer à travers des oeuvres et des manifestations de leur cru. C'est ainsi, pour ne donner qu'un exemple, que se tenait à Hull, la semaine dernière, un colloque de plusieurs jours sur l'identité régionale outaouaise; l'enquête se faisait dans tous les domaines possibles, en fonction d'une conception très large de la culture. En choisissant de vous parler de la littérature régionale, ce soir, je n'échappe pas à cette mode; je me trouve même entraîné dans son courant depuis longtemps déjà, et selon mon gré, car je crois en la valeur des études régionales non seulement comme force de conscientisation salutaire dans une société, mais aussi comme moyen d'investigation scientifique: les synthèses du savoir, pour échapper au risque du globalisme superficiel, doivent reposer sur des études particulières minutieuses. Cela est vrai en histoire littéraire tout autant qu'en sciences sociales ou physiques.

La littérature québécoise

Il y a une vingtaine d'années à peine, l'on ne parlait pas de littérature québécoise, mais seulement de littérature canadienne-française, voire de littérature canadienne. L'on se demandait même si une telle littérature existait; n'était-elle pas tout au plus, disaient certains, qu'une province de la littérature française, et une province bien pauvre. L'on sentait néanmoins le besoin d'une littérature nationale; depuis plus d'un siècle l'on essayait de la créer. Déjà, dans le premier numéro de son journal, le 10 avril 1837, à un moment où la collectivité canadienne-française se sentait particulièrement menacée, le rédacteur du Populaire écrivait: "La littérature fonde la gloire des peuples."

Débuta alors, oeuvre de jeunes, un mouvement littéraire qui allait donner à la collectivité les oeuvres qu'elle espérait, c'est-à-dire celles qui lui fourniraient un abri culturel en attendant de reconquérir le pays réel dont on l'avait dépossédée. Ce fut l'époque de la patrie littéraire, que l'on peut étendre jusqu'à 1895. Lui succéda une époque où nos pères hésitèrent entre le pays littéraire français et l'enracinement; leur rêve les emportait en imagination vers un ailleurs qui pouvait les consoler des avatars de leur pays, mais leur coeur était au terroir qui les faisait vivre.

Pendant tout ce temps qui va de 1760 à 1938, l'individu ne comptait guère que dans la mesure où il se tenait au service de la collectivité: il était en service national. Vint la guerre de 1939. Nous fûmes embarqués malgré nous dans une aventure internationale. Nos yeux durent s'ouvrir à la réalité humaine universelle et nous commençâmes à nous interroger sur notre place dans le monde. Nos écrivains descendirent en eux-mêmes, visitèrent nos tombeaux de rois, regardèrent la ville que l'on avait craint jusque-là. Ce fut l'âge de l'interrogation. Nous découvrîmes les bas-fonds de nous-mêmes, mais aussi notre identité. Nous n'étions plus ce bon peuple canadien-français — l'avions-nous d'ailleurs si bien été? — qui se croyait, depuis des décennies, donné en exemple au monde. Nous étions une collectivité d'hommes et de femmes qui ressemblaient à ceux et celles d'ailleurs, mais avec une histoire propre, un territoire particulier, une langue et une culture à nous, une religion que nous partagions avec beaucoup, mais pas de la façon personnelle que nous aurions cru. Nous avons vécu d'un mythe vivifiant, mais amer, qui crevait; il nous fallait asseoir nos convictions et notre action sur un autre fondement. La vie le réclamait; elle avait commencé de s'exprimer à travers la poésie du pays, celle du groupe de l'Hexagone et celle de nos chansonniers (Leclerc, Vigneault, etc.). Jusque-là, les individus avaient porté le pays dans leur tête; il fallait que dorénavant le pays portât les individus. La littérature se mit à faire corps avec le pays réel; elle le nommait, le décrivait, le fondait en droit et en raison, le délimitait géographiquement et politiquement, le définissait socialement et culturellement.

Ainsi vint à la lumière, à partir de 1958, la littérature québécoise. Cette littérature n'était plus une province de la littérature française; elle prétendait même ne l'avoir jamais été, et elle ne se voulait pas davantage la facette française de la littérature canadienne. Enfin décomplexée, libérée, émancipée, régionale certes, mais pas régionaliste comme au début du siècle, elle était nationale: elle se réclamait d'un pays conquis, mais qui n'avait pas renoncé à l'indépendance. En somme, la littérature qui, en 1837, aspirait à fonder la gloire de notre nation, avait maintenant conscience du fondement premier et nécessaire qu'est le pays, et c'est sur ce dernier qu'elle s'appuyait maintenant pour atteindre à sa propre grandeur.

Ce mouvement coïncidait avec le développement des identités collectives en d'autres régions du monde: en Afrique, en Amérique centrale,

entre autres, où des colonies atteignaient à l'indépendance, aux États-Unis aussi, où se faisaient sentir de plus en plus les différences régionales, voire au Canada, où les provinces, fondues apparemment dans le tout canadien, réclamaient de plus en plus un visage propre. Au Québec, le mouvement de régionalisation ne s'est pas arrêté longtemps à l'ensemble du territoire et de la collectivité; une fois que l'on s'y crut en possession de soi à partir des années 70 et que l'on fut davantage ancré dans cette conviction après la prise du pouvoir par le parti québécois en novembre 1976, l'on se rendit compte que, à ras de terre, ce pays n'avait pas l'unité que l'on pensait. Les Québécois se reconurent des caractères propres à travers des environnements différents selon qu'ils habitaient l'Outaouais, l'Estrie, la Gaspésie, le Bas-du-Fleuve, la Mauricie, le Saguenay-Lac-Saint-Jean, l'Abitibi, Montréal, la ville de Québec et ses alentours, etc. Le gouvernement avait déjà accepté le fait, dès les années 60, en divisant le territoire en régions administratives, numérotées 1, 2, 3, etc., ayant des besoins sociaux, économiques, etc., particuliers. Les littéraires ont suivi le mouvement. L'Union des écrivains québécois était née en mars 1977; l'on avait déjà la Société des écrivains canadiens et ses sections de Montréal, de Québec, du Saguenay-Lac-Saint-Jean, d'Ottawa-Hull; l'on eut ensuite l'Association des auteurs des Cantons de l'Est, celle des auteurs de l'Outaouais, et puis d'autres encore. Le réseau de l'Université du Québec favorisa lui aussi le développement des littératures régionales: à Trois-Rivières, à Chicoutimi, à Rimouski, à Hull, comme à l'Université de Sherbrooke, des professeurs et chercheurs ont voulu repérer et recenser les richesses littéraires du milieu. Des subventions considérables (i.e. des centaines de milliers de dollars), accordées par le ministère de l'Éducation du Québec et le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, ont permis aux groupes régionaux d'inventorier leur patrimoine littéraire. Un colloque tenu à Ottawa en février 1980, avec l'aide du CRSHC, a permis d'en prendre quelque conscience et mesure et le numéro 3 de la Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français, qui contiendra les textes de ce colloque, contribuera à élargir cette conscience. Et voilà! En une trentaine d'années, le mouvement de régionalisation a fait accéder la littérature québécoise au rang de littérature nationale, puis suscité des groupes qui s'emploient à fonder la littérature de leur région sur des oeuvres anciennes aussi bien que récentes.

La littérature acadienne

Le mouvement de régionalisation déclenché par la littérature québécoise a eu tôt fait de franchir les frontières du Québec. Il a d'abord gagné les Maritimes. Les Acadiens avaient des oeuvres littéraires propres, bien sûr, mais on les avait toujours ensevelies dans la littérature canadienne-française. Le jour où la québécoise se détacha de celle-ci en n'ayant l'air que de la coiffer d'un nouveau nom, les Acadiens sentirent qu'il leur fallait faire valoir leur bien en même temps qu'affirmer leur existence et leur identité nationale.

Leur littérature, elle existait depuis plus de trois siècles: elle remontait aux premiers temps de la colonie française en Amérique, à Lescarbot, Nicolas Denys, Dièreville, etc. La déportation de 1755 l'avait chassée des livres; elle s'était conservée dans une tradition orale dont les chercheurs du Québec et d'ailleurs avaient depuis longtemps reconnu et exploité les richesses. Puis, l'Acadie avait retrouvé la Parole et le Livre à partir du milieu du dix-neuvième siècle, plus particulièrement à compter de la première convention nationale, en 1881, à Memramcook. Des oeuvres avaient surgi de plus en plus nombreuses, pauvres de style, mais fortes d'une imperturbable volonté de vivre. Et voici que la vie éclatait en 1971 avec Antonine Maillet et la Sagouine, en 1973 avec Léonard Forest et Saisons antérieures, l'une des meilleures oeuvres poétiques du début des années 70 au Canada.

La fierté littéraire revenait au front des Acadiens; l'audace aussi. Marguerite Maillet entreprenait de rédiger une thèse de doctorat sur le développement de la littérature écrite en Acadie. Tout était à faire dans le domaine: recherche des oeuvres, identification des auteurs. La thèse a été déposée il y a trois semaines à l'Université d'Ottawa. Ce sera la première histoire de la littérature acadienne; elle devrait paraître dès l'an prochain. Déjà, cependant, Marguerite Maillet a écrit plusieurs articles sur le sujet et publié, avec l'aide de deux collaborateurs, une magnifique Anthologie de textes littéraires acadiens, 1606-1975 (643 p.) aux jeunes Editions d'Acadie, en 1979; elle a aussi contribué à un riche volume sur les Acadiens des Maritimes, édité en 1980 par Jean Daigle, directeur du Centre d'études acadiennes de l'Université de Moncton. Fondé en 1968, ce Centre est le meilleur lieu de documentation au monde sur les Acadiens et leur histoire; un colloque, en mai 1978, y a attiré 1,000 personnes et 65 conférenciers, venus de tous les horizons. Des pionniers de ce Centre, dont le Père Anselme Chiasson, avaient donné quelques leçons sur la civilisation et le folklore d'Acadie, mais ce n'est pas avant 1973 qu'un cours de littérature acadienne fut inscrit au programme de l'Université de Moncton. A Marguerite Maillet, seule spécialiste dans le domaine, incombait la charge de l'enseigner. Huit ans plus tard, le programme du département d'études françaises de la même université comprend six cours de littérature acadienne, soit trois de littérature écrite et deux de littérature orale au niveau du baccalauréat, et un de littérature écrite au niveau de la maîtrise. En une dizaine d'années, grâce à l'initiative et au dévouement têtus de quelques personnes, dont Antonine et Marguerite Maillet, la littérature acadienne a gagné ses lettres de noblesse.

La littérature franco-ontarienne

Pourtant, ils ne sont que 235,000 ces Acadiens — il est vrai, toutefois que ce nombre représente 37% de la population du N.-B. —, et nous sommes 700,000 en Ontario, dont 500,000 qui ont conservé leur langue française. Nous avons jusqu'ici fait moins que les Acadiens et plus tard. Ce n'est qu'en 1976 — et ce ne fut pas facile dans un département bondé de professeurs étrangers et de provinciaux complexés — que la littérature franco-ontarienne est entrée à l'Université d'Ottawa.

Le Père Germain Lemieux enseignait déjà, cependant, depuis plusieurs années, la littérature orale franco-ontarienne au Collège du Sacré-Coeur d'abord, puis à l'Université de Sudbury. Le Groupe interuniversitaire d'études franco-ontariennes, fondé en 1976, devait donner le coup d'envoi aux études littéraires de l'Ontario français, en même temps qu'il favorisait les études sur la société franco-ontarienne et son histoire. La naissance des Editions Prise de parole, en 1973, aida également beaucoup à rendre visible la littérature franco-ontarienne. Les oeuvres récentes se multiplient depuis — une trentaine ont paru à Prise de parole — et l'on a commencé à étudier les oeuvres anciennes. J'ai pour ma part édité trois volumes de Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne (le quatrième paraîtra dans quelques mois) et publié une Bibliographie, dont la deuxième édition, révisée et augmentée, vient tout juste de sortir des presses: elle comprend, bien qu'encore incomplète, plus de quatre cents (400) auteurs et quelque dix-huit cents titres (1,800). Dans quelques jours ou quelques semaines paraîtront chez Fides, à Montréal, les quatre volumes d'une anthologie préparée par Yolande Grisé et des collaborateurs du Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques (Ottawa); chacun de ces volumes s'adresse à un groupe de classes du primaire et du secondaire et l'on caresse toujours l'espoir qu'ils soient adoptés comme manuels dans les classes ontariennes. Je note aussi que, dans la foulée du Groupe interuniversitaire d'études franco-ontariennes, Pierre Savard, directeur du C.R.C.C.F., a préparé, avec une équipe subventionnée par le ministère de l'Éducation de l'Ontario, une série de six documents pédagogiques sur l'Ontario français. Il reste que, en 1981, nous n'avons toujours à l'Université d'Ottawa qu'un seul cours de littérature franco-ontarienne qui soit donné et un seul cours d'histoire des Franco-Ontariens. Du côté de l'Université Laurentienne, on semble un peu plus avancé, et davantage convaincu, tandis que certaines universités anglophones, en mal de recruter quelques élèves de plus, s'intéressent aussi au "fait" franco-ontarien. La situation pourrait être meilleure; elle est beaucoup plus solide, en tout cas, qu'il y a cinq ans.

La littérature franco-manitobaine

Nous avons quand même raison d'être satisfaits des progrès accomplis durant la dernière décennie en Acadie et en Ontario. N'a-t-il pas fallu, en effet, attendre l'année 1963, pour voir installer à l'Université de Montréal, sous la direction d'un Franco-Ontarien (René de Chantal) et l'impulsion d'un Fransaskois (Albert Le Grand), le premier programme de littérature canadienne (comme l'on disait encore à l'époque)? Pendant plusieurs années ensuite, il fut encore nécessaire de défendre la cause de la littérature canadienne-française; je fus de ce nombre à Montréal à la fin des années 60 et à Ottawa à partir de 1970.

Quand je considère, d'une part, l'histoire des deux dernières décennies et la place qu'a prise progressivement la littérature québécoise au Québec, l'acadienne dans les Maritimes, la franco-ontarienne dans ma province d'adoption, que je considère également la situation

des littératures régionales au Québec (celles de la Mauricie, de l'Estrie, de l'Outaouais, etc.), quand je considère, d'autre part, le rôle qu'a joué votre Collège universitaire depuis sa fondation et celui que, fort de ses traditions et de ses forces neuves, il s'appête à jouer dans l'avenir, je trouve que la situation de la littérature et des études franco-manitobaines est encourageante. Déjà, depuis quelques années, vous avez un Centre d'études qui a produit beaucoup malgré la modicité de ses ressources; il faut en donner le mérite à ceux qui l'ont dirigé et fondé, à ceux qui y ont travaillé, collaboré: sans le travail bénévole et certes épuisant qu'ils ont fourni, vous ne pourriez pas vous enorgueillir des réalisations de ce Centre. Trois maisons d'éditions acadiennes ont surgi aux Maritimes, une franco-ontarienne à Sudbury; vous avez ici les Editions du Blé et les Editions des Plaines, qui ont déjà publié beaucoup d'excellents livres. Vous êtes relativement nombreux à vous intéresser au développement de la recherche et des études sur le Manitoba et l'Ouest canadien; vous avez, cependant, la plupart d'entre vous, des charges de travail lourdes et ce sont vos loisirs, très souvent, qui font les frais de votre enthousiasme et de votre volonté de vivre fièrement en français dans un milieu anglophone. Laissez-moi vous dire, si cela peut vous encourager, que, même dans la relativement fortunée Ottawa, ce sont aussi nos loisirs et, souvent, notre propre argent qui servent au développement des études franco-ontariennes; vous dire aussi que l'hostilité et le manque de compréhension de nos compatriotes — ce ne sont pas que des anglophones — sont souvent plus lourds à porter, voire plus néfastes à notre cause, que la pauvreté de nos moyens financiers et de nos ressources humaines. En ce domaine comme en bien d'autres, il n'y a que la conscience que nous pouvons avoir, et devons avoir, d'être utiles aux nôtres, collectivement, qui permette d'affronter les difficultés et, puisque la vie s'avère toujours une lutte, la conviction que le combat que nous menons en vaut bien d'autres et que, à tout prendre, puisqu'il faut des combattants, il n'est pas si mauvais que nous en soyons: nous ne travaillons pas pour la gloire, mais pour l'oeuvre à faire; du moment que celle-ci s'accomplit, même si c'est à nos dépens, pourquoi en serions-nous malheureux, puisque le but est atteint?

Considérons donc ce que nous avons fait jusqu'à présent et donnons-nous le loisir d'en tirer une satisfaction rafraîchissante; ainsi ressourcés, reposés, nous pourrions mieux supporter la journée de demain avant de goûter à nouveau le repos des militants. Il ne peut y en avoir d'autres pour vous, pour moi, pour nous, éternels minoritaires en Amérique du Nord: notre succès ne sera jamais dans la victoire finale, mais dans nos victoires quotidiennes, savourées au jour le jour, dans la continuité et la ténacité de la lutte à mener, ensemble, avec courage et confiance dans la valeur de nos efforts ainsi dépensés pour la plus belle des causes communes, celle de la vie.

René DIONNE

(Conférence prononcée au Collège universitaire de Saint-Boniface, le 20 novembre 1981, lors du banquet d'ouverture d'un colloque sur "l'Etat de la recherche et de la vie française dans l'Ouest canadien".)

POURQUOI ETUDIER LA LITTÉRATURE FRANCO-ONTARIENNE?

La rencontre de ce soir se situant dans le cadre d'une célébration de l'Ontario français, j'ai cru bon de choisir un sujet se rapportant à la littérature franco-ontarienne, domaine dans lequel j'ai travaillé depuis six ans, à la fois comme simple chercheur et comme membre fondateur et coordonnateur du Groupe interuniversitaire d'études franco-ontariennes. Et si je pose la question suivante: "A quoi sert l'étude de la littérature franco-ontarienne?", c'est que je ne suis pas sûr encore que l'on ait suffisamment réussi à expliciter clairement les éléments d'une réponse que les Franco-Ontariens sentent d'instinct. Les quelques idées que je vais exprimer se présentent donc comme un essai de contribution utile à cette explicitation.

La littérature québécoise

Il y a quelques années, — cela veut dire moins de dix ans, et peut-être moins de six ans, — l'on ne parlait guère de littérature franco-ontarienne. Les quelques oeuvres que l'on reconnaissait comme originaires de l'Ontario français se retrouvaient sous l'appellation de littérature canadienne ou de littérature canadienne-française, selon les époques ou les auteurs. C'est sous la même appellation, d'ailleurs, que l'on désignait la littérature du Québec avant les années 60. Mais en ce temps-là a commencé de souffler la Révolution tranquille; peu à peu, les Québécois ont appris à reconnaître dans la poésie du groupe de l'Hexagone un certain appel du pays qui, la politique aidant, devait aboutir à transformer idéalement la province de Québec en Etat national. De plus en plus, les francophones de cette province ont refusé de s'appeler Canadiens ou Canadiens français; ils ont voulu marquer leur différence en ne s'appelant plus, même au plan international, que Québécois. Leur littérature, davantage québécoise depuis 1958 par ses thèmes et ses aspirations, n'a guère été désignée autrement après 1970; elle a cependant continué, dans un geste impérialiste, à réclamer comme oeuvre québécoise toute oeuvre française produite au Canada. La littérature affirmait son identité en même temps que la nation, mais à la différence de cette dernière, ou plus qu'elle devrais-je plutôt dire, elle se faisait colonisatrice après avoir été elle-même colonisée par la littérature française. A en croire les Québécois tout ce qui était français au Canada aurait dû s'appeler québécois et faire partie du Québec culturel.

La littérature acadienne

Bientôt les Acadiens s'insurgèrent contre cette façon de faire et de penser, ceux du Nouveau-Brunswick surtout, qui forment environ 37% de la population de leur province. Eux aussi avaient un passé et un pays dont ils avaient été dépossédés et qu'ils avaient reconquis; s'ils n'étaient pas les maîtres exclusifs de ce pays, ils n'en étaient pas moins les possesseurs propres d'une histoire et d'une culture qu'ils avaient faites et exprimées non seulement dans leur vie quotidienne, mais aussi dans une littérature orale et écrite. De l'orale, les Québécois de l'Université Laval avaient depuis longtemps reconnu la valeur; quant à l'écrite, l'on n'en avait guère eu cure jusque-là, mais les temps changeaient: une petite romancière acadienne, Antonine Maillet, auteur de la Sagouine en 1971, commençait à percer au Québec vers le même temps qu'un poète, Léonard Forest, publiait l'un des meilleurs recueils de poésie du début des années 70: Saisons antérieures (1973). Peu de temps auparavant, Marguerite Maillet, une Acadienne, cousine de l'autre comme il se doit et professeur à l'Université de Moncton, s'était inscrite à l'un de mes cours à l'Université d'Ottawa. Nos idées sur la littérature régionale se rencontrèrent et elle décida de rédiger sous ma direction une thèse de doctorat, qui serait ni plus ni moins qu'une histoire du développement de la littérature écrite en Acadie. En même temps, elle réussit à faire mettre cette littérature au programme du département d'études françaises de l'Université de Moncton, où existait depuis 1968 un Centre d'études acadiennes qui est devenu le meilleur centre de documentation sur les Acadiens et leur culture. Naturellement, Marguerite Maillet prit en charge le cours de littérature acadienne et travailla à son développement; les heures d'enseignement doublèrent, puis triplèrent, et le programme du département comprend maintenant six cours de littérature acadienne, soit au baccalauréat 3 cours de littérature écrite et 2 de littérature orale, et à la maîtrise un cours de littérature écrite. Avec l'aide de deux collaborateurs, Marguerite Maillet, devenue directrice de son département, publia en 1979, aux jeunes Editions d'Acadie, une excellente Anthologie de textes littéraires acadiens, 1606-1975 (643 p.), puis contribua à un riche volume sur les Acadiens des Maritimes. Il y a une semaine, elle déposait à l'Université d'Ottawa sa thèse de doctorat, qui deviendra, une fois publiée en volume, dès l'an prochain j'espère, la première histoire complète de la littérature acadienne. En moins de dix ans, grâce à l'énergie et au courage d'une personne qui avait su deviner les aspirations de ses concitoyens et vivre au diapason du mouvement littéraire acadien, — les oeuvres s'étant multipliées rapidement au cours de la décennie, — la littérature acadienne avait pu se tailler une bonne place à l'Université. L'on ne pourra plus nier son existence au Canada et il est question que des cours de littérature acadienne se donnent bientôt à l'étranger, entre autres, à l'Université de Rennes en France.

Une littérature colonisée

La littérature franco-ontarienne devrait-elle être en retard sur l'acadienne? Que non! Bien sûr, les Franco-Ontariens n'ont pas une histoire aussi dramatique que celle des Acadiens; à sa façon cependant, elle est aussi héroïque. Moins que les Acadiens peut-être, ils ont été isolés du Québec, leur pays d'origine, alors que la France surtout a été le pays d'origine des Acadiens. Les Franco-Ontariens sont cependant deux fois plus nombreux que leurs compatriotes des Maritimes; il se trouve aussi que les oeuvres franco-ontariennes sont plus nombreuses que celles d'Acadie et que la littérature orale de l'Ontario français est d'une grande richesse.

Sans doute, la littérature franco-ontarienne est entrée à l'Université d'Ottawa en 1976, puis à l'Université Laurentienne et au Collège universitaire Glendon, — et il ne faut pas omettre de dire que, grâce au Père Germain Lemieux, elle était déjà, dans sa partie orale, présente à l'Université de Sudbury, qui avait succédé au Collège du Sacré-Coeur. Elle n'est cependant pas entrée ici sans difficulté; je dois même dire que si je n'avais pas profité du fait que j'étais un tout nouveau directeur de département pour l'imposer, elle n'y serait peut-être pas encore. A quoi tient cette situation? D'abord, je pense, à un certain manque de confiance en eux-mêmes des Franco-Ontariens et à leur absence bien involontaire, je dirais même forcée, des postes de décision; puis, surtout, à un fort état de dépendance de professeurs étrangers, Français, puis Québécois. Ces gens d'ailleurs, imbus de leur supériorité, croient souvent rendre un service inestimable en transmettant aux pauvres d'ici, — ainsi jugent-ils instinctivement les minoritaires que sont les Franco-Ontariens, — la bonne parole de leur culture et de leur savoir. En toute bonne conscience, ils assimilent et colonisent. Par le fait même manque à se créer chez les éduqués la confiance en leurs propres ressources; s'éduquer dans de telles conditions, c'est devenir autre, alors que s'éduquer, normalement, c'est devenir soi, c'est-à-dire apprendre à se connaître et à développer ses virtualités propres. Nous naissons tous individuels, originaux, dans un environnement particulier, original; devenir nous-mêmes, c'est grandir en conformité avec nous-mêmes, avec le milieu dans lequel notre naissance nous a placés. Toute bonne pédagogie aujourd'hui reconnaît qu'il faut partir de ce qu'est l'élève, et de ce qu'est son milieu, pour le faire croître en sagesse et en science.

Une littérature à s'approprier

Cette bonne pédagogie, pourquoi ne s'appliquerait-elle pas dans le cas du Franco-Ontarien? Ce dernier n'est ni Français ni Québécois; il est d'une autre province, voire d'un autre pays pour un bon nombre de Québécois: il est d'Ontario, il vit dans un milieu bilingue la plupart du temps, doté d'institutions propres, et c'est dans ce milieu qu'il aura à vivre et à agir. Pour le faire avec aise et efficacité,

avec goût aussi, il doit savoir qui il est, avec qui il est, où il est. Si la bonne pédagogie québécoise veut que, à l'école primaire, l'enfant prenne d'abord conscience de ce qu'est sa famille, puis de son milieu d'écolier, qu'il découvre sa rue, puis son quartier, puis sa région, puis son pays, pourquoi n'en irait-il pas de même dans le cas du petit Franco-Ontarien? N'a-t-il pas lui aussi à assumer ses origines familiales, puis à habiter sa province et son pays? En toute bonne logique, oui.

Cela implique donc que la pédagogie des écoles françaises de l'Ontario soit bien articulée sur les besoins de l'élève, qui doit apprendre à se connaître en apprenant à ouvrir les yeux sur son milieu, et le milieu, c'est autant le passé qui a créé les conditions de la vie présente que le présent global de l'Ontario et du Canada et les perspectives d'avenir de l'un et de l'autre. Ce que je viens de dire concerne tout autant la pédagogie universitaire que celle du primaire et du secondaire. Un bon professeur n'enseigne pas de la même façon à Ottawa qu'à Québec ou à Montréal ou à Toronto; les étudiants qui sont devant lui viennent de milieux différents et ils se préparent à vivre dans des milieux différents. La forme que prend nécessairement un enseignement adapté engendre tout aussi nécessairement un programme adapté aux besoins et aspirations de l'étudiant. On vient à l'Université pour apprendre; on y vient chercher la science, mais le savoir aussi et la sagesse; en d'autres termes, on y vient apprendre pour vivre bien et mieux, l'être humain n'étant pas qu'une intelligence, mais un corps aussi, et surtout un cœur qui anime l'un et l'autre. A quoi bon des études universitaires si elles n'aboutissent pas à une meilleure qualité et efficacité de vie? A quoi bon la littérature si elle ne mène pas à une meilleure connaissance de soi en fonction de ce mieux vivre qui conditionne le plein épanouissement du soi de l'individu et de sa société? De cela, je crois, les étudiants d'aujourd'hui sont plus conscients que jamais, et c'est dommage que l'on ne réponde pas toujours à leur désir de santé intellectuelle.

Dans cette perspective, l'étude de la littérature franco-ontarienne, entre autres domaines, s'avère pour nous, Franco-Ontariens de naissance ou d'adoption, un instrument de connaissance extrêmement précieux: nous avons besoin d'étudier les oeuvres du passé et du présent, nous avons besoin également d'en créer de nouvelles à notre image et à notre ressemblance. Peu importe le jugement que les autres peuvent porter sur les oeuvres de notre littérature; elles sont de nous, nous ne saurions les dédaigner sans nous mépriser nous-mêmes. Sont-elles pauvres, elles incarnent notre pauvreté même qu'il faut assumer, étape nécessaire sur la voie de la croissance et du dépassement de soi. Il faut les prendre en charge, comme on se prend en main; il faut les lire, non pas comme un pur reflet de nous-mêmes, — ce serait du narcissisme vain, — mais comme une expression de nous-mêmes: elles nous disent à nous et aux autres. Les lire, c'est leur prêter notre moi pour qu'elles grandissent en même temps que nous croissons avec elles et par elles: plus personne ne doute aujourd'hui

qu'une littérature n'existe vraiment qu'à travers les différentes lectures qu'on en fait génération après génération. Les oeuvres n'existent pas seules; elles existent par nous, avec nous, lecteurs. Nous sommes donc responsables de l'existence de notre littérature; vous êtes donc responsables de l'existence de la littérature franco-ontarienne.

A handwritten signature in cursive script, reading "René Dionne".

René DIONNE

(Conférence prononcée au campus de Cornwall de l'Université d'Ottawa, le 9 novembre 1981.)

ECRIRE POUR ETRE LU

Ecrire pour être lu, tel est le dessein au moins inconscient non seulement de tout auteur qui publie ou tente de se faire publier, mais encore de celui qui prend la peine et le temps de confier ses idées, désirs et sentiments, voire ses rêves, à des papiers que l'on appelle journaux intimes, mémoires ou souvenirs, livres de raison et notes personnelles. On peut imaginer que, à la limite, certains narcissiques n'écrivent que pour eux-mêmes; mais comment croire qu'ils ne ressentent aucunement le besoin du miroir des autres?

Ecrire pour être lu, c'est d'abord dire quelque chose au sujet de soi ou des autres, personnages réels ou fictifs, au sujet du monde d'ici ou d'ailleurs, recréé ou inventé, vraisemblable ou fantastique. L'humain et ce qui s'y rattache intéressent seuls au premier chef. Affirmer ainsi la primauté de l'humain n'induit pas à séparer le fond de la forme, mais, sans jeu de mots, à fonder celle-ci qui ne peut exister sans le support de la matière. Le néant n'a pas de forme; le vide non plus, qui connaît tout au plus les limites d'un contenant qui n'est jamais pure forme.

Ecrire pour être lu, ce peut être écrire d'après soi d'abord, si l'on possède une personnalité forte, une expérience tellement vaste et profonde que, d'emblée, l'une et l'autre permettent d'établir la communication avec un lecteur multiple. La plupart du temps, cependant, ce sera écrire dans un genre choisi en fonction de soi et en fonction d'un public assez bien défini ou imaginé. Ce sera donc écrire d'une certaine façon, personnelle avant tout, c'est-à-dire originale, mais qui tienne compte à la fois de la façon contemporaine d'écrire dans le genre choisi et des goûts de lecteurs que conditionnent leurs milieux de vie et leurs niveaux d'instruction.

Ces prémisses générales posées, sinon admises, nous pouvons passer à la question qui nous intéresse plus spécifiquement: que veut dire écrire pour être lu lorsque l'on est Franco-Ontarien?

En Ontario français, écrire pour être lu, c'est d'abord, sans doute, puiser à l'expérience de sa vie de minoritaire, mais c'est surtout, revivant cette expérience par l'imagination et la dépassant par la réflexion, rejoindre celle, de vie et de mort, de tout individu. Cette expérience traverse le Franco-Ontarien tout aussi bien que l'Américain et le Français, mais il n'en a pas facilement la même

conscience. L'expérience collective masque, en effet, le destin individuel, comme ce fut le cas au Québec jusqu'à l'âge de l'interrogation, c'est-à-dire jusque vers 1939. Grâce à ses lectures plus nombreuses d'écrivains et de philosophes étrangers et à la faveur de la guerre qui le força à s'ouvrir au monde, l'écrivain canadien-français se libéra d'un joug dépersonnalisant: il abandonna le service national pour la quête de l'identité humaine. Les écrivains de ce temps sont devenus les classiques d'aujourd'hui; ils s'appellent Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Alain Grandbois, Roger Lemelin, Gabrielle Roy, Gratien Gélinas, et j'en ometts d'excellents qui jouèrent un rôle de premier plan dans cette transformation, tel Robert Charbonneau. Sans renoncer à leur qualité de Québécois, ils avaient compris que si la littérature pouvait fonder la gloire des peuples, comme on le répétait depuis 1837, la gloire de la littérature, elle, ne pouvait sourdre que de la profondeur de son humanité. Ils savaient aussi que l'on n'est pas nécessairement plus humain parce que l'on est minoritaire et pauvre; ce n'est pas la situation, mais la façon dont on la vit qui humanise. La conscience que l'individu possède de la condition humaine ne lui vient jamais dans l'isolement, elle ne découle pas non plus de sa propre évolution interne, mais de son rapport avec les autres, de la juste mesure qu'il prend de leur vie et de la sienne par ce qu'ils en disent à travers la littérature et l'histoire.

En Ontario français, écrire pour être lu, c'est donc se relier à une tradition de vie collective qui dépasse la situation spécifiquement franco-ontarienne, pour rejoindre celle de tout l'Ontario et de tout le Canada, de l'Amérique et de l'Europe. C'est s'ouvrir à tout ce qui est de l'homme sans sacrifier ses racines; c'est nourrir son intelligence franco-ontarienne à toutes les bonnes tables du monde, en sachant reconnaître celles qui ont entretenu sa première vie, la française et la québécoise, et privilégier les plus humaines: les grandes oeuvres de la littérature universelle, et la littérature sud-américaine peut-être, qui, plus que tout autre actuellement, prend mesure exemplaire de l'individu contemporain aux prises avec la vie et la mort. Pour l'écrivain, lire ces grandes oeuvres, c'est apprendre l'homme et la femme de l'Ontario français, qui ne naissent pas d'abord minoritaires, mais humains comme tous les hommes et toutes les femmes de la terre; c'est faire le plein de l'expérience humaine et ainsi se préparer au grand voyage de la meilleure écriture, celle qui, de l'accessoire et de l'accidentel, fait émerger l'essentiel et le permanent.

En Ontario français, écrire pour être lu, c'est écrire, bien sûr, pour un public franco-ontarien et québécois, mais aussi pour un public ontarien et canadien. L'écrivain franco-ontarien ne peut pas s'isoler, sous peine de crever ou de se condamner à la médiocrité, voire à l'insignifiance. Il ne doit pas être "ontarois", c'est-à-dire habitant d'une planète imaginaire, séparé de ceux avec qui il doit vivre quotidiennement; il n'y a d'actions fécondes, même littéraires, que celles qui se fondent sur le réel, c'est-à-dire sur un vécu transformé par un projet lucide, que ce soit celui d'écrire ou de se lancer dans la

politique. A l'écrivain franco-ontarien, il faut assumer tout son pays, tout son milieu, qui est l'Ontario entier (géographie, histoire, économie, politique, etc.), et ce pays avec ses liens en terre d'Amérique. C'est de ce monde et pour ce monde qu'il doit écrire; viser moins grand, c'est renoncer à être lu, sauf par une poignée d'amis et pendant quelques mois, et au mieux par des écoliers à qui l'on imposera des pièces détachées (quelques lignes, quelques vers...).

Mais si l'on ne renonce pas à être lu, dans le sens que je viens d'indiquer, quel genre littéraire doit-on choisir, au-delà de celui qu'une certaine connaturalité peut imposer? Certes pas le théâtre: il n'est plus fait pour être lu, mais pour être joué; il a quitté le monde de la littérature pour celui du spectacle et de la prédication. C'est un art qui est idéologiquement rentable; il faut le cultiver pour son discours et ses fêtes: c'est une affaire de cœur. La poésie s'impose-t-elle encore comme il y a dix ans, alors qu'il s'agissait de prendre la parole? Dans une certaine mesure, oui, car la parole n'a guère franchi les frontières du pays culturel. Mais pas n'importe quelle poésie, pas celle des jeux linguistiques et techniques ni celle des petits bobos; la poésie du pays plutôt, à la façon des poètes de l'Hexagone montréalais ou du Vigneault chansonnier, mais qui chanterait tout l'Ontario en français. Est-on parvenu à l'âge du roman? Il le faudrait; malheureusement, la société franco-ontarienne n'ayant pas encore suffisamment de cohérence (ses divisions régionales — intestines, je devrais dire plutôt — étant trop importantes), elle ne s'offre guère à l'observation et à l'analyse du romancier que de points de vue trop locaux. Dans ces conditions, le roman valable ne pourrait être qu'historique ou psychologique; et le conte, le moyen de l'appriivoiser. D'ailleurs, certaines oeuvres, parues récemment, semblent indiquer que ce serait la bonne voie. N'y aurait-il pas l'essai à développer? Oui, tous les autres genres en profiteraient, car on ne fait pas de la bonne littérature avec des sentiments seulement, bons ou mauvais, mais avec des idées, mieux avec une pensée, une inspiration qui découle d'une réflexion profonde sur l'homme et son destin. La littérature franco-ontarienne sera lue le jour où elle véhiculera un projet de société: les rêves personnels n'ont de sens qu'en fonction d'une utopie collective, et je n'entrevois pas ce projet. Dans la situation actuelle, plus qu'en toute autre, en Ontario français, écrire pour être lu, ce n'est possible qu'en se greffant sur tout l'humain ontarien.

René DIONNE

(Texte lu lors de la première rencontre des écrivains et des éditeurs franco-ontariens, le 12 juin 1982, à l'Université Laurentienne.)

ECRIRE UN ROMAN

L'on aura beau avoir lu des centaines et des centaines de romans, étudié presque tous les livres d'esthétique et de critique, suivi pendant des années des cours de création littéraire, accumulé, au fond de ses tiroirs, des pages de projets, de plans et d'esquisses tous plus complexes et mieux élaborés les uns que les autres, aussi longtemps que l'on n'a pas écrit soi-même un roman, de la première à la dernière page, du premier au dernier mot, l'on ne peut pas savoir ce que c'est que d'écrire un roman. Une fois son premier roman achevé et livré aux mains des lecteurs, le romancier néophyte peut-il du moins espérer que la création romanesque n'ait plus de secret pour lui?

Riche de l'expérience acquise mais, en même temps, inquiet de l'accueil que le public réserve à son livre, pour s'éprouver lui-même, se rassurer, et pour d'autres raisons obscures, voici qu'il se lance à coeur perdu dans une nouvelle aventure. A peine est-il encore une fois installé devant la page blanche que, à sa grande stupéfaction, il découvre que rien ne sera plus facile cette deuxième fois, que, s'il a pu écrire un premier roman, il ne sait pas encore ce que c'est que d'écrire un deuxième, un troisième ou un dixième roman. A vrai dire, il le sait de moins en moins. Quant à trouver jamais les mots justes qui lui permettent, à partir de sa propre expérience, de parler de l'art du roman en général, c'est pure utopie même que d'y songer. Ce que l'on conçoit mal s'énonce malaisément... Doit-il renoncer à transmettre à d'autres les secrets qu'il croit avoir appris dans l'exercice de son métier? Quand on l'interroge, il bafouille ou se contredit; il a toujours l'air de vouloir cacher son jeu ou sa recette. Pourtant il voudrait bien être utile aux futurs romanciers, leur éviter les pièges dans lesquels lui-même s'est laissé prendre, initier les profanes aux mystères de son art ou mieux encore démythifier la fonction créatrice pour la ramener à des dimensions plus humaines et plus accessibles. Sera-t-il donc toujours condamné à parler de ces choses au passé, à répondre à des questions directes par des compléments et des discours circonstanciels? Bien plus, pourquoi, dès qu'il cesse d'écrire se sent-il devenir différent? Comment se fait-il que même ses rapports avec le monde réel aient changé et qu'il doive tenir compte, à tous moments, de ces êtres étranges qui l'habitent désormais et dont il ne parvient plus à se débarrasser? "Qu'est-ce que c'est qu'écrire un roman?" lui demande quelqu'un, juste au moment où il avait cru entendre rire ou pleurer ou danser quelque part en lui. Alors il se livre à une pirouette intellectuelle pour cacher ce rire ou ces pleurs ou cette

danse encore informes qui ne doivent pas voir le jour avant qu'il n'ait eu le temps de se pencher sur eux dans la solitude. Trouver une bouche pour ce rire, un visage pour ces pleurs, un corps pour cette danse; découvrir de quel espace et de quel temps ces personnages ont besoin pour accomplir leur destin. Sur la page blanche laisser la main suivre des traces encore invisibles, tout un réseau de routes, de sentiers, de gestes et de paroles. Écrire sans se douter que l'on pense; penser comme si la main n'était pas constamment à l'affût. S'abandonner lèvres, pieds et poings liés aux passions de ces êtres neufs qui réclament la plus totale liberté. Non pas l'anarchie, mais une loi vivante qui engendre les formes inédites d'un univers nouveau, unique et irremplaçable.

Avant d'écrire mon premier roman, j'ai moi aussi beaucoup lu, beaucoup critiqué, beaucoup rêvé, imaginé de multiples scénarios. Il m'est même arrivé, je le confesse, de questionner des romanciers. Ils ont dû bafouiller et se contredire: j'ai oublié toutes leurs réponses. Toutes, sauf une. Celle de Yves Thériault qui, sans le savoir, m'a donné le coup de pouce décisif: "Comment fait-on pour écrire un roman?", lui ai-je demandé bien naïvement et presque en désespoir de cause. "Pauv' 'tite fille", m'a-t-il répondu, l'air un peu taquin, "c'est pas compliqué, t'inventes un personnage, pîs... tu le laisses aller."

Dès le lendemain matin, aux petites heures, la pauv' 'tite fille toute frissonnante d'émotion et de curiosité était devant sa page blanche, le crayon à la main. Elle dut bien vite se rendre à l'évidence qu'il ne se passait rien. De guerre lasse, les doigts figés autour d'un crayon tenu trop serré, elle a fermé les yeux. Combien de minutes se sont ainsi écoulées? Je ne sais pas. Le temps, qu'on dit réel, avait perdu toute son épaisseur. Soudain j'ai vu clairement la silhouette d'une vieille femme, j'ai entendu craquer les chateaux de sa chaise berçante, sur la galerie. Je n'ai eu qu'à suivre son regard pour apercevoir le village immobile à ses pieds. Alors, j'ai rouvert les yeux. Anna, car c'était elle, m'accueillait dans son silence, dans sa prière, dans son rêve. Je savais que je pouvais lui faire confiance, que cette première page, en train de s'écrire sous sa dictée, contenait déjà tout l'univers du roman. Moi qui avais cru pouvoir inventer un monde, j'étais tout simplement invitée à assister, dans le silence, la prière et le songe, à la gestation inespérée d'une vieille femme. En elle, Anna, je n'ai pas tardé à reconnaître, émerveillée, ce premier personnage essentiel dont m'avait parlé l'auteur d'Agaguk. Il ne s'agissait plus maintenant que de "laisser aller" Anna pour que s'écrive le roman. Anna la silencieuse, Anna la contemplative, Anna la féconde est devenue Anna la romancière. Moi, dans ma pauvre caboche, je ne savais pas, je ne sais toujours pas ce que c'est que d'écrire un roman.

Non, mais j'ai quand même appris certaines choses au fil des mots, des pages et des romans. L'on ne passe pas trois ou quatre heures par jour dans la solitude et le dénuement le plus total sans devenir très

sensible aux exigences d'authenticité et de liberté des êtres qui accomplissent leur destin de vie et de mort sur cette même page blanche dont on s'est délibérément constitué otage. Si je ne sais pas davantage aujourd'hui qu'hier ce que c'est que d'écrire un roman, je crois que, dans mes rapports avec l'univers romanesque en train de naître, j'obéis instinctivement et lucidement à un certain nombre de lois. Ce code d'éthique n'est pas fixé une fois pour toutes. A vrai dire, il évolue au même rythme que le roman lui-même. Ce n'est pas moi qui l'établis, mais bien plutôt ces hommes, ces femmes et ces enfants qui ont besoin, pour être autonomes et libres, de l'attention, de la disponibilité et du respect de celui qui les suit à la trace.

Au cours de la rédaction de mon deuxième roman j'ai fait une expérience un peu troublante. J'étais en train d'écrire le chapitre dans lequel Marie-Hélène, la jeune fille malade qui sera la tante de Françoise, reçoit dans la nuit la visite de son grand frère inquiet de l'entendre tousser. Marie-Hélène, qui est un être très pur, est très attachée à cet homme qui lui manifeste beaucoup de tendresse. J'ai suivi avec passion leur conversation, j'ai partagé l'angoisse de la mort de Marie-Hélène, son désir physique d'apaisement. A un moment donné, une sorte de cri intérieur, fait de silence et de révolte, m'a avertie que j'étais en train de faire fausse route. C'était la voix de Marie-Hélène elle-même qui me suppliait de ne pas substituer mes propres phantasmes à son désir d'une caresse fraternelle très simple et très pure qui soit le don de la paix.

Le code d'éthique dont je parlais à l'instant condamne-t-il donc le romancier à la passivité totale? Attention, disponibilité et respect exigent de sa part, au contraire, une vigilance de tous les instants. La main qui tient le crayon n'est pas un automate, pas plus que la main du peintre, celle du pianiste ou celle du sculpteur. Apparemment, la main du romancier, elle, se meut sur le vide. Ni couleurs, ni claviers, ni pierre ni bois ne lui offrent leur appui. La pointe du crayon qu'elle guide semble tout au plus prolonger son ombre. Mais, sur la page blanche, cette ombre apparaît vivante et mouvante. C'est d'elle que la main tire la matière même qu'elle informe. Comme à tâtons. Il n'y a pas d'original proposé pour cette toile, pas de partition à suivre pour cette interprétation, pas de modèle dont s'inspirer pour cette sculpture. Les mots seulement, des milliers de mots, anarchiques, au milieu desquels la main, tour à tour immobile, hésitante, sûre d'elle, prise de vertige, doit reconnaître en le délimitant, en biffant sans remission tout ce qui est inutile ou vain, ce tracé unique dont l'univers en train de naître tire, en même temps que ses lois propres, sa nécessité, sa cohérence et son harmonie. Sur la page blanche, toujours prise entre deux gouffres, la main doit progresser inlassablement, puis, à la minute exacte, savoir s'arrêter sous peine de compromettre l'équilibre total dont dépendent, pour leur vie et leur mouvement, les êtres nouveaux engagés dans l'espace et le temps de leur destin.

Peut-être les philosophes, les critiques, les professeurs et les romanciers m'avaient-ils parlé de ces réalités littéraires. Tant que je n'ai pas moi-même entrepris de jouer avec le sable des mots pour en faire des villages, des routes, des moulins et des ponts, des hommes, des femmes et des enfants, je n'ai pas compris leur langage. Je ne suis pas sûre de le comprendre encore aujourd'hui. Écrire un roman? Vraiment non, je ne sais pas ce que c'est. Je connais seulement, parce que je les vois, la page blanche, la main appuyée sur une ombre qui s'étend et prend forme comme un chemin vivant. Tout se met alors à bouger devant moi et en moi, à rire, à pleurer, à danser... Ceci n'est pas un rêve. Je suis bien éveillée. C'est mon roman qui, sur cette page blanche, s'écrit.

Gabrielle POULIN

(Texte lu lors de la première rencontre des écrivains et des éditeurs franco-ontariens, le 11 juin 1982, à l'Université Laurentienne.)

LA LECTURE DES FRANCO-ONTARIENS

D'aucuns me diront que la statistique est un instrument un peu grossier pour observer les phénomènes culturels, qu'elle ne fait pas la différence entre un chef-d'oeuvre et un roman à l'eau de rose, entre le lecteur qui lit et celui qui feuillette, entre l'acheteur qui se procure un livre pour le dévorer et l'autre qui le fait pour décorer son mur. D'aucuns me diront tout cela, et je le leur concéderai.

Mais cette concession faite, je veux pourtant vous présenter des chiffres sur la lecture, convaincu que vous saurez ajouter à mes statistiques les nuances qui peuvent leur faire défaut.

En 1978, une enquête faite auprès de quelque vingt mille Canadiens de quinze ans ou plus, nous a permis de conclure qu'environ onze millions de Canadiens auraient lu au moins un livre durant les douze mois précédents. Ce chiffre représente à peu près les deux tiers de la population.

Aujourd'hui, cependant, je dirigerai mon appareil statistique non pas sur tout cet univers de Canadiens mais plutôt sur les Franco-Ontariens, sur leurs homologues anglophones et sur les Franco-Québécois. Les premiers constitueront l'objet principal de mon étude, alors que les deux autres groupes serviront surtout de point de comparaison.

Les francophones sont moins nombreux à lire

En 1977, c'est-à-dire durant toute l'année qui a précédé notre enquête, 18% des francophones ontariens n'auraient absolument rien lu, pas même les journaux, tandis que 3% seulement des anglophones ontariens se retrouvaient dans cette situation. Ce chiffre était de 13% pour les Franco-Québécois.

Que lisent ceux qui disent le faire? A peu près tous ont consacré du temps aux journaux. Certains ajoutent à cela des revues. Enfin un groupe encore plus restreint lit des livres en tant qu'activité de loisir.

Le tableau 1 (voir ce tableau et les suivants à la suite de notre texte) nous indique qu'un francophone ontarien sur deux a lu au moins un livre durant les douze mois qui ont précédé l'enquête. C'était aussi la même proportion pour les francophones du Québec. Par contre sept anglophones ontariens sur dix l'avaient fait.

Nous ne leur avons pas demandé le nombre de livres qu'ils avaient lus, mais plutôt le temps qu'ils avaient consacré à lire, comme activité de loisir, durant la troisième semaine de février 1978. Au tableau 2, je vous présente les réponses que nous ont données les trois groupes qui nous intéressent. Pour ce tableau, j'ai calculé mes moyennes en tenant compte d'abord de toute la population de chaque groupe, puis des lecteurs véritables seulement. Ainsi, parce qu'il y a moins de lecteurs chez les Franco-Ontariens, la moyenne pour toute cette population est faible. D'autre part ceux d'entre eux qui lisent des livres y mettent à peu près autant de minutes par jour que les autres groupes.

Bref, les francophones de l'Ontario ou du Québec sont moins nombreux à lire; mais ceux qui le font y consacrent à peu près le même temps que les anglophones d'Ontario.

Moins de francophones vont à la bibliothèque

Il est assez évident que, s'il y a moins de francophones qui lisent, ils seront aussi moins nombreux à se rendre à la bibliothèque publique. De fait, selon le tableau 3, un francophone sur trois le fait, contre un anglophone ontarien sur deux. En outre, ils s'y rendent moins souvent, surtout ceux du Québec.

Loin de moi l'idée de parler du rôle que pourraient jouer les bibliothèques publiques pour favoriser la lecture. Mme Charron qui vous parlera de ces bibliothèques voudra peut-être le faire. Quant à moi, je me contenterai de vous donner quelques chiffres comparatifs à propos de leurs activités et de leurs ressources en Ontario et au Québec. Selon le tableau 4, la première dépensait environ trois fois plus d'argent par habitant que la deuxième pour ses bibliothèques publiques. Elle avait au moins deux fois plus de livres par habitant sur leurs rayons et elle mettait cinq fois plus de bibliothécaires au service des usagers. Comme conséquence sans doute, ses bibliothèques prêtaient presque trois fois plus de livres par habitant que ne le faisaient celles du Québec.

Les francophones achètent-ils plus de livres?

Un ami québécois à qui je présentais mes chiffres sur les bibliothèques publiques en concluait que les francophones préféreraient acheter leurs livres. Avait-il raison? Voyons un peu ce qui en est.

En première instance, nous devons constater, à l'aide du tableau 5, que moins de Franco-Ontariens, et encore moins de Franco-Québécois, entrent dans une librairie que ne le font les Anglo-Ontariens; les pourcentages pour chaque groupe sont respectivement 43%, 37% et 68%. Mais peut-être que malgré tout ils achètent davantage de livres. L'enquête de 1978 sur les dépenses encourues par les ménages canadiens devrait nous éclairer à ce sujet.

Le tableau 6, tiré de cette enquête, nous dit que, dans les deux principales villes du Québec, il y a moins de familles qu'en Ontario qui achètent des livres. Il nous révèle aussi qu'en moyenne on dépense moins d'argent par famille pour de tels achats.

Je crains fort par conséquent que mon ami québécois n'avait pas tout à fait raison.

Les francophones aiment les romans et le bricolage

Il y a évidemment lecture et lecture. Quel genre de livres intéresse davantage les divers groupes dont il est ici question? Nous le leur avons demandé.

Ils pouvaient nous répondre, et pour les ouvrages de fiction et pour les autres, que oui ils en lisaient régulièrement, qu'ils le faisaient parfois ou qu'au contraire ils n'en lisaient jamais.

En regroupant ceux qui nous ont dit parfois ou régulièrement, pour chacun des groupes, nous obtenons les pourcentages présentés aux tableaux 7 et 8.

On peut voir par exemple que, lorsqu'il s'agit d'ouvrages généraux, les francophones s'intéressent relativement moins à l'histoire et à la religion ou philosophie qu'au bricolage, à la psychologie et à la santé. Quant aux ouvrages de fiction, ce sont surtout les romans qui les attirent davantage que les romans policiers, les classiques ou les drames. Certains disent aimer aussi la poésie.

Les francophones aiment-ils la littérature canadienne?

On sait par d'autres enquêtes que seulement un livre sur cinq vendus au Canada en une année est produit au Canada et que, même alors, ce n'est pas certain qu'il soit écrit par un Canadien. On est donc justifié de demander à nos compatriotes s'ils lisent vraiment des livres de littérature canadienne. Nous l'avons fait. Ils pouvaient, comme pour d'autres questions, nous répondre habituellement, parfois ou jamais.

Un Franco-Ontarien sur cinq dit lire au moins parfois des livres de fiction canadiens, un Anglo-Ontarien sur trois affirme la même chose, mais seulement un Franco-Québécois sur six le dit. Pour les ouvrages généraux, 25% des Franco-Ontariens, 32% des Anglo-Ontariens et 31% des Franco-Québécois ont répondu affirmativement.

En nombre, il y aurait environ deux cent dix mille francophones du Québec et de l'Ontario qui liraient des livres de fiction canadiens d'une façon régulière et un autre quatre cent soixante-quinze mille qui le ferait à l'occasion. Pour les ouvrages généraux canadiens, ces chiffres deviennent respectivement quatre cent trente mille et sept cent vingt mille.

Il n'est pas dit cependant que tous ces livres canadiens que lisent les francophones soient écrits en français. Quant on parle de francophones, on veut dire des personnes qui ont d'abord appris le français avant toute autre langue et qui le comprennent encore. Or parmi les francophones d'Ontario ainsi définis, 8% disent ne pouvoir lire que l'anglais et 33% concèdent qu'à la maison ils utilisent habituellement l'anglais. Devant cela, on peut bien s'imaginer que certains francophones lisent surtout des livres écrits en anglais.

Malgré cela, un certain nombre d'entre eux sont sûrement vos lecteurs. Il y a bien toutefois un bon trois millions de francophones qui ne le sont pas; et parmi ceux-ci plus d'un million disent lire des livres. Ces derniers pourraient donc devenir vos futurs clients.

Les francophones seraient moins actifs culturellement

Il n'y a pas seulement le monde de la lecture toutefois que les francophones sont moins nombreux à explorer. Le tableau 9 fait état d'un certain nombre d'autres activités culturelles pratiquées à la maison ou hors de chez soi. On peut voir qu'en plusieurs cas les anglophones sont passablement plus nombreux à s'y engager que les francophones. Il y a une certaine parité pour à peu près seulement les représentations de musique populaire et les manifestations sportives.

L'instruction, facteur important

Il y a sans doute plusieurs facteurs qui expliquent les différences entre les divers groupes observés par rapport à la lecture et à d'autres activités culturelles. Je pense toutefois que l'instruction en est un important.

Dans une étude publiée en novembre 1980¹, j'ai analysé l'influence qu'avait l'instruction sur environ trente activités de loisir, tels la lecture, les visites aux concerts, le ski, la natation, les voyages et même les visites aux zoo. Ma conclusion avait été alors que pour chacune des activités, d'un genre ou d'un autre, la participation d'un groupe était plus considérable si son instruction moyenne était élevée.

Or, selon le tableau 10, un francophone sur trois n'a fréquenté l'école que huit ans ou moins. Pour les anglophones nous en verrions seulement un sur six qui soit si peu scolarisé. Par contre 40% de ces derniers ont plus que douze ans d'étude, tandis que moins de 30% des francophones ont atteint ce niveau d'instruction. On peut chercher à expliquer pourquoi nous nous trouvons en une telle situation. Pareille analyse serait sans doute intéressante. Mais quels qu'en seraient les résultats, le fait demeure: l'instruction des adultes francophones est moindre que celle des anglophones et ce phénomène influence le taux de participation aux activités culturelles.

En conclusion, je me vois forcé de constater que les francophones, moins instruits que leurs concitoyens, sont moins nombreux à lire. Ils fréquentent moins les librairies et les bibliothèques et, d'une façon générale, reçoivent un moins bon service dans ces dernières. Lorsqu'ils lisent ou sont culturellement actifs cependant, ils le sont à peu près autant que les autres.

Yvon FERLAND

1. La Revue statistique du Canada, novembre 1980.

TABLEAU 1

POURCENTAGE DES GROUPES QUI ONT LU AU MOINS UN LIVRE

	DURANT LES 2 DERNIERS MOIS	DURANT LES 12 DERNIERS MOIS
	%	%
FRANCOPHONES ONTARIENS	40	50
ANGLOPHONES ONTARIENS	58	70
FRANCOPHONES QUÉBÉCOIS	41	54

TABLEAU 2**NOMBRE DE MINUTES PAR JOUR
PASSÉES À LIRE, EN FÉVRIER 1978**

	JOURNAUX		REVUES		LIVRES	
	POP.	LECTEURS	POP.	LECTEURS	POP.	LECTEURS
	MIN.	MIN.	MIN.	MIN.	MIN.	MIN.
FRANCOPHONES ONTARIENS	30	41	10	25	16	50
ANGLOPHONES ONTARIENS	37	44	17	28	25	53
FRANCOPHONES QUÉBÉCOIS	30	41	14	28	15	47

TABLEAU 3

POURCENTAGE DES GROUPES
QUI ONT VISITÉ UNE BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
ET NOMBRE DE FOIS PAR 100 PERSONNES

	POURCENTAGE POUR LES 12 DERNIERS MOIS	NOMBRE DE FOIS DURANT LES 2 DERNIERS MOIS, PAR 100 PERSONNES
	%	No
FRANCOPHONES ONTARIENS	33	67
ANGLOPHONES ONTARIENS	50	100
FRANCOPHONES QUÉBÉCOIS	37	37

TABLEAU 4

LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES
DE L'ONTARIO ET DU QUÉBEC
EN 1980

	LIVRES PRÊTÉS PAR HAB.	DÉPENSES PAR HAB.	LIVRES SUR LES RAYONS PAR HAB.	BIBLIOTHÉCAIRES PAR 100,000 H.	EMPLOYÉS PAR 100,000 H.
	NO	\$	NO	NO	NO
QUÉBEC	2.6	5.98	1.2	25	229
ONTARIO	6.6	18.82	2.6	120	617

TABLEAU 5

**POURCENTAGE DES GROUPES
QUI ONT VISITÉ UNE LIBRAIRIE ET
NOMBRE DE FOIS PAR 100 PERSONNES**

	POURCENTAGE POUR LES 12 DERNIERS MOIS	NOMBRE DE FOIS DURANT LES 2 DERNIERS MOIS PAR 100 PERSONNES
	%	NO
FRANCOPHONES ONTARIENS	43	118
ANGLOPHONES ONTARIENS	68	185
FRANCOPHONES QUÉBÉCOIS	37	79

TABLEAU 6

POURCENTAGE DES FAMILLES
QUI ONT ACHETÉ DES LIVRES EN 1978
ET ARGENT DÉPENSÉ DANS CE BUT

VILLE	NO. DE FAMILLE	ARGENT DÉPENSÉ PAR FAMILLE
	%	\$
QUÉBEC	46	45
MONTRÉAL	49	44
OTTAWA	69	68
TORONTO	56	46
THUNDER BAY	49	38
CANADA	39	39

TABLEAU 7

POURCENTAGE DES GROUPES
QUI LISENT PARFOIS OU RÉGULIÈREMENT
LE GENRE D'OUVRAGES INDIQUÉS
(OUVRAGES GÉNÉRAUX)

	FRANCOPHONES ONTARIENS	ANGLOPHONES ONTARIENS	FRANCOPHONES QUÉBÉCOIS
	%	%	%
BIOGRAPHIE	26	38	25
HISTOIRE	15	33	24
RELIGION OU PHILOSOPHIE	12	20	15
PSYCHOLOGIE	20	24	23
BRICOLAGE	31	40	33
SANTÉ, SOIN DES ENFANTS ETC	22	28	29

TABLEAU 8

**POURCENTAGE DES GROUPES
QUI LISENT PARFOIS OU RÉGULIÈREMENT
LE GENRE D'OUVRAGES INDIQUÉS
(OUVRAGES DE FICTION)**

	FRANCOPHONES ONTARIENS	ANGLOPHONES ONTARIENS	FRANCOPHONES QUÉBÉCOIS
	%	%	%
SCIENCE FICTION	14	22	19
ROMANS POLICIERS	24	39	23
ROMANS	26	27	32
WESTERN	10	13	9
CLASSIQUES	19	28	13
DRAMES, NOUVELLES	22	36	21
POÉSIE	10	15	15

TABLEAU 9

**POURCENTAGE DES GROUPES
QUI ONT PRATIQUÉ LES ACTIVITÉS INDIQUÉES,
VISITÉ DIVERSES INSTITUTIONS
OU ASSISTÉ À CERTAINS SPECTACLES**

	FRANCOPHONES ONTARIENS	ANGLOPHONES ONTARIENS	FRANCOPHONES QUÉBÉCOIS
	%	%	%
ACTIVITÉS ARTISTIQUES	24	35	26
MUSIQUE	15	23	15
TRAVAIL BÉNÉVOLE	35	40	27
MUSÉE	26	37	18
GALERIE D'ART	14	25	14
CINÉMA	53	63	52
SPEC. DE MUS. POP.	29	31	24
THÉÂTRE	24	29	24
MANIFESTATION SPORTIVES	54	53	46

TABLEAU 10

**POURCENTAGE DES GROUPES
AYANT ATTEINT LE NIVEAU
D'ÉTUDE MENTIONNÉ**

	FRANCOPHONES ONTARIENS	ANGLOPHONES ONTARIENS	FRANCOPHONES QUÉBÉCOIS
	%	%	%
8 ANNÉES OU MOINS	33	16	33
9 À 12 ANNÉES	38	44	43
PLUS DE 12 ANNÉES	29	40	24

(Texte lu lors de la première rencontre des écrivains et des éditeurs franco-ontariens, le 12 juin 1982, à l'Université Laurentienne.)

UNE LITTÉRATURE D'EN DEÇAS

— réinventer le Nord —

"— Tu ne comprends pas. J'en ai assez des livres. Et pourtant, j'ai soif de connaître une expression nouvelle de l'intelligence. Oui, notre détresse est grande, parce que la culture à laquelle nous aspirons, tous, est fausse."

Denise Boucher

La région sudburoise circonscrit l'espace et la décennie 70 délimitera le temps du présent essai. Seule mon expérience justifie ce choix, — faute d'une étude d'ensemble sur les lettres franco-ontariennes.

Les lieux, les "topoi", où plongent leurs racines nos écritures, révèlent le grain de leur tissage. Lieux, "topoi", s'entend ici des coordonnées socio-culturelles qu'exprime l'écriture. Ces lieux, au nombre de trois, se décrivent comme suit.

Les en deçà d'une écriture: le Nord de l'Imaginaire

1. La culture "classique"

D'abord, la culture de l'humanisme philosophico-littéraire, telle que véhiculée par les institutions de l'enseignement. Ce fut surtout feu le cours classique qui, de 1913 à 1960, donna le sens et le ton de "la" culture en cette région. Ce cours pratiquait à l'exclusive les belles-lettres gréco-latines et le classicisme français du XVII^e siècle, la rhétorique comme perfection de l'expression, le thomisme comme doctrine exhaustive de la pensée.

La culture, être cultivé, s'épuisait en ces données, avec l'interprétation obligée qu'on en donnait: la tenue, le décorum; le bon goût des bonnes lectures; la justesse des sentiments et des pensées consonnant avec le bon sens et le jugement universels, résumés dans la vérité révélée du catholicisme hiérarchique romain; enfin, la finesse, la gentillesse séante et bienséante de l'expression en public. — Et pour toutes ces raisons dès lors: la langue, "cette" langue, ce langage total d'identification, d'appartenance et de sécurisation, la

langue donc gardienne de la foi, cohérence d'un fait ethnique et garantie de sa survie.

Telle fut, en bref, la "culture" de notre milieu, hors laquelle point de salut culturel ou intellectuel. On se rabattait alors sur le commerce, le sport ou l'INCO, toutes gens constituant le coeur, l'âme encore sains de notre race, mais hélas voués à mourir sans avoir connu jamais les extases, les raptus de la culture.

Tant va et vaut pour l'officialité — sortable, montrable et rentable — de la Culture ici. Ne sont plus tellement loin, les "Demi-Civilisés" de Jean-Charles Harvey!

Ce courant demeure encore l'horizon et l'instance, la pulsion et la nostalgie: le lieu conventionnel, traditionnel, où la "culture" ici se reconnaît, s'accepte et s'interprète: l'honnêteté des consciences lettrées. Une élite jouit du privilège exclusif de la partager et imposer. Ainsi s'écrit et se lit la référence, l'intertextualité, de l'écriture d'ici.

Le fruit le plus glorieux et envié de cette tradition devait être les "Carnets" et les Signets de Jean Ethier-Blais. Mais pour plus d'un fils et d'une fille de la région, cet héritage culturel, éblouissant, n'en demeure pas moins un défi et un poids. Comment le perpétuer, d'une part, puisqu'il nous est enseigné et que sa beauté s'impose irréfutable, et le dépasser, l'adapter, d'autre part, puisqu'il trahit, voire aliène le milieu à exprimer? On reconnaît là la difficulté majeure de plus d'une écriture sudburoise depuis quelque vingt ans, en tout domaine. L'irréel, la déréalisation, guette pareilles écritures immolées à un concept ainsi qu'à une praxis conventionnels de la Culture.

2. La "contre-culture"

La conjoncture en fin de la décennie 60 devait provoquer des changements radicaux dans les pratiques culturelles. La disparition du cours classique s'opérait au profit d'une université déconcessionnelle, université d'abord unilingue francophone dans les faits, puis bientôt dite bilingue, dont l'élément anglophone envahissant trahirait la vocation première, soit l'accès en français aux savoirs et symbolismes supérieurs, sans exigences soit d'entrée soit de structures spécifiques adaptées aux Franco-Ontariens. Puis s'implanta la création de Secondaires quasi autonomes, que d'aucuns, trop malins pour nous, baptiseraient de ghettos de médiocrisation. Le développement urbain et de plus en plus soumis à l'urbanisme faisait accéder Sudbury au rôle de capitale administrative du Nouvel-Ontario. Du Québec la révolution tranquille soufflait des vents, sinon d'indépendance, du moins de libération. La contre-culture internationale rejoignait de façon foudroyante la jeunesse francophone: rythmes, sons et contenus inouïs d'explosion totale et inconditionnelle de la personne. Vieilles

morales, nationalismes patriotards; conduites et comportements "cultivés" et "intégrés", tout du jour au lendemain cédait, et les expériences les plus variées, audacieuses, voire courageuses, obtenant ou se donnant plein droit de cité, imposaient leur modernité irrécusable, irréversible, à de nouveaux jeunes adultes, frais sortis de l'humanisme gréco-latin auquel ils échappaient de justesse.

Ces jeunes eurent l'heur de jouir de dons vraiment prodigieux, créateurs. Ils revendiquaient, — par exemple l'enseignement des lettres québécoises à l'université. Mais ils surent faire bien mieux. Se reconnaissant, se regroupant, ils s'organisèrent en un mouvement de coopérative artistique, pour fonder le CANO originel, d'où sortirait le meilleur de la création sudburoise de la décennie 70. Ainsi imposèrent-ils leurs styles, nouveaux, et, dès lors, une nouvelle écriture, que capterait et publierait bientôt Prise de parole, mais en partie et en partie seulement, l'essentiel demeurant dans l'oral, la rencontre, le spectacle éphémère, la publication occasionnelle ici ou là. Puis l'on vieillit, l'on dut gagner sa vie; l'on s'exila; la réaction officielle d'ailleurs ne tarda pas à rappeler à l'ordre et à la réalité, la conjoncture globale d'après 75-76 imposant de nouveaux impératifs politiques, sociologiques et surtout économiques.

Les traces de cette transition à une laïcité urbaine, internationale, sont à retrouver dans certaines écritures poétiques, dont la vulgarité provocante et saine ne constitue pas le moindre attrait. — Parfois, l'objet, en soi, pour soi, impose sa matérialité brute et brutale, sans au-delà de lui-même, ni symbolismes ineffables: l'impitoyable Loi de l'Objet règne ici, non encore apprivoisé, humanisé, négateur, menaçant: il broie. La et les situations, les expériences se montrent, cruelles, sans au-delà d'elles-mêmes: elles n'ont pas d'aura, non plus que d'explication, elles sont. — Mais, d'autre part, par ailleurs et ailleurs, une poétique émerge qui s'affirme d'abord naïve, native, innocente et vierge de tout: tous les antérieurs et les antécédents, jugés et dénoncés comme faux; innocente et vierge de l'Histoire, de la Société, de la Culture, voire de l'écriture. Poétique qui n'a partie liée qu'avec le Soleil, redécouvert, et la Nuit, néantisante; qu'avec dès lors la Nature, toujours pure, et l'Origine, absolue. Et la Morale devient une Ethique, construction de soi, lieu de ré-appropriation et de redépart inouï de l'Homme, de la Société, de la Vie. Ethique certes de l'Amour, mais d'abord d'une fraternité nouvelle à créer, pour la promotion certes d'une ethnie, mais surtout d'une humanité renouvelée. Et d'apparaître, dès lors, l'espoir, sinon le mythe, d'un Socialisme salvateur (bien en relation avec la tendance NPD de la région sudburoise). En toute hypothèse, surgit suprême le retour à l'Enfance, in-explicite, in-explicable, au sens à venir, et se devenant. Le Nord incarnera pareille enfance: force sauvage, énergie cosmique suprême, qui atteint ici à sa pleine vocation. Le Nord rédimera l'Homme, grâce au froid qui abolit tout, au roc préhistorique sans présomption ni préjugé, à la Nature naturante, vierge, dont l'Innocence devient la seule matrice possible de l'"Humain" "dans

sa grâce enfin restitué". Plus que l'Hiver, le Pays c'était le Nord.

La "culture" prenait une chute quasi fatale. La Nouvelle Culture proposait son écriture, malhabile, naïve (de façon désarmante à l'occasion), mais "originelle", et c'était l'essentiel. — Délesté, coupé de tout passé: historique, culturel et bientôt ethnique, l'Objet retrouvait toute son inviolabilité. Aussi ne sut-on pas, ni ne put-on, parvenir à le dire. Ne resta plus que la situation présente, à la silhouette bien mince, à exprimer et structurer. Car, dès le début, il y avait eu malentendu, il faut l'avouer, sur l'occultation ethno-politique, l'acculturation, des Franco-Ontariens en cette province: le refoulement ne fut pas assez ausculté, assumé et dit, sinon crié, — ce qui devait être le travail d'un Jean-Marc Dalpé, plus tard.

Restera, toutefois, à la gloire de ce mouvement d'avoir un jour galvanisé toute une jeunesse, ainsi que d'avoir voulu se rapprocher du "peuple", le prolétariat franco-ontarien avec sa culture propre, à lui (ce qui, tout de même, était une façon de réaffirmer les racines d'une ethnie).

3. Néo-Culture, Nouvelle Ecriture

Une économie de plus en plus difficile modifia la conjoncture au milieu des années 70. Et d'apparaître une nouvelle génération: celle d'après la fin des grandes querelles ethniques en Ontario. Tout gagné, ce fut le repos du guerrier. D'autant plus que de nouveaux soucis sollicitaient l'attention des nouveaux jeunes adultes occidentaux. La technique, et la technologie, traçait désormais la voie royale de l'avenir; l'écologie à ré-équilibrer; l'ouverture à l'internationalisme; la sensibilisation au dénuement du Tiers-Monde; le durcissement des grands blocs économiques, militaires et ethniques; le terrorisme de tout acabit s'ensuivant; la renaissance des spiritualismes et des églises..., sans compter la grisaille du parlementarisme qui finit de liquider le débat constitutionnel dans l'ennui le plus factice et le plus faux imaginable: "il n'y a rien là"!

Cette jeunesse opte pour le concret, le pratique et le rentable. Sérieuse, elle s'applique à maîtriser les techniques qui donneront demain travail, bons salaires et, sinon prestige, du moins sécurité, dans une fin de siècle de plus en plus cahotique et tragique. On revient même à la culture, qu'on veut sérieusement informée et porteuse de valeurs stables, dans un langage stable, voire standardisé. Et l'immédiat, l'immédiateté des mass médias amorce son impérialisme de type de savoir: concret, efficace, du seul instant...

D'où retour à des écritures oubliées, d'une naïveté cette fois-ci bien originelle. L'Immémoire d'un passé qu'on ne connaît plus, et dont on ne veut plus, cette Immémoire rapproche paradoxalement les jeunes (anglos et francos) dans une innocence qui, pour ainsi dire, entend (re-)partir à zéro pour peut-être recréer l'harmonie brisée des

ethnies. Nous sommes entrés dans l'ère des "Post-grandes-causes": on veut l'instrument, et non la valeur. Langue, culture, littérature deviennent ainsi et ici instruments, très légers, délestés de leur sémantisme idéologique et axiologique. Seuls des sentiments, disons éternels à l'état larvaire, investissent de leurs pulsions les dire naïvement écrits: amour, amitié, nature, peur...

Mais c'est peut-être ce retour au degré zéro de l'écriture, dans et par les mass médias de plus en plus fortement organisés et si généreusement ouverts, qui deviendra chance d'un humanisme nouveau, jusqu'ici inouï, d'un monde certes consciencieusement ré-appris mais toujours tenu à distance s'il devient litige et discorde.

L'innocence et l'immémoire des écritures toutes actuelles semblent porter cette révélation.

Conclusion

Beaucoup de nos jeunes écrivains/écrivants, et les meilleurs, se tiennent pour l'heure au carrefour de ces trois Cultures. Et cette fois, nous entrons, sommes entrés dans l'ère du bilinguisme intégral, pour le meilleur ou pour le pire. La double langue maternelle identifie notre Nord. Ainsi l'espace se construit-il, mais loin du temps qui, lui, s'absente terriblement de nos écritures!, — voix de l'Espace sans Mémoire...

Au fond, et ultimement, qu'est-ce qui rend la genèse du dire littéraire si difficile ici, ainsi que l'accès à une culture nôtre, grâce à un projet-trajet dialectique qui nous ferait accéder à une identité à créer et à venir?

C'est l'occultation de la violence.

Mis en situation de violence, on aura prêché à toutes nos jeunes, soit la soumission soit la bonne entente, polie, à tout prix: le compromis, et le style, et la philosophie, et la mentalité du compromis. Or, "la jeunesse est née pour l'héroïsme" (Claude L. à Rivière). Pour avoir voulu lui inculquer l'idéal, prôné seul réaliste et rentable, du dos courbé et de la courbette; l'idéal de l'être courtois à la sincérité transparente et désarmante à force d'insignifiance; l'idéal de la bonne volonté toujours à prouver; l'idéal de l'éternelle revendication pacifique, mesquine, aux petits objectifs, rabougris; on aura fait de notre jeunesse une race de quêteux, et on l'aura évidemment perdue. Car jouer le jeu pour le jeu, mieux vaut encore le jouer en anglais, c'est plus rentable. La jeunesse, la vraie, n'aime pas quêter, quêmander ses droits. Un droit ça ne s'affirme pas, ça se prend. Or c'est précisément cela qu'on a refoulé et dissimulé: l'occupation socio-économico-politico-ethnique, traduite et transcrite en terme de pouvoir. La source, sinon tarie, du moins occultée, on ne peut obtenir que des dire faux, dérivatifs et délirants, pseudo-socio-culturels, ou que des

direx peureux, humiliés et pudiques; ou que des direx en mal de gésine, se cherchant et "cherchant qui dévorer" (et dire qu'on les aura dits pornographiques et grossiers, alors que la situation l'était, elle, beaucoup plus). — Les trois styles de nos écritures d'ici!

De la violence (démocratique) comme l'un des Beaux-Arts! Il faudrait réapprendre à nos jeunesses la fierté, sinon la violence des naissances vraies. Il faudrait bien finir par nous apprendre à nous aimer.

Fernand DORAIS

(Texte lu lors d'un colloque sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne, à l'Université d'Ottawa, le 11 février 1982.)

LA PASSION ET LA VIOLENCE DU MARGINALISE

... OU VIVE LA DIFFERENCE!

"Projeter sa différence...
dans des marges sans cesse
élargies de souveraineté"

Jean-Jacques Simard¹

I. L'"HUMILIÉ" DANS L'ESSAI CONTEMPORAIN EN FRANCE

L'Humilié est la chance de l'Humanité. C'est le postulat que dégage la pratique de l'essai tout récent en France, de 1945 à 1980. Cet essai, nous voulons qu'il serve de référence inévitable: solide et sérieuse, à la présente réflexion. Aussi en prospecterons-nous les données dans un premier temps.

Autour de la deuxième guerre mondiale, commença de proliférer en France ce genre littéraire de "généralistes" que, au-delà de la poésie, du roman et du théâtre, on appelle l'essai. Aucune définition scientifique ne justifie encore les genres littéraires, et encore moins l'essai, dont le discours continue d'échapper à toute analyse critique. Cette écriture, depuis bientôt trente ans à Paris, absorba pour ainsi dire les autres formes de production écrite de l'Imaginaire, pour à la fin, je crois, les supplanter. La décennie 60 avançant, je ne vois plus la grande tradition française se renouveler; au contraire, on constate une stagnation rare dans les lettres françaises: seuls les aînés se survivent. Mais l'essai, lui, - du moins ce qu'on nomme ou perçoit ou sent ainsi, - l'essai s'affirme, s'épanouit, omniprésent, omnipuissant, et parfois éblouissant à mes yeux, qu'on en partage ou non disons le message, presque toujours scandaleux, provocant.

Quelques noms émergent très tôt. Il y avait eu des choses comme l'Ame romantique et le rêve, d'Albert Béguin, et l'Amour et l'Occident de Denis de Rougemont; les Situations de Sartre et les traités de Camus. Mais suivent Bataille, Blanchot, Cioran; puis, plus tard, Foucault, Derrida, Deleuze, déjà spécialistes de domaines particuliers; sans rappeler évidemment les modes dans les sillages de Lévi-Strauss,

de Lacan et d'Althusser, et de Barthes. On redécouvre alors les Carnets de Valéry, le premier Gide de Paludes et des Nourritures, et son Journal estimé supérieur à toute sa production romanesque. Journaux intimes, biographies, autobiographies dans leur plus intime se révèlent. Leiris, Caillois proposent des fragments. Le Clézio s'achemine vers le roman-essai. Et au tournant de la décennie 70, la réflexion sur la littérature semble finir de la dessécher et de l'inhiber, sinon de la stériliser: pour l'avoir trop accusée, on l'a terrorisée.

Mais l'essai n'en poursuit pas moins sa folle course aventureuse, de tout démystificatrice, accusatrice, "démobilisante", ce qui nous vaut de belles pièces de discours judiciaires en tous domaines. La réflexion globale sur l'écrit et la parole, et au-delà, dès lors, sur le sens de l'acte, puis de la vie, puis enfin de l'Homme, la position pour ainsi dire transcendantale du Sujet, seul critère de tout, ce globalisme et cette exaspération d'un Sujet érigé en Forme Vide qui s'abolit, travaillent alors profondément la pratique de l'essai.

Freud, Nietzsche, Marx, parfois relus par Marcuse et Reich, entre autres; puis Sade, La Fontaine, Mallarmé, Rimbaud et Verlaine revus, s'érigent comme les balises de périples à la prospection foisonnante, plurielle et équivoque en tout domaine. Un monde vieux de quelque mille ans s'écroule, l'Homme est restitué, d'une part, à un devenir multiple et polyvalent, presque pervers, et, d'autre part, à d'immenses Formes signifiantes de soi, par soi et pour soi, dynamiques et opérantes, sinon dialectiques.

Et qu'affirme, que soupçonne plutôt et insinue, que questionne le nouvel essai, ou l'essai nouveau? quelle vision inouïe et inavouable de conduites/comportements humains? Disons ici des choses infidèles: énormes et affreuses.

L'heure est d'abord à la célébration de vastes Morts. Le cadavre des dieux pourrait déjà. L'humanisme agonise avec l'ineffabilité de ses sujets (aussi les Humanités veulent-elles échapper au naufrage en se scientifiant, ce qui n'empêche pas leurs cours de se vider en continu d'Amérique). Le Sujet y passe, et avec lui on liquide l'Homme, devenu décidément bien inutile sur terre. L'Europe dans sa version européocentrique connaît la peine capitale, alors que le capitalisme yankee face au Tiers-Monde est voué à la guillotine, inopérante jusqu'ici dans ce cas. Le salut viendra-t-il des Sciences humaines, dans leur livrée sociale? Tout est idéologie, et toute idéologie est Aliénation radicale de la condition, puis de la situation et enfin des coordonnées humaines, dans la chaîne de production des biens qui s'affole aux mains des multinationales. On s'avise même que le marxisme meurt aussi, un temps réputé immortel, remplacé par son puîné à la puberté difficile: le socialisme, seule Forme scientifique et humaine du monde qui vient. De guerre lasse enfin on ira sans doute se confier à la technologie, qui a l'immense mérite d'être pratique et rentable.

Trop de cadavres... Laissons toutes ces morts au charnier des penseurs pour courir au sujet qui nous sollicite: la Folie de et dans l'Humanité!

L'Ordre politique étant ce qu'il est, et la société s'officialisant dans des systèmes et leurs représentations intenables, celui ou ceux qui y triomphent ou s'en accomodent trop vite et trop bien doivent être déclarés de dangereux complices du mal humain, agioteurs et spéculateurs heureusement adaptés à la misère internationale qu'ils comprennent et où ils s'insèrent comme dans leur milieu naturel. Adaptés, peut-on, doit-on jamais l'être à des coordonnées d'horreur? Adaptés, ce sont donc eux les Normaux de la terre: ils définissent la normalité saine, efficace et rentable, adaptative propre à l'Homme. Et ne les voilà-t-il pas dès lors identifiés comme équilibrés. Points de mire, agents positifs du devenir, ils épuisent l'équilibre rationnel et affectif, sel de ce monde. Tous les comportements civilisés et cultivés leur sont attribués et distribués: modèles d'action adulte, pondérée, réaliste. Du principe de réalité freudien, ils demeurent donc l'exemplaire Norme. Les repus, les puissants, les forts, et fort satisfaits, de la condition et de la situation humaine vraie. Bref, en un mot, ceux qui ont raison puisqu'ils ont réussi: "they know the name of the game".

Mais déjà ils se voient citer au tribunal de la Folie. D'aucuns, jadis et naguère, n'osèrent-ils pas les dénoncer, selon les contextes, comme docteurs de la Loi, philistins, pharisiens, bourgeois, salauds, psychosés névropathes et mégalomaniques à la limite. Auraient-ils tant refoulé le principe du Plaisir, Libido ou Désir, pour s'être convertis au Réel auquel désormais ils peuvent à juste titre faire face en l'assumant si harmonieusement? Comme tout homme qui a jamais vécu, ils n'ont fait que délirer et dériver leur pulsion de Désir dans des structures et des conditions qui selon telles heureuses conjonctures leur auront donné raison, tout en sachant parler le langage d'une époque. Ils n'ont jamais renoncé à leurs "intérêts", ce qu'on appelle aujourd'hui ainsi; leur intérêt a eu l'heur de convenir et de plaire à tel moment historique. Tout au plus se sont-ils trouvés au rendez-vous de l'Histoire. Mais ce qui partout et toujours les identifie et les stigmatise, c'est la Volonté de PUISSANCE, "the Will of Power", l'agression des plus forts, sorte de darwinisme psychologisé.

Auprès et au-dessous de ces heureux psychosés, se trouveraient, selon plus d'un essayiste, les névrosés: les éternels damnés de la terre, où qu'ils soient et quelles que soient les conjonctures de leur insertion dans l'histoire et ses diverses sociétés. Les névrosés, ceux qui d'entrée de jeu ont tort de n'avoir pas réussi. Les Humiliés de la planète, l'Echec de notre histoire, la poubelle du cosmos. Qui, il le faut bien, prennent figures historiques de délinquants, déviants, mésadaptés, arriérés, fous; puis d'opprimés, de laissés pour compte; les minoritaires, les "underground", les acculturés; bref les marginalisés, qui prennent nom en terre américaine d'Indiens, Nègres, chicanos,

Esquimaux, féministes, gais... et Canuks, et dans cet ordre. Ceux qui de l'intérieur se montrent tout déstructurés: déstructurés de langage, de pensée et d'action: les "pas d'allure" qui "sont pas sortables". Pas sortable, l'Occulté demeure l'Autre de la société, l'Aberrant que l'on cache, le murmure de la dissimulation, le mensonge du langage. La conscience officielle ne pourrait ni ne saurait l'autoriser encore moins le justifier à être.

C'est donc sur ce phénomène que se sont attardés les essayistes, souvent en termes de rapports de classes et de décolonisation, d'acculturation des continents pauvres, parfois simplement en analyses du "Mald'être-Homme", de l'Exister-Homme déconditionné de toutes ses amarres socio-historiques. Deux instances: le sexuel et la violence servent de guides et de cadres à ces réflexions.

II. DU DESIR A L'AGRESSION

L'Aberrant est donc la chance de l'Humanité, de dire de nos essayistes, — eux-mêmes d'ailleurs déjà dénoncés en 1982 comme Prophètes du bricolage par des néo-scientifiques, spécialistes plus sérieux venus récemment de la biologie et de la logique mathématicienne, via les sciences de la communication. Par aberrance j'imagine ce petit chromosome un peu folichon qui un jour s'entête à ne plus fonctionner comme autrui, chance de l'évolution.

Mais comment devient-on aberrant? Entre la Folie au Pouvoir, fonctionnelle et institutionnalisée, et la folie carcérale, institutionnalisée mais non opératoire, se tient la troisième folie, celle d'être aux coordonnées impossibles. Sa marque me paraît être l'Angoisse. Béance au coeur de l'être, l'Angoisse y ouvre comme un abîme, scindant la conscience en deux parts aliénées l'une à l'autre, le gouffre où s'engloutit Nelligan. Or c'est précisément dans pareille étrangeté radicale que s'épiphanise l'Autre: Tout-Autre, l'inouï et le nouveau, bond en avant dans la qualité de l'humanité de l'Homme. Le Mal ouvre, et l'ouverture ne peut plus être refermée: accusatrice en attente d'être comblée. C'est dans la sérénité du fond de l'abîme, la vaste paix blanche de la totale désespérance, que s'amorce l'oeuvre grande, non en tant que "belle", mais précisément en tant que grande. Tout le reste est Art: artifice et littérature. Alors la Folie: l'Autre en nous, non sortable, parle. Écoutons-le.

La peur, nerf du monde animal, est donc devenue chez l'Homme l'Angst primordial et fondateur. La diffusion de l'angoisse emprunte les voies de la Libido, énergie sexuelle déliée; "sicut leo rugiens quaerens quem devorat". Ce fut le droit imprescriptible à ses libidos que l'on se mit du coup à réclamer, c'est-à-dire à la pulsion de vie. Délirer et dériver ses fantasmes au coeur même de la cité des hommes devint bientôt acte politique, qui entraînerait la révolution totale des Etats, soucieux jusqu'ici de se survivre par la répression de la jouissance et de la fête. La culture et la civilisation ne s'édifient

que sur la dénégation: choses austères, grises et ennuyeuses, auxquelles on n'a le droit d'accéder qu'en se soumettant préalablement au sadisme universitaire.

Le désir doit prendre la Forme du Sublime pour accéder à la Culture et se faire ainsi accréditer dans les Centres, Places et Maisons de l'Art. En lui-même il demeure scandaleux: indicible, parce que toujours polymorphe pervers, entendons incestueux et homicide: les Bacchantes d'Euripide nous le rappelleront longtemps encore. D'où le statut d'impossible de l'Imaginaire officialisé. D'une part, par naissance, il est l'Anarchie; d'autre part, il doit paraître la fine fleur de la civilisation. On le déclare alors sublimé par et dans le Beau; et il est enseigné sous cette apparence, apprivoisé et désamorcé de tout scandale. Mais l'Imaginaire n'en demeure pas moins Jugement suprême de tout et de tous, en deça et au-delà de toute Ethique. La Culture en est donc le tombeau et le tabou. La Culture est toujours sacrificielle, comme le Sacré, de nous montrer le tout dernier essayiste parisien René Girard. Elle travestit et sociabilise le Désir, en étouffant les délires qui le constituent. Elle est violente, violence d'agression contre l'agression primordiale.

La vidoécassette mettant la porno à la portée de tous, la Libido reste sans surprise en 1982. La Violence s'exhibe partout aussi, tant à l'écran que dans les divers terrorismes de la scène internationale. Et encore et malgré tout c'est l'agression, et non plus la boîte à désir de Freud, qui demeure toujours la grande occultée. "La Violence et ses causes", collectif publié par l'UNESCO en 1980, nous redit combien l'agression demeure impensée et l'impensable: les causes nous en échappent ainsi que la structure et les dynamismes. Il est une agression saine, indispensable à l'évolution et au maintien des espèces: pour survivre le vivant mange du vivant, — la nécessaire affirmation de soi et de soi la non moins nécessaire reconnaissance. Mais d'où vient l'autre agression: la volonté de puissance, celle d'humilier, d'écraser et de dominer, pour calmer son angoisse et immortaliser sa grandeur? Partout l'on prostitue l'agression, soit pour consolider la sienne au pouvoir, soit pour n'en prendre pas conscience et n'en assumer pas la responsabilité, si l'on est opprimé. Décidément, en Occident, l'on n'aime pas le Discours de et les discours sur la Violence. L'aveu-glement est général et il est voulu. Et ceux qui y tiennent le plus ce sont les plus violents, par peur de leur propre violence, qu'il faudrait ou faire taire et faire parler. L'aveu de l'agression est impossible, alors que tous les autres aveux sont devenus monnaie courante. Jamais le monde n'a été si soumis à la violence, et jamais n'en dit-on vraiment si peu, en dépit du vocabulaire marxien fatigué, sur la compétition et l'exploitation à l'infini des structures économiques de base. Les Autorités suprêmes, où qu'elles logent, en étoufferont toujours, les toutes premières, la Parole (La Fontaine n'avait cessé de le répéter à notre enfance trop jeune pour ces jeux cruels et déjà elle-même si cruelle). On naît cruel, et l'on ne s'en corrige que si l'on rencontre plus fort que soi. Et voilà l'inavouable. La chose

vaut collectivement, comme individuellement. D'où le comportement aberrant des écrasés de la terre à l'agression castrée par autrui ou mieux automutilée.

III. D'UNE THEORIE A LA PRAXIS FRANCOPHONE D'ICI

C'est par ce long détour que j'ai voulu en arriver à la chose francophone en Ontario. Le périple accompli n'aura pas d'application directe et immédiate à notre réflexion sur les Gens d'ici. Mais il autorisera l'expression de choses qui, proférées sans toile de fond et absolument, paraîtraient relever de la Folie, alors que précisément c'est de Folie qu'il a été question. Abolis les interdits, nous pouvons entrer à la suite d'Alice au pays des merveilles ontariennes et réveiller le rêve. Derrière le miroir voici à mon sens les éducations qu'il nous reste à faire dans un Ontario mythique. Sept vices, ni plus ni moins, sept vices de structures et de pratiques seraient à corriger. Jouons au petit Savonarole; prêtons au fait francophone d'ici notre parole d'intellectuel, soit scientifique si nous sommes en sciences sociales, soit prophétique si nous relevons des humanités; et allons-y de nos réformes de papier. Le tout sera présenté sans ordre logique ni prioritaire.

1. De notre malade imaginaire: le bilinguisme

Il n'est ni malade ni imaginaire: il est mort. Et pourtant jamais mort ne se sera mieux porté. Légalement et théoriquement, il est dange-reusement en bonne santé. La nouvelle Constitution l'exonère de toute peine capitale, et, toujours traîné devant les tribunaux dorénavant, à l'avance il obtiendra partout droit de cause, — pourvu il est vrai qu'il soit assez "nombreux" pour justifier sa survie. Et ce qu'est ce nombre suffisant qui fait surseoir à la condamnation à mort, pourtant abolie en ce pays, bien malin qui le dira jamais. En tout cas l'odieux de la preuve retombe sur celui qui ne veut pas mourir: à lui de prouver qu'il est encore en vie, du moins qu'il n'est pas agonisant! Pour ma part, j'attends encore le tuyau que là-dessus voudra bien me souffler Queen's Park,

Le Canadien français a été, de toute l'histoire des ethnies, l'être le plus accommodatif qui soit et, hors du Québec, l'homme le plus prag-matique concevable. Théorie, idéologies, élites: oui, tant qu'on voudra, "cause toujours mon canard". Mais le concret, mais l'immédiat, mais le rentable dans et selon telles coordonnées précises seront toujours demeurés ses vraies sources de conduite et de comportement. Et c'est ainsi que la moitié des Québécois vit hors Québec, depuis 1840.

Une réflexion sur le bilinguisme en tant que tel ou a relevé des discours patriotards toujours de mise ou n'a relevé de rien, c'est-à-dire n'a tout simplement pas existé, — quoique ces derniers temps la psycho- et la socio-linguistique s'y mettant l'on a chance d'y voir mieux et plus clair.

Mais à la réflexion, à la mienne du moins en milieu sudburois, ne peuvent avoir cours fondamentalement que deux modèles de bilinguisme, — là évidemment où ce dernier est encore possible. Un choix ultime s'impose toujours entre le bilinguisme intégré et le bilinguisme cogéré. L'intégration s'opère par la présence d'au moins un francophone dans une structure ou un organisme quelconque. Ce membre censé représentatif de la voix francophone sauve le bilinguisme et tout le monde s'en déclare très heureux. Quels critères inspireront la prise de parole de ce pauvre membre égaré en cette galère? Au nom de quelle collectivité parlera-t-il? Le pragmatisme et l'opportunisme, le sens supposé inné qu'il a de la chose française en Ontario, lui dicteront ses interventions et actions. La cogestion, elle, suppose la participation égalitaire au pouvoir décisionnel. Elle est encore à venir, illusion dont la réalisation devient chaque jour plus problématique. Pourtant, seuls l'accès au pouvoir et son exercice communautaire définissent l'état adulte. Tout le reste demeure sujétion, impuissance d'infantilisme aux dérives imaginaires toujours compensatoires, ce qui fut chez nous trop souvent le cas du socio-culturel, même en éducation. L'exaltation morbide de la grandeur mythique de notre passé et de sa mission. Il ne faut jamais dire comme on est grand dans l'échec; il faut que l'échec même, la dialectique de l'échec, devienne chance de métamorphose. C'est du fond de l'abîme que se prend la parole, celle qui est seule et vraie et valable. La mort: oui, mais pour ressusciter. Il m'aura toujours paru que c'est là le message de la religion qui nous avait jadis et naguère formés: croire contre toute espérance aux forces de la nuit dont la logique interne appelle l'Aurore. Contribuer à la nuit que résout toujours l'Aube: si ce n'est là le schéma christique fondateur, j'ignore bien ce que ce pourrait jamais être d'être chrétien, et notre peuple, d'ici, l'est encore.

Nous participons donc au bilinguisme en assumant la représentativité qu'il impose. Hérauts du bilinguisme en Ontario, à force de participer nous avons tout perdu, dans nos intempestives manifestations de bonne volonté à tout prix. La participation: oui, mais en termes de cogestion — cogérer nos affaires — et bientôt d'autodétermination, dans nos conseils scolaires par exemple. Le principe est universel, et il est irréfutable. Aussi la poussée et la montée devraient-elles en être irrépressibles.

Bilinguisme sans biculturalisme, d'ailleurs, est imposture. De Laurendeau-Dunton, des ciseaux magiques ont tôt fait d'amputer le deuxième organe, non la technique de l'expression, mais l'esprit qui l'enfante sans cesse: la culture. Se convertir à une langue sans s'initier à la culture qui l'anime est chimère, et devient un instrument supplémentaire de domination dans la bonne conscience d'un emploi mieux rémunéré.

Mais trêve d'un cadavre. Tous puent, semble-t-il.

2. De l'espace éclaté: nos ghettos

Seuls des géographes, historiens et sociologues qualifiés pourraient sérieusement prospecter le territoire français en Ontario.

Ouvrir notre espace mythique, structurer l'arrière-pays francophone ici, nécessite un retour sur la forme qu'hier encore les nôtres donnèrent à leur enracinement ontarien. A l'origine tout ceci nous appartient, quand nous eûmes hélas apporté la "civilisation" aux autochtones ou refoulés ou convertis. Tout d'ici fut par nous baptisé et nommé; et l'Ontario un jour s'appela France et résonna partout de mots français. Quand nous revînmes, nous nous regroupâmes dans des camps de bûcherons ou des villages à vocation agraire, puis dans des villes minières ou industrielles dont nous composâmes les taudis. Ces espaces demeurèrent longtemps homogènes et imperméables. Les décennies récentes ont fait éclater ces ghettos de misère et nous ont éparpillés parmi des populations étrangères à la seule langue anglaise de communication. Partout le nombre nous nie. Ainsi disséminés, sans cohésion intrinsèque autre que des associations régionales et des organismes provinciaux, nous ne parvenons plus ou parvenons à peine grâce aux "mass media" à nous regrouper. La géographie cède chaque jour davantage sous nos pas et l'espace, notre espace, se dissout, se et nous résorbe dans le grand continent nord-américain.

Rassembler notre géographie, est-ce encore possible? Nous échouons là où des Asiatiques, des Italiens, des Israélites réussissent. Compenser l'espace physique par l'espace culturel semble, pour l'heure, la voie à emprunter. Mais l'idéologie du ghetto dénoncée, il faudrait s'abstenir dorénavant de dénigrer les groupes qui veulent reconstituer des communes ou des coopératives d'habitation où que ce soit et sous quelque forme qu'elles se donnent, même sur les campus universitaires, - ce qui avait été, pour mémoire, l'idéal du tout premier CANO à Sudbury.

3. Redire le peuple et réinventer la jeunesse

Est-ce que le "peuple" franco-ontarien est celui de ses élites, de ses intellectuels et de ses organisations officielles? N'y a-t-il pas eu le peuple francophone qui allait son petit bonhomme de chemin et le "peuple" qu'on a rendu bavard en le faisant sans cesse impunément parler? Le devenir du peuple et le devenir qu'on lui a prêté me paraissent de moins en moins avoir jamais coïncidé. Le peuple se fiche bien de nos systèmes, théories et synthèses, d'interprétation, ainsi que de nos organigrammes organisationnels. Il vit à l'anglaise et sent à la française. L'économie l'interpelle tout entier, puisque dans tout système c'est toujours sur son dos et derrière son dos que se joue l'économie. Il laisse ses enfants s'angliciser, car c'est la Loi, et sa famille, toute en partance, éclate au loin, affectivement très loin. Il continue d'exercer sa foi en toutes les langues et églises qu'on voudra, et bientôt sans église. Il devient vite syndicaliste et socialiste, et plus vite néo-capitaliste. Une déstructuration ethnique le travaille de l'intérieur sans qu'il s'en soucie outre mesure. Et pourtant, le tissu

même de son quotidien, ici, là, se perpétue, on s'interroge bien encore comment, en rencontres francophones, lieu de ses racines et identités spontanées. On dirait, chez les plus vieux du moins, que la chair, l'habitude, se souvient. Or tant que le bingo et les quilles continuent, dans ou hors la salle paroissiale ... La ville, l'"esprit" urbain le disloque, le dissipe, l'énerve, le dénatalise chaque jour plus: effondrements massifs ou patients. Et, tout à coup, sorte de miracle intempestif, on le retrouve là, au coeur même des centres commerciaux, flânant, sans trop d'argent, occupant des bancs délaissés, et blaguant, comme amusé par toute cette et par tant de modernité, où il paraît se reconnaître comme sans effort. Bref, en un mot, il prend son bien où il le trouve, - ce qui, peut-être, aura toujours été la caractéristique fondamentale de ces Français sortis de France dès le XVII^e siècle. Caractéristique qui n'aura joué ni pour ni contre la survivance, le devenir devant décider.

En tout état de cause, un coup d'oeil jeté sur nos cousins du Québec nous révèle que de 1967 à 1976, on est à la recherche d'"un nouveau contrat social (pour) une société où des solidarités conflictuelles (idéologies, syndicalisme) ont remplacé les solidarités du sang, de la religion et de la ruralité²". A mon sens l'Ontario francophone se trouve aujourd'hui engagé dans le même processus et la même phase de transition. De toute urgence il nous faut ici créer des structures nouvelles et de neuves valeurs, en continuité mais aussi en dépassement de ce que l'histoire nous dit que nous fûmes et de ce que la sociologie nous dit que nous sommes. C'est en terme d'axiologie que je comprends l'actualité de ma présence, valeurs d'abord à suggérer à nos jeunesses montantes.

Mais quelle est-elle cette jeunesse de la décennie 80 chez nous? Pas plus que le peuple la jeunesse n'est ce qu'on en dit ou fait.

Les identités se jaugent aux appartenances. Et c'est mon angoisse de la jeunesse qui m'y fait projeter les traits de son naissant visage. Levé tout tabou, les horizons débloqués comme il fut établi plus haut, pour une part par le grand essai d'hier et d'aujourd'hui, le plus haut apanage à mon sens des lettres françaises depuis trente ans, cette nôtre jeunesse est bien: technicienne, mobile à l'extrême, néo-romantique et neuve.

Technicienne: spontanément, de nature et d'essence, est-elle de plain-pied avec l'univers technique né avec elle. Elle s'y retrouve comme dans son élément, sans effort ni d'arrière-pensée aucune. Là où ses aînés ont dû faire quelque effort pour le conquérir et s'y hisser, elle en connaît le nombre, le chiffre et la loi. Elle y joue et s'en joue, dans cette apesanteur vide d'intentions comme de finalités, presque de causalités. Aussi la magie de toutes transmutations possibles lui redevient possible, renouant du fait même, par-delà des siècles lourds de présupposés et de psychologisme, avec les âges antérieurs à la source enfin descellée. Par-dessus les âges de la raison classique et de la hideuse bourgeoisie industrielle, le Moyen Age revient, qui rejoint le futur, la fable de notre Avenir cosmologique.

Mobile: elle se promène partout pour à tout s'ouvrir. A l'infini plastique, elle sait survivre et se survivre, s'adapter aux divergences multiples rencontrées, par rien prise tellement de court. Elle est plurielle et polyvalente. Cette fébrilité, cette extrême nervosité, cette adaptivité la rendent industrielle et à sa manière inventive, sinon créatrice de ses coordonnées matérielles, et voire psychologiques et mentales.

Néo-romantique: elle réinvente les ris et les pleurs, - là où ses propres adultes heurtés dénigrent naïveté et infantilisme primaire. Plus et mieux: s'étonnant que le sexe, naturel, ait jamais pu faire problème, elle réinvente l'amitié et l'amour, les plus vieux lui emboîtant déjà le pas dans ces sillages de la liberté. Là où on lit néo-conformisme, elle reprend à son propre compte de vieilles lois de jeu. En religion, par exemple, quand laissée à elle seule, souventes fois se retrouve-t-elle aux grandes assemblées, dominicales ou orantes, ne comprenant plus ni jansénisme ni ultra-montanisme ni gallicanisme ni cléricanisme. Elle prie et avec Rome et très loin de Rome, dont elle ignore tout des morales sexuelles et autres et des directives doctrinales, le Christ adviendra avec ou sans Rome, et tant mieux ou tans pis. Elle se tient loin des parvis de l'orthodoxie de toutes les Eglises, grâce à Dieu dont elle est la néo-chance, "nisi fieritis sicut parvuli isti non intrabitis in regnum caelorum". Si indifférente par ailleurs, ou athée, marxiste, elle veut des mots d'ordre par elle redécouverts; mais un instant tentée par l'embrigadement, ai-je dit le fascisme, elle rejette bientôt tout mot d'ordre, se fiant à la parole sourde qui lui impose dorénavant, toutes valeurs mortes, d'avoir à réinventer l'autonomie. L'autonomie: non celle, froidure rationaliste et volontariste, de Kant à la fin du siècle des Lumières, mais celle de 1800 et de 1820, d'Atala et du Lac de Lamartine, à ras du sentiment, non: du vécu. Fille du son et de l'image, le son le plus sonore l'enfante et l'image la plus crue la convainc. C'est rythme qu'elle émerge et se tient au monde. Ainsi s'innocentise-t-elle des lourdes hypothèses psychologicisantes, infinies analyses de motivations secrètes et honteuses, où l'humanisme occidental s'est complu depuis quatre siècles. Aussi se présente-t-elle sans honte, sans procès d'intention ou de personne, presque sans prétention. Elle s'est lavée de notre inconscient, et nous ne pouvons le lui pardonner; et la fausse conscience ne l'interpelle plus, seuls les salauds l'écoeurent. Bref, en un mot, elle a renoué avec la subjectivité, cette grande prostituée exclue de nos salles de cours, à nous scientifiques du XIX^e siècle. Et la subjectivité revient lui ouvrir les champs d'entités depuis longtemps oubliées: l'âme, le coeur, la mobilité, l'aventure, le processus et le procès de l'énonciation totale et englobante, là où nous ne voulions plus que la logique de l'énoncé!

Enfin elle est neuve: terriblement, innocemment et injustement neuve. Elle est moniste. Elle a tout oublié des schismes entre le technologique et l'humanisme, entre l'Affect et le Sexe, entre la Raison et le Coeur, entre le laïcisme et le cléricanisme, entre la petite et la grande patrie. Pareilles dichotomies qui nous auront profondément traumatisés, elle s'en

étonne incompréhensive chaque jour davantage. L'Indien et le Noir et l'Esquimau, l'Afrique et l'Amérique latine, tout comme Florence et Amsterdam, l'américain et le français, l'écologie et la maîtrise de la matière, et d'abord de la matière biologique et bio-psychique; tout lui est patrie, et lui est devenu patrie, actuelle et contemporaine, "usque ad astra". Elle désire, elle aspire à la Fraternité coopérante vers...: la multiplicité et la diversité respectées et fécondes dans la conquête instrumentale avec ses dix doigts vers l'unité trans-terrestre. Et si elle réassume l'injustice, toute l'injustice du passé humain, et de son histoire, c'est en catégories autres qu'elle l'entend, et entend y remédier et la dépasser. Par elle avec elle et en elle, le Passé doit être transcendé, dans le concert des nations socio-économiquement rééquilibrées, au-delà de tous systèmes et théories qu'on voudra. Elle est neuve à la Vie, catégorie suprême et ultime, seul lieu désormais totalisateur de ses praxis, de ses identités et de ses appartenances. Elle est la première jeunesse jamais éclosée sur la terre: la jeunesse du Devenir en tant que Devenir, dont personne encore ne sait la loi non plus que la dialectique. Elle est le nouveau Devenir humain. Elle est le Mouvement du Monde, et la clé en est l'ouverture de confiance. Durement réaliste et strictement pragmatique, n'allez pas vous y frotter, elle croit par ailleurs au Don, l'échange est son lieu naturel de rencontre, le pain partagé.

Voilà donc pour une sorte de Cantique des Cantiques sur notre nouvelle jeunesse, - lyrique et délirant mais véridique ce me semble, même si la persistance du mal, l'universelle négation de l'Homme, l'injustice totale et radicale qui caractérisent cette fin de siècle, même donc si le Mal continue à la déprimer et à y solliciter la solution du suicide, qui demeure toujours l'acte dernier de la négation du mal, réponse ultime et jugement moral sur cette question du Mal-d'être-homme ici et maintenant, suite et faute aux adultes. Bloqué l'horizon du travail qu'on lui refuse, le pourrissement de la scène internationale semble la vouer un temps au seul technologico-économique, "the rat's race." Mais c'est très précisément ici et alors que s'opère la métamorphose. Tout perdu, tout reste à naître. La nouvelle jeunesse s'appelle l'Espoir, elle qui trop tôt mise à la porte des familles, de toutes les familles, dont par ailleurs elle a voulu s'exclure et pour cause, et elle en souffre, à tâtons s'avance vers l'Aube.

D'où vient donc que cet oiseau frémit
Et tourne vers le matin
Ses prunelles crevées³?

Qu'offrir dès lors à cette jeunesse sinon la restructuration de la paix juste et lucide, têtue et acharnée, en Ontario, dans un combat plus global de la justice et de la justesse humaines? A ce prix, j'estime, elle marchera, pour crier sur la scène internationale: "Adsum", parce que et puisqu'alors c'est son être même de jeunesse qui aura été menacé, sollicité et interpellé, soit l'éternelle jeunesse du monde, réservoir et promesse de la survie de l'espèce humaine sur terre.

4. Restructurer le tertiaire

Le postsecondaire compte en Ontario au moins treize centres académiques à s'adonner à la chose française et francophone. Certaines de ces unités jouissent déjà d'une longue tradition prestigieuse, prestige dûment acquis sur la scène nationale et internationale... et tout à fait inconnu de la masse des Francophones en cette province. D'où vient ce prodige?

"Que faisiez-vous au temps chaud?" alors que nous étions dans le bain, serait-on porté à demander à ces vénérables spécialistes du lai au Moyen Age, de la correspondance de Voltaire, du réalisme zolien de la terre, des linguistiques et sémiotiques actuelles, et très récemment, depuis certaines menaces de sécession, de l'érudition dans la chose québécoise. Quel front commun, et quelle force de frappe, quelle complémentarité de campus, quelle aide aux centres sous-développés des arrière-pays francophones ontariens, auriez-vous donc constitués et mis sur pied dans et pour l'affirmation de la francophonie ontarienne/ontarioise, bailleresse de fonds, des taxes et ressources d'où se prélève une part de vos honoraires ainsi que de vos étudiants? Vous déteniez le pouvoir du savoir, puissance culturelle sensible jusqu'à ces tout derniers temps au victorianisme de Queen's Park? Mais quelle institution universitaire dans les disciplines anthropologiques de l'après-deuxième Grande Guerre, peut, veut et va encore s'innocentiser du milieu social et culturel où elle s'enracine? Causes et raisons, motifs de cette absence, voire de cette conspiration du silence, fait encore, à l'intelligence contemporaine face surtout au Tiers-Monde, scandale, car scandale il y a.

Les victoires à peu près acquises au primaire et au secondaire, reste toute à gagner la bataille du tertiaire. Le Francophone d'ici, tout comme celui du Sénégal ou de Madagascar, n'est plus ni Français ni Québécois, et il ne parle plus ni le Français, ni l'Acadien, ni le Québécois. Son folklore a-t-il répugné pour autant à un Germain Lemieux qui y aura gagné une réputation internationale! Son histoire et ses lettres, de noblesse ou autres, accèdent depuis Ottawa à la conscience de la recherche scientifique. De par la force de ses coordonnées physiques et mentales, Sudbury s'y était converti depuis 1940. Nos arrière-neveux feraient-ils ainsi figure de pauvres et d'échecs, sinon de déchets, qu'une fois pris dans des structures de prestige on aura voulu effacer l'origine honteuse de notre géographie humaine? "Peuple sans histoire ni littérature", on aura voulu nous refouler comme l'indicible et l'inavouable, au bénéfice des grandes Poïétiques d'ailleurs, d'où souvent d'ailleurs on venait. Quoi! pays de mission, on en ignora l'habitant pour y faire briller et triompher l'europanisme et bientôt la québecitude!

Qui jamais voudra se convertir à la pauvreté? Et qui, je le demande encore, s'est converti à nous? Certainement pas trop de nos fils, qui une fois doctorés, ont émigré au Québec ou à l'internationalisme, pour humilier la Génitrix, marâtre de leurs "arriérages" linguistiques et culturels.

Un immense réseau culturel reste à jeter sur tout l'Ontario francophone, pour l'intégrer au niveau des Savoirs supérieurs, libérateurs parce que par essence critiques au sens kantien du mot. Et ce geste reste à poser contre les et en dépit des grands Anglophones cultivés, tout convertis au langage de la francophonie parisienne, souvent par-dessus le dos du Québec, de l'Acadie, et nous ne prendrons même pas la peine de nous nommer dans cette liste. Reste vif dans nos chairs ce second scandale des Ph. D. anglophones dans nos universités qui, historiens, sociologues, anthropologues, humanistes, demeurent d'une indifférence imperméable face à la chose française qu'il côtoient chaque jour.

Le seul enseignement du français, langue 2^e et 3^e, ne suffit plus, pour gagner une vie plus confortable. La conversion à nous, à notre part d'humanité, frères humains, s'impose. Nous ne saurions dorénavant exiger moins. Et s'impose de façon tout aussi impérieuse un programme fondamental ("core programme") pour Francophones universitaires, la scolarisation nous ayant fait trop longtemps défaut. Les temps nouveaux qui s'instaurent exigent compétence, cohérence et discipline dans la complémentarité des ressources et effectifs du tertiaire. Que les gardiens du plus haut Savoir qui soit, que les docteurs de la loi, en dotent l'Ontario français.

5. et 6. Du socio-politique et socio-économique au socio-culturel

Laissons aux spécialistes du socio-économico-politique la charge de faire le point sur notre situation. Je ne relèverai pour ma part que les tentes qui se dressent de plus en plus dans le champ coopératif chez nous. C'est peut-être signe avant-coureur d'une reprise de notre juste part de l'économie et bientôt du politique, ne serait-ce que sous forme de clubs politiques de pression, à créer dès le niveau du secondaire avec les noms de "Sociétés historiques" ou "Clubs historiques", intégrés à l'empan de la province. Et contre le lyrisme optimal de l'un ou l'autre de nos journalistes, ne comptons pas trop sur la munificence humanitariste de nos millionnaires pour nous sortir du trou! Rares les mécènes chez les Franco-Ontariens: ils conservent l'avarice de leurs racines paysannes!

Le tissu franco-ontarien a toujours tiré sa plus grande force et sa moindre usure de sa texture socio-culturelle. Sans cesse notre francophonie est renée de sa représentativité théâtrale et musicale, de ses "séances" paroissiales et scolaires. La fête nous enfanta. Le spectacle de nous voir et dire nous ressource, reconnaissance d'une fraternité blessée. L'image et le son nous demeurent matrice communautaire.

Trois questions toutefois travaillent de l'intérieur ces feux de Saint-Jean. La grille marxiste nous répétera que notre immense cirque populaire est une superstructure d'aliénation qui ne nous fait toujours que plus délirer et dériver dans de stériles réaffirmations d'idéologies mégalomaniaques ou misérabilistes. Dans une même foulée, moins sévère, d'autres y voient un alibi à l'acte concret à poser: l'impuissance à participer au et du pouvoir donne le coup d'archet au lyrisme compensateur

du mythe de l'originalité. De plus malins enfin déplorent que ce soit gestes sans lendemain: pour une part, le socio-culturel d'ici resterait mal articulé, structuré, à l'ampleur de la province; son contenu marquerait le pas, quand il ne rétrograde pas en folklorisation: il ne parle d'ailleurs plus au peuple; sa forme, désuète, ne se transformerait pas en réseaux opératoires de promotion vraiment créatrice d'une ethnie. Limitée à des groupuscules aux feux de camp d'auto-exaltation, la Fête ne semble plus populaire: elle cède la place à l'organisation socio-économique, aux Sciences humaines et à l'institutionnel. L'Imaginaire n'intéresse plus, les Humanités se meurent. La pratique et l'action s'y substituent, sortie des artistes, mort du poème, tarissement du chant, sinon de la voix.

Nous ne prendrons pas tout de suite acte de décès de notre socio-culturel. Gardons même le silence sur certaines aberrations utilitaristes. Car jamais plus qu'aujourd'hui les "mass media" entreprennent de jeter sur l'Ontario français un filet de communications actives, productives de son identité et de ses appartenances. Pareil mouvement resterait à amplifier. Coordonner plus "inputs" et "outputs" pour les mettre mieux au service du public ontarien aux heures de papotage de nos cuisinières. Le Canadien français est né dans la cuisine, c'est là qu'il faut aller repêcher le prolétariat, que nous constituons encore. L'Ontario fut toujours le lieu d'élection de l'élitisme, or nous étions du peuple! Qu'on descende nous prendre où nous sommes, et où l'histoire nous a maintenus. La communication, au sens et le plus large et le plus scientifique du mot, est le nerf du développement, voire de l'avenir. De solides études en communication devraient être possibles aux nôtres, et à cette fin plus offertes des écoles de communications valablement structurées.

Le spectacle n'est pas mort, madame. Il ne fait que commencer. Et la Festivité demeurera notre plus sûr port d'ancrage, qui est promotion de nous par nous pour nous. Ce d'ailleurs à quoi s'essaient les dix et mille troupes, centres communautaires et d'animation, qui ponctuent l'Ontario d'une flotte française pour longtemps encore en vigie ici. Nous aimons nos chantres, et chansonniers, poètes et artisans, parce que précisément ils sont nos chantres, et nos poètes, et nos artistes. Et ce sont encore ceux qui, au-delà du scolaire et de l'animation officielle, perpétuent notre présence française en Ontario. Au chômeur est compté beaucoup de loisir. Le Canadien français a toujours été sporadiquement chômeur, temps de ses rêves et rancunes. Le loisir se peuple du Rêve. Nos artistes en articulent l'Imaginaire, ravitaillement et rythme de nos vaisseaux. Et c'est ainsi madame que votre fille est enceinte.

Resterait toutefois au socio-culturel à construire des ateliers plus populaires et plus efficaces pour l'aggiornamento francophone en Ontario. Ouvrir, dis-je, des centres d'expression totale, à quoi s'embraie le septième et dernier point de notre essai.

7. Conclusion: revitaliser une psychologie

Car marginalisés nous le sommes ici. Toute politique d'autruche serait mensonge fatal ici, qui trop longtemps a été le mensonge de nos

"officialités." L'hémorragie interne dont nous souffrons ne fait que manifester la déstructuration de nos âmes, sorte d'écoulement de la matière vitale, déjà toute en partance vers l'américanité triomphante. D'autres, ailleurs, hier, ont appelé cela: génocide. On en meurt, paraît-il. Et pourtant, faut-il nous répéter, jamais l'Ontario français n'aura été plus et mieux organisé.

Est-il un salut pour le marginalisé? Et d'ailleurs est-il seulement pensable qu'on se repose cette question en 1982? Mais tant de gens sont venus d'ailleurs ausculter cette nôtre agonie, qui n'en finit plus de finir! Il faudrait tout de même un peu de pudeur devant l'agonie de l'Humilié: la filmer serait la dernière et la plus grande victoire du Riche.

Est-il salut pour l'humble, le petit, le Pauvre de la terre? Si non, fermons le dossier de l'Humanité. Et que les terroristes de tout acabit fassent exploser la patrie des expatriés. J'en appelle alors à la Violence, et avec ceux qui sentiraient ainsi, formons le F.L.O. (le Front de Libération ontariois, ou ontarioise!).

Le salut comme toujours viendra de l'Affectivité, beaucoup moins de la rationalité technocratique, dernier recours de la Volonté de Puissance.

Pour renouer avec la théorie qui fonde la présente réflexion, amorçons la ré-éducation des Affects, enfin débloqués et libérés. C'est là que le socio-culturel pourrait s'ouvrir et s'ancrer plus et mieux chez nous, en ateliers hebdomadaires de restructuration du Marginalisé, auquel on restitue la forme et la force de l'Expression, la sienne, l'authentique et la vraie, seule capable de le faire émerger au Langage des Puissants de la terre. Et la communication recommencerait de circuler, contre, entre autres, l'esprit de clique qui nous aura toujours tant divisés en ce pays. Nous, Francophones, jaloux et susceptibles, si individualistes - l'individualisme est la dernière patrie et le désespoir des Faibles -, individualistes donc comme il n'est pas permis aux faibles de l'être jamais. Ces ateliers d'expression totale serait prolégomènes à toute expression. Ils se structurent selon trois axes fondamentaux: l'intégration de la voix, l'intégration du corps et enfin l'intégration de la personnalité/personne totale, en stricte et fidèle continuité avec ce qu'on est et ce qu'on vit. Ainsi émergés à l'expression, pour avoir repris contact avec nos racines affectives, nous aurions effectué l'opération motivation et le périple exemplaire, présumé de toute action. Nous aurions accédé, accéderions à notre vrai visage, affectif et social. Car cet apprentissage nous aura appris à enfin nous accepter et à nous aimer, car "il y a l'amour qui est le plus fort", seul salut d'ailleurs pour l'humanité qui assume ainsi sa libido dépersonnalisante et son agression-violence toujours homicide, sa haine, constitutive de l'Ordre social. Nous n'avons jamais, nous Francophones de ce pays, vraiment assumer notre agression, puisque l'exercice du pouvoir autonome, qui constitue l'adulte, nous fut toujours refusé. La Violence rentrée se fait ou dépression, ou rationalisation "objective et scientifique".

Urgence il y va de libérer sainement notre agression en expression de promotion collective.

Nos pères furent fils et fidèles d'une foi, qui, dit-on n'en finit plus de pourrir dans nos peaux et nos chairs, éclatées en lafcisations affolées devant des cieux vides de dieux sur une terre vide de Mythes. Cette religion qui un long temps fut leur lieu fondateur de rassemblement prêchait qu'en dernière instance la terre appartient aux Pauvres, et que seul le Pauvre la peut comprendre et posséder. Seul il en a et en est le sens d'évolution. Sa faiblesse est sa force: là est l'irréparable scandale et profonde dialectique, ouverture jamais fermée au flanc de l'Humanité qui, parce que précisément humiliée, peut connaître les dépassements et toujours appeler à se transcender. Le Marginalisé est ainsi, en dehors de toute foi, la chance de l'Univers, la plaie dans la parturition de ses métamorphoses obligées. "Pathei Mathesis", par la Passion la Mathématique, ou science-sagesse du monde, ont très tôt écrit les Grecs, dont nous demeurons encore les héritiers. Là réside la clé de l'essai contemporain en France, ce me semble, l'horreur et l'honneur de l'ouverture qu'est le Marginalisé, et qu'est ici sa "jeunesse", la jeunesse du monde, scandale nécessaire et inévitable, Logique de tout texte vrai et du mien...

Nous y et nous en participons. Aussi et ainsi, après l'Iroquoisie et la Huronie, après l'Orangerie, les temps nouveaux appellent-ils et ils fondent l'éclatement de l'Ontario victorienne, son ouverture à un peu plus d'Humanité assumée: l'Ontarioisie.

A laquelle fin, il nous faudrait bien convoquer le plus tôt possible les Etats généraux de l'Ontario français.

Fernand DORAIS

1. "Fragments d'un discours fatigué sur les identités québécoises", Recherches sociographiques, vol. 21, n^o 1-2, 1980, p. 168, (texte légèrement modifié).
2. Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy, "La Mutation de la société québécoise, 1939-1976: temps, ruptures, continuités", dans Idéologies au Canada français, 1940-1976, tome 1, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 63.
3. Anne Hébert, "Le Tombeau des rois", dans Poèmes, Paris, Editions du Seuil, 1960, p. 61.

(Conférence prononcée à l'Université d'Ottawa, le 1^{er} novembre 1982, lors de la Semaine franco-ontarienne.)

LE FRANCO-ONTARIEN CHIFFRÉ

Toutes les statistiques que vous désirez connaître depuis si longtemps et que vous n'osiez pas demander ... ou que vous ne saviez pas où dénicher ... voilà ce que renferme ce magnifique et pratique ouvrage intitulé Atlas de l'Ontario français¹. Les auteurs, Gaetan Vallières et Marcien Villemure, y ont rassemblé de très intéressantes données regroupées dans des tableaux qui en disent long au sujet de la presse, la radio et la télévision franco-ontariennes, de l'éducation élémentaire, secondaire et post-secondaire, voire même au sujet des instruments d'action économique que sont les caisses populaires.

Dans l'introduction, on lit que "bien se connaître est primordial pour tisser la trame de son avenir"; les renseignements fournis dans cet Atlas contribueront largement à atteindre une telle connaissance de soi. Les stratèges comme les politiciens, les animateurs comme les fonctionnaires, les agents de développement comme les gens d'affaires pourront utiliser cet instrument de travail pour mieux accomplir leur tâche. Mais le public cible demeure les étudiants, puisque l'Atlas a d'abord été conçu comme du matériel didactique. Les professeurs ne pourront qu'applaudir à une telle initiative.

Le lecteur trouvera sans doute agréable de passer des soirées tout entières à parcourir les pages de l'Atlas, à s'arrêter à des tableaux qui suscitent un réel intérêt et qui excitent sa curiosité. On apprend, par exemple, qu'il n'y a que deux villages en Ontario qui ont plus de 1 000 habitants de langue maternelle française, soit Casselman et L'Orignal. Les chiffres abondent et surprennent parfois; ainsi on lit que la région la plus francophone de la province (Prescott) et une des régions les plus anglicisées (Essex) ont toutes deux le même nombre d'habitants dont la langue maternelle est le français, soit environ 22 000. Il faut dire, cependant, que le pourcentage de francophones par rapport à la population totale varie grandement d'une région à l'autre.

Des comparaisons avec la population canadienne, voire même avec la population mondiale, figurent également dans ce "guide du Franco-Ontarien chiffré". Nous sommes 462 050 francophones en Ontario, 5 800 000 au Canada et 85 500 000 de par le monde. Les chiffres fournis par Vallières et Villemure permettent d'arriver au calcul suivant: en Ontario, il existe 716 065 personnes bilingues (français-anglais), dont 369 205 francophones et 346 860 anglophones; il y a, chose assez surprenante, 92 845

unilingues francophones. On apprend aussi que la population de langue maternelle française a quadruplé, entre 1951 et 1971, à Cornwall, Kitchener et St. Catherines; elle a quintuplé à Mississauga et à Oshawa (il est vrai que la croissance demeure assez faible, le nombre de francophones passant de 500 à 2 500 au plus).

Dans des essais de synthèse, qui constituent la conclusion de l'Atlas, les auteurs représentent sous forme graphique les acquis francophones de chaque région: langue maternelle, langue d'usage, paroisses, institutions scolaires, caisses populaires et hebdomadaires. L'Atlas de l'Ontario français ne présente pas uniquement des cartes géographiques farcies de statistiques et des tableaux révélateurs sur la francophonie ontarienne en situation et en évolution. On y retrouve aussi des données moins techniques, tel cet organigramme de l'ACFO (conseils régionaux, services provinciaux et sociétés affiliées). L'ACFO est décrite comme l'instrument d'action politique des Franco-Ontariens. Certains militent au sein du NPD, d'autres épousent la cause libérale ou marchent sous la bannière conservatrice; pour ceux et celles qui s'élèvent au-dessus de la partisanerie politique, il y a l'ACFO ...

Un tel Atlas se faisait attendre puisque la Fondation d'études du Canada a déjà publié un Atlas des francophones de l'Ouest et que les Editions d'Acadie ont diffusé, il y a cinq ans maintenant, un Atlas de l'Acadie. La francophonie hors Québec est maintenant sur la carte; espérons que les Atlas qui la décrivent figurent sur les rayons de nos bibliothèques.

Paul-François SYLVESTRE

- 1 Gaetan Vallières et Marcien Villemure, Atlas de l'Ontario français, coll. "L'Ontario français", Montréal, Editions Etudes vivantes, 1981, 67 pages.

(Le Temps, vol. 3, n^o 10, octobre 1981.)

JOURNALISTES

Jules Tremblay

LE RÉDACTEUR DE LA JUSTICE (1912-1913)

Jules Tremblay est à peu près inconnu de nos jours; son nom, sa mémoire, l'action qu'il a conduite ici même à Ottawa pendant quinze ans, sont aujourd'hui presque oubliés. Cependant il fut, dans notre région, l'une des voix les plus sonores — effectivement il avait une très belle voix de ténor — et sûrement une voix écoutée.

La fondation du journal

Né à Montréal en 1879, fils de Rémi Tremblay lui-même journaliste, Jules Tremblay commence sa carrière à dix-sept ans comme reporter au Canada-Français de Saint-Jean. Puis, il collabore, à des titres divers, à plusieurs grands journaux montréalais: Le Herald, La Patrie, La Presse, Le Devoir qu'il quitte pour s'établir définitivement à Ottawa en mars 1911. Il venait y occuper le poste de secrétaire de l'Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario récemment fondée. Mais Jules Tremblay était né journaliste et c'est dans le journalisme militant que son action veut prendre forme. Il démissionne donc de son poste à l'ACFEO après une année d'exercice pour revenir au journalisme.

Le premier juin 1912, un samedi, paraît à Ottawa le premier numéro de la Justice, un hebdomadaire de langue française fondé tout spécialement pour défendre les droits des Canadiens français¹ en Ontario. Le nouveau journal sort d'une maison financière désireuse d'aider la cause française; les propriétaires en sont quelques membres de la famille Morisset, dont Maurice Morisset, qui sera nommé directeur de la Justice. Des indices me permettent d'affirmer que Jules Tremblay et Maurice Morisset ont ensemble fondé la Justice et lui ont, ensemble, donné son orientation. Mis à part quelques rares collaborateurs, Tremblay et Morisset seront les deux seuls à écrire dans la Justice, du moins pour les dix ou douze premiers mois — car c'est en mois qu'il faut compter la vie du journal: vingt-huit, et celle de son rédacteur, treize. Ils signent leurs articles de leur nom, ils usent de pseudonymes ou ne signent pas du tout. Jules Tremblay est Lemery, nom de sa mère, Valère, nom qu'avait adopté l'un de ses frères, Carignan et peut-être aussi Jean-Baptiste. Ce qu'il faut savoir, c'est qu'il a rédigé presque à lui seul tout le journal et qu'il en était l'âme, selon le rédacteur au Temps d'Ottawa.

Au rédacteur de la Justice, rien ne sera étranger de la vie canadienne ni des grands événements mondiaux. Les bruits de guerre, les

négociations pour une "entente cordiale" entre l'Angleterre et la France, un discours de Robert Borden à Paris et la cour faite aux Canadiens français, les visées annexionnistes des Etats-Unis, l'affaire des canaux du Saint-Laurent, celle de la marine britannique seront pour lui autant d'occasions d'exprimer un point de vue canadien. Je n'en parlerai pas ici, car ils ont tous été pour le rédacteur de la Justice des sujets secondaires.

Quels étaient donc, au début de cette année 1912, le grand événement, et surtout la grande question que Jules Tremblay a jugée primordiale au point de lui accorder presque toute la place dans son journal?

C'était d'abord le Congrès de la langue française qui se tiendrait à Québec du 25 au 30 juin et qui remplissait déjà les journaux francophones. C'était surtout la question des écoles anglo-françaises en Ontario, au moment où un fort mouvement anti-français ralliait dans une même haine Orangistes protestants et Irlandais catholiques, au moment où le gouvernement Withney publiait ses fameuses circulaires sur l'enseignement public.

A l'occasion de ses articles sur ces deux grands sujets — le second de beaucoup plus important que le premier —, Jules Tremblay va revenir avec insistance sur quelques idées, toujours les mêmes, comme pour les imposer de force à l'attention de ses lecteurs et déterminer chez eux une mentalité, des attitudes et des actes de nature à susciter la fierté de ses compatriotes canadiens-français et à les engager dans la résistance. Ces idées, il les reprend de semaine en semaine, parfois à l'intérieur d'une même livraison du journal: nécessité pour les Canadiens français de cesser leurs chicanes et de s'unir au-delà des partis, de développer chez tous la fierté d'être Canadiens français et de parler sa langue, de fonder des bourses scolaires pour former une jeunesse instruite et combative; rapports entre les deux races, et bien d'autres encore. Je les amènerai moi-même, ces idées, comme elles se présentent dans la Justice; je les ai même quelquefois réunies pour éviter les répétitions, au point que j'ai fait éclater les cadres d'un plan d'abord ordonné.

Et maintenant, ouvrons la première page du journal. La devise: "Dieu et mon droit" est celle même du Royaume-Uni; elle prouve, écrit Jules Tremblay, "que la langue française n'est pas, au Royaume-Uni, un crime de lèse-majesté". Dans un avant-propos très agressif et qui déclare sans ambages ses intentions, il justifie le titre: "faire contrepoids à l'état actuel des choses". Il prévient ses lecteurs et le public que la Justice est "cuirassée d'avance contre la calomnie, les persécutions et les parti-pris" et qu'elle tiendra ses promesses. Il expose les intérêts du nouveau journal: toutes questions d'ordre social, d'économie politique, d'instruction publique, d'affaires municipales, provinciales, fédérales, vues et discutées "par un Canadien vivant en pays bilingue et sous une Constitution qui est censée protéger les minorités". Il déclare: "La Justice ne fera aucune concession sur les droits de la langue française, droits qui sont bien définis par une coutume de trois cents ans, par la nature et par une Constitution écrite."

Notons que toujours Jules Tremblay fonde sa défense de la langue française sur le droit naturel, sur la coutume et sur la Constitution canadienne de 1867. Enfin, le rédacteur clame l'absolue liberté de la Justice qui n'est inféodée à aucun parti, qui ne relève d'aucune association, d'aucun club, d'aucune coterie.

Le Congrès de la langue française

Son premier article, Jules Tremblay le consacre au Congrès de la langue française. Dès la première ligne, il veut être pratique: "On fera beaucoup d'éloges au passé, mais c'est l'avenir qui importe." Il veut que "l'observation du passé serve à l'orientation de demain". Cette idée d'une action efficace en tout reviendra très souvent sous la plume de Tremblay; ainsi il écrit: "C'est l'avenir qui dira le côté pratique de cette réunion nationale ou qui racontera son insuccès." Et dans un autre article, pour la proche célébration de la Saint-Jean-Baptiste: "Les Canadiens français ne doivent pas glorifier le passé mais préparer des lendemains pratiques." Il parle "des résolutions qui meurent au lendemain des fêtes". Ailleurs encore: "Le jour des paroles sonores est passé, il faut maintenant de l'action, de l'intelligence." "Agissez" est le titre d'un article en date du 2 août. Mais il me faudrait citer chaque page de la Justice.

Jules Tremblay propose donc au Congrès, avant même sa première séance, des objectifs pratiques. Le Congrès sera une réussite, écrit-il, si la lecture française est favorisée et encouragée, car "les Canadiens français ne lisent pas, ils n'ont pas de dictionnaires ni de grammaire, ils ignorent l'existence même d'une littérature française". Le Congrès sera une réussite si les classes dirigeantes donnent l'exemple en parlant le français, et un français correct, "partout où ils le peuvent et ils le peuvent partout parce que le Canada est officiellement bilingue". Succès encore du Congrès si les journalistes de tous bords respectent mieux la langue. Tremblay affirme même que "le journalisme menace la langue française plus que les agissements secrets ou publics des loges orangistes". Comme s'il n'avait pas déjà interpellé assez de monde, Tremblay s'en prend encore à "l'aveuglement incompréhensible" des commerçants canadiens-français qui "affichent, vendent, achètent en anglais". Il s'étonne de voir, dans des maisons tenues par des Canadiens français, des affiches unilingues anglaises alors que des institutions financières anglaises "affichent et impriment dans les deux langues, pour agrandir leur clientèle".

Mais le rédacteur sent bien qu'il vient de déborder son sujet, à savoir: les lendemains du Congrès, car nous en sommes toujours au premier numéro du journal. Alors, il met un point final, saute deux colonnes, change de titre et poursuit son propos dans un second article, non signé, qu'il intitule "Préjugés risibles". L'un de ces préjugés, c'est la largeur de vue: "Certains Canadiens français pensent qu'il faut parler anglais partout." Ainsi, ils font progresser tout le Canada anglais de la finance, des banques et du commerce alors que nos propres

commerces périlclitent, que les Canadiens anglais nous méprisent et nous refusent des postes clés. Et il conclut: "L'influence de la population française diminue en proportion des actes de servilisme accomplis chaque jour." "On voit mieux quand on a la tête droite."

Enfin, le journal donne, en page quatre, le programme détaillé du Congrès. La Justice paraîtra même en douze pages le 29 juin — numéro cinq — pour reproduire les textes des discours. D'autres paraîtront encore le 6 juillet en même temps qu'un sonnet, de forme parnassienne, "Gesta Dei", que Tremblay dédie à Monsieur Etienne Lamy venu représenter l'Académie française au Congrès.

Et quand toutes les grandes voix du Congrès se seront tues, quand ses vœux auront été publiés, Jules Tremblay parlera, lui, des vœux oubliés. Il en formulera un, capital à ses yeux: réaliser l'union entre les Canadiens français. "Les Canadiens français doivent s'accorder entre eux, car leurs chicanes ne profitent qu'aux Anglais." Il constate avec regret et colère: "Partout où il y a des groupes de Canadiens français la chicane règne; nos adversaires le savent et ils font tout pour aviver ces querelles et les entretenir." Il leur rappelle que le salut est pour eux dans l'union: "plus de divisions intestines, plus de petites chapelles de dénigrement organisées contre les supériorités marquantes, plus de guerre de clans et de castes qui empêchent l'avancement de la nation". Il dénonce surtout l'esprit de parti qui divise les Canadiens français, les entrave en les humiliant. "La première liberté à prendre, écrit-il, c'est de se rendre libres des partis politiques." Encore au début de l'année 1913, il dénonce "la partisanerie qui a joué assez de mauvais tours aux Canadiens français". "Unissons-nous" sera le titre d'un de ses derniers articles.

Ses vœux oubliés vont à la littérature d'expression française: qu'elle soit connue et propagée; qu'on donne aux enfants des écoles des livres canadiens-français comme prix de fin d'année, demande-t-il. Et, prêchant d'exemple, le rédacteur de la Justice voudra publier en feuilleton uniquement des oeuvres de chez nous. Ainsi, les Pionniers canadiens, Jacques et Marie, les Anciens Canadiens paraîtront tour à tour dans son journal. Ses vœux vont à l'histoire du Canada: que des manuels scolaires soient largement répandus — pas ceux de l'école anglaise, précise-t-il —; il veut qu'on enseigne à tous notre histoire, source de fierté pour les Canadiens français, fondement de leurs revendications, inspiration dans les luttes à soutenir. Ailleurs, il souhaite voir les jeunes gens sérieux s'intéresser aux Archives. Lui-même s'est mis à les fréquenter assidûment et ses articles à la Justice en sont enrichis et diversifiés. C'est ainsi qu'il présente un jour "les Idées de lord Elgin", très favorable au maintien de la langue française au Canada et notamment en Ontario. Reconnaisant la fidélité des Canadiens français envers la Couronne, Elgin aurait même recommandé de placer une population canadienne-française entre les Anglo-Canadiens et les Yankees pour empêcher l'américanisation des Canadiens anglais.

Enfin, Tremblay demande à ses frères de race de combattre leur pingrerie et de donner plus généreusement pour la défense et la promotion de leurs droits linguistiques. "Nos mouvements meurent parce que nous ne les soutenons pas." Il s'agit ici de mouvements culturels et patriotiques, car le rédacteur sait reconnaître la générosité de ses compatriotes quand la charité les sollicite. "C'est la culture chez nous qui coûte trop cher. Nous hésitons à payer vingt-cinq cents pour un bon livre mais nous payons sans broncher cinquante cents pour deux bières. Car il faut faire le riche devant un verre d'alcool et devant un commis de bar, alors qu'on fait le chiche chez le libraire et devant un livre bien écrit et bien agencé."

Nous le voyons, le rédacteur déborde sans cesse le sujet qu'il a entrepris de traiter, il lui rattache toutes les idées qu'il veut transmettre.

La question des écoles

Mais la grande question, celle qui a suscité la fondation du journal, c'est la question des écoles en Ontario. Avant de l'aborder, le rédacteur dit "être parfaitement au courant de la situation, ayant été secrétaire de l'ACFEO avant de passer à la Justice".

Semaine après semaine, il va être attentif à tous les faits, mouvements, discours, articles de journaux concernant la langue française et le sort des écoles bilingues. Il va dénoncer la résolution du 22 mars 1911 "interdisant l'usage de toute autre langue que l'anglais dans les écoles", puis les circulaires de 1912 et de 1913 — autrement dit, le Règlement XVII — dont on connaît bien les dispositions. Pour le bénéfice de ses lecteurs, il va en étudier tous les articles, déceler tous les dangers "sous roche" qu'ils comportent pour la langue française. Il dénonce et il réfute; il expose ses idées, il montre les objectifs à poursuivre; il éveille et il stimule, il suggère les actions à prendre. Pour tout dire, il crie la vérité et réclame la justice. Plus, il appelle tous les Canadiens français à la résistance ouverte, active. Il suit aussi l'opinion des journaux anglophones qu'il lit régulièrement et prend à partie les anglicisateurs. Et quelquefois, il se réjouit des résultats obtenus.

C'est à partir du numéro quatre, livraison du 22 juillet, que Tremblay commence la discussion des règlements scolaires. Le titre de son éditorial: "La Constitution bafouée". "La loi de l'Ontario sur l'enseignement public est inconstitutionnelle, écrit-il, car aucune loi provinciale n'a le droit de refuser l'enseignement d'une des deux langues officielles du pays." Plus, "l'Ontario pêche contre l'esprit de la Constitution", car "non seulement les Canadiens français ne peuvent pas apprendre leur langue, mais les Canadiens anglais ne peuvent pas apprendre la deuxième langue officielle du pays". Il revient presque chaque semaine sur ces idées parce que, dans son esprit, le plus puissant recours contre la loi ontarienne, c'est la

Constitution canadienne garantie par le Parlement britannique. Or, c'est ici que le bât blesse. Il n'y a rien dans la Constitution de 1867 qui protège la langue française en Ontario. Rien qui protège l'école anglo-française. Le sénateur Belcourt a été catégorique là-dessus dans le discours qu'il a prononcé au Congrès de la langue française à Québec, le 26 juin 1912: "De l'exercice des droits reconnus à la langue française au Canada"; ce discours commence par une étude de la situation juridique de la langue française dans le domaine fédéral, dans la province de Québec, puis dans les autres provinces canadiennes.

Mais Jules Tremblay ne l'entend pas ainsi. Encore en juillet 1913, après de longues et patientes recherches dans les textes des lois, et dans les actes des gouvernements du Canada et de l'Ontario, il présentera une vaste synthèse, avec commentaires, sur les droits du français tels que définis dans les textes juridiques qui jalonnent l'histoire de 1763 à 1912. Il a intitulé cet article "Les temps changent" pour bien montrer les vicissitudes de la langue française en Ontario et les rigueurs du gouvernement Withney et de ses acolytes en 1911, 1912 et 1913.

Voyons dans le détail quelques aspects de la lutte menée par le rédacteur de la Justice.

Considérant les règlements de 1912 qui accordent une seule heure à l'enseignement du français et confient aux inspecteurs anglophones le mandat de faire respecter la loi ou de couper les octrois, Jules Tremblay menace: "pas de français, pas de taxes". "Nous aurons des écoles libres, si nécessaires, car la Constitution est pour nous". Cette question des taxes à payer par les Canadiens français à leurs écoles revient très souvent; Tremblay rappelle à ceux-ci qu'ils doivent soutenir leurs écoles et il dénonce ceux qui, encore en 1913, continuent de payer leurs taxes aux écoles unilingues anglaises.

Aux institutrices terrorisées par les inspecteurs anglais et protestants, il conseille rien moins que la désobéissance: "Les lois injustes et arbitraires sont faites tout spécialement pour n'être pas observées." Il demande aux commissions scolaires et à tous les parents d'exprimer clairement leurs volontés et de soutenir leurs institutrices. Il dénonce le double inspectorat, "cette sinistre invention du ministre Pyne": il s'agit de la nomination de trois Canadiens français: Payment, Saint-Jacques et Gaboury, comme sous-inspecteurs pour les écoles bilingues. Mais leurs chefs immédiats sont des inspecteurs anglophones qui ont pouvoir d'annuler toutes leurs décisions. "Ces sous-inspecteurs sont établis, écrit Tremblay, pour donner le change et endormir la vigilance des Canadiens français." Il va plus loin et qualifie d'assimilateurs ceux qui ont accepté ce poste.

Il demande à tous les Canadiens français de signer des requêtes et d'adresser des pétitions au gouvernement pour dénoncer sa politique

scolaire et le traitement fait à la langue française. La Justice imprimera même des formules de requêtes pour les offrir à ses lecteurs.

Il commente le Rapport Merchant: celui-ci a reçu mission de vérifier les accusations du fanatique évêque de London, l'Irlandais Fallon, qui voulait supprimer à tout jamais la langue française en "whipping out the bilingual schools".

Après avoir signalé que Merchant est un ex-Marchand, Canadien français d'origine, Tremblay qualifie le rapport de manoeuvre politique; il affirme que celui-ci ne peut pas servir de base à un changement quelconque, car "il n'y a qu'un moyen de discuter de l'école bilingue, c'est de reconnaître d'abord son statut". Pourtant, le rapport Merchant a été jugé favorable aux écoles anglo-françaises. Le sénateur Belcourt affirme qu'il est "une justification éclatante, pour toute inconsciente qu'elle paraît (sic) de nos écoles anglo-françaises". Jules Tremblay sait gré à Merchant d'avoir reconnu que "les écoles bilingues ne sont en rien inférieures aux écoles unilingues anglaises quant aux résultats scolaires". Mais à Merchant qui reproche aux institutrices de parler anglais avec un accent français, Tremblay répond qu'Irlandais, Ecossais, Ukrainiens ou Allemands parlent aussi avec un accent la langue de Shakespeare. Au même Merchant qui accuse les institutrices d'incompétence, il répond encore: toutes les écoles d'Ontario souffrent parce que les maîtres d'écoles sont incompetents. Et ils sont incompetents parce que mal payés: "le moindre homme de peine gagne plus qu'un instituteur".

Aux "faux pédagogues" de Toronto qui imposent aux petits Canadiens français l'apprentissage de la langue anglaise dès le début du cours primaire, il répète que "toute l'école primaire devrait se faire dans la langue maternelle", que "le premier véhicule de l'apprentissage, c'est la langue maternelle". Honnêtement, il souligne que Merchant a lui aussi reconnu "que les résultats sont meilleurs si le premier enseignement a été fait dans la langue maternelle".

L'incurie des francophones

Dans cette lutte menée semaine après semaine, Jules Tremblay revient, je l'ai dit, sur des idées qui lui tiennent à coeur. Ainsi, il dénonce courageusement, au risque de s'aliéner la moitié des lecteurs de la Justice, l'empressement des Canadiens français à parler anglais en toute occasion. Il reprenait ici à son compte un travers que son père qualifiait d'anglomanie dès 1879. Pour sa part, Jules Tremblay regrette que, au moment où les Canadiens français manquent de fierté et de clairvoyance dans la défense de leur langue maternelle, les francophobes d'Ontario fassent preuve, eux, d'un fanatisme conscient dans le refus de ces droits. Il cite un journaliste torontois, anglophone: "Les Canadiens français n'ont pas besoin de leur langue maternelle, ils ne l'aiment pas, ils ne parlent ni n'apprennent que l'anglais."

Quelques anecdotes, ici et là dans la Justice, illustrent cette incurie. Les dimanches, sur le perron de l'église du Sacré-Coeur — alors la plus futée des paroisses canadiennes-françaises d'Ottawa — on entend beaucoup plus d'anglais que de français, écrit-il. "En promenade", c'est le titre d'un article, les jeunes gens estiment plus chic, plus distingué, plus élégant de parler anglais. Un jour, l'un d'eux ayant été interpellé par un ouvrier s'empressa de le faire taire, tout honteux qu'on puisse lui parler en français.

Au Monument National fondé par et pour les Canadiens français d'Ottawa, un spectacle est présenté. Tout y est en anglais: les annonces, le petit discours de bienvenue, les conversations; même le service de la restauration; et pourtant, l'assistance était, ce soir-là, aux trois quarts canadienne-française. Mais, dans la rue d'en face, une affiche sur une poubelle municipale: Papers. Waste. Papiers. Déchets. Ottawa, capitale bilingue... dans les poubelles, conclut le narrateur "et par la faute des Canadiens français eux-mêmes. Disons donc une bonne fois un immense mea culpa et prenons une ferme résolution." Tremblay s'est insurgé contre certains députés canadiens-français qui "laissent ostraciser leur langue sans rien dire"; il a dénoncé les ministres fédéraux "qui ignorent le français et entretiennent le fanatisme"; il leur rappelle que "la vraie supériorité repose dans la connaissance des deux langues".

Partant du fait que "les enfants intelligents viennent souvent de familles nombreuses et sont incapables, financièrement, de faire des études, il recommande la fondation de bourses d'études à tous les niveaux comme moyen efficace de lutter contre l'assimilation des Canadiens français et de promouvoir la langue française en Ontario. Il demande à chaque paroisse, à chaque maison de commerce, à l'ACFEO, aux sociétés Saint-Jean-Baptiste et à tous les autres groupements et associations d'attribuer des bourses aux jeunes étudiants les plus méritants. Il veut d'ailleurs que ces bourses soient contrôlées. Ces bourses amèneront les jeunes dans les écoles secondaires et collégiales et même à l'Université. Ici, Jules Tremblay demande que les Canadiens français envoient leurs jeunes à l'Université d'Ottawa fondée tout spécialement pour les Canadiens français; il prend même la défense de cette Université quand elle a dû ouvrir plus larges ses portes aux Anglais parce que les Canadiens français dédaignaient trop souvent de s'y inscrire, préférant Québec ou Montréal. Il veut surtout des bourses pour les écoles d'enseignement pédagogique, reconnaissant l'urgente nécessité de former des instituteurs et des institutrices bilingues, condition de la survie des écoles anglo-françaises et espoir pour le développement et la promotion de la langue française.

Il arrive aussi que le rédacteur se félicite d'avoir "vigoureusement ébranlé le tocsin d'alarme" et réveillé partout les bonnes volontés et les apathies: des laïques conscients de leurs responsabilités se sont engagés dans la lutte, des prêtres nombreux ont éclairé leurs fidèles sur les conduites à tenir; Tremblay cite le curé Mayrand,

Le Père Jeannotte et l'abbé Lapointe qui ont travaillé dans leurs paroisses respectives: Sainte-Anne, Sacré-Coeur et Notre-Dame; des prêtres anglophones ont appuyé la résistance des Canadiens français "parce qu'ils savent bien que la langue française est la meilleure gardienne de leur foi"; les protestations et les requêtes se sont multipliées si bien que le gouvernement "songe à parlementer avant même que sa législation n'ait été appliquée". Mais tout cela n'est pas assez pour le bouillant rédacteur de la Justice: "Nous ferons tant de bruit, écrit-il, que toute la population honnête de l'univers sera pour les spoliés" et nous gagnerons "malgré la rage bilieuse des fanatiques et des aliénés féroces".

Un tir dirigé

Dès la première livraison du journal, Jules Tremblay, en bon polémiste, tirait à bout portant sur les francophobes. Pour bien établir leur ignorance, leur étroitesse d'esprit et leur entêtement, il compare leur attitude à l'endroit du français à celle des Anglais d'Angleterre, à partir d'un discours prononcé en français aux Communes de Londres par un francophone d'Ontario, le député Sévigny. Auquel discours, le chef des Communes britanniques ayant répondu en un très bon français fut applaudi par tous les députés. Le seul à n'avoir rien compris fut le ministre ontarien qui accompagnait Sévigny. Tremblay conclut: "en Angleterre les gentlemen connaissent le français".

Il rappelle que les Canadiens français ont gardé le Canada à la Couronne britannique lors de l'invasion américaine de 1775, que l'Ontario a été française avant que d'être anglaise, qu'elle a été ouverte et colonisée par des Canadiens français. Aux Irlandais, parmi lesquels se recrutent les plus farouches adversaires de la langue française, Tremblay raconte la misère de l'Irlande persécutée, la pauvreté invivable des familles et l'espoir qui, au loin, tendait les bras. Il raconte surtout la générosité des Canadiens français qui ont accueilli les immigrants démunis de tout et malades, qui les ont soignés, qui les ont hébergés, qui leur ont permis de travailler et de vivre sur la libre et généreuse terre canadienne. Il raille des journaux anglais, et notamment le Journal d'Ottawa et le Sentinel de Toronto qui annoncent "la fin de l'école française sans avoir jamais examiné et discuté la loi". Il leur répond que l'école bilingue ne disparaîtra pas parce qu'elle est la seule constitutionnelle et parce que les Canadiens français ne la laisseront pas abolir. "D'ailleurs, le vrai problème de l'école bilingue, c'est que les Anglais sont trop têtus pour apprendre les deux langues." Et avec une ironie féroce, il ajoute: "Il est vrai que la 'race supérieure' n'est pas obligée de savoir quoi que ce soit, et elle le montre tous les jours sans se gêner." Vous voyez ici avec quelle aisance Jules Tremblay se sert de l'ironie. Je vous en donne un autre exemple. On lui a écrit que "toute vérité n'est pas bonne à dire". Il répond: "Une vérité utile est toujours à sa place dans un journal qui a été fondé pour autre chose que les recettes de cuisine." Il comprend que "certaines per-

personnes aient une pudeur puritaine qui s'effarouche en voyant la vérité toute nue; et qu'elles mettraient une feuille de vigne à un discours de rhétorique". Puis, sérieux, il ajoute: "Si personne ne proteste contre l'injustice, celle-ci fera des progrès."

Dans cet ardent combat, le journaliste se choisit une "tête de Turc", une sorte de symbole vivant de tous les fanatismes gallophobes, le rédacteur du Sentinel de Toronto, Amédeus Hocken. Presque chaque semaine, il l'interpelle: "Frère Hocken peut dormir sur ses longues oreilles; les Canadiens français ne cesseront pas de réclamer leurs droits partout, dans le moindre coin du Canada et ils croiront toujours que la grande majorité des Anglo-Canadiens possèdent l'esprit de justice qui fera du Canada un pays uni, un pays de toutes les libertés." C'est ici l'une des plus chères convictions de Tremblay; après 1915, il dévouera une grande part de son activité à faire connaître aux Anglo-Canadiens la culture canadienne-française, pour obtenir d'eux le respect de nos droits.

Il dénonce les prises de positions de Hocken, il l'invective, il le raille: "Frère Hocken jette pour la X^e fois le cri d'alarme: les Canadiens français envahissent l'Ontario." "Frère Hocken s'affole parce que six Canadiens français siègent comme députés." "Frère Hocken a peur des papistes au point de voir bientôt l'Ontario gouvernée par le Pape."

Les derniers coups

Ainsi, au cours des treize mois de son mandat comme rédacteur à la Justice, Jules Tremblay a fait le procès des circulaires sur l'enseignement public en Ontario. Il a mis les Canadiens français en garde contre certains travers; il a dénoncé le fanatisme des Orangistes [..] et celui des Irlandais, (catholiques pourtant,) (deux) minorités haineuses et agissantes qui, écrit-il, imposent leurs vues étroites, leur haine de la religion catholique ou du français au gouvernement ontarien.

Le succès du journal a d'abord été fort encourageant et le rédacteur fait état de la progression constante dans le nombre des abonnements vendus; il rapporte les messages d'approbation. Il se flatte même d'être pillé par d'autres journaux. Vouée à la défense de la langue française, et donc journal idéologique, la Justice avait d'abord fait très très minime l'espace commercial. Mais peu à peu, sans doute parce que l'argent rentrait moins vite que les félicitations, elle dut accorder plus d'espace aux annonces et se réduire, après le départ de Tremblay, de huit à quatre pages. A Tremblay et à Morisset s'ajoutent quelques reporters et collaborateurs occasionnels. Sans jamais négliger la lutte et lui gardant toujours la première place dans le journal, le directeur et le rédacteur voulurent diversifier les sujets des articles. Ainsi, à partir de juillet 1913, nous lisons, étalée sur plusieurs semaines, une histoire de l'Université d'Ottawa.

Jules Tremblay commence le 4 juillet la publication du discours qu'il avait prononcé au Ralliement des Franco-Canadiens du Nouvel Ontario, à Sturgeon Falls le mardi 24 juin 1913, "Le Français en Ontario", dans lequel il soutient avec vigueur que l'usage du français et son enseignement sont définis par le droit provenant de l'occupation première, par le droit des gens, par la coutume, par le droit constitutionnel et même par les statuts provinciaux. Le texte a paru sur deux colonnes doubles, pleine longueur les 4 et 11 juillet avec l'indication "à suivre". Mais il n'y eut jamais de suite. L'éditorial du 18 juillet est signé Maurice Morisset. Aucune trace de Jules Tremblay, aucun mot de remerciement de la part du directeur à son associé de la première heure, qui lui a donné treize mois de vie, de labeur exigeant, qui a lancé la Justice et l'a maintenue bravement, fièrement sur la voie du droit et de la vérité. Aucun adieu du rédacteur. Rien. Silence complet. Le départ de Jules Tremblay aura-t-il été le fait d'une mésentente entre lui et Morisset au sujet de l'orientation à donner au journal après une première année d'exercice? Mieux valait ne rien dire. Mieux valait "une cassure franche", comme disait Péguy, pour préserver, peut-être, les bons souvenirs d'une collaboration efficace et, je pense, longtemps heureuse.

Le 29 septembre de cette même année, le Temps d'Ottawa annonce: "Monsieur Jules Tremblay est entré à la haute direction de notre journal ce matin; c'est dire que le Temps s'occupera d'une façon particulière de la question française en Ontario."

Et en 1915, Jules Tremblay rejoindra son père et beaucoup, beaucoup de journalistes, d'écrivains, d'intellectuels canadiens-français dans les bureaux de la fonction publique fédérale; il y sera traducteur.

Cette fonction lui laissait du temps pour de très nombreuses activités culturelles; elles dévorèrent sa vie même. Jules Tremblay mourut en pleine action, à 47 ans.

Suzanne LAFRENIERE

1 Avant de poursuivre, je veux faire ici une brève mise au point: pour respecter la pensée de Jules Tremblay et pour ne pas faire d'anachronisme, je parlerai de Canadiens français de l'Ontario, et non pas de Franco-Ontariens, vocable non encore accrédité.

(Texte lu lors d'un colloque sur la littérature franco-ontarienne, à l'Université d'Ottawa, le 14 novembre 1980.)

CENT ANS DE PRESSE FRANCOPHONE

DANS LE SUD-OUEST ONTARIEN

Un siècle de presse francophone dans le sud-ouest ontarien! Cela peut paraître assez surprenant, surtout lorsqu'on sait que la péninsule des grands lacs demeure aujourd'hui une des régions les plus anglicisées de la province. Isolés du reste de l'Ontario français, côtoyant la frontière des Etats-Unis, plus près de la culture américaine que de la civilisation canadienne-française, les francophones du sud-ouest ont fort à faire pour maintenir le souffle de vie française qui réchauffa cette contrée pour la première fois en 1679. Cette année-là, René-Robert Cavelier de La Salle s'y promène à bord du Griffon, sur les eaux du lac Erié d'abord, puis sur la rivière Détroit et ensuite, le 12 août 1679, sur le lac qu'il baptise Sainte-Claire, en l'honneur de la sainte du jour.

Mais le germe de vie française ne prend véritablement racine qu'en 1701, alors que "s'établit la première colonie française permanente en terre ontarienne qui survivra jusqu'à aujourd'hui" (Robert Choquette). En effet, Antoine Laumet, dit de Lamothe Cadillac, fonde le fort Pontchartrain (ou Détroit) en 1701; puis le jésuite Armand de la Richardie arrive en 1728 pour s'occuper de la mission de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie chez les Hurons. Robert Choquette écrit, dans l'Ontario français: historique, que, "au moment où la garnison française du Détroit cède son poste à l'armée britannique en 1760, il y a une soixantaine de familles françaises sur la rive sud de la rivière Détroit (l'Ontario d'aujourd'hui)". "En 1776", ajoute-t-il, "on y compte environ cent familles de colons francophones pour un total d'environ 600 personnes".

Lentement, mais sûrement, la première colonie française d'Ontario se développe et s'étend sur le territoire aujourd'hui formé par les comtés de Kent et d'Essex. Dans l'espace d'un siècle, soit de 1780 à 1880, la population française passe de 600 à 40 000. Le Courrier d'Essex, publié en 1884-1885, précise même que la ville de Windsor est représentée par un député canadien-français.

Au début du siècle présent les francophones de Windsor forment un tiers de la population, soit 8 000 sur un total de 25 000. Ford City et Sandwich sont presque entièrement francophones. La moitié d'Essex-nord est presque exclusivement peuplée de Canadiens français. Le

journal La Défense, dont il sera largement question au cours de cet exposé, écrit, le 14 mars 1918, que "sur les deux rives de la rivière Détroit nous montons la garde au moyen de 70 000 descendants des compagnons de Lamothe Cadillac ou de ceux qui sont venus plus tard du Bas Canada grossir les rangs des pionniers de la Foi et de la civilisation française en ce coin de terre privilégiée".

Une population aussi imposante en nombre s'était dotée de plusieurs institutions. Près d'une dizaine de paroisses françaises furent créées avant 1880; le Père Point, jésuite, n'avait point tardé à ouvrir des écoles, voire même une institution de haut savoir, le Collège Assomption (10 février 1857). Une presse francophone n'hésita pas, non plus, à voir le jour au pays de Lamothe Cadillac.

Dans Ontario Ethno-Cultural Newspapers, Duncan McLaren cite l'Etoile canadienne, de Sandwich, comme premier journal francophone du sud-ouest ontarien. Cet hebdomadaire aurait paru de 1870 à 1881; on n'en retrouve plus d'exemplaires, hélas! En second lieu viendrait le Progrès, de Windsor, publié selon McLaren, de 1881 à 1920. Il est permis ici de douter d'une telle longévité. L'Université Laval détient un seul numéro de cet hebdomadaire, soit celui du 3 janvier 1897. De plus, un journal paru en 1908, le Courrier, porte comme sous-titre "Seul journal français de l'ouest de l'Ontario". Le Progrès aurait donc disparu avant 1920, au moins douze ans plus tôt.

Le troisième journal, et celui dont on connaît plus la durée et l'orientation, est le Courrier d'Essex. "Organe des populations françaises d'Ontario et de l'Ouest", il voit le jour le 8 août 1884 et a pour devise "Notre religion, notre langue". Dans sa première édition, le Courrier d'Essex écrit qu'il sera conservateur; "nous nous souviendrons toujours qu'en politique nous devons toujours marcher avec la majorité de nos frères du Québec. En religion, le journal soutiendra le catholicisme /.../ nous ne publierons que des feuilletons d'une moralité irréprochable." Dans le dernier numéro que j'ai pu consulter, soit celui du 17 janvier 1885, il est fait mention que le Courrier d'Essex est le plus grand journal français de la province d'Ontario, paraissant tous les samedis avec douze pages de matière à lire. Le tarif des abonnements est donné pour les Etats-Unis, mais aussi pour la France, la Suisse et la Belgique.

Ce même numéro du 17 janvier 1885 démontre que la question scolaire demeure une préoccupation première du journal. "Dans la ville de Windsor", lit-on, "il y a de 100 à 120 familles canadiennes-françaises qui suffiraient, et au delà pour l'entretien d'une bonne école française, mais tous les enfants sans exception se font angliciser par les écoles de Windsor, et pour notre part, nous préférons garder nos enfants à la maison ou les envoyer à Sandwich plutôt que de les mettre aux écoles anglaises de Windsor". Ils devront en effet soit les garder à la maison ou les envoyer à Sandwich; le Dr Casgrain, un des syndics, propose bien une assistante française pour les enfants de six à huit ans mais, en

son absence, les syndics anglophones embauchent une institutrice unilingue anglaise.

En cette année 1885, le Courrier d'Essex est remplacé par le Courrier de l'Ouest, toujours à Windsor. Je n'ai malheureusement pas pu mettre la main sur un exemplaire de cet hebdomadaire, dont la durée n'aurait vraisemblablement pas dépassé dix mois. Il m'a aussi été impossible de lire l'édition du 5 septembre 1891 d'un autre hebdo, soit le Canadien, de Windsor; ce numéro devait pourtant se trouver à la Bibliothèque nationale, mais il semble avoir été égaré. En revanche, j'ai eu le plaisir de lire la première édition de deux autres journaux, l'un paru à la fin du siècle dernier, l'autre publié en 1906. Dans le premier cas, il s'agit de l'hebdomadaire Le Drapeau national, "dévoué aux intérêts des populations françaises de l'Ouest". Publié à Windsor, le 20 novembre 1891, le Drapeau national a pour devise "Dieu et mon droit". Son rédacteur, Monsieur Vekeman, écrit que "nous ne sommes et nous ne serons jamais sous le contrôle d'aucun parti politique, d'aucun groupe d'individus désireux de mettre leurs intérêts avant l'intérêt général, leurs ambitions avant le bien public". Une large place est réservée à la cause sacrée de la colonisation dans les pages du Drapeau national. M. Vekeman précise aussi que le nouvel hebdo n'entend pas être un journal de combat et que "jamais un écrit hostile à la religion ou contraire aux moeurs paraîtra dans notre journal".

Quant au premier journal paru au vingtième siècle, c'est à Chatman, dans le comté de Kent, qu'il voit le jour. Le Canadien est un bimensuel bilingue, rédigé en collaboration. L'édition du 4 juin 1906 énonce clairement le programme du nouveau-né de la presse francophone du sud-ouest ontarien. Il s'agit d'un journal absolument indépendant des partis politiques et soumis entièrement aux enseignements de l'Eglise. Le Canadien entend faire prévaloir, lui aussi, l'intérêt général du public sur tout intérêt local ou particulier; il se propose également de discuter loyalement de "toutes les questions qui ont trait au bon ordre et à la sage administration de nos affaires municipales". Le Canadien, toujours selon Duncan McLaren, aurait probablement paru jusqu'en 1917; si tel est le cas, c'est certainement de façon irrégulière.

Les huitième et neuvième hebdomadaires de langue française au sud-ouest ontarien voient le jour en 1908, l'un à Windsor, l'autre à Chatham. Ce dernier s'intitule l'Ami du peuple, journal essentiellement canadien-français. Contrairement aux autres journaux de la région, l'Ami du peuple se veut plutôt essentiellement politique. Dès le volume I, numéro 1, en date du 1^{er} octobre 1908, on lit que "l'Ami du peuple vient saluer ses amis les libéraux du comté de Kent. /.../ Nous serons le porte-drapeau libéral et nous nous en glorifions." Cette édition d'octobre 1908 est en effet toute libérale. Elle fait les louanges de Sir Wilfrid Laurier, "Citoyen du Canada" (ni francophone, ni anglophone). En première page figure un reportage sur l'honorable Fielding, ministre des Finances sous Laurier, en visite alors à

Windsor. L'Ami du peuple moussé la candidature de A.B. McCoig, libéral, dans Kent ouest. C'est nettement un journal de propagande libérale lors des élections fédérales du 26 octobre 1908. La même chose s'était d'ailleurs produite en 1896, à Ottawa, alors que l'Echo d'Ottawa était fondé pour soutenir la candidature de Napoléon Belcourt, porte-étendard libéral aux élections fédérales du 23 juin 1896. Enfin, l'Ami du peuple note, dans un petit entrefilet, la naissance d'un nouvel hebdomadaire en Ontario français, soit le Moniteur de Hawkesbury.

Contrairement à l'Ami du peuple, le Courrier, qui voit aussi le jour en 1908, n'est pas un journal politique. "Dans notre feuille hebdomadaire, tout le monde se coudoie, sans égard aucun au drapeau politique. LE COURRIER n'est pas une feuille hebdomadaire pour défendre la politique en temps d'élections", écrit le rédacteur (qui est aussi un de mes ancêtres), François-Xavier Chauvin. Dans sa première édition, en date du 2 avril 1908, le Courrier énonce clairement son programme: "Notre journal n'est pas un journal à sensation, mais nous voulons en faire un crédit à la nationalité canadienne-française en même temps qu'à notre langue maternelle." Le nouveau-né de la presse franco-ontarienne entend s'occuper de tout: de politique et de religion, de sports et de science, d'éducation surtout. "En politique nous voulons conserver la franchise de nos coudées, c'est-à-dire que nous entendons dire notre façon de pensée sans ambages, avec précision et clarté." Monsieur Chauvin ajoute: "en religion nous sommes catholiques, nous ne le sommes pas plus que le pape, mais les principes établis par l'Eglise catholique sont les nôtres. En religion surtout nous sommes inébranlables."

Le "seul journal français de l'Ouest de l'Ontario", comme il aime à se sous-titrer, s'intéresse à la question scolaire à une époque où le gouvernement Whitney refuse carrément d'accorder des écoles françaises. Le Courrier invite d'ailleurs le député francophone de Windsor à agir: "A l'honorable Dr Rhéaume incombe le devoir de réclamer auprès de ses collègues, pour les siens, les réformes scolaires [...] qui permettront à nos compatriotes [...] de travailler dans la paix et l'harmonie, à côté des autres, à la prospérité générale." (2 avril 1908.)

Le Courrier est publié au moment même où l'on songe à organiser les états généraux des Franco-Ontariens. "Un congrès national des Canadiens français de la province d'Ontario, voilà l'idée patriotique que nous apporte le vaillant petit Moniteur de Hawkesbury", lit-on dans l'édition du 7 janvier 1909. Le journal de Windsor appuie sans réserve cette "idée patriotique"; il estime que, en plus d'avoir des paroisses françaises et une presse franco-ontarienne, il faut se connaître davantage, il faut resserrer les rangs. En éditorial, F.-X. Chauvin écrit: "Nous croyons qu'un congrès national est de tous les moyens d'union l'un des plus efficace et c'est pourquoi nous soutenons l'idée du confrère de Hawkesbury." L'année suivante, le 20 janvier 1910 plus précisément, quelque 1 200 délégués convergent vers Ottawa

pour jeter les bases de l'Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario.

Trois ans plus tard, soit le 25 septembre 1913, M. Charles-Edouard Lavergne fonde le dixième hebdomadaire de langue française du sud-ouest ontarien. Le Clairon ne paraîtra, hélas, que cinq fois. Il renseigne cependant le lecteur sur le climat qui règne alors en Ontario français à l'heure du Règlement 17. Dès le premier numéro, le rédacteur donne le ton: "Français dans une province anglaise, catholiques dans une province protestante, nous devons combattre tous les jours pour conserver la langue et la foi de nos mères." Dans chacune des quatre éditions d'octobre 1913, il est question du Règlement 17 et de la résistance que lui opposent les Canadiens français de la province. Voici quelques titres qui illustrent bien la lutte menée en 1913: "On se prépare à la résistance"; "Tous les enfants quittent l'école" /à Hammond/; "Ecoles séparées d'Ottawa contre le Règlement 17"; "Résistance unanime au sud-ouest" /Les élèves de Paincourt quittent l'école avant l'arrivée de l'inspecteur unilingue anglais/.

Oui, il y a résistance au sud-ouest où Michael Francis Fallon est évêque du diocèse de London. Dans la mesure de ses pouvoirs, n'a-t-il pas décidé de "faire disparaître toute trace d'enseignement bilingue dans les écoles de son diocèse [...]?" Fallon s'en prend également aux curés qu'il juge trop canadiens-français, trop patriotes, trop fanatiques à son goût. Il n'hésite pas, en 1914-1915, à intenter un procès à quatre curés francophones d'Essex-Windsor, dont Lucien Beaudoin, de la paroisse Notre-Dame-du-Lac, de Ford City. Mais c'est en 1917 que la situation s'aggrave, se détériore irrémédiablement. Le curé Beaudoin est décédé et Fallon le remplace par François-Xavier Laurendeau, celui-là même qui avait été juge lors dudit procès.

Un an plus tard, voici ce que le Comité des paroissiens écrira dans le nouveau journal de Windsor, La Défense: ils /Les paroissiens/ "refusèrent de donner leur confiance à un homme qui avait été l'instrument docile entre les mains du chef du système de persécution contre les prêtres canadiens-français et en particulier contre leur curé, le cher Père Beaudoin. Ils ne voulurent pas que la victime fut remplacée dans leur coeur par un des instruments serviles du système d'anglicisation." Et que font les paroissiens de Notre-Dame-du-Lac? Ils s'emparent tout simplement du presbytère et interdisent l'entrée au nouveau curé. Laurendeau ne pourra rentrer "chez lui" que deux semaines plus tard, escorté d'une garde policière. Dans l'édition du 29 mars 1918 de la Défense, le comité des paroissiens écrira que "la prise du presbytère de la paroisse Notre-Dame-du-Lac de Ford City fut un scandale sans précédent dans l'histoire de l'Eglise catholique du Canada. [...] L'incident de Ford City a été l'aboutissement triste, mais logique d'une persécution de sept longues années." Ces sept longues années couvrent la période de 1910 à 1917, soit le premier septennat de Fallon (il en aura trois).

J'ai mentionné à deux reprises déjà la Défense; il s'agit du onzième hebdomadaire francophone publié dans le sud-ouest de l'Ontario. Il paraît pour la première fois le 7 mars 1918. Il a pour devise un extrait du testament spirituel du "Père" Beaudoin: "Vivre pour défendre l'Eglise, ma race et ma langue". Dans l'édition du 29 mars 1918, citée plus haut, les paroissiens traduisent bien le sens de cette devise lorsqu'ils affirment "croire de toute leur âme à la Sainte Eglise [..] à l'autorité de ses ministres; mais nous ne voulons pas admettre", ajoutent-ils, "que sous le couvert de cette même autorité se cache tout un système d'anglicisation à outrance".

Ils tiendront des propos semblables à l'été de 1918, après ce que la Défense a titré "Le 3^e acte du scandale de Windsor". Voici ce que rapporte le numéro du 5 juillet 1918: "Pour la troisième fois depuis trois semaines des Canadiens français de Ford City et de Windsor se sont vus dans l'obligation de quitter le sous-sol de l'église de l'Immaculée Conception sur l'ordre du curé de cette paroisse, M. l'abbé Robert. Deux fois ils se sont vus chasser par la police." Ne pouvant assister à la messe de rite syrien, refusant de mettre les pieds dans leur église tant que Laurendeau en serait curé, les exilés trouvent refuge chez les Polonais. Au sujet de cet incident, et toujours en accord avec sa devise ("Vivre pour défendre l'Eglise, ma race et ma langue"), la Défense écrira, dans ce même numéro du 5 juillet 1918: "Que sa Grandeur Mgr Fallon, M. l'abbé Robert et tous les autres abusent de leur autorité on ne peut pas raisonnablement conclure que c'est l'Eglise catholique qui agit de la sorte. [..] L'Eglise, au contraire, s'élève et s'est toujours élevée fortement contre ces abus [..] et elle ne peut être tenue responsable d'un état de choses qu'elle condamne, pas plus qu'elle ne peut être tenue responsable des erreurs de quelques-uns de ses membres."

L'Association canadienne-française de l'Ontario donna son approbation au mouvement de presse française à Windsor et prêta même son appui financier pour aider la Défense. Dans l'édition du 20 décembre 1918, on y lit que "grâce à la générosité de l'ACFEO et à l'appui de nos compatriotes, il [Le journal] a fortifié son organisation au point d'être en mesure de transporter ses ateliers dans la ville même de Windsor où il sera désormais imprimé".

Des treize journaux que j'ai consultés, la Défense demeure sans doute le plus passionnant. C'est qu'il écrit chaque semaine l'histoire des années troubles de ma région natale et, surtout, qu'il traduit le sentiment de fierté canadienne-française qui anime alors ceux qu'on pourrait légitimement nommer les "Patriotes de 1918". La réaction de ces derniers au décret de Rome sur la cause de Ford City demeure un bel exemple. Le décret de la Sacrée Congrégation Consistoriale, en date du 7 juin 1918, est envoyé aux paroissiens le 11 octobre suivant par Fallon et publié dans la Défense le 18 octobre. En résumé, après avoir "examiné et mûrement pesé toute chose", Rome décrète que Laurendeau doit être maintenu comme curé de Notre-Dame-du-Lac et que l'évêque doit être obéi. La pétition des paroissiens

de Ford City avait été ainsi formulée: "La Congrégation religieuse de Notre-Dame-du-Lac de Ford City en appelle de cette nomination au tribunal de Votre Sainteté et proteste qu'elle accepte avec respect et obéissance les décisions qu'Elle portera." L'éditorial du 18 octobre 1918 ne parle pas d'une entière défaite: "nous n'avons pas gagné, il est vrai, mais nous avons fait avancer une cause plus importante: celle de faire connaître aux plus hautes autorités de l'Eglise, la vraie situation dans laquelle nous sommes obligés de vivre. Ce seul fait devrait suffire à nous combler de joie. [..] Nous pouvons avoir la certitude que Rome connaissant notre misère saura en d'autres circonstances, combler nos vœux alors même que nous ne lui demanderons pas."

Cette remarque éditoriale ne pouvait être que plus prophétique. En effet, le même jour que le Cardinal DeLai signe le décret de Ford City (le 7 juin 1918), il écrit aussi à Fallon pour lui suggérer de démissionner: "Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre." Cette citation de l'Écriture sainte ne fera pas bouger le fougueux pasteur de London. Les Patriotes de Ford City ne sont évidemment pas au courant de cette missive cardinalice, mais il n'y a nul doute qu'elle comble leurs vœux alors même qu'ils ne demandent pas un tel geste de Rome. Quoi qu'il en soit, la Défense du 25 octobre 1918 titre à la une "Nous obéissons".

Cette même édition du 25 octobre publie, toujours en première page, la lettre de Benoît XV au sujet de la situation scolaire en Ontario. Les Patriotes de Ford City font définitivement un lien entre ce document et le décret concernant Notre-Dame-du-Lac, tous deux datés du 7 juin 1918. La publication de la lettre pontificale est d'ailleurs précédée du commentaire suivant dans la Défense: "On constatera comme toujours, que les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas, qu'après le mauvais temps /décret de Ford City/ vient le beau" /Lettre de Benoît XV/. Le journal aurait certes parlé d'arc-en-ciel s'il avait su la teneur de la lettre du Cardinal DeLai à Fallon!

La lettre du pape, en résumé, dit que les inspecteurs des écoles séparées devraient être catholiques, qu'on peut revendiquer des écoles normales pour la formation des enseignants francophones et que des concessions peuvent être demandées dans le cadre des moyens légaux, mais "pas de recours légal devant les tribunaux sans consultation au préalable avec l'évêque qui, lui aussi, doit consulter les autres prélats immédiatement intéressés et les autres évêques de l'Ontario". Pour les Patriotes de Ford City, la lettre de Benoît XV fait indirectement écho à leurs pétitions. Le pape n'a-t-il pas écrit: "il survint des incidents fâcheux (...) il s'ensuivit que de part et d'autres on recourut à Nous et on fit appel à Notre décision pour ramener la concorde"...? A mon avis, il n'y a pas de doute que la lettre papale, pourtant centrée sur la question scolaire, a été perçue, à Windsor, comme un appui moral et j'en prends pour preuve ce commentaire éditorial de la Défense, en date du 20 décembre 1918, intitulé "Sur la

brèche toujours!": "Forts des paroles d'équité tombées récemment de la bouche même du Chef suprême de l'Eglise, qui a reconnu d'une façon éclatante la légitimité des luttes que nous avons à livrer pour la survivance de la foi catholique et de la civilisation française sur ce sol d'Amérique, nous continuerons de réclamer avec plus d'énergie que jamais l'enseignement religieux en langue française dans nos églises" /l'éditorialiste précise bien églises et non pas écoles/.

Il me tarde maintenant de parler de la Presse-Frontière, et du plus prolifique journal du sud-ouest ontarien: La Feuille d'érable. C'est le 3 novembre 1921 que paraît le premier numéro de la Presse-Frontière, qui veut fermement se tenir "à l'écart des clans et des factions mesquines qui mettent trop souvent en péril le triomphe d'une grande idée". A l'instar de la Défense des années 1919-1920, la Presse-Frontière publie des éditoriaux signés Janvier Leroux, Perspicax et Amicus, tous des pseudonymes qui reviendront aussi chaque semaine, dans la Feuille d'érable pendant plus de vingt ans. Il s'agit des écrits de Gustave Lacasse, médecin, sénateur, grand patriote, surnommé le Lion de la péninsule. Il faut reconnaître dans la personne de Gustave Lacasse le plus grand architecte de la presse franco-ontarienne du sud-ouest. Il a participé à trois hebdomadaires, jamais pour une cause personnelle, toujours dans l'intérêt général de ses compatriotes.

La Presse-Frontière, à laquelle collabore le Docteur Lacasse, est remplie de chroniques qu'on retrouvera plus tard dans la Feuille d'érable, tel "Le courrier de Tecumseh". On y publie aussi, en 1922, une chronique intitulée "Nous vous présentons cette semaine"; il s'agit de notes biographiques sur la plupart des maires de la région, ceux de Ford City, Walkerville, Sandwich, Riverside, Tecumseh, St. Clair Beach et Tilbury. La Presse-Frontière s'intéresse particulièrement aux affaires municipales et à la place que doivent occuper les Canadiens français à l'hôtel de ville. L'édition du 22 décembre 1921, par exemple, précise qu'il serait dans l'ordre "de confier à quelques-uns des nôtres la surveillance de notre quote part des contributions aux taxes municipales. Nous avons eu dans le passé trop peu des nôtres à l'Hôtel de Ville. Nous n'avons jamais eu à rougir cependant des membres du conseil choisis parmi nos compatriotes."

La Presse-Frontière est de courte durée, à peine un an et demi. Et il s'écoulera près d'une décennie avant que paraisse un autre hebdo francophone au pays des Grands Lacs. Entretemps, le futur fondateur de la Feuille d'érable, Gustave Lacasse, devient sénateur (10 janvier 1928). A Tecumseh depuis près de vingt ans, il défend farouchement les intérêts de la minorité francophone de sa province d'adoption. Pour mieux revendiquer les droits des successeurs aux colons établis sur le territoire de la première colonie française d'Ontario, le sénateur fonde la Feuille d'érable le 29 janvier 1931; il dirigera ce journal jusqu'à sa mort en 1953. A plusieurs reprises, l'hebdomadaire sera presque entièrement écrit par le sénateur, de la première à la huitième page (cette dernière s'intitulant "The Maple Leaf").

Gustave Lacasse utilisera une bonne douzaine de pseudonymes, dont les plus connus et les plus fréquents demeurent Janvier Leroux, ou Civis et Perspicax (pour les questions politiques), Jean de Fierbois (pour les questions patriotiques) et Gerald Dillon (pour les éditoriaux de langue anglaise).

Les causes épousées par la Feuille d'érable sont à la fois nombreuses et variées. La colonisation ou le retour à la terre demeure un thème souvent abordé au cours des deux premières années du journal. L'affichage unilingue anglais à l'édifice fédéral de Windsor, en 1933, incitera Civis à mener une lutte sans merci. Voici ce que l'éditorialiste écrit le 15 juin 1933 à ce sujet: "Oui, cet édifice sur lequel flotte orgueilleusement le drapeau impérial — dont se sert le Canada pas encore assez fier pour en avoir un à lui — est non seulement un monument d'injustice, un piédestal d'ignominie, mais il est encore un gigantesque pilori sur lequel seront ridiculisés à jamais l'honneur et la dignité d'une race." La Feuille d'érable reviendra à la charge jusqu'à ce que les affiches bilingues apparaissent, six mois plus tard. Au chapitre du bilinguisme fédéral, le sénateur est un homme inflexible, prêchant une politique qui ne sera consacrée par la loi que trente-cinq ans plus tard, longtemps après sa mort. Oui, bien avant la Loi sur les langues officielles, Gustave Lacasse revendique l'égalité du français et de l'anglais, que ce soit dans la fonction publique fédérale, à la Société Radio-Canada ou dans la fameuse affaire des chèques fédéraux. Sur cette dernière question, le sénateur écrira pas moins d'une douzaine d'éditoriaux dont les titres à eux seuls illustrent la plume lapidaire de Gustave Lacasse; en voici quelques-uns: "Consummatum Est", "Les protestations continuent", "Un marathon d'opiniâtreté", "Obstination ministérielle", etc... Son dernier éditorial, en date du 4 décembre 1952 (une semaine avant d'être atteint d'une hémorragie cérébrale), s'intitule: "Chèques bilingues". Il aura lutté jusqu'à sa mort pour le bilinguisme canadien.

La Feuille d'érable accorde une place de choix à l'activité franco-ontarienne, surtout lorsque celle-ci prend ses racines au pays des Grands lacs. Nombreux sont les éditoriaux appuyant l'Association Saint-Jean-Baptiste de l'Ouest de l'Ontario, l'Union des cultivateurs de Kent et d'Essex, l'Académie Ste-Marie, et j'en passe. Une initiative encouragée par la Feuille d'érable, chaque année pendant près de vingt ans, est le concours provincial de français. Le 21 avril 1938, Jean de Fierbois (alias Gustave Lacasse) écrit que la Feuille d'érable elle-même "fait sa petite part en s'efforçant de donner à cette splendide initiative toute la publicité que lui permet son format très limité, en attendant impatiemment le jour où il lui sera possible de coopérer d'une manière plus tangible avec les organisateurs de ces intelligentes épreuves scolaires et d'offrir un trophée annuel qui soit digne des efforts et du succès des vainqueurs de la région qu'elle dessert". L'éditorialiste rappelle que "ces concours d'orthographe et de diction françaises furent d'abord organisés dans notre comté d'Essex par M. l'inspecteur Robert Gauthier".

Architecte de la presse franco-ontarienne au pays de Lamothe Cadillac, le sénateur Lacasse n'hésite jamais à s'en faire le porte-parole. Ainsi, lors du dixième congrès de l'ACFEO, alors qu'il est président d'assemblée, l'éditorialiste de la Feuille d'érable déclare qu'"il est temps qu'on sache, même à Ottawa, qu'il existe chez nous une petite presse rurale qui, malgré ses moyens encore très modestes, fait le coup de feu dans trois régions importantes de la province". Cette presse d'expression française, précise-t-il dans un éditorial du 19 octobre 1944, "se compose des trois journaux suivants: le Moniteur, d'Hawkesbury, qui est le plus ancien, l'Ami du peuple, de Sudbury, qui est le cadet de cette petite famille journalistique, et la Feuille d'érable, de Têcumseh, qui existe depuis bientôt quinze ans".

Un autre cheval de bataille qu'enfourche la Feuille d'érable est l'implantation d'une radio française desservant les comtés de Kent et d'Essex. A l'été de 1950, pas moins d'une demi-douzaine d'éditoriaux sont consacrés à cette question. Voici ce que Jean de Fierbois écrit le 27 juillet 1950: "Tous comprennent que la radio est un très efficace instrument d'éducation populaire, tout comme le journal d'ailleurs, et que cet instrument peut servir merveilleusement les intérêts de l'unité nationale, dans la meilleure compréhension mutuelle et réciproque des divers éléments qui composent notre population. Il y a deux langues officielles, après tout, au Canada. Pourquoi alors l'une accaparerait-elle tous les programmes radiophoniques au détriment de l'autre, surtout dans les milieux où vivent des groupes assez considérables de langue française [...]?"

Chaque année, la Feuille d'érable se fait l'écho des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste ou des célébrations de la Fête nationale. Il faut dire que le 24 juin et le premier juillet forment souvent, à Windsor, une seule et même festivité; c'est le cas en 1952, quelques mois avant la mort du sénateur. Ces célébrations lui fournissent l'occasion de rédiger un des plus vibrants éditoriaux, toujours sous le pseudonyme de Jean de Fierbois. L'on me permettra d'en citer un large extrait pour clore ce chapitre sur la Feuille d'érable. Faisant allusion aux 25 000 Canadiens français réunis au Parc Jackson de Windsor pour célébrer la Fête nationale, l'éditorialiste proclame: "Voilà une éloquente réponse à ceux qui nous dénigrent perpétuellement, ici et ailleurs, et qui s'appêtent même à creuser notre tombe sur les bords des Grands Lacs. [...] Peut-être les échos de cette profession de foi seront-ils entendus jusque dans les "cénacles" étanches de la politique — et peut-être aussi feront-ils tressaillir et vibrer les voûtes augustes des savantes académies où s'élabore "sobrement" le plan de salut d'une "race moribonde" [...] pendant que cette même race fait elle-même, et sans le secours de personne (à très peu d'exceptions près), les efforts héroïques que lui imposent les circonstances adverses dans lesquelles elle s'obstine à poursuivre sa destinée."

Comme on peut le constater, à tout moment, à toute occasion, presque à chaque semaine, la Feuille d'érable porte admirablement bien

son sous-titre: "La voix française du pays des Grands-Lacs". Son fondateur meurt le 18 janvier 1953 et, après des années difficiles, voire un arrêt de publication de six mois, la voix française du pays des Grands Lacs s'éteint le 27 mars 1958. Il faudra attendre douze ans avant de voir naître un autre journal. D'abord un bulletin de l'Association Saint-Jean-Baptiste de l'Ouest de l'Ontario, rédigé par le fils du sénateur, Maurice Lacasse, le Rempart devient un mensuel en 1966, puis un hebdo en 1979. Il est le quatorzième et actuel journal francophone du sud-ouest ontarien.

En terminant, je voudrais remercier le Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa qui m'a permis de faire l'inventaire de la Feuille d'érable et, partant, de découvrir mon propre passé en fouillant plus loin l'histoire de la presse francophone de mon coin de pays. J'ai terminé, il y a quelques semaines à peine, le recensement des 1 400 numéros de la Feuille d'érable et je suis heureux, aujourd'hui, de présenter au Centre de recherche l'inventaire du plus prolifique journal d'expression française jamais publié dans le sud-ouest ontarien.

Paul-François SYLVESTRE

(Texte lu lors d'un colloque sur "l'Ontario français: aspects d'histoire", à l'Université d'Ottawa, le 12 février 1982.)

ESSAYISTES

FRANCHIR LE SEUIL ALLER ET RETOUR

Tous franchissent le seuil de la mort — car c'est de celui-là qu'il s'agit — mais peu, bien peu si même il en est, font le voyage aller et retour. Gaby Déziel-Hupé raconte l'avoir fait dans un petit livre intitulé Franchir le seuil, paru aux Editions de la Petite-Nation en 1979¹.

L'expérience dont a joui la dramaturge outaouaise, Gaby Déziel-Hupé², s'apparente de toute évidence à celles qu'a popularisées, entre autres, Raymond Moody³. Elle confirme, dans la même mesure, les observations des E. Kübler-Ross⁴, K. Osis⁵, ou R. P. Crookall⁶. Plus haut dans le temps, elle fait écho au mythe d'Er, que raconte Platon dans la République⁷. Plus haut et plus loin, elle permet d'assimiler Madame Déziel aux deslogs dont fait état le texte tibétain Bardo Thödol⁸. Plus haut, plus loin et plus proche tout à la fois, cette même expérience renvoie à certaines conceptions amérindiennes, à celles de la tribu Ottawa en particulier — Madame Déziel n'est-elle pas outaouaise? — relatives à des voyages aux enfers accomplis à l'occasion d'un rêve ou d'une grave maladie⁹.

Associer l'expérience de Madame Déziel à d'autres qui effectivement lui semblent comparables n'est en aucune manière une tentative d'émousser son impact en dissimulant sa réalité factuelle et événementielle derrière le paravent des concepts; encore moins s'agit-il, plus ou moins habilement, de laisser entendre qu'on a affaire à une croyance fautive, à de la mythologie, à des fables. Nous cherchons simplement à situer en première approximation le témoignage de Madame Déziel. Mais comme la lumière n'a pas été faite définitivement — le sera-t-elle jamais? — ni sur les chamans, ni sur les deslogs, ni sur les phénomènes de décorporation, l'assimilation du cas Déziel à ces différentes expériences ne saurait préjuger de ce qui est vraiment arrivé à l'auteur de Franchir le seuil. Nous sommes donc à pied d'oeuvre face à ce dernier et nous pouvons même espérer que l'élucidation du cas Déziel produira un certain éclairage sur l'ensemble des phénomènes apparentés.

Nous demanderons au texte lui-même de livrer le secret de sa production, en évitant de limiter le texte soit à sa forme, soit à son contenu, en tenant compte au contraire de l'un et de l'autre.

Il semble tout d'abord que le contenu ou la matière de Franchir le seuil appartient au domaine du rêve. Cette frappe onirique, nous la décelons à deux signes indiscutables. Premier indice, la main d'une infirmière (plan de la réalité empirique) succède à la main du Christ (plan du rêve): "Tout à coup, je sens la pression d'une main sur mon épaule: la main d'une infirmière vient de remplacer la main du Christ." (P. 49.) Deuxième signe, le pansement fait au crâne (plan du réel ordinaire) prolonge le nemset de la reine Hatchepsout (plan onirique): "Le nemset d'or m'enserme le front comme un étau et je cherche à l'enlever. (C'est ce jour-là que les médecins prescriront l'enlèvement du "casque" formé par les pansements enveloppant mon crâne mutilé ..." (65.)

Les deux voies de communication que la "main" et le "nemset" aménagent entre le rêve et le réel appartiennent à la catégorie des stimuli externes incorporés dans la trame du rêve et expliquant, pour une part, le contenu de ce dernier. On sait que H. Bergson suggérait de voir dans de tels stimuli l'origine spécifique des objectivations oniriques¹⁰. On pense généralement aujourd'hui qu'ils ne déclenchent certainement pas le mécanisme du rêve et que leur influence se limite tout au plus à modeler un aspect ou l'autre de l'aventure onirique¹¹.

Leur intervention manifeste dans le cas de Madame Déziel nous autorise cependant à rattacher son expérience au processus hypno-onirique. D'autant plus que la condition essentielle pour que le rêve se produise, à savoir le sommeil, se trouvait bel et bien réalisée. Long sommeil, en vérité, puisqu'il avait duré trois mois (69). Sommeil proche du coma irréversible mais qui était resté en deçà, sans quoi la malade et opérée n'aurait jamais retrouvé assez de santé et de lucidité pour pouvoir faire le récit de son expérience. Or, au dire de psychophysiologues compétents, le rêve "ne se produit jamais en tant qu'expérience de l'imaginaire, actuellement et incoerciblement vécue, qu'à la condition que le sommeil s'annonce, ou se soit déjà développé¹²".

Ce premier et bref repérage nous conduit donc à voir, dans l'expérience rapportée par Madame Déziel, un produit de l'activité onirique et subconsciente plutôt que le fruit d'une intervention vigile en même temps que consciente. Nous éviterons ici les facilités que procureraient ces notions de subconscient et d'inconscient pour expliquer en termes de désirs et de projections la trame de Franchir le seuil. Nous nous en garderons d'autant plus que le texte de cet ouvrage ressort de toute façon au niveau conscient de l'existence, puisqu'il ne livre pas à proprement parler un rêve, mais le récit d'un rêve, un récit appuyé sur un effort de remémoration, remémoration elle-même volontaire et par conséquent consciente.

Madame Déziel-Hupé a fait pas moins de cinq rédactions de son récit (13-15), la cinquième étant celle qui a été publiée, alors que les premières avaient été soit égarées, soit jugées inadéquates. Nous pouvons

même parler d'une sixième, ou avant-première, si l'on fait état du court poème que l'auteur insère entre le préambule et le premier chapitre. Voici ces quelques vers qui contiennent poétiquement et synthétiquement la substance de tout le récit:

Dans les sphères cosmiques
j'ai entendu l'Appel
Vision béatifique
j'ai entrevu le ciel
Dans le creuset terrestre
je deviendrai l'or pur
Transmutation céleste
je change de nature.

Et l'auteur ajoute ce commentaire: "A toi qui lira ces lignes, dis-toi qu'il s'agit ici du premier cri de l'âme qui s'éveille, prisonnière d'un corps handicapé mais qui vient de comprendre 'Pourquoi'." (17.) Cri de celle qui s'éveille, qui ne pourrait s'écrier ainsi à moins de s'être réveillée. Mais ce qu'elle célèbre par son cri, c'est l'expérience dont elle a joui avant de s'éveiller, alors qu'elle se trouvait dans un état d'hypnose prolongée.

Désimpliqué, détaillé, circonstancié, le cri deviendra un récit. Mais pourquoi avoir rédigé un récit? Ni pour mieux fixer ses souvenirs comme le mémorialiste, ni pour fournir le plus d'information possible au prêtre ou au psychiatre, pour aucun motif en fait relevant du "creuset terrestre". C'est au plan des "sphères cosmiques", au plan du rêve par conséquent, que l'impulsion à rédiger origine. En lui pressant l'épaule de sa main, le Christ ordonne à la malade: "TU DOIS retourner pour aller dire aux hommes CE QUE TU AS VU ET APPRIS." (47.) Cet ordre, elle l'exécutera, malgré les répugnances qu'elle éprouve à quitter le bonheur céleste et à retourner dans la dimension terrestre. Elle sait qu'elle court au-devant de l'incompréhension et du ridicule mais elle va de l'avant, convaincue de l'importance primordiale qui s'attache à son expérience et à son message (13, 15, 40, 62).

S'il se trouve dans le texte un point d'insertion onirique pour la composition du récit en général, le même texte livre une série de points d'insertion vigiles pour l'un ou l'autre des épisodes racontés. En voici quelques-uns. a) La vue de son propre corps en train de subir une intervention chirurgicale, vue inscrite dans le rêve et qui s'effectue à partir du moi revêtu de son corps éthérique. Cette vue recoupe évidemment l'opération elle-même, solidement établie au plan empirique. b) Toujours au plan onirique, le moi éthéré se rappelle de la crise qui l'a terrassé aux Galeries de Hull, crise provoquée par une hémorragie cérébrale, tout cela également bien ancré dans la réalité biographique, même si l'acte de se souvenir, lui, relève du processus hypno-onirique. c) Semblablement, les nombreuses citations bibliques qui émaillent le texte (v.g. 38-39) et qui appartiennent au discours que le moi éthérique

se tient à soi-même, sont expressément rattachées par le texte lui-même au fait que, de son vivant, Madame Déziel avait été professeur de catéchèse et, à ce titre, lectrice assidue de l'Écriture. d) Il y a aussi l'épisode tout à fait curieux d'un défunt récent — mort après la crise et donc durant l'état d'inconscience — que Gaby Déziel rencontre alors qu'il n'a pas encore eu le temps de revêtir la robe nuptiale; c'est le père de son amie Chrystiane: "Plus tard, à l'hôpital, lorsqu'elle viendra me voir, je lui dirai moi-même que son père a "franchi le seuil" et, sidérée, Chrystiane me dira: "Tu le savais? Je venais te l'annoncer!" (42.) e) Durant la phase où elle s'identifie à la reine Hatchepsout, la malade rêve tout haut, si bien que les garde-malades présentes entendent son délire, cela aussi au plan de la réalité empirique. f) Mentionnons enfin quelques passages où des convictions qui semblent bien appartenir à Gaby Déziel en train de composer son récit s'insèrent dans le monologue intérieur de la même Gaby Déziel décorporée, sans qu'aucune dénivellation textuelle ne le marque. Voir à cet égard page 32, paragraphe "N'est-il pas ..."; pages 35 et 36, paragraphe "La vie ..."; page 43, parenthèse.

Ainsi, en tous ces points, la trame du rêve recoupe celle de la réalité empirique, sans, bien sûr, se confondre avec elle. Les modes d'insertion sont divers, mais à chaque fois les données oniriques se vérifient dans le domaine des données expérimentales. Ajoutons à ces liaisons par quasi-identité entre le rêve et la réalité, une autre série de liaisons par contraste. a) Le texte raconte au chapitre dix que Madame Déziel dialogue avec son fils Sylvain à partir du moment où elle reprend conscience, c'est-à-dire alors qu'elle quitte les sphères du rêve pour retourner à la vie ordinaire. Il y a ici un contact par contraste entre une phase d'incommunication (rêve) suivie d'une phase de communication (réalité). b) Dans un ordre d'idées comparable, le texte fait état d'interrogatoires menés par des médecins, des psychiatres, des prêtres, des journalistes, etc. (46) après le réveil définitif de la malade, en vue d'apprendre ce qu'elle rapportait de son périple inconscient. Ces gens, il va de soi qu'elle ne frayait pas avec eux durant son long sommeil. c) Plus impressionnant encore est le désir souvent exprimé (v.g. 72) de retourner à l'autre dimension, quand l'angoisse de vivre la saisit. Ce désir appartient évidemment au plan de la réalité consciente, réalité vécue cependant sur le fond d'une autre réalité, celle de l'expérience onirique. d) Le fait que la narration se divise en deux parties doit ici être versé au dossier. La deuxième partie se détache en effet de la première à la faveur d'un écart temporel expressément noté: "Il y a trois semaines que je suis revenue chez moi Nous sommes en février 1978." (77.) Alors que la première partie du récit racontait ce que Gaby avait vécu à l'hôpital entre la vie et la mort, entre la veille et le sommeil, entre la conscience et l'inconscience, la deuxième partie se passera dans sa "maison de la forêt", au plan normal de l'expérience vigile.

Ceci dit sur l'ancrage du rêve dans la réalité empirique, soit que le rêve ait eu barre sur le réel courant (motivation à écrire, recouplement d'épisodes), soit qu'inversement l'expérience consciente ait contrôlé le rêve (la confection du récit), il nous faut maintenant résumer la série des événements que le texte attribue à l'expérience de Madame Déziel hors de la dimension présente et en l'autre dimension. Nous évoquerons ce parcours en distinguant tout d'abord trois sous-ensembles pour analyser ensuite chaque sous-ensemble dans ses unités narratives principales.

Les trois sous-ensembles sont les suivants: 1) séquence où le père agit comme guide, 2) celle où L. Van Beethoven remplace le père dans la fonction de guide, 3) une expérience plus brève obtenue quatre années auparavant (44). Nous ne dirons rien de plus sur ce dernier sous-ensemble car le texte ne fait que le mentionner. Le numéro 1 comporte les motifs suivants: le tout premier contact est une jeune fille de quinze ans; elle conduit Gaby Déziel à son père; le "je" de Gaby Déziel flotte; les entités cosmiques telles que la jeune fille et le père ont l'allure de formes blanchâtres et éthérées; la communication avec elles se fait par la pensée; on passe à un certain moment par un corridor, un interminable tunnel; un peu après, récapitulation de sa vie par le "je" de Gaby; vision d'un paysage enchanteur composé de gazon, de montagnes, de lumière, de musique, de papillons, d'un péristyle, de fontaines, de colombes; analyse intellectuelle de tout cela en termes de vibrations visuelles et sonores sous la mouvance du Verbe; jugement et pardon; le père défunt de Gaby a des cheveux blancs, une barbe blanche, un habit de berger, un air jeune; différentes étapes conduisent à la lumière; l'oncle Adrien; le cousin Maurice; l'ami Ben Holt guéri; le fils aîné de Gaby, mort-né, sous la forme d'un adolescent; le père de Chrystiane sans robe nuptiale; le Christ très grand, aux cheveux bruns; l'archange Gabriel et autres anges; chute vertigineuse.

Motifs du deuxième sous-ensemble: Beethoven tout d'abord, au visage serein et non plus tourmenté; l'hymne à la joie entendu; une cathédrale gothique où se trouvent les initiés; vision d'un fleuve de sang s'écoulant au sud du Canada et prophétie d'un cataclysme pour l'année 1997; cité céleste; Urantia (nom ancien de la Terre); incarnation antérieure du "je" sous la forme de la reine égyptienne Hatchepsout et, encore plus anciennement, de Nicrotis¹³; les archives akashiques.

Chacun de ces motifs mériterait une analyse détaillée. Nous voulons simplement attirer l'attention sur leur homologie générale avec les récits compilés par Raymond Moody¹⁴. Cette homologie oriente maintenant notre discussion vers un autre aspect des choses, à savoir le degré de réalisme que le texte s'assigne à soi-même.

L'auteur s'exprime là-dessus sans ambages: Franchir le seuil n'est pas une oeuvre fictive mais bien le récit d'une aventure vécue" (14). Plus loin, comparant son activité de narratrice à un rôle que le divin Auteur lui aurait confié, elle affirmera: "Je n'ai rien changé au texte qu'on m'a chargée d'interpréter [-.-.]." (88.)

Ainsi donc, Gaby Déziel ne fabule pas. Elle rapporte fidèlement la série des événements auxquels elle vient de participer. Son récit relève de l'autobiographie, de l'histoire, et non du mythe, de la légende ou de l'invention littéraire. Autrement dit, à partir des opérateurs que nous fournit la culture actuelle, les rencontres et les objets décrits dans le texte ont la précision et la réalité de l'expérience vigile plutôt que le flou et l'irréalisme des fantasmes oniriques.

On reconnaît là, au niveau d'un témoignage personnel, la thèse fondamentale de la parapsychologie. Cette thèse, nous la considérons comme une question ouverte, au moins pour le bénéfice de la présente enquête. En évitant donc de la préjuger dans un sens ou dans un autre, cherchons à en dégager les conditions de possibilité. Il faut premièrement que le sommeil de la mort ne soit pas purement et simplement identifiable avec un sommeil ordinaire; que, dans la même mesure, le travail de l'inconscient ne s'y identifie pas non plus complètement avec celui du rêve. Condition nullement inconcevable, car il doit bien exister une différence entre une léthargie de trois mois et une nuit de sommeil inscrite dans le rythme circadien. Dès lors, il n'est pas non plus impensable que le travail de l'inconscient déborde les limitations que lui impose le rêve.

Deuxième condition de possibilité, la croyance dans l'immortalité des entités personnelles et même de leur réincarnation. Le propre moi de Gaby ainsi que celui de chacune des personnes qu'elle rencontre se trouvent bien revêtus d'une forme éthérée qui les individualise et les rend reconnaissables, mais ces mêmes entités sont néanmoins dépouillées de leurs corps et en ce sens, elles sont bel et bien mortes. Le fait que les entités restent incomplètement délivrées de leurs corps si elles se sont suicidées par exemple, ou si, comme dans le cas de Gaby, elles peuvent à tout moment retourner à ce corps par un phénomène pour ainsi dire de succion (47), ce fait atténue quelque peu le dualisme inhérent à une telle croyance, mais ne le supprime aucunement.

Troisième condition de possibilité, la vérité du christianisme, sans laquelle le rôle central joué par le Christ serait incompréhensible. Les touches d'hindouisme et d'ésotérisme qui se rencontrent dans le texte et dont Gaby Déziel est très consciente n'empêchent pas l'auteur de se considérer comme une catholique (78).

Quatrième et dernière condition de possibilité, la vérité des prémonitions qu'ont les hommes à l'égard de l'au-delà, prémonitions qui leur ont enseigné par exemple qu'il y avait sept ciels successifs (58).

On voit que les conditions de possibilité devant être satisfaites par une aventure comme celle que raconte Gaby Déziel mettent en cause l'option subjective de la croyance et non de simples et universelles lois de nature. Seul un croyant ou une croyante est en mesure d'expérimenter un après-monde tel que celui décrit dans Franchir le seuil. La vérité éventuelle de cet après-monde serait donc de nature théologique plutôt que strictement scientifique.

- IV -

Mais qu'est-ce qu'une vérité théologique? Aurions-nous affaire ici encore à la vérité du rêve, à la vérité du désir? Sur ce point non plus, le texte ne nous laisse pas dans l'incertitude. Il développe explicitement une thèse idéaliste suivant laquelle penser, vouloir, imaginer, désirer une chose, c'est ipso facto la faire exister.

C'est ainsi que la pensée de Dieu est créatrice en tant que telle: "... à l'instant où Dieu a pensé à moi, sa pensée étant créatrice, J'AI EXISTE!" (45.) Et comme la pensée de Dieu enjambe les millénaires, Gaby comprend que son existence à elle déborde incommensurablement le vingtième siècle.

Semblable à Dieu, l'esprit-groupe, qui est doté d'un corps spirituel et ne peut lui-même s'incarner, produit par sa pensée les formes et les espèces animales (37). Il s'augmente des esprits individuels qui retournent à lui après leur mort. Les entités humaines qu'a contactées Gaby créent la présence les unes des autres par leur pensée aimante (31-32). Dans la dimension terrestre elle-même, la pensée produit son objet. "Les animaux qu'on qualifie de féroces, ou venimeux (reptiles, etc.) sont créés par les mauvaises pensées des hommes." (39.)

Cette position idéaliste nous livre la clé théorique du récit du point de vue de son statut épistémologique. Les entités éthériques, son père, le Christ, tout cet après-monde existe parce que Gaby Déziel y croit. Y croyant, elle y pense d'une pensée aimante. Or la pensée est créatrice: "... l'humain, écrit-elle, crée lui-même son ciel à partir de la dimension terrestre." (29.) Et ailleurs: "... il m'est accordé de vivre cette merveilleuse expérience parce que J'AI TOUJOURS CRU EN UNE AUTRE VIE!" (25.) En revanche, ceux qui ne croient pas à la réalité de l'au-delà n'y trouveront que vide et néant.

On pourrait s'arrêter ici et considérer que le texte nous a livré la clé de son songe. Effectivement, nous en tenons sans doute l'ultime assise théorique, à savoir une conception philosophico-religieuse de la réalité suivant laquelle la pensée est suprême et créatrice de la

matière, bref une vision du monde idéaliste. Je crois que l'analyse logique ne nous mènerait pas plus loin.

Je soulèverai seulement une autre question, une question en quelque sorte existentielle puisqu'elle nous transporte sur le terrain de la liberté et de l'individualité historique. D'où vient que Gaby Déziel-Hupé s'est approprié une vision des choses idéaliste? Comment expliquer que, toute chrétienne et même catholique qu'elle ait été et revendique d'être, elle ait versé dans une conception à maints égards de type oriental?

L'élément de réponse que nous voudrions apporter se trouve dans la structure du texte plutôt que dans une quelconque affirmation expresse de l'auteur. D'un mot, les places respectives que le récit assigne au père et à la mère me paraissent devoir s'interpréter en ce sens que Gaby a choisi la voie paternelle au détriment de la direction maternelle. Il est remarquable en effet que, morte, Gaby rencontre son père et non sa mère. Celle-ci pourtant est décédée elle aussi: on dit d'elle qu'elle a accédé au séjour des bienheureux; on précise même qu'elle était déjà au deuxième ciel lorsque son mari vint la rejoindre (32). Déziel père déclare qu'il se la rend constamment présente par la pensée. Fort bien, mais le fait demeure que Gaby ne la rencontre pas. Elle en parle en fait surtout dans la deuxième partie du récit, au moment où elle se remémore son enfance, en dehors de la trame proprement onirique.

Or, la religion de la mère semble avoir été un christianisme moralisateur, janséniste et culpabilisant, devenu progressivement insupportable à une petite fille puis à une adolescente et à une adulte, foncièrement confiante et optimiste, mais sur laquelle la mère projetait son angoisse jamais résorbée de pécheresse — Gaby avait été conçue avant que les parents ne soient mariés — au point de l'appeler jusqu'à son lit de mort: "ma faute" (91). Ainsi marquée au fer rouge, Gaby s'était assimilée toute jeune à une sorcière, ce qui était une façon de médianiser son angoisse et, pour autant, de l'apaiser, au niveau de la fabulation esthétique.

Le père, par contre, semble avoir pratiqué une religion naturaliste et ésotérique sous la houlette de laquelle le mouton noir qu'était Gaby sera heureuse de se réfugier. On comprend facilement que ce soit lui qui la reçoive dans l'au-delà, conformément à une promesse qu'ils s'étaient faite mutuellement avant la mort de tous deux (31).

Roger LAPOINTE

- 1 Gaby Déziel-Hupé, Franchir le seuil, Saint-André-Avellin, Editions de la Petite-Nation Inc., 1979.
- 2 Oeuvres dramatiques majeures: Les Outardes, La Rosalba, Vous souv'nez-vous d'la Rosalba?, Délivrez-nous du mâle, Amen!
- 3 Voir R. Moody jr, Life After Life, New York, A Bantam Book, 1976, /édition originale 1975/.
- 4 Voir E. Kübler-Ross, On Death and Dying, New York, Macmillan Co., 1969; E. Kübler-Ross (ed.), Death: the Final Stage of Growth, Englewood Cliffs (New Jersey), Prentice-Hall Inc., 1975.
- 5 Voir K. Osis, Deathbed Observations by Physicians and Nurses, New York, Parapsychology Foundation, 1961.
- 6 Voir R. P. Crookall, Intimations of Immortality, Londres, James Clarke, 1965.
- 7 Cf. Platon, La République, traduction R. Baccau, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 379-386 (X, 614-621).
- 8 Cf. A. David-Néel, Immortalité et réincarnation, /Paris/, Editions du Rocher, 1978, p. 108-111.
- 9 Ake Hulthkrantz, The Problem of Christian Influence on Northern Algonkian Eschatology, dans SR 9/2, 1980, p. 171-174.
- 10 Voir H. Bergson, "Le rêve", /conférence de 1901/, dans Oeuvres, Paris, Presses universitaires de France, 1970, p. 878-897.
- 11 Cf. E. Hartmann, Biologie du rêve (Psychologie et sciences humaines), traduction H. Lejeune et M. Thielen, Bruxelles, Charles Dessart, 1970, /The Biology of Dreaming, 1967/, p. 269-270; également H. Ey et autres, Psychophysiologie du sommeil et psychiatrie, Paris, Masson, 1975, p. 76.
- 12 H. Ey et autres, Psychophysiologie du sommeil, p. 12.
- 13 Sans parler de certains détails fantaisistes, "Nicrotis" semble tenir lieu de "Nitocris" et la date 2390 pour Hatchepsout est beaucoup trop haute (p. 63). On donne habituellement quelque chose comme 1479-1457: voir Helck-Otto, Kleines Wörterbuch der Aegyptologie, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1956, sub voce.

- 14 "Le sentiment de flotter au-dessus du corps, la rencontre avec des parents défunts, de même que l'attitude sereine face à la mort, comptent parmi les thèmes constamment rencontrés par Moody" (M. Ebon, La Preuve de la vie après la mort, Montréal, Éditions Québecor, 1979, /traduction de The Evidence for Life after Death/, p. 44).

(Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, n^o 23, décembre 1981, p. 26-32.)

AUTEURS DE NOUVELLES

.

AU PAYS DE LA PEUR

Pierre-Paul Karch, l'auteur de Nuits Blanches¹, né à Saint-Jérôme (Québec) en 1941, fit ses études à Ottawa, puis enseigna pendant deux ans. Il poursuivit ensuite sa carrière universitaire à Toronto où on le trouve comme professeur, depuis 1967, au Collège universitaire Glendon.

Pour écrire Nuits blanches, qu'on annonce à plusieurs reprises comme des contes fantastiques, Pierre-Paul Karch a dû fréquenter Edgar Allan Poe et Rod Serling. Mais pourquoi remonter si haut? La vague actuelle prône le conte fantastique, comme le remarquait Lettres québécoises (n° 15, août-septembre 1979, p. 47-49) dans l'analyse des Contes de l'ombre de Daniel Sernine et de Rue Saint-Denis d'André Carpentier.

L'essentiel du conte réside dans l'extraordinaire, l'étrange, le merveilleux, qui produit l'étonnement, l'envoûtement, la locution "conte fantastique" semble bien tourner au pléonasmе. Cependant, le mot "fantastique" ajoute souvent une nuance d'ambiance maléfique qui le distingue du conte simplement extraordinaire. Le conte fantastique devient alors un conte plutôt "méchant", sournois, où l'on introduit des fantômes, des revenants; où les objets eux-mêmes, à l'instar des êtres humains, se vengent cruellement et sans raison apparente.

En fait, le sous-titre de Nuits blanches, sur la page de couverture, se lit comme suit: Contes. On peut les diviser en trois parties: les contes moralisateurs - les contes d'objets ou d'animaux malveillants - les contes de faits extraordinaires.

Parmi les contes qui suggèrent, non pas directement, mais indirectement, la vengeance du mal par le mal, le plus "beau" est sans doute celui qui s'appelle "Partie de chasse" (p. 19). On y voit que les abus criminels d'un marquis français en Louisiane, au XVIII^e siècle, lui attirent un autre exemplaire de la loi du talion. Ce conte s'apparente à l'histoire puisque les situations ne versent pas dans l'étrange, mais collent à la réalité palpable. Un autre conte redresseur s'intitule "La Bague" (p. 27). Gilles, le héros du récit, subit une terrible punition pour avoir ouvert le cercueil de son oncle et volé sa bague. Ici, le rêve l'emporte sur la réalité, tellement le châtimeut nous effraie. "En famille" (41), quant à lui, donne des indices évidents de sadisme. D'autres fois, avant d'entrer dans son récit, le conteur se veut d'abord historien sociologue, en formulant des considérations qui aideront à saisir la suite, par exemple "Le Marteau" (81). Mais de telles indications ne s'éloignent-elles pas du conte où la science ne doit pas trouver de logis?

On est loin du paradis terrestre quand les animaux se délectent à tuer les hommes ou quand les objets eux-mêmes s'animent possédés par un esprit de méchanceté. "Les Protéons" (45) montrent les fourmis mangeuses de voyageurs et se rassemblant ensuite par millions pour imiter la stature et l'apparence des mortels. Ainsi, elles trompent les hommes pour mieux les manger ensuite... même des centaines d'années après. Plus cruelle, "la Tablette de verre" (67) nous transporte dans un cauchemar: objet possédé (par qui?), elle tue deux hommes successivement. Heureusement que les dessins n'accompagnent pas des phrases du genre suivant: "Philippe se tortillait sur la pointe des pieds et criait à rendre l'âme en regardant ses poignets aller de droite à gauche dans un mouvement de scie sur le bord de la tablette." (69,) "Le Marteau" (81), hérité d'un antiquaire (Ah! Ces antiquaires qui recèlent tant de témoins inquiétants du passé!), manifeste la même cruauté pour ceux qui s'en servent.

D'autres contes, enfin, donnent des faits drôles ou inquiétants qui pourraient reproduire la réalité. "L'Institut Carter" est l'histoire d'un psychiatre qui constate avec stupeur que les dossiers de ses patients, signés de sa propre main (ou de la main d'un autre, mais qui?), ordonnent des remèdes qui conduisent au suicide (Vraiment, les psychiatres ont mauvaises presse dans la littérature franco-ontarienne, ne serait-ce que dans les pièces de théâtre!). Plus dans la tradition de l'insolite, apparaît Satan dans "le Vestibule de la mort" (13): on sait que les récits sur les démons abondent dans la littérature canadienne. Deux autres contes pourraient être de simples récits. Le premier, intitulé "Solange" (55), montre que l'art vient plus de l'âme que de la technique. Le second, "Le Docteur Ti-Hi" (61), brosse la silhouette d'un médecin de campagne original et fruste. Après avoir coupé le bras gangréné d'un patient et causé involontairement sa mort, Ti-Hi l'accompagne en riant au cimetière.

Dans tous les contes de Nuits blanches, Pierre-Paul Karch sait maintenir ce qui constitue l'essentiel d'un récit: l'intérêt. Le style, sans être recherché, reste juste, varié, parfois pittoresque. Il a vu, en Louisiane, "une route \sphericalangle ... \sphericalright bordée par ces géants écrasés par la chaleur que sont les chênes splendides de la Louisiane" (25). Il a vu que le mobilier de la bibliothèque de Philippe "était un ramassis de tout ce qui était en disgrâce dans la maison" (67). Il sait répéter, d'une façon lyrique, les mêmes membres de phrase qui font penser à l'entrée solennelle d'une symphonie classique, par exemple dans "la Chambre" (75). Ce mariage étrange du macabre et de la poésie ne laisse pas d'impressionner. Enfin, comme les conteurs actuels, l'humour n'est pas étranger au récit. Ainsi, il fait sourire, en parlant de Philippe qui vient de s'infliger une entaille à la racine du pouce: "Si Marie-Anne (sa femme) avait été présente, c'est sûr qu'il aurait juré, mais, seul, Philippe était plein de réserve." (68) L'humour dans un conte demeure d'un emploi délicat: ne tend-il pas à le détruire?

Nuits blanches rentre dans l'arsenal des contes universels; il n'est pas spécifiquement franco-ontarien. Le trait commun de tous les récits rejoint la croyance universelle en la présence de puissances occultes,

souvent maléfiqnes. Dans les Lettres québécoises, plus haut citées, Norbert Spohner aime à rapporter le mot amusant de Madame Du Deffand: "Si je crois aux fantômes? Bien sûr que non!... Mais j'en ai peur."

Paul GAY

1. Pierre-Paul Karch, Nuits blanches, contes, Sudbury, Editions Prise de parole, 1981, 102 pages.

(Le Droit, 15 mai 1982, p. 28.)

L'AUTRE SOLEIL

Les vacanciers de la dernière heure, ceux qui lisent encore, sont entrés dans les bibliothèques d'Ottawa, de Hull, de Québec et de Montréal. Ils sont pressés. Tiens, un autre livre de nouvelles de Kattan. Parfait! Douze récits courts. Un par jour. A lire sur la plage, entre deux baignades, ou, sur la galerie du chalet, entre deux ondées. Le Sable de l'île, n'est-ce pas là un titre enveloppant et chaud, prometteur de ces rêves d'amour ou de volupté que l'immortel marchand distribue toujours à ceux qui savent l'invoquer? La couleur bleue de la couverture annonce la grande paix des nuits et des songes...

La paix? Attention. Qu'est-ce que cette double face d'un Janus androgyne qui se scinde pour que s'ouvrent les célèbres Portes? La guerre est-elle déclarée? D'où vient l'ennemi? Quel est son nom? Il a la couleur terne des grains qui glissent, monotones, dans le sablier. Il est tenace, silencieux; presque sournois, derrière le double visage qu'il se donne: le jour, la nuit, le jour, la nuit... Toujours. Il s'appelle le temps. C'est lui qui, dans l'univers de Kattan, s'immisce entre l'homme et la femme, les éloigne l'un de l'autre et les garde pourtant liés l'un à l'autre. Car le temps s'appelle aussi mémoire, passé, jeunesse, maladie et vieillesse. Il s'infiltré partout. L'un de ses visages danse comme la vie; l'autre, comme la mort, se tient en repos.

Ces dieux en péril

Douze nouvelles. Douze heures détachées de la face sombre du jour. Les époux ou les amants tournent lentement la tête l'un vers l'autre. Ils aiment la solitude et ils en ont peur. Ils essaient de réinventer le long "chemin du désir". Ben croit un instant qu'il peut s'engager sur la Pente, reprendre la toujours attirante et inaccessible Sabrina, mais "dans un lointain passé"; Mordecai refuse de garder les Yeux fermés plus longtemps et cherche à surprendre le visage caché de Ruth. Toute Une nuit de tempête, Nina regarde dormir son idole. Que restera-t-il du dieu de son adolescence entre les draps froissés du nouveau jour qui commence? Pour l'Amour du cinéma, Luc et Valentine se rencontrent dans l'obscurité, devant le grand écran. Lui analyse, dissèque, compare; l'autre rit, pleure, désire. Il a peur de la vie. Il poursuit une ombre, tandis que s'échappe la proie. Dans Une fin, Jacqueline réussit à prendre Roger dans son filet de coquetterie; l'amant n'est pas dupe: que le filet se referme au plus tôt! Entre les bras de

cette femme lucide et mesquine, l'homme vieillissant est quand même à l'abri des griffes de la solitude. Un jour, qui n'est pas si loin, la mort le délivrera, comme le mari disparu, de l'une et de l'autre. Au cours de la Fête, Simon découvre le visage de l'épouse, de la mère et de la fille sous le masque de sa maîtresse. Cette autre face de Leslie lui semble médiocre. Saura-t-il lui remettre son masque et réinventer la déesse? Alain et Nicole sont "sans défauts et sans qualités": ils peuvent s'approcher l'un de l'autre sans danger. D'autant plus que les Enfants, qui les aiment encore, même dans l'absence leur servent à tous les deux de boucliers.

Ces créatures désemparées

Mais les enfants finissent par grandir et gagnent à leur tour l'île solitaire. L'amour peut-il surgir du sable tiède, comme les châteaux de l'enfance? "Le soir venu, le flot l'emporte, ainsi que le disait la chanson: ce château ne dure qu'un jour." Heureusement, Flora aime son chat et Cléopâtre, le Gardien, veille sur Flora. Eve, la nièce de quinze ans, peut bien venir. Sa pauvre petite présence ne dérangera pas les habitudes de cette maison et de cette solitude défendue par les griffes d'une inconscience égoïste et d'un instinct ombrageux. Pour retrouver l'insouciance de leur vie de garçon, Félix et Max vont à la Pêche. Deux fantômes qui ont survécu à l'amitié. Deux reflets vacants en quête d'un miroir. Clara se croyait unique et irremplaçable et voilà que le Déménagement est décidé. Comment peut-on la mettre à la porte, alors qu'il n'y a que "de l'amour dans son coeur" pour Ernest, son père, pour Serge, son demi-frère, et même pour sa belle-mère Maggy? Edna, quant à elle, n'est plus une enfant, mais elle rentre au bercail de la famille, à quarante ans. Pendant la longue absence de la Fille, Edgar, son père, a pris toute la place. Père, époux, enfant, il ne se laissera pas déposséder par cette étrangère. Le Secret du ministre Martin Denis? Chut! Il est bien gardé. A chacun de le découvrir.

Ce créateur vigilant

Une fois lesté de tout le Sable de l'île, le sac de voyage risque de blesser profondément l'épaule du vacancier. Faut-il permettre aux préoccupations quotidiennes de venir obscurcir le beau ciel de l'oubli? Et pourquoi pas? La lucidité aussi est tonifiante et brûle doucement, comme un soleil intérieur. Offrir un refuge aux pauvres dieux en péril de Kattan comme à ses créatures désemparées, c'est du même coup élargir l'accès de son propre esprit et de son propre coeur et compromettre ce faux sommeil qui porte le masque de la paix. D'ailleurs, les insulaires de Kattan ne sont pas des inconnus. Quand il joue avec le sable des mots, le romancier a l'air d'inventer des figures et des formes nouvelles. Qu'il souffle sur elles et elles se mettent à vivre, à aimer et à souffrir. Il se retourne. Où sont-elles? La plage est déserte; le sable, immobile, comme au premier jour. Là-bas,

la foule paraît subitement plus dense et plus grave, comme si chaque homme, et chaque femme, se promenait avec son double.

Gabrielle POULIN

Naïm Kattan, Le Sabte de l'fle, nouvelles, coll. "L'Arbre", Montréal, HMH, 1981, 223 p.

(Le Droit, 22 août 1981, p. 18.)

ROMANCIERS

LE ROMAN FRANCO-ONTARIEN

Lors d'une conférence donnée à l'Université Laval, le 5 décembre 1904, à l'occasion de la séance publique annuelle de la Société du Parler français au Canada, Mgr Camille Roy, en intitulant sa causerie "La Nationalisation de la littérature canadienne", reprenait simplement le mot d'ordre de James Huston, en 1848: "Il faut nationaliser notre littérature." James Huston, d'ailleurs, coiffait ses quatre volumes du titre révélateur de Répertoire national.

Grâces soient rendues aux romantiques d'avoir trouvé qu'en dehors de l'homme universel, celui de la Grèce et celui des oeuvres de Racine et de Molière, chaque pays s'exprimait avec ses particularités, effet de sa propre image.

C'est pour cette raison que "le digne Mgr Camille Roy" - comme disait le chanoine Groulx qui ne l'aimait pas - dénonce les compatriotes canadiens qui copient servilement les écrivains de France. Il s'écrie: "Nous ne sommes pas des écrivains français égarés sur les bords du Saint-Laurent" (cela contre Crémazie), même s'il n'est pas question de parler une langue autre que celle de La Fontaine. D'ailleurs, "l'âme canadienne-française est assez éloignée de l'âme française du XX^e siècle".

Canadiens français, "il ne faut pas perdre conscience de notre vie propre". Nous devons développer ici une littérature originale, dans une grande connaissance de soi, unis à la France chrétienne d'avant la Révolution. "Il faut nationaliser nos esprits."

C'est ainsi qu'a grandi la littérature dite d'abord canadienne et maintenant québécoise dont personne aujourd'hui ne nie l'existence ni la valeur.

Soixante-treize ans plus tard, M. René Dionne, alors directeur du Département des lettres françaises de la Faculté des arts de l'Université d'Ottawa, lançait un cours sur la LITTÉRATURE OUTAOUAISE ET FRANCO-ONTARIENNE pour les étudiants du baccalauréat général. A l'instar de Camille Roy, René Dionne répondait avec perspicacité aux besoins culturels de la région de l'Outaouais et de tout l'Ontario français.

* * *

Mais qui est Franco-Ontarien?

Dans l'introduction du volume IV de son anthologie, intitulé Pour se faire un nom, Yolande Grisé a tenté une définition: "Nous considérons que relèvent du domaine littéraire franco-ontarien:

a) Les textes dont les auteurs sont nés en Ontario (p.e. Les Pays étrangers de J. Ethier-Blais qui vient de paraître).

b) Les textes dont les auteurs ont vécu en Ontario et dont la création littéraire est liée de quelque manière à leur vie en Ontario (p.e. Gérard Bessette).

c) Les textes qui traduisent quelque aspect de la réalité franco-ontarienne, de quelque auteur qu'ils soient, même si celui-ci n'est pas né ou encore n'a pas vécu en Ontario." Encore une fois, notre choix s'accomplit généralement plus en fonction des oeuvres que des auteurs.

De toute façon, nous sommes actuellement en période d'exploration.

* * *

Mais qui est Franco-Ontarien?

Les grands livres d'histoire actuels de la collection "L'Ontario français": L'Ontario français, historique, de Robert Choquette; L'Ontario français par les documents, de Gaetan Vallières; Toponymie française en Ontario, d'André Lapierre; L'Ontario français par l'image, de Jacques Grimard; La Voix de l'Ontario, de Gaetan Vallières et Pierre Savard; Atlas de l'Ontario français, de Gaetan Vallières et Marcien Villemure; L'histoire en deux volumes des écoles françaises de l'Ontario, d'Arthur Godbout; la Bibliographie analytique de l'Ontario français, de Benjamin Fortin et Jean-Pierre Gaboury, - tous ces livres jettent une lumière singulière sur le Franco-Ontarien et décrivent un être spécial: le Canadien français de l'Ontario, façonné par ses joies, ses souffrances, ses combats.

* * *

De ces ouvrages, M. Sylvestre m'a demandé de vous parler du seul roman, en excluant les deux genres cousins: le conte et la nouvelle qui nous entraîneraient trop loin.

Après le roman de Remi Tremblay, Un revenant (1894) qui traite de la guerre de Sécession, il est relativement facile de diviser les romans de l'Ontario. Les uns parlent longuement d'Ottawa; les autres, plus poétiques, de la forêt ontarienne; quelques-uns enfin évoquent des drames psychologiques.

Dans les romans où l'action se passe à Ottawa, Ottawa est considéré non pas comme une ville avec ses coutumes particulières, mais comme la capitale du pays confédératif, comme le microcosme du Canada, centre de conflit des races et des provinces.

Au peuple canadien qui s'interroge sur son avenir, Jules-Paul Tardivel, propose, dans Pour la Patrie (1895), la solution du séparatisme. Le futur Etat canadien-français, nouvelle république catholique de la

Nouvelle-France, doit se séparer du Canada anglais protestant (on voit ici la division simpliste des Tardivel et des Bourget: tout ce qui est anglais est protestant - tout ce qui est catholique est français) et prendre la religion catholique comme seule religion officielle. L'ennemi de ce voeu patriotique est Ottawa, cette capitale tout entière entre les mains de la Franc-Maçonnerie, secte secrète que Tardivel voyait partout. Ce désir de sécession ne correspond qu'en partie au séparatisme de René Lévesque, puisque Tardivel ne peut concevoir la langue française sans la foi catholique.

Mais l'ouvrage qui, vingt-sept ans plus tard, en 1922, remuera profondément l'opinion canadienne, c'est l'Appel de la race de Lionel Groulx.

La thèse de ce livre tend à démontrer que les mariages mixtes, c'est-à-dire entre Canadiens et Anglais, divisent les enfants, détruisent l'intimité du foyer, finissent par séparer les époux et tournent, en fin de compte, à la destruction du français dans l'Ontario. Le Canadien français, Jules de Lantagnac, grand avocat d'Ottawa, marié à une riche Anglaise, l'a appris à ses dépens.

Ce livre de l'abbé Groulx, très cérébral, lutte d'idées, écrit dans un style parfait, truffé de considérations sociales et raciales très discutables, évoque les grands débats autour du Règlement XVII, en particulier l'intervention dramatique de Wilfrid Laurier en faveur des Franco-Ontariens, au Parlement d'Ottawa (alors au Musée Victoria) du 9 au 12 mai 1916. Ce livre, qui a suscité tant de débats, défend une idée très simple et très forte à la fois, qui s'enfonce comme un "coin de fer" (premier titre de l'Appel de la race) dans la tête du lecteur. Qu'on le haïsse ou qu'on l'aime, le lecteur ne peut rester indifférent devant des affirmations de cette sorte (et elles abondent dans le livre): "Nul ne peut porter dans son âme l'idéal de deux races!"

Nous mentionnons simplement le roman de Charlotte Savary, Le Député (1961), où un député canadien-français trahit la cause canadienne, et celui de Marie-Rose Turcot, Un de Jasper (1933) où l'auteur n'approfondit pas l'âme de ses nombreux personnages qui font la navette entre Jasper Park et les scandales du Parlement.

Ottawa, ma chère! (1982) de Madeleine Vaillancourt, ne prend pas Ottawa au sérieux. C'est "un livre, écrit l'auteur, distrayant et mouvementé, un livre pour oublier les tracasseries quotidiennes". Le roman gravite autour d'un nommé André Pagé, escroc de haute classe, qui mène tambour battant tout un orchestre de complices plus ou moins conscients de leur collaboration frauduleuse. Les intrigues rebondissent à longueur de pages, se font, se défont, laissant le lecteur esbaudi devant des prouesses esbroufantes et époustouflantes. Mais, ces voleurs ne sont pas bien méchants; ils ne nous font pas peur.

Madeleine Vaillancourt ironise à plusieurs reprises sur la circulation dans la capitale, sur les parkings, sur Rockliff, sur les fonctionnaires, leurs rêves et leur snobisme. Ottawa, ici, fait plutôt carte postale, ou plutôt il n'est qu'une occasion d'humour de la part d'une excellente journaliste.

* * *

Quittons maintenant l'atmosphère irrespirable d'Ottawa, "tout infestée de démons" comme dirait Tardivel, et gagnons le grand air, la forêt, les lacs et les mystères des sous-bois.

Avec les VOYAGEURS D'ABORD!

Dans Les Engagés du grand Portage (1938), la science de Desrosiers (qui travailla longtemps au Droit d'Ottawa) est remarquable. Mais rapidement, l'imagination de l'auteur la transforme: à la réalité succède le vraisemblable. L'auteur avoue avoir lu deux cents volumes avant de rédiger son livre dont une grande partie se passe en Ontario. Tout au long du livre, la lutte sourde entre Louison Turenne et Nicolas Montour est le lien ténu qui unit les événements. Nous apprenons la rivalité, dans l'immense Canada, entre les Compagnies d'exploration; le commerce des pelleteries vers 1800; les moeurs des "engagés"; la vie des Indiens et leurs coutumes ancestrales; les abus de l'eau-de-vie, etc. Le tout dans un vocabulaire précis et somptueux. Les Engagés du Grand Portage reste notre meilleur roman historique canadien. Sa sécheresse vient peut-être du manque total de femmes dans ce récit.

C'est sous un horizon moins vaste, mais tout aussi tragique, que Maurice de Goumois, un Français, écrit en 1954 François Duvalet. Une bonne part d'autobiographie se trouve dans ce roman. Maurice de Goumois émigra au Canada en 1920 dans la région de Chapleau (ville où repose le corps de Louis Hémon, son compatriote, l'auteur célèbre de Maria Chapdelaine). Double romanesque de Maurice de Goumois, François Duvalet, Français, cherche du travail dans la même région de Chapleau. Mais, au lieu de connaître la richesse promise par la publicité mensongère, il vit misérablement de toutes sortes de métiers pendant la crise de 1929. Après seize mois d'une existence très dure, la chance lui sourit enfin à Toronto, "la Carthage des Grands Lacs".

François Duvalet est un roman extraordinairement vivant par la multiplicité des personnages de toute race et de toute langue, riche par son style évocateur. Il est pénible de penser que ce livre a presque passé inaperçu en 1954. Chapleau et sa région ont ici leur modèle et leur ami.

Sur un ton plus souriant, Mariline, pseudonyme d'Aline Séguin, avait écrit, dix ans plus tôt, le Flambeau sacré (1944), où elle reprend la thèse de l'abbé Groulx. La famille des Tranchemontagne restera fidèle à la CAUSE, même si le fils aîné, Paul, et Laurette, l'aînée des filles, veulent épouser, le premier, la belle Irlandaise Mollie O'Hara, la seconde, le bel Irlandais Dick. Le Flambeau sacré est l'Appel de la race du peuple. Groulx bâtit son livre sur des idées, Mariline sur des amours. Mariline est lourde quand elle parle "ex professo" de l'union des races, légère quand elle les montre au feu de l'action et de l'amour. Ce roman tend vers le vaudeville. Mariline a rendu détestables à souhait les partenaires irlandais. Que serait-il arrivé s'ils eussent été sympathiques?

Les moeurs de la région du Nipissing, la langue populaire avec sa beauté et ses images, la vie en un mot, plaisent au lecteur, malgré qu'on en ait.

Plus récemment, Doric Germain écrivait la Vengeance de l'original (1980), roman de chasse, de pêche et d'or, où abondent les scènes folkloriques de la région de Hearst.

Sur l'intelligence des castors, sur la chasse qui permet à l'homme de se mesurer à la nature, sur la pêche des truites, sur la façon de préparer un lit de branches de sapin, de conduire un canot, de chauffer une tente la nuit, Doric Germain nous donne les renseignements les plus précis. La partie la plus intéressante du livre est celle qui décrit longuement la cueillette de l'or dans les rivières, le creusage d'un canal, le lavage du gravier. Du style, on doit reconnaître le pittoresque et les images abondantes. De plus, comme dans Forestiers et voyageurs de Joseph-Charles Taché, les mots du cru, expliqués d'une façon précise, nous plongent dans le milieu nord-ontarien, ce milieu qu'on retrouve dans le Trappeur du Kabi (1981).

Mais ce sont les Chroniques du Nouvel Ontario (1981) d'Hélène Brodeur qui restent le document le plus beau du Nord de l'Ontario, en même temps qu'une intrigue très romanesque, grouillante de personnages de toute race et de toute langue, jette le lecteur dans un suspense continu.

Expression du Nouvel Ontario, Chroniques abondent à chaque page de traits de moeurs bien caractérisés, dominés par la recherche de l'or. Ce qui plaît, c'est la continuelle harmonisation du style et du sujet. Que de descriptions pittoresques de la nature! Que de narrations vivantes! Quelle force par exemple pour décrire le terrible incendie de forêt de juillet 1916! Les chapitres XXIII et XXIV tiennent de l'Apocalypse.

Des prêtres, bien du Nord, comme le Père Paradis, débrouillard et dévoué - comme le Père Mercier, bon vivant, ne ressemblent pas au prêtre français importé, Antoine d'Argent, curé de Sesekun, dont le renoncement, la piété et l'héroïsme au service de ses paroissiens font oublier ses homélies inadaptées.

Quant à Alexandre Sellier, le personnage principal, grand séminariste à la recherche de son frère François-Xavier perdu dans l'incendie de 1911, sa vocation sacerdotale nous laisse songeurs. Tout au long du roman, la réalité attaque la décision du curé Courtaud qui a décidé de la vocation d'Alexandre: les scandales du monde, les appels de la chair, les prétextes subtils de dévouement qu'Alexandre s'invente pour rester près de Rose Brent, l'Anglaise bien-aimée qu'il a enlevée à son époux légitime, finissent par avoir raison de ce grand gars bien bâti. Son voeu, pendant le titanesque incendie de 1916, de reprendre la voie missionnaire, le rachète d'une certaine façon. Mais le tiendra-t-il? Le tome II des Chroniques nous le dira peut-être.

Enfin, un roman qui se rapproche de ceux que nous venons de décrire est Temps Pascal (1982) de Daniel Poliquin, fils du si regretté Jean-Marc Poliquin. Daniel semble avoir construit son oeuvre sur le modèle du "nouveau roman". Mais alors que cette méthode peut donner des chefs-d'oeuvre dans l'évocation du subconscient (p.e. Kamouraska d'Anne Hébert), elle s'avère douteuse dans le rappel de faits historiques - comme la grève de Sudbury - où personnages et événements se bousculent entre eux comme les vagues de l'océan.

Dans un style vivant, alerte, humoristique, domine la figure de Médéric Dutrisac un dur qui se dresse contre les Anglais du temps du Règlement XVII et contre les lâchetés du clergé catholique accusé d'avoir pactisé avec l'Anglais. Daniel Poliquin prend ici le contre-pied des historiens cités plus haut qui, au contraire, félicitent les prêtres catholiques d'avoir défendu leurs compatriotes.

* * *

Après tous ces récits du milieu ontariois, avons-nous des romans de drames personnels? Très peu. Une littérature qui défend son existence collective s'intéresse difficilement aux épreuves intimes individuelles.

En fait, que voyons-nous?

Tout d'abord, nous manque un manuscrit de Louis Fréchette intitulé Les Fiancés de l'Outaouais, brûlé dans l'incendie de Chicago, Serait-ce méchanceté de ma part de soutenir que le plagiaire de Victor Hugo a pu reproduire à sa façon les Fiancés de Manzoni, écrits en 1827?

Très personnel pour sa part, le roman de Louis Bilodeau, Belle et grave (1963), ressemble à un feuilleton de journal populaire et romantique. L'auteur a voulu écrire un roman chrétien où le bonheur s'acquiert après moult épreuves, où enfin l'union des amants se fond dans l'Eucharistie.

Les grands ouvrages psychologiques arrivent avec Gérard Bessette et René Champagne.

L'un des plus grands écrivains de notre temps, Gérard Bessette avouait dans le Droit du 15 décembre 1979: "Vous pouvez écrire que je suis en quelque sorte un écrivain franco-ontarien... Après tout, c'est normal, puisque j'habite Kingston depuis des années."

C'est en Ontario que se joue le drame de l'Incubation (1965), "intensité frénétique... pour voir clair dans le brouillamini d'une aventure troublante", avoue son critique et ami, Réjean Robidoux. C'est en Ontario que se situe le roman intitulé Le Semestre que Yolande Grisé présente ainsi: "Le Semestre se déroule à Narcotown, petite ville universitaire ontarienne (Kingston) où la vie d'Omer Marin, professeur las, malade, vieillissant, connaît au seuil de la retraite, une étrange aventure amoureuse qui l'unit, le temps d'un semestre, à l'une des

étudiantes, Sandra Karolanski. La libre allure du récit cherche à traduire ce "flux de la conscience" mis en vogue par des écrivains tels que James Joyce et Virginia Woolf, deux romanciers de langue anglaise plus intéressés par l'analyse et l'introspection que par l'action."

Dans les volumes I, II, et III de Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne, on trouve sept articles très pertinents de Réjean Robidoux sur l'écrivain si sympathique Gérard Bessette.

C'est la psychologie de tout un peuple, le heurt de la tradition et du progrès, que le jésuite René Champagne montre dans Dodécaèdre ou les Eaux sans terre (1977).

Il s'agit d'un village très renfermé sur lui-même qui, tout d'un coup, s'ouvre au monde moderne et devient rapidement, grâce à l'habileté de Starèdre, la glorieuse ville de Gloripolis. Mais, alors que tout a changé, alors qu'on a détruit la SOURCE, les gens ne sont pas heureux et meurent d'ennui. Dodécaèdre, un fervent de la source, assiste impuissant à tous ces changements.

Plusieurs critiques ont tenté une explication de ce "conte savant". Unanimes à louer la pureté du style, ils ont cherché la possibilité d'une multiple interprétation du livre. Il semble clair cependant que la SOURCE, la fameuse SOURCE, c'est la TRADITION. Conclusion? On a tout changé. Pourquoi, grands dieux, puisqu'on n'est pas plus heureux, au contraire?

* * *

Au terme de ce "long narré", comme dirait Rabelais, il est évident que le seul chapitre du roman ontariois, même s'il comprend quelques titres de réelle valeur, ne peut pas constituer à lui seul une littérature ontarioise. Il faut y ajouter les autres genres littéraires où brillent beaucoup des nôtres:

- L'histoire: nous avons cité les grands noms plus haut auxquels il importe de joindre les auteurs de monographie comme Georgette Lamoureux.

- La critique littéraire avec Séraphin Marion, Jean Ménard et Jean Ethier-Blais.

- La poésie, comme une reine, avec ses suivants et suivantes: Jean Ethier-Blais, Jean Ménard, Réginald Bélair, Robert Dickson, Jean-Marc Dalpé, Guy Lizotte, Jocelyne Villeneuve, Thérèse Tardif, Gaston Tremblay, Richard Casavant, Danielle Martin, Cécile Cloutier, Andrée Lacelle, Patrice Desbiens.

- Le Folklore de la région de Sudbury, chansons et contes, retrouvé et patiemment conservé par le Père Germain Lemieux, jésuite.

- Le conte, avec Claude Aubry et Marie-Rose Turcot, sans oublier le plus ancien, encore méconnu, Régis Roy (+1944).

- Le théâtre ontariois, essentiellement communautaire et création collective et musicale, avec des metteurs en scène de grand talent comme Brigitte Haentjens et des artistes comme l'ancêtre Armand Leclair et les dramaturges actuels: Jean-Marc Dalpé, Jacqueline Martin, Sylvie Trudel, Robert Marinier, Pierre Pelletier, les comédiens de la Corvée, et surtout André Paiement, mort tragiquement.

Alors, on est en droit de conclure que la littérature ontarioise, très souvent éditée par les Editions Prise de Parole de Sudbury, vit de plus en plus de sa vie propre et intense. Elle ne vivotera pas, ELLE VIVRA!

Paul GAY

(Causerie donnée aux membres de la Société des écrivains canadiens (section d'Ottawa-Hull) le 6 février 1983, à l'Institut canadien-français d'Ottawa.)

D'EXIL ET DE PATRIE

L'auteur de l'Incubation et du Semestre a élu domicile et vécu en Ontario, on peut dire, en continuité, depuis 1958 jusqu'aujourd'hui. Les trois années scolaires qu'il a passées à Québec ou à Montréal (1966-1967, 1969-1970, 1974-1975) — dont la première surtout avait été entrevue au départ comme un transfert décisif — n'auront été, tout compte fait, que des absences provisoires. En réalité la permanence ontarienne se trouve être dans le devenir bessettien la dernière étape (définitive?) à la fois d'un écart et d'un rapprochement par rapport au Québec, car avant de venir à Kingston il avait séjourné trois ans (1946-1949) à Saskatoon, un an (1950-1951) à New York et sept ans (1951-1958) à Pittsburgh. Au total, il a donc jusqu'à présent vécu plus de la moitié de sa vie (32 années sur 62) hors des frontières de la patrie première, ayant cédé, comme dit le personnage du Semestre "à l'appel-de-l'exil ou désir de fuite (comment savoir comment éclairer cette lanterne vacillante remontant au moins à la rupture-éclatement de /son/ infantile weltanschauung et de /son/ déménagement prépubertaire à Montréal /.../)" (Sem., p. 178).

Ce long séjour à l'"étranger", on a commencé de l'appeler son "exil". A ma connaissance, ce sont les interviewers de Québec littéraire, I, publié en 1974, qui les premiers parlent ainsi. G. Bessette sera plus réticent à désigner ainsi sa situation; en fait il n'emploiera ouvertement le terme qu'au stade de Mes romans et moi (écrit en 1977-1978), et il le mettra entre guillemets (Mes romans, p. 123). C'est Omer Marin, son alter ego du Semestre, qui utilisera finalement le mot en y joignant les nuances explicatives du point de vue proprement bessettien.

Je ne crois pas quant à moi que G. Bessette, du fait de son éloignement du Québec, ait éprouvé ce qui peut être un véritable sentiment d'exil avant le milieu des années 1960. Si je me mets dans sa peau, comme on dit, je pense qu'il s'est même trouvé longtemps plutôt heureux d'être en dehors. Il échappait de ce fait aux légendaires contraintes de la religion traditionnelle, du rigorisme janséniste, du duplessisme, jouissant d'une liberté totale, lui que le puritanisme "WASP" ne concernait absolument pas. Il n'avait du reste jamais été porté sur le nationalisme, même s'il reconnaissait Lionel Groulx pour son maître, au temps de ses études universitaires et après. Il se permettra certes plus tard, en classe, de "rares incursions-digressions politiques" (Sem., p. 269), mais il n'est pas exagéré d'affirmer que, pendant bien longtemps, ne lui importaient guère (outré, naturellement, la bonne vie) que l'art et la

littérature. Au début des années 60, il a perçu le problème canadien depuis son poste en retrait au Canada anglais, et je croirais qu'a pu jouer sur lui une certaine "influence", par exemple, d'amis "Canadiens" comme Glen Shortliffe, son collègue professeur de français à Queen's, francophile reconnu et l'un des citoyens de Kingston-la-loyaliste "qui a le plus contribué à la bonne entente entre les deux principaux groupes linguistiques du pays" (dixit G.B. dans l'éloge funèbre de son ami en 1969: "In Memoriam, Glen Shortliffe, 1913-1969", dans Queen's Quarterly, Autumn 1969, p. 563). C'est pourquoi, lorsque la revue Liberté avait voulu consacrer un numéro spécial au séparatisme, en 1962, G. Bessette, nageant à contre-courant, s'y était opposé et s'en était expliqué dans un article intitulé "Dissidence..." (Liberté, n° 21 (mars 1962), p. 127-132). Les remous du Québec cependant ne le laissent pas indifférent, puisque, aussi bien, avec des livres comme le Libraire, par exemple, grâce à qui "la parole vient au pays du silence", lui a-t-on fait entendre (voir l'article de Jacques Allard dans les Cahiers de Sainte-Marie, n° 4, avril 1967), il n'a pas peu contribué à une certaine émancipation générale.

Pour la première (et unique) fois de sa carrière, le professeur G. Bessette (déjà, à l'époque, l'auteur de quatre romans, dont deux — le Libraire et l'Incubation — ont connu beaucoup de succès) enseigne toute une année scolaire dans une université québécoise, en 1966-1967: il est à Laval, Sainte-Foy, Québec. Son statut est celui de professeur invité, avec une offre de continuer ensuite à demeure comme professeur régulier. Par prudence, il s'est fait mettre en congé, plutôt que de démissionner, à Queen's (où on le remplace provisoirement par François Hertel, rapatrié pour l'année), mais le dessein avoué de G. Bessette au départ était bien de rentrer au "pays" (c'est-à-dire au Québec) pour de bon. Or il ne mit pas grand temps à changer d'idée, puisque, après quelques semaines seulement d'année scolaire, il avait déjà pris la décision ferme de revenir à Kingston l'année suivante. (Personnellement, j'ai été mis au courant de toute l'affaire par G. Bessette lui-même, au moment du fameux colloque Nelligan à McGill, en novembre 1966; j'ai de bonnes raisons de m'en souvenir.)

Ici il faut prendre au pied de la lettre et l'appliquer à l'auteur la relation de l'expérience lavalloise que donne Omer Marin dans le Semestre, écrit une douzaine d'années plus tard:

[...] jamais [il] ne s'était plus viscéralement rendu compte de la dualité schizophréneuse de son pays qu'au cours de l'année où professeur à Laval P.Q. il avait troqué ses anglotes [c'est ainsi qu'il désigne ses étudiantes kingstoniennes, dans le roman] pour des étudiants canadiens-français en passe de s'appeler Québécois et prompts à projeter sur lui leur hargne antiparentale antiestablishment ou antitout, contristes jusqu'à la moelle c'est-à-dire jusqu'à l'inconscient — à quelques exceptions près [...] (Sem., p. 269.)

Ce séjour à Laval fournit au Semestre l'un de ses thèmes lancinants: ayant "été ce que les anglos appellent a comedy of errors", il n'est pas étonnant qu'il ait laissé à Omer Marin-Gérard Bessette "une impression d'irréalité onirique" et que, "mi-exilé dans sa drôle de province-Etat", le prodigue à peine de retour au Québec ait passé une longueur d'année à se demander: "Suis-je ici parmi les miens dans ma patrie?" (Sem., p. 270).

Certes les difficultés de cette "drôle de frustrante année instructive" ne sont pas uniquement (et peut-être pas d'abord) reliées à l'effervescence politique. Le professeur, qui, au surplus, donnait éperduement dans la psychanalyse freudienne, "s'était senti en présence d'une nouvelle race-génération et leurs "échanges", reposant avant tout sur la projection mutuelle /ils/ s'étaient séparés comme deux imagos" (Sem., p. 71). En somme, il prenait conscience de ce que "les anglotes étaient beaucoup moins malicieuses-agressives que les Québécois(es) dont certain(e)s du temps qu'il fantasmait tout haut dans les amphis lanalois lui avaient décoché quelques flèches (à lui ou à leur imago parentale) sans doute parce qu'ils ou elles avaient collectivement plus souffert que les anglotes bien tranquilles lesquelles se montraient (peut-être) douces et délicates à son égard parce qu'elles ressentaient (comment savoir) à l'égard des Canayens ou Québécois une espèce de culpabilité" (Sem., p. 73).

Les raisons sont multiples, mais le fait est incontestable: il s'était donc senti "plus dépaysé dans ce milieu qu'à Narcotown /c'est le nom gentil — littéralement: ville de l'engourdissement — qu'il donne, dans ses romans et dans la réalité, à Kingston, Ontario/ peut-être surtout à cause de l'organisation des études /.../ mais était-ce bien à cause de cette bizarrerie-absurdité que Marin avait douze mois plus tard retransporté ses pénates à Narcotown? n'était-ce pas plutôt parce que la tension la nervosité ambiantes /.../ auraient marqué la fin de sa carrière littéraire (mais comment savoir comment être sûr)?" (Sem., p. 78-79).

Alors que, en 1958, l'installation à Kingston (Ontario) de l'homme venant de Pittsburgh (Pennsylvania) ressemblait à un rapprochement du Québec, c'est décidément un écart que représentait, en 1967, le retour à Narcotown. De ce moment date une attitude, qui se révélera définitive, non certes de "Canadien errant", mais, à coup sûr, de "Québécois hors Québec". Quand le romancier passe à Montréal son congé sabbatique de 1969-1970, le séjour québécois a bien quelque chose de "nécessaire", mais il est vécu tout au long comme "transitoire". Il en ira de même en 1974-1975, et jusque dans l'achat d'une petite maison-pied-à-terre à Montréal (quartier Hochelaga) en 1975: la participation de G. Bessette à la "vie" québécoise — commerce (au sens figuré du terme) assidu avec les parents, les amis, les écrivains, les éditions, les revues... — se concrétise dans un mode de visites plus ou moins étendues: "quelques sporadiques incursions à Montréal cet autre milieu

étranger où je n'entretiens que d'anémiques-épidermiques relations" (Sem., p. 258).

A la question que lui posait la revue Québec français (numéro de décembre 1980, p. 35): "Est-ce que le climat politique, social et intellectuel du Québec a entraîné votre "exil"?", G. Bessette répond:

- J'en suis venu à me demander si je n'avais pas une "vocation à l'exil" [...]
- Par rapport au Québec comme par rapport à presque tout, je pense que j'ai des sentiments ambivalents et peut-être ai-je toujours eu des sentiments ambivalents à l'égard du Québec. Ça veut dire: à l'égard du milieu, à l'égard de mes parents aussi. Nous avons tous des sentiments ambivalents et je ne me suis rendu compte des miens que depuis assez peu de temps. Je pense que c'est l'ambivalence qui caractérise mes rapports. Ça veut dire qu'ils sont très forts, très intenses. Ce sont les sentiments les plus forts qui sont les plus ambivalents. Mes sentiments envers Kingston sont ambivalents. Mes sentiments envers Saskatoon, où j'ai habité, étaient ambivalents... Mais ils sont particulièrement intenses vis-à-vis du Québec, me semble-t-il.

De telle sorte, en définitive, qu'il peut déclarer en toute vérité dans une autre interview:

- Oui, je me sens québécois, mais peut-être pas complètement. Je me sens un peu étranger quand même, parce que la moitié de ma vie maintenant s'est passée hors frontières. [...] Je ne sais si je me sentirais moins étranger si je n'avais pas quitté le Québec. Bien des Canadiens français de ma génération (il n'y avait pas de Québécois à l'époque) qui n'ont jamais quitté "Terre-Québec" se sentent aussi... mettons un peu déphasés...¹

(Voix et images, I, 3,
avril 1976, p. 325-326.)

C'est là, je crois, la clef de compréhension de sa "weltanschauung", comme dirait Omer Marin.

Il a donc choisi de vivre à Kingston-Narcotown, "petite ville limbeuse-somnolente" (Sem., p. 265), le moment venu de prendre sa retraite (anticipée), en 1979. Un pareil choix apparaît extrêmement significatif, quand on connaît "la domocentrie" de Gérard Bessette: "je suis homecentrique [...] il me faut une home base un port d'attache une demeure-refuge" (Sem., p. 47).

Ainsi immergé dans une collectivité anglophone et avec toutes les attaches qu'il garde du côté de son Québec originaire (on pourrait dire:

primal, au sens strictement psychanalytique), il est très conscient de

l'éternelle question-conflit psycho-linguistico-politique de son drôle de pays schizophrène où la plupart des anglos unilingues macérant dans leur (insécure) complexe de supériorité et leur inaptitude à l'acquisition d'une langue seconde (peut-être à cause de l'extrême simplicité syntaxique de la leur) réagissaient avec hostilité lorsqu'ils entendaient du français et a fortiori lorsqu'on s'adressait à eux dans cette langue parce que cela (au plan affectif) les infantilisait les reportait à la lointaine époque où ils ne pouvaient suivre la conversation des adultes (Sem., p. 211.)

Il a sa façon à lui de le dire, mais au fond il n'est pas un cas unique ni singulier, et j'en connais d'autres (un autre, ici présent) qui pensent comme lui, dans une situation à peu près analogue:

Je suis né dans un foutu pays sous-développé se disait Marin en se demandant lequel des deux groupes linguistiques avait le nombril le plus humide — ce qui n'empêchait pas Omer de rester viscéralement attaché à la minorité sienne (même si elle le frottait souvent à contre-poil) parce qu'elle était moins arrogante-confite que l'autre dans son myope complexe de supériorité — un foutu pays [..] mais Omer ne se souhaitait pas Français car il restait intensément (absurdement?) attaché à sa québécoisité bien qu'il eût quitté le Québec depuis trente et quelques années (mais cela découlait peut-être — comment savoir? — de son bénin complexe spatial claustro-domo-agera-phobique) — de toute façon pour lui les jeux étaient faits, il ne retournerait plus dans sa province (-Etat?) natale sauf peut-être à titre de retraité (Sem., p. 213.)

Où qu'il soit, il a la

[..] conviction [..] de vivre dans un insoluble hypermerdier politico-linguistico-(con)fédéraste a mari usque ad mare dont Marin n'aurait pu faire (partiellement) abstraction qu'en ne lisant point les journaux imprimés-parlés-télévisuels (Sem., p. 214.)

Et encore:

[..] j'ai vécu je vis dans cette mer anglophone [..] dont les vagues déferlent constamment aux frontières et même à l'intérieur d'un Québec qui a enfin décidé de se défendre — comme moi je me défends à ma façon solitairement retiré dans mon cabinet comme un moine dans sa cellule ou bien dans cette autre cellule: la salle de classe [..] où je répands diffuse à ma façon sinieuse-digressive (dilateuse de rates anglotes)

cette littérature naguère canadienne-française maintenant québécoise (le changement n'étant pas que terminologique se disait Omer) à laquelle j'ai consacré tant d'efforts et d'années finissant par y acquérir une modeste réputation en même temps que — ô ironie — un sentiment de demi-étrangèreté vis-à-vis de la province dite belle (en train de se muer laborieusement en Etat) évolution tâtonnante qu'Omer suivait avec un intérêt passionné mais néanmoins distancié depuis sa niche sa cellule qui lui rappelait peut-être sa lointaine enfance protégée-emmitouflée au coeur de Saint-Césaire où il servait régulièrement la messe dans la chapelle du couvent ou à l'Eglise (Sem, p. 178.)

... Drôle d'enfant de chœur et d'ermite dans une niche-cellule en retrait, à Kingston (Narcotown) Ontario, borne d'arrivée à 62 ans (1982) "d'un homo quebecensis (de naissance) devenu par une série hasardeuse de circonstances un homo (à demi) ontarionensis ambivalent et compulsif scriptomane" (Sem., p. 133-134)...

* * *

Dans son oeuvre, Gérard Bessette n'a jamais cherché systématiquement à représenter les lieux qu'il a hantés, pas plus le Québec en général que l'Ontario, et il a par exemple davantage décrit la savane imaginaire et fantasmagorique des Anthropoïdes que le cadre réaliste de Saskatoon, de New York ou de Pittsburgh où il a pourtant vécu plusieurs années. Le déploiement de l'espace est toujours relatif chez lui à l'être et au devenir des personnages particuliers. Il n'empêche cependant que l'écriture reste la projection ressemblante de soi dans des dimensions personnellement identifiées, et l'on comprend, sous ce rapport, que l'alter ego Omer Marin soit "depuis quelques années convaincu que son attitude vis-à-vis de l'espace constituait une des clefs de son comportement et de son caractère" (Sem., p. 46).

Deux des romans bessettiens, l'Incubation (1965) et le Semestre (1979), se situent expressément à Narcotown, qui de l'aveu répété de l'écrivain, est à l'image de Kingston, Ontario. Mais sans doute à cause du mode d'implication de l'auteur dans chacun des deux romans, les réalités topographiques et humaines n'ont pas la même immédiateté. Dans Mes romans et moi, de même que dans la seconde partie (polémique) d'un article publié à l'automne 1980 pour le cinquantenaire de University of Toronto Quarterly, G. Bessette insiste énormément sur le fait que "l'Incubation raconte un drame qu'il a vécu réellement et en fantasmes", mais "avec force déformations et déplacements", comme il se doit (Mes romans, p. 107). Peut-être parce que le narrateur, qui est le seul parlant français, se situe malgré tout un peu en dehors, comme un "témoin passif" (Mes romans, p. 97) d'une histoire qui se joue entre pantins indigènes ou importés et qui fait l'objet d'une évocation onirique, ce qui relève de la couleur locale est fortement marqué au coin de la satire, qu'il s'agisse du conformisme "WASP" et bourgeois (des-

cription du salon des parents de Maggie à Toronto², après celui de Maggie elle-même, à Narcotown³), du dévergondage ennuyeux des bambochards de la puritaine province (soirée "dolcevitale" avec l'érotomane torontois⁴), de la toquade chevaline d'un riche Anglo désœuvré (rituel sacré autour de la jument égotante⁵) etc. Comme il reste très vaguement décrit, le campus de l'Incubation peut être celui de n'importe quelle université anglaise un peu ancienne d'Ontario, cependant que la bibliothèque, qui joue un rôle important dans l'histoire, en est réduite physiquement à ses labyrinthes catacombesques⁶ comme la Londres du temps de guerre à l'enfermement de son underground et à l'opacité claustrogène de son brouillard. Narcotown correspond à Kingston, moins en elle-même que par sa localisation depuis Montréal et sur une voie ferrée qui longe le fleuve; dans la première ébauche du roman, la ville nommée était London (Ont.), qui, côté engourdissement (narkè), n'a certes pas grand-chose à envier à la cité kingstonienne, sauf que G. Bessette n'y a jamais habité.

En revanche, justement, je pense, parce que le personnage-acteur-narrateur du Semestre est le reflet — en un sens, plus vrai que nature, — de l'auteur et qu'il se raconte hic et nunc dans sa concrétude spatio-temporelle, la réalité ambiante est évoquée avec une complaisance qui dénote un véritable attachement: Narcotown fait très Kingston, Princess University est vraiment Queen's (avec ses pavillons, ses bureaux et ses salles de cours), et, sous les noms à peine déguisés, on reconnaît aisément le City (Municipal) Park, les Jingo (Simcoe) Apartments etc., au bord du lac Ontario avec Wolfe Island au large.

Je relèverai et soulignerai simplement les notations les plus significatives, et d'abord ce "City Park biquotidiennement traversé depuis des années", qui dans l'"espace intime" de Marin (Bessette) "constituait un lieu puissamment investi" (Sem., p. 46). Ce parc, qui apparaissait déjà, mais bien plus abstrait — lieu mythique hanté par "les précautionneux vieillards pantinesques sclérotiques" —, dans l'Incubation (p. 59), est ici un coin très reconnaissable où l'on retrouve bien le palais de justice, la statue de Sir John A. Macdonald, le soldat du monument aux morts et les antiques ormes décimés par le Dutch Elm disease. O. Marin décrit en détail son itinéraire par les rues du campus et à travers City Park jusqu'aux Jingo Apartments et s'arrête longuement au passage devant la plaque commémorative du poète Charles Sangster (1822-1893), né et mort à Kingston: "Moi aussi, soupire Marin, si j'étais un anglo on érigerait peut-être un jour une plaque en mon honneur mais ça me ferait une belle jambe" (Sem., p. 47). Et cette histoire de plaque, à force d'y insister — même ironiquement — finit par prendre de l'importance dans la relation du personnage à Narcotown:

[...] il s'arrêta devant la plaque commémorative consacrée au poète Charles Sangster qui avait passé une partie de sa vie à Narcotown comme journaliste puis fonctionnaire avant d'y prendre sa retraite et finalement d'y mourir et Marin qui se sentait encore bien vivant [...] se demanda si la Société historique de Narcotown lui érigerait jamais à lui une plaque,

tout frog et French-pea-soup qu'il fût dans ce milieu naguère hostile et maintenant plutôt neutre envers les minoritaires (francophones) mais la possibilité d'avoir un jour sa plaque dans un parc narcotownien le laissait au fond d'une (quasi) parfaite indifférence même si par la force des choses et de l'habitude il éprouvait un certain attachement pour Narcotown sans doute à cause de sa tranquillité-absence d'inconvénients plutôt qu'en raison de qualités plus patentées-positives [..] ça faisait une belle jambe à Charles Sangster, maintenant décomposé dans quelque cimetière, d'avoir une plaque en son honneur dans le parc municipal (Sem., p. 235.)

Il a beau se dire détaché, Omer Marin (et, je suis sûr, Gérard Bessette) mise sur la fidélité de Narcotown:

[..] au fond se dit Marin je n'attends plus aucune sympathie de la part de quiconque, sauf peut-être à titre posthume si on lit encore mes oeuvres mais alors je ne serai plus moi je ne serai plus rien et mes rêvasseries devant la plaque commémorative de Sangster (lorsque je traverse City Park) sur l'éventualité (improbable) que soit un jour érigé en ma mémoire un rectangle bronzique analogue paraîtront (mais aux yeux de qui?) nauséusement hypomerdiques (Sem., p. 266.)

Mais la projection la plus intense, dont on ne retrouve à mon avis l'équivalent dans aucun paysage bessettien — pas même dans le Montréal de la Bagarre —, s'effectue dans les dimensions et les registres multiples d'une réalité de l'environnement narcotownien:

[..] moi si peu champêtre si peu enclin à la pathetic fallacy me projetant si peu dans Terre-Québec et encore moins dans Terre-Ontario [voire!] sauf dans le lac qui venait laper doucement la rive ou déferler avec fracas sous la fenêtre de son étude mais son attachement pour cette énorme masse liquide ne provenait-il pas de son rétrécissement là-bas dans la région des Mille-Iles de son étranglement pour donner naissance au fleuve géant sur les rives duquel habitaient la plupart des siens... (Sem., p. 88.)

Il n'est pas étonnant que, "toujours debout face au lac [..] face à la double fenêtre hublot de son étude" (Sem., p. 253), Marin reconnaisse dans cette force de la nature l'image de sa propre entreprise créatrice et qu'il le dise, au sommet du roman-bilan, dans un passage-synthèse complexe (que je citerai longuement parce que je le trouve littéralement inspiré):

[..] exilé plus ou moins volontaire solitaire-ermiteux enfermé dans son cabinet d'étude encombré dont la double-fenêtre enfin coite (car après s'être époumoné deux jours durant le suroit avait perdu le souffle) donnait sur le pro-

fond lac Ontario face à Wolfe Island dont clignotaient au loin les feux immobiles devant lesquels les phares et le réflecteur rotatif du traversier se déplaçaient avec lenteur, Omer au coeur gravitant de la nuit laissait son stylographe poursuivre par à-coups sur la page blanche son tracé d'insecte tenace qui (sentait obscurément Marin) avait pour lui valeur de symbole au tréfonds de sa gravide ténèbre (psychosomateuse) androgyne instrument à deux jambages réunis en un seul fendu au centre d'une raie mince comme un cheveu le long de laquelle fluait imperceptiblement depuis un cercle minuscule quasi ponctuel le noir semen capable de se perpétuer-revivre de génération en génération /.../ son stylo à plume d'or quatorze carats dont la pointe le reliait au monde et lui permettait (seul replié dans sa coquille protégé des bruits externes par le chuintement de son ventilateur) de communiquer (ne fût-ce qu'à retardement) les ondes-fantasmes de son cerveau aux quelques cinquantaines d'anglos aux quelques milliers de Québécois qui lisaient le bizarre anachorète involutif dont la fenêtre donnait sur le lac Ontario à l'écoulement imperceptible, mais dont le(s) flot(s) n'en aboutissai(en)t pas moins au gigantesque entonnoir du fleuve Saint-Laurent et Omer Marin sentait-cénesthésiait une analogie-correspondance entre la forme géante-jumelée du lac fluvigène et de son stylo liliputien dont le cercle quasi-ponctuel ou plutôt le réservoir figurait le lac et la fente médiane le fleuve géant (sur les rives d'un affluent duquel Omer avait hasardeusement vu le jour il y avait plus d'un demi-siècle) /.../ Omer établissait fantasmatiquement un rapport entre ce lac gonflé-testiculaire se déversant dans le fleuve pénien et les écrits nombreux qu'il avait engendrés-enfantés dans cette ville vieillote qui dans un sens convenait bien au besoin de calme et de tranquillité qu'il éprouvait de plus en plus intensément au fur et à mesure que passaient les années (Sem., p. 273-274.)

A mon sens, l'admirable correspondance, mise en valeur dans ce texte, entre (d'une part) le lac-fleuve-pays primal-originaire-géniteur et (d'autre part) l'entreprise d'écriture, qui est en vérité la raison de vivre d'Omer Marin-Gérard Bessette, non seulement représente-t-elle de façon passagère l'éminence d'un acte éphémère, mais je croirais qu'elle assure en permanence à l'écrivain, dans le dynamisme d'une intense pathetic fallacy, la continuité d'un ressourcement tellurique.

Mais la situation de Narcotown-Kingston dans l'espace-temps personnel de l'auteur est davantage encore précisée dans un fragment du même grand morceau lyrique sur le lac que j'ai omis et que je transcrirai à présent hors de toute fiction. Car Kingston, "anténommée Fort Frontenac" (Sem., p. 274), fait en quelque sorte éclater le hasard, dans l'existence de Gérard Bessette. Au témoignage, en effet, d'un archiviste qui l'a révélé à l'écrivain, il appert que Jean Bessède ou Bessette dit Brisetout, le premier et le seul du nom à venir en Nouvelle-France, soldat dans le

régiment de Carignan-Salières, s'est trouvé censément présent aux côtés de son commandant, lors de la fondation du Fort Frontenac en 1673. Ce qui fait de Gérard Bessette aujourd'hui le plus raciné sans doute des Kingstoniens.

[...] dans cet historique Fort Frontenac où il se trouvait (d'une part) assez près de son Etat-pays-province natal pour en sentir les remous-fluctuations-transformations et (d'autre part) assez loin pour que lesdites agitations-déferlements (qui devaient remonter le courant pour lui parvenir) ne le troublaient-remuassent pas outre mesure et inutilement (car qu'y pouvait-il qu'y aurait-il pu même s'il était resté au niveau villemarial-montréalais du triple fleuve naguère dépeint à son insu dans un roman démesuré-originel?) — si bien que se disait Omer Marin qui faisait contre douteuse fortune bon coeur et cherchait peut-être à rationaliser son espèce d'exil en établissant une équivalence entre distance et distanciation (affective-esthétique) propice à l'élaboration de ses oeuvres musait Marin [...]. Je n'ai plus le choix les jeux sont faits alea jacta est il ne me reste plus qu'à continuer d'aligner sur le papier des parolades (quelles que soient leur qualité ou leur médiocrité) dont l'élaboration-déroutement est devenue la grande affaire de ma vie (Sem., p. 274.)

Alea jacta est, le sort en est jeté. "Dois-je rentrer au "pays" ou bien rester ici à Kingston [...]" se demandait Gérard Bessette dans Mes romans et moi (écrit en 1977-1978). "C'est là, disait-il, une question qui m'a déchiré pendant longtemps (et peut-être me déchire encore)." (Mes romans, p. 123.) L'auteur venait tout juste de transcrire le passage de la fin de ses Anthropoïdes, à quoi il faisait allusion dans l'extrait du Semestre que je citais à l'instant:

[...] je vivrai désormais en retrait de cette savane tant aimée (mais poreuse et fragile) et ne verrai qu'en imagerie solitaire (par-delà la mer-des-sables) le musculeux fleuve géant que les sorciers Duracoudi-Sinaloké invoquent sous le nom guttural de Kébécouâ et sur les rives fécondes duquel naquit l'antique géniteur inconnu [...] à qui je dois [...] le jour [...] (Les Anthropoïdes, p. 295.)

Alea jacta est, les jeux sont faits. C'est sans aucun doute pourquoi Gérard Bessette, en 1979 (peu de temps après la sortie du Semestre et sa mise à la retraite anticipée), fera devant un journaliste, cette déclaration peu banale, en vérité, dans le contexte que j'ai voulu établir: "Vous pouvez écrire que je suis en quelque sorte un écrivain franco-ontarien. [...] Après tout, c'est normal, puisque j'habite Kingston depuis des années." A Kingston [...], ajoutait alors le journaliste, il affirme se sentir chez lui, en dépit de l'environnement anglophone, se rendant compte (bien que comme d'autres — Séraphin Marion par exemple — il eût voté OUI s'il eût eu droit de vote au référen-

dum québécois de 1980) que "le Canada existe, malgré tout" (propos de G. Bessette, dans un article de Murray Maltais, Le Droit, 15 décembre 1979.)

Réjean ROBIDOUX

1. "J'étais un enfant dépossédé du monde." (Anne Hébert, Le Torrent.)
2. L'Incubation, p. 164.
3. Ibid., p. 46, 108, 125.
4. Ibid., p. 126 ss
5. Ibid., p. 129 ss.
6. "ce troisième poussiéreux lugubre sous-sol" (L'Incubation, p. 122).

(Texte lu lors d'un colloque sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne, à l'Université d'Ottawa, le 11 février 1982.)

UNE HISTOIRE CAPTIVANTE

Dès les premières pages du roman¹ de Pierre Billon, le lecteur subit une sorte d'envoûtement. Quelque chose d'étrange passe à travers la voix, toute simple pourtant, du narrateur qui semble posséder le secret de donner aux mots les plus quotidiens le pouvoir de transformer le réel. Le pouvoir aussi de communiquer une émotion contenue qui n'est jamais nommée, mais qui parcourt le texte à la manière d'un courant invisible. Point n'est besoin de hausser le ton quand on sait faire le silence autour de soi. En soi. Tout au long de son livre l'auteur de L'Enfant du cinquième nord impose silence à tout ce qui aurait pu menacer de faire détonner sa voix et, partant, d'en rompre le charme: les plaidoyers, les discours, voire les sermons, et la sournoise complaisance qui guette constamment ceux qui se drapent dans l'écriture comme dans un vêtement de gloire. Par quelle magie Pierre Billon parvient-il à captiver l'attention de son lecteur et à rendre fascinante une histoire que le merveilleux, un merveilleux tout à fait moderne, traverse de part en part?

Le narrateur-témoin

Cette réussite repose sur une technique sans faille qui tient compte à la fois de l'expérience quotidienne, des possibilités de la science et de cet élément impondérable, le cœur de l'homme, qui a toujours ses raisons qui transcendent la raison et que "la raison ne connaît pas".

D'abord, Pierre Billon a eu l'habileté de confier à un narrateur-témoin la bonne marche de son récit. Daniel Lecoultre, dont la petite fille de six ans a été atteinte du cancer, est trop émotionnellement engagé dans l'histoire qu'il raconte pour qu'on puisse le soupçonner de farder le réel ou d'inventer des fables. Le père de Florence entre discrètement dans son récit, sur la pointe des pieds dirait-on, comme on pénètre dans le silence d'une église après avoir laissé la rue et son vertige bourdonnant. L'expérience qu'il a traversée au cours de ces derniers mois a bouleversé sa vie. Il choisit d'en revivre toutes les étapes à la lumière d'un dénouement qu'il connaît maintenant.

Ce dénouement, une voix neutre le suggère au lecteur dans un court prologue: un avion a atterri sur le ventre dans l'immense désert de neige du Grand Nord canadien. Il lui a suffi de deux jours pour se désagrèger presque complètement. Tous les passagers — sauf un, qui a

disparu —, dont les vêtements se sont aussi décomposés, sont morts de froid, et même le petit garçon aux yeux grands ouverts, enveloppé "dans les replis d'un épais manteau de laine écarlate".

Il n'y a aucun lien entre cette révélation et le récit qu'entreprend le narrateur. Apparemment. La voix de Daniel, dorénavant, sera le seul guide vers ce dénouement obscur. Aussi le lecteur doit-il être très attentif à toutes les intonations de cette voix: il doit savoir discerner, à travers la longue confidence, comme autant de nuances, la tristesse, la peur, la colère, l'étonnement, l'humour, le désir, l'amour, voire l'espérance.

Il doit accueillir également, comme des indices, les faits les plus banals, qu'il s'agisse d'un jeu d'enfant, le Jean-qui-rit et Max-qui-pleure, des ébats d'une souris ou des prédictions d'une tireuse de cartes... Car le narrateur ne parle jamais en vain. L'efficacité même de son récit tient à la parfaite nécessité de tous les éléments qui le composent. Tout se passe comme si l'effet Sieber, qui est une des clefs de ce roman à suspense, s'exerçait sur le narrateur lui-même en éliminant impitoyablement tout ce qui pourrait altérer le caractère naturel voire instinctif de son écriture.

Le regard de l'enfant

Daniel Lecoultre raconte donc les événements qui se sont enchaînés, avec une rigueur implacable, au cours des mois d'angoisse qu'il a vécus près de sa petite fille malade. Il parle de son travail de fonctionnaire, des rencontres fortuites qu'il a faites, des circonstances troublantes qui entourent la maladie d'un mystérieux enfant, Max Sieber, hospitalisé avec Florence au cinquième étage, l'étage des cancéreux, d'un hôpital pour enfants; il parle également de son ex-femme, de son fils Olivier... Au fur et à mesure qu'il avance dans ce roman, le lecteur découvre que la vie la plus quotidienne du narrateur s'est transformée en une sorte de longue épreuve au terme de laquelle celui-ci a vu changer ses rapports avec le monde. Le regard insouciant et sceptique que Daniel jetait sur l'univers, il a suffi qu'il le pose sur l'étrange lumière vers laquelle semblait toujours fixé l'oeil du petit Max pour qu'il se tourne désormais vers des profondeurs qui intéressent toute l'humanité. Au terme de sa douloureuse initiation, le narrateur accueille, comme une nouvelle révélation, les propos d'une enfant: "Les étoiles mortes peuvent se régénérer, et donner naissance à de nouveaux soleils."

Pierre Billon a toujours fait confiance au regard de l'enfant. Dans son premier roman, L'Ogre de barbarie², il avait donné la parole à une petite fille, Cathy, et avait réussi le tour de force de contraindre son lecteur à regarder un monde de misères à travers les yeux d'une enfant dont la seule clarté pouvait dissiper les ombres; dans son dernier roman, il poursuit sa quête de lumière et c'est encore à

la transparence de l'enfant qu'il doit la transfiguration de l'art;
c'est en elle toujours qu'il cherche le secret du salut de l'univers.

Gabrielle POULIN

1. Pierre Billon, L'Enfant du cinquième nord, roman, coll. "2 continents, série Best-Sellers", Montréal, Québec/Amérique, 1982, 325 p.
2. Pierre Billon, L'Ogre de barbarie, roman, coll. "Les Romanciers du jour", R-89, Montréal, Éditions du Jour, 1972, 223 p.

(Le Droit, 24 avril 1982, p. 30.)

CE FEU QUI COUVE ...

On pourra s'étonner qu'un espace habituellement réservé à la fiction, soit pris d'assaut, aujourd'hui, par un livre qui s'intitule sagement: Chroniques du Nouvel-Ontario. La Quête d'Alexandre¹. Dans son "Avant-propos", Hélène Brodeur affirme qu'elle a voulu "faire revivre une époque révolue de l'histoire de l'Ontario-Nord" et que tout ce qu'elle raconte "est vrai". Pourtant, à la page quatre du volume, l'on pouvait lire cette phrase: "Ce roman est le premier de la série Chroniques du Nouvel-Ontario." Roman? Chroniques? Fiction? Vérité? Le doigt entre l'arbre et l'écorce. Ce jeu est dangereux. Des romanciers chevronnés osent à peine s'y livrer. Tout le monde ne peut pas écrire les Mémoires d'Hadrien. Qui n'a pas rêvé, cependant, de broser une grande fresque historique, de ressusciter un pays, une région, une ville, voire un village, ne fût-ce que Saint-Emmanuel-de-l'Epouvante; de s'attacher aux pas d'un personnage célèbre ou obscur du passé et, avec lui, de pénétrer les secrets d'une époque? Eclairer le présent par l'histoire; la volonté de survivance, par la grande quête originelle de la vie! Pour son coup d'essai, Hélène Brodeur a tenté ce coup de maître. Audace? Présomption? Les Editions Quinze de Montréal ont entrepris la publication des Chroniques du Nouvel-Ontario. Qui vivra ... En attendant, la locomotive ontarienne est en marche. Chacun souhaite, en son for intérieur, qu'elle renouvelle les exploits de la charrette acadienne.

Petit train va loin ...

Le récit d'Hélène Brodeur franchit allégrement les frontières du temps et de l'espace. Alexandre passe de l'enfance à l'adolescence à la jeunesse. Il quitte sa famille pour le Séminaire, puis le jardin fermé et sa monotone beauté, pour une région sauvage où couvent l'or, le feu, la vie et la liberté. François-Xavier, le frère aîné d'Alexandre, est disparu depuis l'incendie de juillet 1911, qui a dévasté la région du Nouvel-Ontario, de Cochrane à Porcupine et Pottsville. Alexandre, qui ne doit s'absenter qu'un mois, veut retrouver les traces de son frère. Il devrait être de retour, croit-il, pour continuer son grand séminaire et, conformément aux vœux de ses parents et à la volonté de son curé, gravir enfin les marches de l'autel.

Voici donc que le fragile séminariste québécois chausse les bottes-de-sept-lieues des chercheurs d'or. Au départ, seul lui sert de guide

le souvenir de la tête rousse de ce grand frère qui a osé jouer avec la liberté comme on joue avec le feu. Traverser, indemne, des villages brûlants où des hommes et des femmes recommencent, chaque jour et chaque nuit, dans la fièvre et dans la passion, la grande aventure de la vie, de l'amour et de la mort? Alexandre n'a pas prévu le défi qui l'attend. Il ne soupçonne pas non plus que, au fond de son coeur, une soif mystérieuse, plus forte que l'appel de la "vocation", le pousse vers le Nord. Une soif que rien ne peut éteindre. Par quelle alchimie secrète la route de l'or revêt-elle ainsi les couleurs de la vie et de la passion? Alexandre ignore tout de sa propre quête comme il ignore tout de son propre destin. Pendant qu'il cherche, avide, les traces de son frère, des hommes et des femmes enfoncent leurs pieds dans l'argile, creusent le roc, se couchent sur la terre. Ils recommencent les gestes du créateur pour que le souffle de la vie engendre un nouveau pays en leur donnant une nouvelle naissance. De témoin qu'il était dans cette histoire en marche, qui prend souvent le rythme d'une épopée, Alexandre se métamorphose, petit à petit, en héros.

... d'abîme en abîme

Pendant ce temps, à des milles et des milles de distance ... Comme dans les romans de chevalerie, au pays du Roi Arthur, une blonde enfant, que le destin a malmenée, se prépare pour la grande aventure et la merveilleuse rencontre. Le lecteur devine vite que cette deuxième partie de la Quête d'Alexandre, apparemment sans lien avec la première, concerne tout de même le héros et que cette Rose, rêveuse et romantique, soeur d'Iseut et d'Emma Bovary, finira par briller pour lui, quelque part, sur la route de l'or.

Peu importent les obstacles à franchir: l'océan d'abord, la différence de langue, de religion, de culture, le mariage même. Les jeux sont faits. Parmi les cartes destinées à Alexandre, il y a cette Dame inconnue dont parfois, dans ses songes, le séminariste a senti la présence troublante. Le moment venu, il saura la reconnaître, l'arracher littéralement des griffes de la bête, comme des bras de son rival, et la conquérir.

La tête rousse de François-Xavier, vivant ou mort, s'estompe. La fièvre qui enflamme les chercheurs d'or s'est emparée d'Alexandre. Son Graal à lui va prendre temporairement la figure séduisante de l'amour.

La victoire du feu

Une seule année de répit sera donnée à Alexandre. Le dédaigneux des richesses, le chevalier errant s'est laissé prendre aux risques de la possession et au bonheur presque domestique. Dans la troisième et dernière partie du roman, il tourne en rond. D'une maison à l'autre. D'une nuit à l'autre. Trop content de servir les abandonnés, les déshérités et sa dame. Il n'est pas facile de s'endormir longtemps

dans un pays neuf, sur une terre en gestation, que les hommes déchirent chaque jour pour lui arracher leur subsistance en même temps que ses secrets. Le corps de la femme non plus n'est pas de tout repos. Le feu qui brûle Alexandre, le même qui a eu raison de François-Xavier, guette le pays et les hommes qui l'habitent. C'est lui qui doit réveiller les soifs et rallumer les aiguillons. L'or ainsi que l'amour refusent de se laisser posséder. Ils s'offrent comme objets de conquête. Si l'homme cesse de les poursuivre, ils s'évanouissent; s'il s'approche de trop près et referme la main sur eux, ils s'épuisent.

Les survivants du terrible incendie, par lequel se termine ce premier livre des Chroniques du Nouvel-Ontario, doivent tout recommencer à zéro. Alexandre, quant à lui, décide de rebrousser chemin. Seul. Met-il fin à sa quête pour autant? Que réservent aux lecteurs les autres livres promis par Hélène Brodeur? Chacun aimerait pouvoir déjà le deviner? Rose et Alexandre seront-ils séparés à jamais? Quels personnages de la chronique passeront d'un livre à l'autre? Tout cela demeure dans l'ombre. Une chose seulement semble assurée: ce pays, qui s'appelle le Nouvel-Ontario, continuera de se développer au prix du travail, de l'angoisse et des luttes d'une poignée d'individus d'origines différentes, séparés par des barrières de langue, de religion et de culture, réunis par le feu intérieur qui les habite. Formeront-ils jamais un peuple? Lesquels survivront? Cette histoire est passionnante. Bien peu la connaissent. Hélène Brodeur a entrepris de la raconter. Originaire du Québec, comme beaucoup de ses compatriotes, elle a vécu toute son enfance et son adolescence dans l'Ontario-Nord qui est devenu sa patrie. Elle sait de quoi elle parle. Il lui reste à trouver, chez elle et ailleurs, les lecteurs qu'elle souhaite et dont elle a besoin pour pouvoir continuer sa propre quête.

Il faut déplorer qu'il ne se soit pas trouvé, chez l'éditeur qui a publié ce premier livre des Chroniques du Nouvel-Ontario, un lecteur averti qui ait pu, par des suggestions éclairées, permettre à la romancière de donner, dès ce coup d'essai, toute la mesure de son talent. D'abord — il me semble que c'est une chose élémentaire —, attirer l'attention de l'auteur sur les incorrections de sa syntaxe et sur les irrégularités de sa ponctuation. Il serait dommage que des lecteurs soient rebutés, ainsi que j'ai failli l'être, dès les premières pages, et referment le livre avant d'avoir été pris par l'histoire, qui, elle, est fascinante. L'emploi des pronoms "y" et "en", le recours aux participes présents entraînent souvent l'équivoque et jettent la confusion, surtout dans la première partie du livre, alors que la narratrice tâtonne encore à la recherche de sa voix propre et de son rythme. Ses phrases sont longues, mal construites et essoufflantes. Le lecteur doit s'armer de patience, mais il rage contre l'éditeur qui n'a pas pris le temps de faire la toilette de ce livre "important" ou tout au moins de demander à l'auteur de faire réviser son texte.

La structure du livre aussi est contestable. L'on aurait aimé que la rupture soit moins violente entre la première et la deuxième partie; que l'histoire de Rose s'intègre plus naturellement au récit. En somme, que les yeux ne soient pas distraits, pendant si longtemps, du personnage d'Alexandre qui aurait pu donner à ce premier "livre des chroniques..." son unité.

L'on souhaiterait également connaître davantage les autres personnages de la chronique, qui n'apparaissent guère que comme des figurants dans cette histoire qu'ils ont faite pourtant.

L'auteur a voulu écrire des chroniques, soit! Elle était très bien préparée pour cette tâche. Sa documentation est riche; elle connaît l'histoire, la grande et la petite, du Nouvel-Ontario; elle est familière avec la géographie de cette région. Mais elle a donné à son récit les caractéristiques d'un roman. Les personnages qu'elle a créés, du moins son Alexandre, engendrent l'univers même dans lequel ils vivent, qu'ils provoquent et qu'ils considèrent, tour à tour, comme complice ou comme ennemi de leur propre quête. L'ambivalence de la démarche créatrice aurait pu compromettre le projet tout entier. En dépit des réserves que j'ai exprimées, j'en'hésite pas à recommander la lecture de ce livre à tous ceux qui recherchent la vérité d'un témoignage et pour qui le réel l'emporte sur la fiction. L'art d'Hélène Brodeur est sans prétention. L'auteur s'est mise seulement au service d'une histoire grande et belle: elle a su lui donner l'attrait du romanesque; à la fiction, elle a imposé des allures de vérité. Ses chroniques se lisent comme un roman; son roman, comme une histoire. C'est un coup d'essai qui valait d'être tenté. Les coups suivants seront peut-être des coups de maître.

Gabrielle POULIN

1. Hélène Brodeur, Chroniques du Nouvel-Ontario: La Quête d'Alexandre, coll. "Prose entière", Montréal, Quinze, 1981, 285 p.

(Lettres québécoises, n^o 24, hiver 81-82, p. 19-21.)

"CHRONIQUES DU NOUVEL ONTARIO"

"Chroniques" désigne habituellement un recueil de faits historiques, rapportés dans leur succession. Le mot peut être aussi synonyme d'"Archives". On l'emploie encore lorsqu'on rend pleinement le miroir d'une société donnée, p.e. les Chroniques de Froissart, au XIV^e siècle. Mieux encore, ce "long narré", comme dirait Rabelais, peut évoquer l'histoire de deux personnages qui se trouvent mêlés à tous les événements d'une époque, p.e. Chronique du règne de Charles X, roman de Prosper Mérimée 1829. On verse alors dans une sorte de roman historique.

"Chroniques du Nouvel Ontario"¹ d'Hélène Brodeur tient un peu de tous ces sens, mais surtout du dernier.

"Chroniques du Nouvel Ontario" se divise en trois parties:

La première commence l'histoire d'Alexandre Sellier, parti en 1913 de Sainte-Amélie-de-la-Vallée, quelque part dans les Cantons de l'Est, à la recherche de son frère aîné, François-Xavier, disparu en 1911 dans le grand feu de forêt du nord de l'Ontario. Grand séminariste tout près du sacerdoce, Alexandre poursuit une vocation qu'il n'a pas choisie de lui-même, mais qui lui a été pratiquement imposée par le curé Courtaud de Sainte-Amélie. Nous le suivons dans sa longue exploration à Cobalt, à Kelso où il commence à trouver des traces de son frère. Nous le suivons dans ses innombrables portages et voyages en canot, avec un Américain et des Indiens, vers le lac Frédéric House, le lac Wanadi, le lac Sassabic. Il s'arrête à Miska, petite ville minière, où il accepte de rester, à l'été de 1914, pour remplacer l'institutrice Marie-Ange Blais qui vient de partir.

Puis, tout d'un coup, dans la deuxième partie, nous voici transplantés à Londres, dans une demeure de "high class", où la jolie Rose Brent, orpheline de père et de mère, 16 ans, a été acceptée comme aide-lingère par le majordome Edward Finlay, son cousin. Les bois de l'Ontario cèdent la place pour quelques pages aux salons et aux moeurs princières de Lady Anabella. Nous revenons vite au pays, car Rose a un frère au Canada, Ron, qui lui demande de venir connaître grande vie et richesse dans l'Ontario-Nord à Peltrie Siding, village agricole d'anglophones. Rose, "la rose d'Angleterre", part pour le Canada au printemps de 1913, au même moment où Alexandre quitte les Cantons de l'Est. Au lieu d'épouser un jeune veuf riche et normal du nom de Cliff Murchison, Rose se laisse prendre par un "extravagant personnage", nommé Doug Stewart, et va résider à Sesekun, village canadien-français. La nuit de noces où Doug, complètement ivre, se conduit en bête ignoble, tourne définitivement contre lui la jeune femme. Entretiens, vient habiter près d'eux un étranger qui s'appelle... Alexandre Sellier.

C'est la troisième partie, suite de la première.

Par un hasard des plus singulier, Alexandre sauve Rose, attaquée par un ours. Evidemment, l'amour naît entre eux, surtout en l'absence de Doug, presque toujours en voyage pour affaires ou aux chantiers l'hiver. Alors, ce qui devait arriver arrive: le grand séminariste québécois ne peut résister au charme de la belle anglaise: "Sa jeunesse brimée s'écoula par la brèche" et pendant quelques mois les deux amants filèrent le grand amour. Mais tout prend fin. Doug revenu, un immense feu de forêt, en 1916, transforme la région en ouragan d'enfer. Beaucoup meurent brûlés ou asphyxiés.

Telle est l'intrigue très romanesque et fort bien conduite de ces "Chroniques" grouillantes de vie et de personnages. Canadiens-français, Anglais, Irlandais, Indiens, Américains, Ecossais, Allemands, toutes les langues et toutes les races se mélangent dans le triangle Timmins-Porcupine, Iroquois Falls et Cochrane. Pour vivre, tous dépendent de la forêt, du sous-sol et des caprices de la nature. Vie jeune, violente et dure. Point n'est besoin de la "bagosse" pour pousser ces héros à s'enrichir dans "un pays sans pitié" qui ne pardonne pas au pleutres.

Expression du Nouvel-Ontario, "Chroniques" abonde à chaque page, à chaque ligne pourrait-on dire, en détails particuliers à l'Ontario-Nord, en traits de moeurs bien caractérisés. La recherche de l'or (quand ce n'est pas la pyrite de fer, "l'or des idiots", p. 90); les chantiers en hiver; la construction des maisons - cabanes en rondins montées en une journée ou habitations princières comme celle de Cliff Murchison; la venue de plus en plus considérable des Québécois, comme les Marchessault de Joliette, qui refoulent les Ecossais; les départs pour la Grande Guerre de 1914 (comme Ron, après la mort de sa femme Nellie et de sa fille); l'eau de Pâques; la stupidité de la lutte des religions, commencée en Europe et transportée ici; les rixes entre Canadiens et Anglais dans les hôtels ou batailles raciales religieuses à la suite d'un misérable malentendu; le portage; et surtout le grand incendie de juillet 1961, tout cela ne donne qu'une petite image de la richesse du livre.

Ce qui plaît surtout dans "Chroniques", c'est la continuelle harmonisation du style et du sujet. Dominant - mais vraiment dominant - les descriptions de la nature. Comme son héros Alexandre, Hélène Brodeur a goûté Flaubert. On le voit non seulement dans les descriptions, mais aussi dans les narrations où revient le fameux imparfait flauvertien, si riche pour exprimer la répétition. Chez Hélène Brodeur comme chez Flaubert, quel amour pour décrire les petits! A cet égard, les deux plus beaux chapitres sont le VIII^e qui raconte la Saint-Jean-Baptiste à Sesekun - et le chapitre XX^e: le mariage de Joe Vendredi l'Indien. Enfin, le style de notre écrivain devient d'une rare force lorsqu'il le faut, par exemple dans les rixes et batailles et surtout pour évoquer le terrible incendie de forêt de 1916. Les chapitres XXIII et XXIV tiennent de l'Apocalypse.

"Sa jeunesse brimée s'écoula par la brèche"

Comme Hélène Brodeur procède par scènes, elle aime beaucoup celles qui s'opposent entre elles. Ainsi, après le chapitre VIII de la Saint-Jean-Baptiste des Canadiens le 24 juin, suit le chapitre IX du "Glorieux 12 juillet" des Orangistes dans le même village. Ainsi, après l'accouchement à l'hôpital de Cochrane de la fille de Nellie, accouchement tragique puisque la mère et la fille meurent (chap. XIII), le chapitre XIV décrit Alma Marchessault, mettant au monde, pratiquement toute seule, dans sa modeste cabane, Marie-Philomène-Rose-de-Lima.

Des prêtres, bien du Nord, comme le Père Paradis, homme débrouillard et dévoué - comme le Père Mercier, bon vivant, ne ressemblent pas au prêtre français importé, Antoine D'Argent, curé de Sesekun, dont le renoncement, la foi au Saint-Sacrament et l'héroïsme au service de ses paroissiens font oublier ses sermons savants inadaptés.

Si le lecteur ne ressent aucune surprise devant le comportement de Rose, par contre la pseudo-vocation sacerdotale d'Alexandre le laisse songeur. Tout au long du livre, la réalité attaque la décision du curé Courtaud: le contact avec la nature extérieure quasi sensuelle, les scandales inévitables du monde, les appels de la chair de plus en plus forts, les prétextes subtils de dévouement qu'Alexandre s'invente pour rester près de sa bien-aimée finissent par avoir raison de ce grand gars bien bâti. Son commerce charnel et coupable avec Rose n'achève-t-il pas de démolir le plan du curé Courtaud? Comment Alexandre peut-il descendre plus bas que ceux qu'il a d'abord condamnés? Son vœu de reprendre la voie missionnaire le rachète d'une certaine façon. Mais tiendra-t-il? Nous attendons un deuxième tome de "Chroniques" où l'imagination d'Hélène Brodeur nous fera retrouver ce curieux séminariste.

Quelles délices alors d'admirer de nouveau la même perfection du style, la même variété de personnages, la même puissance, la même évocation d'un pays abhorré et si aimé! A travers bois et lacs, la grosse locomotive 6218 du Témiskaming and Northern-West Ontario nous conduira à d'autres découvertes... avec son énorme panache de fumée noirâtre.

Paul GAY

1. Hélène Brodeur, La Quête d'Alexandre, Chroniques du Nouvel Ontario, Montréal, Quinze, 1981, 288 pages.

(Liaison, n° 16, juin 1981, p. 10-11.)

Yvette Doré-Joyal, J'avais oublié que l'amour fût si beau

PRISE DE CONSCIENCE

Comme d'autres viennent au marché du travail quand les enfants ne réclament plus leur présence au foyer, Yvette Doré-Joyal (1), une femme de notre région, a cherché une seconde carrière qui répondrait à ses goûts, à ses talents et surtout à un penchant pour l'écriture qu'elle entretenait depuis ses toutes jeunes années.

Elle n'avait jamais cessé de lire et ses lectures avaient été fécondantes. Elle avait rencontré, comme nous tous, une multitude de gens, elle avait connu bien des couples... et elle avait multiplié les observations. Peu à peu, des histoires l'avaient hantée, des romans s'étaient esquissés d'eux-mêmes dans sa tête, des personnages s'étaient formés en elle, qui ne demandaient qu'à naître et à courir entre les feuillets d'un livre. Aussi, elle n'a pas cherché longtemps la deuxième carrière qui emplirait le vide creusé par le départ des enfants. Elle a pris un stylo, elle s'est assise devant sa machine à écrire, chez elle. Et elle a fait un roman que les Editions du Jour ont jugé digne d'être présenté au public lecteur.

Destins de femmes (p. 7-52)

Yvette Doré-Joyal n'est pas une féministe à outrance; elle n'endosse ni ne signe toutes les doléances, réclamations et exigences des féministes actives. Et cependant, son premier roman présente des destins de femmes - cinq ou six -, "un peu sur le retour". Elles sont intelligentes, elles ont fait des études, elles sont infirmière ou avocate ou travailleuse sociale ou femme de maison; elles ont des maris sociologue, professeur de philosophie, homme d'affaires, économiste; elles ont élevé des enfants. Jadis, elles se voyaient chez l'une ou l'autre, pour parler de leur vie d'épouses et de mères et pour discuter de leurs problèmes. "C'était leur façon de résister au grignotement du quotidien les vidant de leur dimension humaine." Maintenant, elles se rencontrent dans un restaurant "sélect" de Québec, chacune amenant son élégance, ses fourrures et son parfum, son bonheur ou sa lassitude, ses espoirs et ses amours, ses frustrations, le vide de son cœur et ses désirs irrépressibles d'une vie plus à soi, accessible à la fantaisie ou loin d'un mari lourd à supporter.

Ce soir, après le restaurant, elles ont voulu prolonger leur rencontre chez Jacqueline. L'intimité d'une longue amitié, l'apéritif et le bon vin du restaurant, les digestifs servis par leur hôtesse, l'absence surtout des maris délient les langues et appellent les

confidences nouées quelque part entre la fierté, la pudeur et le désenchantement. Toutes, elles parlent plus librement: Agathe ne sent pas sur sa bouche "la grande main de François et le poids de ses idées", elle ne craint pas d'être remise à sa place de ménagère "dix fois dans une soirée"; Lucille "prend de la couleur sans Etienne"; Hélène discourt avec aisance "à l'abri des mises au point" de Pierre. Le destin de ces femmes est aussi celui des couples qu'elles ont formés. Mais les époux ont ici, dans le roman, juste ce qu'il faut de présence pour expliquer et justifier la vie intime de ces femmes, leurs sentiments et leurs comportements, leurs réactions et leurs décisions.

Arrivées au milieu de leur vie, elles sont amenées à une prise de conscience de leur situation de femmes et d'épouses, puis à des options, à des gestes qui s'avèrent l'aboutissement d'un long et obscur travail de la pensée subconsciente. Un incident banal, une rencontre fortuite déclenchent tout soudainement des questions, une flambée de passion, une réflexion profonde sur le choix des vingt ans qui les riva pour la vie à un seul homme, qui lui aussi a changé avec les successives années. Jacqueline, pourtant heureuse avec Paul, se demande, après une rencontre, par quelle fatalité, elle n'a pas épousé son premier soupirant, devenu médecin réputé, toujours séduisant, riche, possesseur d'une grande maison et que sa femme au surplus vient de quitter. Ce médecin, ce serait une vie plus large encore, la passion rajeunie. Et pourtant, elle n'admet pas que ses filles changent d'amants tous les quatre ou six mois. Marie Joncas, la plus jeune et la plus jolie, toujours assoiffée d'adulation, montera un soir à l'appartement de Simon, sans savoir pourquoi, tentée par un corps athlétique et pour mettre de l'inattendu dans sa vie bien rangée. Jeanne, avocate de belle réputation, s'est mise à boire depuis que son grand fils s'est suicidé. Jan, l'artiste, est restée célibataire. mais elle collectionne les amants comme les oeuvres d'art. L'époux d'Hélène "boude sa carrière et lui refuse toute aide domestique". Lucille "vit dans l'ombre de son mari"; elle porte comme une blessure - heureusement partagée - le dévergondage d'une enfant rebelle, leur seule fille "plus étrange à soi qu'une inconnue dans la foule". Demain, Lucille sortira de ses tiroirs sa coiffe d'infirmière. "L'aube blanchit aux fenêtres: un nouveau jour se lève et la vie recommence."

Agathe est, de toutes, la plus docile, la plus portée aussi à se déprécier elle-même. Ses vingt ans de mariage avec François, elle les a vécus comme femme de maison. Elle est traitée avec condescendance par un mari "qui joue devant elle les hommes supérieurs", fait la roue devant ses étudiantes - quand ce n'est pas plus. Elle prend peu à peu conscience de sa vie étouffée entre la maison à tenir et le lit, entre une fille égoïste, amoraliste jusqu'à l'inconscience et un mari "pour qui l'amour c'est faire l'amour" après l'indifférence et le mépris dont chaque jour il accable sa femme. Agathe rêve parfois d'une vraie fugue; mais tout la retient: sa petite existence ouatée, la maison, la voiture, la ville, les amis et un certain sens du devoir, et le désir obscur de se prouver à elle même qu'elle en a encore besoin à François et à leur fille.

De ces destins de femmes qui pourraient bien être ceux d'une amie, d'une compagne de travail, d'une voisine, le lecteur gardera sans doute, l'impression d'un pessimisme enveloppant et conclura peut-être: il n'y a pas de couples heureux.

Toute cette première partie du roman est certainement la plus originale. Avec beaucoup de lucidité, l'auteur pousse une investigation pénétrante dans le destin des femmes qui appartiennent "à la génération de transition, prises entre la cuisine, les bouleversements sociaux et la promotion féminine", des femmes qui se retrouvent à quarante ans "différentes de celles que leur éducation les appelait à devenir".

Il faut chaudement féliciter l'auteur d'avoir reconstitué avec autant de vérité un contexte historique et social précis; il faut lui reconnaître une bonne dose d'honnêteté intellectuelle et le goût de la recherche.

Le roman d'Agathe (p. 53-180)

Ayant posé comme grande fresque toute en clair-obscur la situation de la femme dans le couple et dans la famille, Yvette Doré-Joyal s'attache au destin d'Agathe.

La mort d'un oncle amène le neveu et sa femme sur la rive Sud. Cet oncle Elphège, il aimait bien Agathe. Mais que lui dit-il aujourd'hui qu'il avait souvent pensé, qu'Agathe voulait surtout entendre?

... François, c'est un pauvre homme que tu n'es pas capable d'endurer... Faudrait que t'aies plus d'échine, ma fille, plus de courage. Tu te plains et tu subis sans rien faire... Tâche de régler les problèmes de ta vie. Et puis, hein, perds-la pas, ta vie: elle durera pas bien longtemps. Et puis... Tant qu'on a un souffle de vie, on peut recommencer.

Au retour des obsèques, une envie toute soudaine vient à Agathe de rendre visite à Jan, comme ça en passant, "pour échapper à l'ennui, à la solitude, à la mort". Elle s'arrête malgré le refus catégorique de François. Sans le savoir, sans le vouloir même, Agathe a brisé d'un seul coup tous les liens. Une vie nouvelle commence, difficile, pour cette femme déjà un peu ridée et qui n'est pas du tout préparée au marché du travail. Bravement, elle entreprend de rebâtir sa vie. Seule. Des rencontres fortuites, des amitiés sympathisantes vont l'amener jusqu'aux Iles-de-la-Madeleine. Elle découvre la mer; elle connaît pendant quelques brèves semaines la douceur d'une amitié masculine: Et une nuit d'amour. Juste ce qu'il fallait pour rajeunir son coeur car elle "avait oublié que l'amour fût si beau". Son destin la ramène à la solitude.

Premier essai d'une nouvelle romancière? Rien ici qui trahisse l'inexpérience, la gaucherie des commencements. Yvette Doré-Joyal écrit très bien, elle connaît la syntaxe et l'art d'équilibrer des phrases et de les varier; elle écrit même avec élégance, avec la distinction d'une dame attentive aux exigences de la belle écriture comme aux moeurs de la société polie. Son étude des personnages féminins est faite avec finesse et profondeur; elle satisfera les plus exigeants des psychologues. Malheureusement, quelques coquilles ont échappé au typographe.

Le livre d'Yvette Doré-Joyal est un visiteur digne de notre salon; il est un interlocuteur que son hôte ou son hôtesse voudra retenir pour une longue et chaude soirée. Il faut souhaiter que l'auteur nous offre très bientôt un second roman - il serait déjà chez l'éditeur - de la qualité de ce premier essai.

Suzanne LAFRENIERE

1. Yvette Doré-Joyal, J'avait oublié que l'amour fût si beau, Montréal, Editions du Jour, 1979, 179 pages.

(Le Droit, 23 mai 1981, p. 20.)

FRAGILE ET INVINCIBLE JULIA

"Une bouffée de douceur, une ondée de délicatesse qui me cajole, m'enveloppe, me permet de flotter entre ciel et terre." (p. 28)

Quelque temps avant sa mort, Gabriel, le mari de Julia, avait abattu des arbres au sommet d'une butte, face à la mer. Là, entre la montagne et l'eau, il voulait bâtir un pavillon de verre en forme de boule et l'offrir à sa toujours bien-aimée. "Regarde autour de toi, voilà exactement ce que tu apercevras de l'intérieur du pavillon", disait Gabriel à Julia, lorsqu'il l'amenait en promenade jusqu'à ce lieu d'élection. Gabriel n'a pu tenir sa promesse. A Julia, il n'est plus resté, pour y "coller (son) âme vide", qu'un "grand espace blanc, aussi vide", où elle a espéré mourir pour de bon.

C'est sur grand espace blanc, comme sur sa page ouverte, en attente, que Lise Lacasse s'est penchée, avec un infini respect, pour écouter battre l'angoisse d'une femme arrachée de son centre, condamnée à la solitude par ceux-là mêmes qui prétendaient l'entourer de leur présence. Cette femme tendre et vulnérable a gardé, à soixante-sept ans, dans un corps qui a perdu souplesse et endurance, la même soif de vie et d'amour qu'elle avait à vingt ans. Courir, s'asseoir par terre, partir à l'aventure, se laisser caresser par l'eau et par le vent, se faire belle, puis se perdre dans la foule, est-ce encore possible sans provoquer le scandale d'une société qui a décidé, une fois pour toutes, que vieillesse et impuissance sont synonymes et que, à partir de soixante-cinq ans, tout le monde est vieux?

Dans son premier livre, Au défaut de la cuirasse², paru en 1977, Lise Lacasse avait fait la preuve déjà de sa capacité d'attention aux êtres, de sa finesse d'intuition et de la variété comme de la richesse de son inspiration.³ Tout en respectant les lois du genre, chacune des douze nouvelles de ce recueil contenait en germe un univers romanesque. Il y avait là des enfants dont la révolte était sur le point de trouver son nom et son chemin; des femmes déchirées entre la dépendance et la lucidité; des vieillards, vivants, à qui l'on avait enlevé toutes leurs raisons de vivre. Maintenant que la Facilité du jour est publiée, l'on ne peut qu'admirer la force et la discipline qu'il a fallu à cette romancière-née pour soumettre d'abord sa voi(x)e aux lois de retenue qui régissent la nouvelle. Cette première expérience a donné à la littérature québécoise

l'un de ses meilleurs recueils de nouvelles⁴ et appris à l'écrivain à concentrer ses énergies. La puissance du verbe créateur n'a pas souffert d'être contenue temporairement; l'imagination, elle, en catimini, explorait son domaine. Aujourd'hui, imagination et écriture se déploient. A l'aise. Tout semble donné à l'auteur de la Facilité du jour.

Fragile Julia!

Non seulement, Julia n'a-t-elle pas pu se réfugier dans sa "boule de verre", mais il lui est encore interdit de s'enfermer dans sa maison, là où elle garde tous ses souvenirs et peut voir et sentir vivre son village, recevoir les amis de Gabriel et les siens, son beau-frère Etienne, le curé, et, annuellement, pour les grandes vacances, l'un ou l'autre de ses petits-fils. Quand le roman commence, Gilles, ce petit-fils qui ressemble tellement à Gabriel, annonce à "ma mie" que lui et son père sont venus la chercher pour l'été. Comme ça. Sans la consulter d'abord. Patrice adore sa mère, n'est-ce pas? Maintenant que Gabriel est mort, c'est lui le chef et l'amant. L'homme d'affaires qu'il est devenu sait mieux que tout autre ce qui convient au bonheur de Julia. Et au sien. Il a tout prévu. Le camion attend devant la porte pour le déménagement du mobilier de la chambre à coucher. Le jour, Julia sera entourée de son fils unique, de sa bru, de ses deux petites-filles et de son petit-fils; la nuit, elle aura l'impression de s'endormir dans sa propre chambre. Julia serait bien ingrate de refuser cet arrangement. Elle tremble, elle a peur de l'inconnu; elle s'ennuie déjà de son monde, mais elle accepte. Ce que Patrice ne sait pas cependant, c'est que sa mère commence dès ce moment de leur rapprochement à s'éloigner de lui. Secrètement, avec infiniment de délicatesse, elle unit ses mains à celles de son Gabriel et tous deux fabriquent, dans l'âme de la survivante, la maison de verre inaccessible où ils pourront vivre ensemble à toute heure du jour et de la nuit, rassemblant un à un les souvenirs du passé pour prendre le temps, maintenant que rien ne peut les atteindre, de les savourer. Désormais, pour Julia la chronologie ne saurait plus avoir de consistance, ni d'importance. A mesure que la longueur de son souffle et de ses pas diminue, que les battements de son coeur perdent leur régularité, ils ne sont plus d'aucune utilité pour mesurer adéquatement son temps. Au contraire, dans son univers intérieur, dans sa boule de verre, elle retrouve la fraîcheur de sa jeunesse et de l'amour de Gabriel. Elle s'habille de velours, elle court, elle danse, elle rit. On lui avait promis de l'entourer. Patrice rêvait de lui offrir "une seconde vie, plus exaltante, plus précieuse que la première". De la conduire dans les musées, les librairies, chez les disquaires, à l'université... Angèle et les enfants voulaient s'initier sous ses ordres à la culture du potager... A peine Julia est-elle arrivée, dans cette famille où elle perçoit très vite la mésentente des époux, que chacun reprend ses activités coutumières sans se préoccuper de la solitude de l'invitée. Julia est seule du matin jusqu'au soir, dans une maison inconnue, dans une banlieue étrangère. De temps en temps, Bernadette, la plus jeune de ses petits-enfants, qui est souvent laissée pour compte par les aînés, accepte d'être consolée par Julia qui alors oublie tout, pour entrer dans l'univers des jeux et du rire de la petite. Aussitôt consolée, Bernadette abandonne elle aussi sa grand-mère et court vers ses plaisirs d'enfants, où une Julia exténuée ne peut plus la suivre.

Cet été, dont tous les jours tardent à s'écouler, vides, lancinants et monotones, Lise Lacasse, avec habileté, le concentre dans une journée et dans un chapitre, le quatrième. C'est Julia qui parle, de son réveil à son coucher. Elle décrit le monde extérieur à mesure qu'elle le découvre, et la vie quotidienne des gens chez qui elle vit. Lise Lacasse a réussi à créer l'impression que cette journée est interminable. Elle a rendu palpable, à travers le monologue de Julia, chacune des secondes de son ennui, qui a atteint, dès ce premier jour de l'exil, son paroxysme. Les phrases de Julia sont courtes, heurtées, trahissent son essoufflement. Des propositions sont juxtaposées; le rythme répétitif, presque obsessionnel, soutient les énumérations de gestes, d'attitudes, de sensations. Julia s'accroche des deux mains aux barrières invisibles qui la séparent du cauchemar. À chacun de ses mots, on croit entendre le piétinement des secondes. Julia tourne en rond dans sa cage fermée. Les vivants se débent, se tiennent hors de son atteinte. Julia ne devient pas folle; c'est le monde qui, en refusant de répondre à son appel, s'enfonce dans l'irréalité. Un hiatus se crée entre l'univers des autres et la conscience de Julia, entre l'univers même du roman et cette héroïne déplacée, engagée dans une action qu'elle n'a pas voulue. Julia refuse de chercher en dehors d'elle-même un centre à sa vie, comme toutes ces ombres qui la frôlent et, du même mouvement, s'éloignent d'elle ainsi que des chauves-souris. Au soir de cette journée désespérante, les ombres s'assemblent autour d'un agneau qui rôtit sur la broche. Tout le village fête l'arrivée de Julia. Seule Julia, sans doute, connaît le sens secret de cette immolation et le présage qu'elle contient. Fragile Julia dont l'inconscience de son fils et de la société prépare la mort. A petit feu.

Invincible Julia!

Des jours et des jours ont passé. Julia n'a fait que rêver "au moment où il sera décent d'annoncer son départ". En attendant, elle a envie de se secouer, de partir à l'aventure. Elle se sent jeune tout à coup comme le matin qui se lève. Il lui faut éprouver cet instinct de vie qui la bouleverse. Oh! elle n'ira pas loin. Au-delà de cette ligne d'arbres, seulement. Il lui suffira de traverser le pré, d'explorer quelques sentiers. Quand elle reviendra, chacun se sentira réconforté de son propre réconfort. Ce que Julia n'imagine pas, c'est qu'on perd vite le sens de l'orientation quand on n'a plus pour se guider la voix et le parfum de la mer comme dans sa lointaine Gaspésie. La promenade de Julia tourne au cauchemar. La banlieue tranquille devient hallucinante avec ses facades identiques, ses rues enchevêtrées qui forment un véritable labyrinthe. Quel dieu fou a donc inventé ce pays menaçant? L'univers entier s'acharne à la perte d'une vieille femme fantaisiste qui refuse de se plier à ses lois. Fantaisiste? Après cette équipée, qui aurait pu être fatale, Patrice décide de faire surveiller sa mère. On le convainc du caractère sénile de certains de ses comportements. Julia se tait, accepte la surveillance, les visites au psychiatre. Elle sait qu'elle finira par vaincre, qu'elle retournera chez elle un jour, qu'elle vit et qu'elle vivra.

Avant d'entreprendre une nouvelle tranche de sa vie, comme on entre dans une seconde jeunesse, Julia devait être soumise à rude épreuve. L'été qui a suivi la mort de Gabriel et la mise à la retraite de

l'institutrice a pris toutes les apparences d'une initiation. Soudain "la facilité du jour" a été compromise. Rien ne saurait plus être simple maintenant. On a fait mourir la Julia-de-Gabriel, à petit feu. Au-dessus de ses cendres, comme "au-dessus d'un nid de coucou", chacun a pu voir le vol plané d'un grand oiseau... Folie? Liberté? Espérance? Lise Lacasse a suivi sa Julia parmi les ombres. Elle a collé son oreille aux parois de sa prison de verre et lui a fait le don de son écriture et de sa voix. Mais n'est-ce pas plutôt Julia, l'invincible, qui a investi l'univers toujours en gestation de la romancière, qui s'est emparée de son écriture pour en faire, avec ferveur et acharnement, l'instrument de sa propre résurrection.

L'on peut se demander, dans ce contexte, si les incursions de Patrice dans le monologue de sa mère sont justifiables. Si elles ne constituent pas une faiblesse dans la technique à la fois simple et efficace de ce roman. Patrice, il est vrai, ne se gêne pas pour intervenir dans la vie de Julia. Véritable repoussoir de sa mère, son double noir, il tâche de faire coïncider les rêves de celle-ci avec les siens. Mais, tandis que les rêves de Julia, tournés vers le passé, ont la fécondité des racines, les rêves du fils, tendus vers l'avenir sont impuissants et stériles. Patrice est vieux de toutes ses désillusions; Julia a la jeunesse d'une vie qui a connu la mort et qui l'a vaincue.

La Facilité du jour? Un beau roman. Fort. Lucide. Tendue. Vibrant. Sans compromission. Un roman simple aussi, écrit dans une langue limpide et ferme. Se tenir, à la fois, dans le temps et au-dessus du temps; connaître assez les formes modernes et avoir assez conscience de ses propres dons pour pouvoir paisiblement, sans prétention, défier les modes; accueillir en soi et dans l'espace blanc de l'écriture des êtres qui menacent sa propre tranquillité en s'emparant totalement de l'univers qu'on croyait préservé, tels sont quelques-uns des défis que Lise Lacasse a relevés dans la Facilité du jour. Aussi, pour la romancière, comme pour Julia, toute la vie est-elle à venir. Toujours à recommencer.

Gabrielle POULIN

1. Lise Lacasse, La Facilité du jour, roman, Montréal, les Editions Bellarmin, 1981, 286 p.
2. Au défaut de la cuirasse, Montréal, Quinze, 1977, 179 p.
3. "La Poupée gigogne", dans Gabrielle Poulin, Roman du pays, 1968-1979, Montréal, les Editions Bellarmin, p. 157-160.

4. En 1979, Lise Lacasse a reçu le Prix littéraire Benson & Hedges de la nouvelle pour "Sunshine State". En 1980, une autre nouvelle du même recueil; "Le sang coule vers l'amont", a été traduite en anglais sous le titre "Maryse", par Ms. France Morgan, pour le numéro 34 de Canadian Fiction Magazine.

(Lettres québécoises, n^o 25, printemps 1982, p. 18-20.)

DISSIDENCE

Il n'est pas rare de voir des critiques différer d'opinion au sujet d'un même livre. Lecteur avant tout, le critique a des préférences qui correspondent à sa personnalité, ses humeurs, sa formation, etc. Cependant, on peut supposer - bien qu'il ne puisse jamais faire abstraction de ses goûts - qu'il s'efforce tout au moins de les soumettre à une analyse plus objective. Les impondérables de sa personnalité l'obligent à étayer son jugement sur des données précises, des règles. Celles-ci constituent des normes commodes et nécessaires, encore que jamais strictes et absolues puisqu'il faut souvent les oublier pour apprécier de très grands écrivains. Mais dans le cours habituel de la production littéraire, de tels cas sont rares en sorte que les critères restent utiles, voire indispensables: si on parle d'un livre, aussi bien se référer à la notion de livre.

Ces réflexions me viennent après avoir lu la Facilité du jour¹ de Lise Lacasse, dont un ami critique m'avait dit que c'était excellent. Alors que je le trouve désolant. Est-ce une question de goût personnel? Peut-être, encore que je sois entrée dans ce livre avec d'excellentes dispositions. Un lecteur enthousiaste ne demande jamais qu'un bon livre: son plaisir en dépend et le mien, hélas, n'a pas duré. Après une dizaine de pages, je déchantais. Je l'ai laissé, puis repris: même empêchement. Voici les points sur lesquels je bute toujours.

D'abord, les surprenantes actions accomplies par les sujets: "un regard qui fredonne", "des talons qui lancent des cris aigus", "une voix qui grimpe dans le dos", "une ondée de délicatesse qui cajole". Et je deviens triste - je n'oserais dire "ruisselante de mélancolie" - devant "un ciel qui flotte au vent comme un drap fraîchement lavé et repassé". De telles audaces me paraissent détestables et laborieuses. Et leur profusion dépasse les limites de la sobriété. La modération a bien meilleur goût.

Curieusement, ces figures de style acrobatiques s'inscrivent dans des phrases d'une lourdeur et d'une maladresse à ras de terre: "J'ai l'expression d'une femme heureuse mais qui n'est jamais partie", "..." mais pour elle le temps ne passait pas tout droit", "Je touche à sa montre, il admet avoir perdu la notion du temps et que les vacances peuvent aussi bien commencer demain". Puis voici une curieuse opération mathématique: "Gabriel et moi étions doublement heureux tout en l'aimant autant", qui annonce des raisonnements encore plus surprenants. A la page 86, l'héroïne Julia se rappelle un beau souvenir d'enfance

alors qu'elle "ramassait" des cerises avec la grande Jeannette. De souvenir, elle note qu'elle n'en a mangé qu'une seule fois avec son mari. Mais alors quelle fête! A chaque "coup de mâchoire", il s'esclaffait. Comme chacun sait les cerises noircissent les dents, rendent la langue épaisse. Mais ici la simple mastication prend des allures métaphysiques: la bouche râpeuse n'a "plus rien à voir avec la béatitude. Comme si déjà, j'avais été condamnée à ne rejoindre la vie qu'à travers un certain malaise." Que de simples cerises deviennent les augures d'un malaise à vivre, voilà qui est assez inattendu.

Ces bizarres raisonnements ne sont pas rares. A la page 31, "le fossé qui sépare" deux personnes est "relégué dans l'ombre" en même temps qu'on le laisse "prendre de l'ampleur". Bon, voilà peut-être une phrase boîteuse, simplement. Mais d'autres exemples sont plus inquiétants. A un certain moment, Julia, qui ne sait jamais quoi faire d'elle, s'égare dans la forêt. Elle "cherche un coin d'ombre pour s'asseoir, mais les feuillus sont rares". Question: les feuillus sont-ils les seuls arbres à faire de l'ombre? Il semble que oui puisque Julia marche encore, mais "plus bien loin" dans cette même forêt où "les arbres se touchent de trop près". Comment imaginer cette forêt? Il s'agit de conifères sans doute, assez serrés pour faire de l'ombre, mais trop serrés pour qu'elle puisse s'y asseoir. Passons et suivons-la en auto avec son fils qui "roule plus vite, une campagne se compare à une autre, un champ reste un champ, la montagne se déplace, s'impose. De côté, de face Patrice accélère. Des étalages de fruits et de légumes surgissent, je trépigne, il va s'arrêter, nous laisser seuls" (remarquons en passant que l'auteur a changé quatre fois de sujet dans la même courte phrase). Or voici que devant les comptoirs susdits la pauvre femme devient "tirillée entre les pivoines et le chou-fleur". Déchirement existentiel que d'être ainsi sollicitée à la fois par des fleurs printanières et un légume de fin de saison. Un jardinier n'a heureusement jamais à faire un tel choix, puisqu'il se fie aux saisons, lui.

Quant aux dialogues, ils tombent dans ce texte précieux comme des roches plates. Je n'ai pas l'espace suffisant pour les citer.

Il suffit d'ouvrir au hasard (p. 18, 44, 45, 48, 66, 97, etc.) pour constater à quel point les paroles sont futiles et sans presque jamais de rapport avec le contexte. Les personnages n'ont visiblement rien à se dire; alors ils pensent. Nous assistons donc à des monologues intérieurs, tantôt celui de la mère, tantôt celui du fils. Le changement peut se faire à l'intérieur d'un chapitre ou dans la même page, mais loin de ramener le lecteur sur une piste intéressante et riche ces changements brusques ne font que désorienter la lecture. On tombe littéralement dans l'âme de l'autre, sans préavis, sans préparation, sans nécessité: il faut toujours quelques minutes pour se réadapter. Et quand on y parvient, le discours intérieur devient parfois si gênant qu'on préférerait être encore dans la peau de l'autre qui se tait. Ainsi, à la page 30, c'est le tour du fils: "je deviens le chevalier fougueux et aimant qui n'aspire qu'à voler à sa conquête", "j'assouvrai toutes ses soifs". Des pages comme cela...

C'est dire que ces personnages n'accrochent jamais. Ils sont sans consistance, embourbés dans un discours filandreux. L'idée avait des possibilités: une mère veuve que son fils accueille chez lui pour la distraire de l'ennui. Mais il n'y arrive pas et ce n'est pas tellement sa faute: la vieille femme est grincheuse, fofolle, irritante, d'une sensiblerie qu'elle se plaît à croire poétique et dont elle nous casse les oreilles avec une prétention insupportable.

C'est un livre qui aurait pu être une réussite, il aurait peut-être suffi d'un bon conseiller pour éliminer, nettoyer, serrer. J'aurais alors - c'est bien possible - été de l'avis de mon confrère. Et chacun serait heureux. Ce sera pour la prochaine fois.

Michèle MAILHOT

1. Lise Lacasse, La Facilité du jour, Montréal, les Editions Bellarmin, 1981, 286 pages.

(Le Droit, 19 avril 1982, p. 14.)

LE ROLE DU PRESENT ET DU PASSE

En lisant la Facilité du jour de Lise Lacasse, j'ai été frappé par l'importance qu'accorde l'auteur aux notions du présent et du passé; importance si grande, qu'il me semblait que l'ensemble du roman s'organisait en fonction de la démarcation établie entre ces deux pôles. Il fallait toutefois éclaircir le rôle que joue la dimension temporelle dans le roman pour apprécier la justesse d'une telle remarque.

Ce rôle m'apparaît d'emblée relativement complexe, d'où la nécessité de le saisir à travers ses diverses manifestations. La démarche à suivre consistera donc à étudier la temporalité à plusieurs niveaux, par rapport aux personnages du roman, en fonction de l'évolution du récit ou, plus précisément, de l'écriture romanesque, afin de répondre à la question fondamentale, à savoir si le présent et le passé ne constitueraient pas un thème de l'oeuvre. L'analyse de ces différents aspects temporels précisera l'importance du rôle joué par le présent et le passé dans la Facilité du jour.

Fonction psychologique

Une première fonction attribuable à la dimension temporelle, dans le roman de Lise Lacasse, est d'ordre psychologique. C'est par le biais du présent et du passé que se révèlent le caractère profond des personnages, principalement Julia mais également Patrice, et la nature du drame psychologique qui se joue à la fois en eux et entre eux. Il faudra donc s'attarder à l'étude du caractère de ces personnages afin de faire ressortir le lien étroit qu'ils entretiennent avec les notions temporelles.

Julia est sans doute le personnage le plus sensible au facteur temps dans le roman. Le fait qu'elle est une grand-mère laisse déjà deviner l'importance que peuvent avoir les notions du présent et du passé dans sa vie. Or, Lise Lacasse a eu recours à ces notions pour façonner en profondeur son personnage. En effet, que nous raconte la Facilité du jour, sinon l'histoire d'une grand-mère à la retraite, en proie à la solitude depuis la mort récente de son mari, qui se sent présentement appelée à vivre, mais dont l'existence est entièrement tournée vers le passé.

Dès le début du roman, le problème se pose. Julia doit affronter un présent inquiétant et elle nous livre son angoisse qui naît au contact de la réalité: "La journée vient à peine de commencer et l'air est irrespirable. [...] une nouvelle existence, à laquelle je ne suis pas préparée, s'amorce." Simultanément, son passé surgit, encore indéfini, mais il ne

cessera d'envahir de plus en plus son existence: "[...] je suis de nouveau happée [...], je replonge dans une léthargie bienheureuse où, sporadiquement, le passé se taille une place encore imprécise (1)." Dès lors, tout le drame de Julia va prendre l'allure d'une opposition croissante entre son passé et le présent. Son passé s'organise autour du souvenir de son défunt mari, Gabriel, souvenir qu'elle aime à prolonger par la rêverie. C'est un lieu devenu imaginaire, mais qui lui appartient en propre et avec lequel elle peut s'identifier. Or, l'appel du présent empêche de plus en plus Julia de revivre cette époque heureuse de sa vie. Ce nouveau défi, auquel il faudra faire face, prend le visage de Patrice, le fils aimant qui veut, en pensant faire le bien de sa mère, lui imposer son monde, un présent qui n'est pas fait à la taille de Julia. L'incompréhension entre la mère et le fils s'accroît au même rythme que se creuse le fossé entre le passé de Julia et la nouvelle existence que lui offre Patrice.

A plusieurs reprises, les réflexions de Julia nous révèlent que la vie était facile dans le passé et à quel point elle est devenue inconcevable: "[...] je commençais à apprécier le calme et les mouvements discrets, j'apprenais à vivre sans pousser sur le temps, [...] aujourd'hui, je régresse, je me bute à des vétilles que je grossis (2)." En regard de l'existence chez Patrice, elle parle de son "incapacité à profiter de ce séjour (3)". Elle envisage son avenir comme un trou; tiraillée entre le présent et le passé, elle ne conçoit même pas la possibilité d'un futur. Quant au présent, le seul qu'elle connaisse est inventé à partir de souvenirs: moments intimes avec Gabriel, marches au bord de la mer, visages des gens de son village. Dès que ces évocations disparaissent, - et Patrice représente justement l'élément néfaste qui brise ses rêveries, - le moment présent lui paraît intolérable.

De son côté, Patrice est également aux prises avec un conflit d'ordre temporel. Contrairement à Julia cependant, le fils veut se libérer de l'emprise du passé. Il veut se donner une identité forte, effacer le souvenir de son père qui plane comme une ombre sur son monde. Evoluant vers une rupture avec sa femme, il ne vit même plus pour le moment présent; il se tourne vers l'avenir, nourrissant des projets plus ou moins réalisables, assoiffé de réussite. Il voudrait également faire partager à sa mère ce monde dont il rêve. (Finalement, les deux personnages rêvent; l'un à l'avenir, l'autre au passé.) Il transpose en elle ses propres désirs, ne se rendant pas compte qu'il nuit en réalité au bonheur de sa mère, car Julia ne cherche pas un bonheur démesuré. Ses joies sont simples: elles se composent de tendresse, d'affection, du besoin d'être aimée et d'aimer. Mais, bousculée par l'amour accaparant que lui témoigne son fils, elle doit se cramponner à ses souvenirs pour respirer un peu. Les seuls moments de félicité qu'elle éprouvera chez Patrice sont ceux qui lui permettront de s'enfouir à loisir dans sa mémoire. Julia, doutant de tout, doutant d'elle-même, ne sait qu'une chose sûre: elle devra retourner chez elle; elle ne peut envisager de vivre déracinée.

Le retour à la maison amorce la deuxième partie du roman. Ce retour annonce le dénouement favorable au drame intérieur qui tenaille la vieille dame. Effectivement, ce n'est qu'en revenant chez elle que Julia réussira,

non sans éprouver d'autres chocs, à réconcilier "enfin autrefois et aujourd'hui (4)". Elle devra d'abord renoncer à vivre seule. La maison désolée renvoie à Julia la mort de Gabriel, et non la présence qu'elle escomptait retrouver. Désormais, elle a besoin des autres: Martha, Eugène, Etienne, pour ressusciter son passé qui, du même coup, cesse de devenir un monde où elle se réfugie. Au contact de ses amis, Julia réapprend la facilité du jour: "À notre âge, le prix du temps s'évalue si peu que chacun le déguste à sa mesure (5)." Enfin, elle pourra dire: "Je m'apprête déjà à vivre demain (6)." Le roman, qui débutait par une opposition entre le passé et le présent, laquelle opposition engendrait tout le drame, s'achève, après une lente évolution, avec la réconciliation de ces deux pôles temporels.

Il paraît donc juste de conclure, à ce stade de l'analyse, que l'opposition entre le présent et le passé se situe au coeur de l'évolution psychologique et dramatique du roman. Cette opposition temporelle nous permet de sonder le caractère des personnages dotés d'une intériorité, de saisir les rapports qu'ils entretiennent, de comprendre la nature de leur drame. Cette fonction psychologique, suffisamment mise en évidence, facilitera l'analyse des fonctions technique et thématique que le présent et le passé exercent dans le roman de Lise Lacasse.

Fonctions technique et thématique

La romancière utilise également les notions de présent et de passé en tant que technique romanesque. En effet, le décalage constant qui s'effectue entre le moment vécu et les retours en arrière conditionne le déroulement du récit. A la limite, il n'y a pas d'action, dans l'acception que l'on donne généralement à ce terme, dans la Facilité du jour. Tous les actes se récupèrent au niveau du monologue intérieur et des quelques dialogues généralement brefs. Julia et Patrice, les seuls personnages dotés d'une dimension intérieure, réfléchissent sur leurs actes et sur les gestes des gens de leur entourage, en cherchant à les interpréter. Julia établit des dialogues imaginaires avec Gabriel en tentant d'ancrer son passé dans le présent. Non seulement, par ce moyen, la romancière réussit à nous révéler ses personnages, elle imprime au récit l'impulsion nécessaire qui lui permet de progresser.

Il me semble, par ailleurs, que Lise Lacasse abuse de ce procédé. Evidemment, par le biais du monologue intérieur, la romancière nous permet de partager la riche vie intérieure de ses personnages. Par contre, ces derniers, sans cesse décrits de l'intérieur, perdent à la longue leur consistance physique. Leur image flotte, pour ainsi dire, dans l'imagination du lecteur. Mais plus grave encore, il arrive que l'emploi généralisé du monologue intérieur, avec ce qu'il comporte de retours en arrière, nuise à la crédibilité de certains passages. Je pense notamment à l'endroit où Patrice, se livrant à ses réflexions, révèle aux lecteurs un fait qu'ils pouvaient très bien avoir déduit; il explique, dans ce passage (7), pourquoi il n'a pas posté la lettre que Julia avait adressée à Etienne. Cette justification tardive n'apparaît pas normale dans le cadre du

monologue intérieur. La romancière aurait eu intérêt à utiliser une autre technique, soit le journal intime où Patrice aurait pu consigner ses intentions, soit, plus simplement, le dialogue qui aurait permis l'aveu. La romancière qui évite presque toujours, à son avantage, d'intervenir dans le récit, trahit, dans ces pages, sa présence qui devient par le fait même trop gênante. Par contre, les retours en arrière donnent lieu à des passages fort réussis. Je me réfère aux pages qui relatent les circonstances de la mort de Gabriel (8). Pour le lecteur, il ne fait pas de doute que la mort de Gabriel constitue l'événement douloureux dans la vie de Julia, mais rien ne laisse présager l'éclaircissement du mystère qui entoure cette mort. Or, au coeur du récit, suite à une question banale d'une convive invitée à un dîner donné en l'honneur de Julia, l'aveu surgit spontanément. Le retour en arrière, dans ce passage, engendre la vitalité du récit; la romancière fait partager pleinement à ses lecteurs, en les surprenant à leur tour, le choc émotionnel de Julia engendré par la mort soudaine de son mari. Si cet épisode avait eu lieu au début du roman, dans un discours normal, son impact aurait été grandement atténué.

Sans tenir compte des passages les mieux ou les moins réussis, il reste que l'emploi du monologue intérieur, avec son décalage temporel, constitue le moyen le plus original et le plus efficace que pouvait employer Lise Lacasse dans l'élaboration de son oeuvre. Puisque le passé et le présent sont au centre des réflexions qui se dégagent du roman, l'auteur réussit à faire coïncider la forme et l'idée, la technique employée au niveau du récit et l'élaboration du sens de l'oeuvre. Ce rapport étroit m'amène à parler, en dernière instance, de la fonction thématique qu'exerce, dans le roman, la dimension temporelle.

Etant donné l'importance qu'accorde l'auteur aux notions du présent et du passé dans son roman, importance qui se reflète aux niveaux psychologique, dramatique et formel, il n'est pas exagéré de prétendre que ces notions constituent le thème central de l'oeuvre. Lise Lacasse ne se borne pas à utiliser le présent et le passé comme simples temps de l'action; elle en fait les éléments constitutifs de sa réflexion. Il me semble d'ailleurs que cette réflexion prend une telle ampleur que le personnage devient parfois secondaire. Seulement vers la fin du roman Julia parvient-elle à réconcilier son passé et son présent, à reprendre contact avec la réalité tout en récupérant sa dimension humaine. Par contre, ce phénomène littéraire de la désintégration du personnage, suivie de sa reconstitution, épouse de très près l'évolution de son drame: démantèlement d'un monde par l'opposition entre le passé et le présent et sa reconstruction par leur réconciliation. Ce procédé, volontaire ou non, accorde une plus grande cohésion à l'oeuvre.

Enfin, pour souligner davantage le rôle thématique du présent et du passé, j'ai retenu deux symboles apparentés à ces notions: le lac et la mer. Tout au long du roman, Julia témoigne sa fascination pour la mer. Il est normal d'associer cette dernière au passé de Julia. C'est au bord de la mer que s'est déroulée l'existence de la grand-mère. La mer lui paraît, par analogie, aussi vaste, aussi émouvante à contempler

que son propre passé. Par contre, le lac est associé à la mort. Julia dit, dès le début du roman, alors que la nature du drame se précise: "... ma vie prendra l'allure d'un lac qui dort (9)." Or, ce lac, elle le trouvera chez Patrice, dans ce monde qui incarne pour elle l'idée d'un présent inconcevable. C'est un lac borné de montagnes, aux horizons limités, et dont la surface plane et monotone rebute Julia. Ainsi, les éléments naturels revêtent une valeur symbolique et se définissent par relation au présent et au passé. Il nous est donc permis de croire que les notions temporelles remplissent effectivement une fonction thématique centrale dans le roman de Lise Lacasse.

Un rôle capital

Le rôle du présent et du passé est capital dans la Facilité du jour. Il se joue sur plusieurs plans: psychologique et dramatique, formel et thématique. Au niveau psychologique, le présent et le passé peuvent être également envisagés sur deux plans conflictuels: dans la personnalité de Julia, où ils parviendront à se réconcilier, entre Julia et Patrice qui incarnent ces deux pôles temporels toujours opposés. Cette opposition semble, par ailleurs, révéler une intention critique, de la part de l'auteur, à l'égard de l'attitude paternaliste qu'ont les adultes, non seulement envers les enfants, mais aussi envers les vieillards. Enfin, les notions temporelles servent, au niveau formel, à l'organisation et à l'écriture du roman, et forment, au niveau thématique, le centre de la réflexion qui se dégage de l'oeuvre.

Si j'ai réussi, du moins je l'espère, à montrer différentes facettes du rôle du présent et du passé dans le roman de Lise Lacasse, tout en jugeant de son importance, il reste que je suis conscient de n'avoir en rien épuisé le sujet. J'ai négligé, par exemple, le rôle des personnages secondaires, dont celui d'Angèle qui incarne davantage, à mon sens, le présent dans ce qu'il a de plus immédiat. Par ailleurs, il m'a fallu simplifier l'évolution du drame de Julia et je n'ai abordé que sommairement la valeur symbolique du thème étudié. Ces lacunes ont eu au moins le mérite de me convaincre de la richesse et de la profondeur de la pensée véhiculée dans ce roman.

Gilles DUPUIS

1. Lise Lacasse, La Facilité du jour, roman, Montréal, les Editions Bellarmin, 1981, p. 9.
2. Ibid., p. 62.

3. Ibid., p. 164.
4. Ibid., p. 262-263.
5. Ibid., p. 285.
6. Ibid., p. 286.
7. Ibid., p. 217-218.
8. Ibid., p. 78-79.
9. Ibid., p. 9.

COGNE LA CABOCHE ET S'OUVRE LA VIE

Cogne la caboche¹ est l'histoire d'une âme divisée, d'un être déchiré entre deux identités, d'un individu à deux noms. Le roman présente, comme le dit Jacques Michaud, "ce combat que se livrent deux femmes, celle qui veut mourir et celle qui veut vivre"². Il met en scène une héroïne à la recherche d'elle-même: en cessant d'être l'un des individus (Rachel) et en ne réussissant jamais complètement à devenir l'autre (Soeur Anna), elle se sent perdue. Dans l'espoir de se retrouver elle essaie des rôles, tant elle semble destinée à emprunter son identité à autrui. Elle s'identifie à Marie-Paule (le premier choix des noms qu'elle propose pour son état religieux), car sa soeur et elle ont en commun le fait de leur mort (réelle dans un cas, symbolique dans l'autre); elle devient également le substitut de sa mère en se faisant Soeur Anna ("Rachel qui a pris sa place au couvent", p. 11). Pourtant, il lui tarde de connaître sa véritable identité, si seulement cette identité se montrait reconnaissable dans un tel chaos de rêveries défendues, de bribes de souvenirs, de règles autoritaires et de rituels persuasifs. Le conflit des noms, des identités, repose donc sur l'opposition plus profonde entre deux mondes irréconciliables. Dans ce contexte Joseph Bonenfant parle d'un "versant clair" et d'un "versant noir"³; et Aurélien Boivin de deux univers "l'un, vide, clos, irrespirable, hanté par l'absence et la mort" et "l'autre, merveilleux, le monde de l'enfance et du rêve rempli de chansons, de comptines, de contes"⁴. Presque tous les commentateurs du roman se sont attardés sur cette opposition entre le monde fermé du couvent et celui, ouvert, d'une existence authentique. Mon intention est d'analyser ces deux perspectives opposées afin de mettre en relief leurs rapports avec la fonction narrative du roman.

L'ouvert et le fermé s'expriment tout d'abord, dans ce roman, en termes spatiaux. Déjà la première phrase du livre nous le fait comprendre:

De la galerie où elle se berce tranquillement, Anna regarde, sans la voir, la route étroite et grise qui fait une courbe là-bas, avant de se confondre avec le ciel. (P. 9.)

Cette phrase présente une perspective ouverte: elle évoque un horizon sans limites, la courbe séduisante d'une route menant vers l'infini du ciel, se perdant dans l'inconnu⁵. Il importe de noter, cependant, que

cette scène nous est transmise à travers l'imagination d'Anna et que celle-ci, — parce qu'elle regarde sans voir, — n'a même pas conscience de cette ouverture du monde. Elle fait un effort volontaire pour concentrer son attention sur la réalité étroite du petit village: elle veut que son champ perceptif coïncide avec le milieu nettement délimité:

La route lointaine a disparu. Il faut ramener le regard sur la rue tout près en bas de la butte, sur le magasin général, le restaurant, la salle, la belle maison du docteur, celle du notaire. Anna aime bien ce côté de la rue qui fait face à sa maison. (P. 9-10.)

Ces deux passages font ressortir le contraste moral entre la route (c'est-à-dire l'aventure, l'inconnu) et la rue (qui, toute rectiligne, représente la discipline d'un monde bien ordonné, la sécurité de la routine familière). Le choix d'Anna n'indique donc pas une simple préférence personnelle: il correspond à un impératif moral ("il faut" est le terme employé). C'est comme si, pour elle, l'homme avait pour devoir de se contenir dans l'espace étroit d'une seule petite existence individuelle, comme si c'était une transgression impardonnable que de vouloir dépasser le cercle immédiat de sa situation dans le monde. En détournant son regard de la route, Anna cherche à fonder son bonheur sur la sécurité d'un univers stable: elle connaît la tranquillité de l'être qui demande si peu qu'il sera toujours satisfait.

Les perspectives spatiales décrites dans le paragraphe précédent évoquent le conflit moral entre la discipline et la liberté. Pour Anna la soumission est la vraie source de toute force spirituelle. Il est significatif que notre première vision du monde du roman coïncide avec celle d'Anna, car sa morale représente la base à partir de laquelle tout est défini. Aucun autre code moral aucun autre mode de vie, ne saurait être conçu, sauf par réaction contre ces valeurs établies. On pourrait s'attendre à ce que la vision fermée d'Anna se reflète dans la vie disciplinée de sa fille Rachel, car celle-ci, devenue la Soeur Anna, accomplit le renoncement qui n'a pas été permis à sa mère. Notons, cependant, comment Rachel décrit la vie des religieuses:

Nous demeurons dans de grandes maisons de pierre entourées d'arbres et de fleurs, protégées des regards indiscrets par d'immenses clôtures de pierre fermées par de lourdes barrières en fer forgé, sur lesquelles le cadenas est posé tous les soirs à six heures. (P. 117.)

Ce qui manque complètement à cet extrait, c'est le sentiment de paix d'Anna. La résignation tranquille est ici remplacée par un ressentiment amer, la contrainte est vue comme un emprisonnement. La vocation de Soeur Anna a été fondée sur une erreur de perspective concernant les deux plans spatiaux que nous avons examinés. Pour elle, le couvent avait représenté la perspective ouverte, la courbe qui nous transporte non seulement au-delà de l'horizon mais vers le potentiel illimité d'un

nouvel ordre d'existence spirituelle. "Quand elle avait quitté la maison il y a trois ans — il y a quinze ans — Rachel avait cru qu'elle s'en allait au-delà de cette route, au-delà du temps et de l'espace." (P. 56.) Mais cet espoir s'est montré illusoire: elle se trouve dans un monde encore plus rétréci que celui qu'elle a quitté.

Il n'est donc pas étonnant que lorsque, au début du chapitre II, on rencontre Soeur Anna pour la première fois (rappel ironique de la scène au commencement du premier chapitre où nous avons accès à la vie intérieure d'Anna), elle soit en train d'explorer les perspectives ouvertes du monde de l'imagination. Elle relate un conte de fées à ses élèves. Le titre du conte est significatif: La Belle au bois dormant⁶. La Princesse qui, éveillée par l'amour, retrouve la vie, symbolise la situation de la religieuse condamnée à la somnolence, sinon à la mort symbolique, et brûlant d'expérimenter la libération de son éveil sensuel. La fonction du conte dans Cogne la caboche révèle ce qui est, d'après les recherches d'André Jolles, le caractère distinctif du conte en général.

Les personnages et les "aventures" du conte, dit-il, ne donnent donc pas l'impression d'être véritablement moraux; mais il est indéniable qu'ils nous apportent une certaine satisfaction. Pourquoi cette satisfaction? Parce qu'on satisfait à la fois notre "penchant au merveilleux" et notre "amour du naturel et du vrai", mais surtout parce que les choses se passent dans ces récits comme nous voudrions qu'elles se passent dans l'univers, comme elles devraient s'y passer⁷.

Dans le conte, dit Jolles, "les choses doivent se passer dans l'univers selon notre attente⁸": c'est là le principe qui appuie ce que Jolles nomme la "morale naïve" du conte, "morale naïve" qui rejette toutes les injustices du monde réel ("l'univers tragique") pour accomplir sa véritable réalisation dans "le merveilleux". On comprend maintenant la fonction du "merveilleux" tel qu'il est présenté dans le conte de Soeur Anna (et tel qu'il s'oppose au monde banal d'Anna). Le conte offre dans Cogne la caboche ce qu'il a toujours offert à ses auditeurs: un monde où prévaut la justice de nos rêves.

Cette hantise du "pays des songes" (p. 29) donne sa qualité particulière aux aspirations vers la liberté ressenties par Soeur Anna. Ses rêveries deviennent un conte de fées dans lequel sont réparées les injustices de l'existence. "Rachel s'endormait et rêvait qu'un chevalier audacieux l'emportait avec lui, bien loin sur son beau cheval, dans un pays où tournait le soleil avec les ailes des moulins" (p. 190)⁸. La dualité de l'existence de Soeur Anna est soulignée par l'ambiguïté de la comptine "Cogne la caboche". Non seulement cette chanson suggère la frustration de la prisonnière qui donne de la tête contre les murs symboliques de son emprisonnement, mais elle évoque aussi, — et surtout, — l'attachement de la part de Soeur Anna au bonheur naturel de son enfance. Les comptines deviennent un signe de

la libération, elles "s'entrechoquent, dit Denise Ostiguy, aux litanies, aux règlements de la Constitution et finissent par y creuser une brèche vers la liberté⁹. André Vanasse rappelle à ce propos que pour ne pas succomber aux arguments persuasifs de la Mère Générale, Soeur Anna se répète, sur un ton triomphant, le cri de défi que sont devenus pour elle les derniers mots de "Cogne la caboche¹⁰". Dans ses fantaisies Soeur Anna met en pratique le grand principe du conte de fées formulé par Jolles: "Tout est si simple et si facile quand on rêve¹¹". La nature du rêve devenu conte est illustrée dans la longue rêverie du chapitre VIII. L'épisode commence par la description de la "dévêtue" de la Soeur Anna faite par le Père Jean, description qui est contrastée de façon ironique avec des extraits du livre des Constitutions sur la manière pieuse dont la religieuse devait se dévêtir. Cette opposition morale est du reste accentuée par le contraste des points de vue entre Soeur Anna (ayant retrouvé sa vraie identité de Rachel) et sa mère (qui, dormant en toute sécurité dans son lit, entrevoit par instants la forme de Rachel mais sans bien comprendre ce qu'elle voit). Dans toute cette suite d'événements le thème de la Nature — et donc du naturel — est mis en valeur (le ruisseau où l'on se baigne, l'arbre où l'on grimpe, la pomme que l'on mange, etc.). Ce qui nous intéresse, cependant, c'est que tout l'épisode se termine comme un conte de fées avec Rachel, dans sa fantaisie, emportée par la rivière vers la mer, Rachel devenue princesse nue, divinité d'amour, faite pour remplir d'un émerveillement quasi religieux les chasseurs et les pêcheurs qui la regardent passer.

L'acte de la "dévêtue" prend, dans la rêverie de Soeur Anna, une importance symbolique. De même que les habits de la religieuse représentent pour elle l'identité factice qui lui a été imposée, de même le fait d'enlever ses vêtements, de retourner à un état de nudité, constitue un rite pour restituer la vraie identité:

Elle est là, Rachel. Comme elle dort bien sous la clarté douce de la lune! Il suffirait d'enlever à la religieuse son vêtement de mort pour qu'apparaissent la blancheur et la douceur de son corps intact. (P. 106.)

La libération, c'est le rejet de "l'uniforme austère qui paralyse la vie et fige le sang" (p. 38). Mais le changement n'est pas purement vestimentaire: la nudité du corps féminin est une image de sensualité. Autrement dit, la libération s'exprime à travers la sexualité, ce qui n'est pas étonnant car l'oppression exercée sur les religieuses se concentre très fortement sur la chasteté: "Plus aucun contact avec le monde pervers, gourmand et lubrique¹²." (P. 35.) Pourtant, la virginité des religieuses n'est que le refus de se développer, le désir de se réfugier dans un monde préadulte, le déni du fait que l'enfant devient une femme ("Il vous faut garder, mes soeurs, l'âme d'un petit enfant, la douceur, l'innocence, la pureté de l'enfant", p. 50). Il est donc révélateur que le Père Jean, ayant retrouvé Soeur Anna, répète à plusieurs reprises qu'elle est devenue une femme et que cette conscience d'être une femme est pour Rachel inséparable de la soif de la

liberté: "Qu'est-ce qui m'a empêchée de crier mon envie de vivre, d'être une femme enfin?" (P. 139.)

Retenons le terme qu'emploie ici Soeur Anna: elle parle de son "envie de vivre". Or, par définition, le couvent est le domaine de la mort, le monde de celles qui ont renoncé à vivre, des "momies", selon Soeur Anna:

A cette heure, les religieuses sont déjà retirées derrière les murs de coton de leurs cellules, étendues toutes droites entre les draps rudes, les doigts crispés sur le chapelet, comme les morts que l'on expose. (P. 10.)

Cet extrait fait partie du monologue intérieur d'Anna, de cette femme austère qui embrasse si pleinement la cause de l'abnégation. Sur le plan moral, l'opposition entre la vie et la mort dérive du contraste entre les deux parents, Anna qui, malgré sa religion de la mort, continue à vivre et Charles qui, si plein de vitalité, est déjà mort. Charles s'aperçoit clairement au moment où Rachel se prépare à entrer au couvent qu'il s'agit d'un choix pur et simple entre la vie et la mort. Dans les rêveries de Soeur Anna Charles devient un héros viril dont le plus grand désir est de l'enlever, avant qu'elle ne soit complètement engloutie, de fuir avec elle l'emprise de la mort. Cette impulsion est le sujet d'une prière fervente de Soeur Anna: "Tirez-moi de ce tombeau avant que ma peau se fane et craque de toutes parts, que mes os se disloquent, que mon coeur devienne froid et dur. J'ai envie de vivre. J'ai envie, non pas de tout recommencer, mais de commencer enfin." (P. 30.) La sexualité est donc une renaissance, le réveil à la vie d'un être moribond. Ce message est mis en relief dans le passage suivant qui contient un entrelacement très révélateur de bien des thèmes du roman:

Ses mains cherchent la douceur et la chaleur des seins. La statue est vivante: elle ne se brisera pas en tombant du piédestal au milieu des éclats de verre, de l'eau répandue et des roses fragiles. Oui, Marie-Paule, nous allons ouvrir le ventre de la longue poupée si molle, si molle tout à coup." (P. 218.)

Le réveil sensuel de Rachel est ici lié à la destruction de la statue qu'elle était devenue. L'image de la poupée revient aussi, car les religieuses sont toujours présentées comme des robots, des automates, des poupées, des momies. La poupée est également celle de "Cogne la caboche", celle qui, à un autre endroit du roman, est détruite par Rachel et Marie-Paule dans l'intention de détruire la mort qu'elle représente sous une forme travestie. Tous ces thèmes se combinent pour suggérer un acte de défi vis-à-vis de la mort. Rachel doit commencer à vivre, d'autant plus que Marie-Paule est décédée et que, — parce que dans le symbolisme du roman les deux filles partagent une existence commune, — Rachel est la seule dépositaire de la vie de sa soeur décédée. La mort volontaire qu'a subie Soeur Anna est inacceptable.

Une morale nouvelle a été créée: "... seuls sont coupables les gestes qui engendrent la mort." (P. 70.)

Si la volonté de vivre est une préoccupation majeure des contes évoqués dans le roman et la motivation principale des rêveries de Soeur Anna, elle est également la caractéristique dominante du traitement de la littérature à l'intérieur du texte. Cependant, de même qu'il y a dans le livre deux conceptions de la vie (désignées par les termes l'ouvert et le fermé), de même il y a toujours deux attitudes contradictoires envers toutes les questions concernant notre manière de vivre. Par exemple, les contes de fées, — pleins de promesses et d'optimisme — que raconte Soeur Anna à ses élèves trouvent leur contrepartie fastidieuse dans les textes édifiants qui sont lus aux soeurs pendant leurs repas ("— La Perfection chrétienne de Rodriguez, suite...", p. 103). De façon analogue, il y a une attitude envers la littérature qui correspond aux idées étroites de la communauté religieuse: les poèmes ornés, pleins de platitudes emphatiques, que compose Soeur Anna sont reçus avec enthousiasme. Mais la littérature a une autre fonction désapprouvée par les autorités ("Priez, ma Soeur, priez, les mauvais livres en ont perdu de plus solides que vous...", p. 26). Qu'est-ce qui fait des livres mauvais? Leur grand danger, c'est qu'ils ont le pouvoir de stimuler l'imagination, de nous communiquer une expérience de plus en plus ouverte de la vie. Cette capacité de la littérature est révélée surtout dans l'épisode poignant de la mort de Soeur Sara. Celle-ci meurt faisant part à Soeur Anna de l'exhortation suivante: "— Vivez, soeur Anna, moi je n'ai pas pu." (P. 178.) Le désir de connaître le plus possible la vie anime son amour de la littérature: "C'est d'elle que soeur Anna a appris que la littérature ouvrait l'accès à un univers merveilleux, comme une grande fenêtre ou comme un oeil de surcroît." (P. 176.) Cet amour de la littérature se transforme en l'identification avec les personnages littéraires, avec Mara de l'Annonce faite à Marie, par exemple, parce qu'elle se révolte plutôt que de se résigner (mais pas avec la trop sage Violaine) et avec Don Quichotte et Emma Bovary, deux personnages qui reviennent maintes fois dans le roman, car bien qu'ils aient échoué, comme le montrent la folie de l'un et le suicide de l'autre, ils ont refusé de transiger avec leurs idéaux. Evidemment, la littérature dont il est question ici est très romanesque dans son caractère, mais l'"univers merveilleux" auquel elle donne accès est effectivement la vie même. La vie est le livre qui n'a pas encore été écrit parce qu'il n'a pas encore été vécu; elle s'incarne dans la figure de l'héroïne qu'on peut faire vivre en la devenant:

Au milieu des héroïnes de romans qu'elles cherchent à reconnaître (celle-là qui pleure, ce soir, dans tous les villages de France; celle-ci, en train de soigner des oiseaux prisonniers, à l'ombre d'une forteresse; cette autre qui frappe avec les talons de ses sabots sur les parois d'une mine et qui rit et qui pleure avant de mourir emprisonnée ...), il y a une figure informe qui cherche une issue." (P. 53.)

Ces trois héroïnes ont toutes eu l'expérience de la prison, — Emma Bovary dans l'étroite existence bourgeoise, Clélia Conti dans la citadelle qui l'enfermait avec son bien-aimé, Catherine Maheu dans la mine qui s'est écroulée autour de son amant et d'elle; elles ont toutes vécu, au nom de l'amour, la tragédie de la vie; mais elles ont toutes préféré la voie tragique à la médiocrité d'une vie privée de toute transcendance romantique. C'est à ces personnages que Soeur Anna veut s'identifier: elle est la "figure informe" qui cherche à exister:

Elle a follement envie de libérer l'image qu'elle a gardée si longtemps cachée en elle et de suivre son ombre à travers toutes les pages demeurées jusqu'ici trop blanches. (P. 53-54.)

Ce qui frappe ici, c'est que pour Soeur Anna le désir de vivre coïncide avec la création littéraire. Mais même à ce niveau le conflit entre les perspectives ouvertes et fermées surgit encore. Car dans un sens Soeur Anna a tort de vouloir écrire sa propre vie. L'acte créateur est répréhensible, comme on pourrait s'y attendre dans une communauté si résolue à écraser tout signe d'individualisme. D'ailleurs Soeur Anna n'a pas besoin d'écrire sa vie puisqu'elle a déjà été écrite pour elle. Il se trouve donc à l'intérieur du roman lui-même un livre qui met en question l'existence de l'ouvrage qui le contient. C'est le livre des Constitutions. Ce livre présente déjà la vie de Soeur Anna, il prescrit tous les actes qui deviendront la somme totale de son existence. Il est fréquemment cité par la romancière, en caractères majuscules qui attirent l'attention avec une autorité effrayante.

ELLES AURONT LE PLUS GRAND RESPECT POUR LES PRETRES EN QUI ELLES VERRONT DES REPRESENTANTS DE NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST. EN LEUR PRESENCE ELLES TIENDRONT LES YEUX MODESTEMENT BAISSÉS. TOUT DANS LEUR DEMARCHE DEVRA TRADUIRE LA RESERVE LA PLUS COMPLETE. (P. 62.)

Les caractéristiques de cette forme de narration méritent d'être signalées. Notons pour commencer le pronom employé: elles. Dans cette version de la vie de Soeur Anna la narration ne se fait pas à la première personne. La personnalité individuelle de Soeur Anna est disparue, sa destinée ayant été absorbée dans un pronom à la troisième personne. Par surcroît la narration se fait non seulement à la troisième personne, mais aussi au féminin et au pluriel. Soeur Anna est identifiée à une collectivité; elle est contrainte de se conformer à un modèle bien établi; elle ne sera en aucune façon différente de toutes les autres femmes qui partagent son état, comme celles-ci seront la réplique de ce qu'elle est, elle.

Le temps du verbe employé dans ces extraits du livre des Constitutions est aussi très intrigant. En effet, il crée des problèmes d'interprétation quand on essaie de le situer dans son domaine narratif. Si grand est le pouvoir définitif de la narration dans le livre des Constitutions qu'elle rappelle, à bien des regards, les caractéristiques du récit telles qu'elles sont définies par Emile Benveniste, car

elle semble donner à la vie de Soeur Anna la forme rigide d'un morceau d'histoire. Et pourtant le temps utilisé est le futur, temps qui, pour des raisons que Benveniste expose de façon convaincante, ne convient pas à la conjugaison du récit:

Pour la même raison le futur est exclu; il n'est qu'un présent projeté vers l'avenir, il implique prescription, obligation, certitude, qui sont modalités subjectives, non catégories historiques¹³.

Certes, le futur garde dans les extraits du livre des Constitutions le ton prescriptif auquel Benveniste fait allusion: il impose des commandements aux religieuses et il est aisément — et fréquemment — remplacé par une deuxième personne péremptoire ("Si ceux-ci (les prêtres) vous adressent la parole, répondez poliment et brièvement", p. 62, est un passage à la deuxième personne qui correspond exactement à l'extrait à la troisième personne cité plus haut). Cependant, le futur du livre des Constitutions cherche à rompre avec les principes narratifs formulés par Benveniste. Celui-ci attribue à ce temps une "certitude" qui n'est vraiment qu'une "modalité subjective": le futur du livre des règlements aspire à acquérir la certitude du récit; il aspire à devenir fait historique, à présenter l'histoire d'une vie même avant qu'elle ait été vécue.

Pour comprendre la force du temps futur tel qu'il est employé ici, on ferait bien de comparer les prescriptions du livre des Constitutions avec un autre phénomène narratif du même ordre qui paraît dans le roman: je veux dire la notice nécrologique. Pour chaque religieuse, y compris Soeur Anna¹⁴, une notice nécrologique a déjà été composée. Elle décrit la mort exactement comme si elle était déjà arrivée, sauf qu'on laisse en blanc la date du décès et l'âge de la décédée. Cette prescription de la mort devient un impératif moral qui détermine toute la vie. Rappelons que Sartre dans son ouvrage autobiographique Les Mots a commenté son désir enfantin de s'assurer l'immortalité en faisant que sa vie corresponde à celle des grands hommes du passé. Autrement dit, il voulait arranger sa vie de façon à ce qu'elle aboutisse au genre de mort qu'il souhaitait. Il pouvait ainsi être sûr d'avoir une mort qui ne manquerait pas de capter l'admiration d'autrui: "Je voyais ma mort par leurs yeux; elle avait eu lieu, c'était ma vérité: je devins ma notice nécrologique¹⁵." Les périls de cette manière de vivre, pour Sartre comme pour Soeur Anna, sont exposés dans les Mots: "J'y mis une véritable frénésie: je choisis pour avenir un passé de grand mort et j'essayai de vivre à l'envers. Entre neuf et dix ans, je devins tout à fait posthume¹⁶." "Vivre à l'envers" est l'erreur qui est encouragée par la notice nécrologique de Soeur Anna: elle doit vivre de sorte que sa vie se termine avec la mort exemplaire déjà annoncée. On voit maintenant la vraie nature du futur du livre des Constitutions: c'est en réalité un passé déguisé. Cependant, vivre de façon posthume, c'est ne pas vivre du tout (l'adjectif indique que l'on est déjà mort). Pour Sartre, le caractère fondamental de la vie

réside dans la liberté, et le signe de la liberté, dans la littérature comme dans la vie, est l'imprévisibilité¹⁷. La prévisibilité requise par la communauté religieuse en insistant pour que tous ses adhérents se conforment au même modèle, est un symptôme de la mort.

Cependant, Soeur Anna ne veut pas se conformer: elle refuse la vie écrite à l'avance. Elle revendique le droit d'être la narratrice de sa propre existence. La décision d'écrire, le fait d'écrire, ne sont donc pas des questions purement techniques: ces activités expriment la signification morale du roman, comme le montre le passage suivant.

Au lieu de suivre ce rituel, à peine entrée dans sa cellule, Soeur Anna a saisi le calepin qu'elle dissimule dans ses grandes poches depuis quelque temps; elle s'en sert pour écrire ses notes de lecture et parfois, comme ce soir, elle cherche à travers les mots qui viennent spontanément s'aligner, des signes, des indices, peut-être un chemin. (P. 26.)

Son action ici est délibérée. Le temps qu'elle passe à écrire devrait être consacré, elle le sait bien, à la lecture du livre des Constitutions, à l'identification de son histoire à elle avec le fil narratif déjà déroulé dans ce volume pieux. Mais elle rejette cette identification: à la certitude des Règlements elle substitue, le caractère de sa narration le montre bien, l'incertitude d'une vie réellement vécue. Dans la chapelle, pendant la méditation, on la voit recourir de nouveau à l'écriture pour défendre sa vie, son identité: "Elle commence à écrire fébrilement, comme s'agite le nageur aux prises avec la vague." (P. 37.) Pour Soeur Anna aucune distinction n'est possible entre littérature et vie: elle ne vit vraiment que lorsqu'elle écrit. Il s'ensuit qu'elle applique à son existence même les techniques de la littérature. De cette façon elle remplit les lacunes de sa vie, elle la complète. Elle crée de la sorte une scène d'amour avec le Père Jean: "Elle a tellement envie d'entendre sa voix qu'elle est prête, s'il le faut, à inventer l'impossible dialogue." (P. 59.) L'extrait suivant fait voir la fonction psychologique qu'elle attribue à l'écriture:

Les pages qu'elle a écrites ce matin, elle aurait envie de les jeter aux quatre vents, pour que quelqu'un puisse les lire et parte à sa recherche dans ce pays où, avec tant d'autres emmurées depuis toujours, elle s'est mise à ressembler aux femmes irréelles des légendes. (P. 116.)

Ce passage contient bien des éléments importants. La clôture du monde des religieuses est évoquée, comme l'est aussi la perspective ouverte de l'univers imaginaire (assimilé ici au monde des légendes). L'écriture est devenue une affirmation de vie, un acte de dissémination. C'est elle-même que Soeur Anna sème aux quatre vents avec les pages qu'elle a composées. La référence au lecteur est d'ailleurs capitale:

L'acte créateur n'est achevé que lorsque le lecteur a rempli sa tâche. La liberté que vise Soeur Anna par l'intermédiaire de l'écriture serait perdue si elle ne s'adressait qu'à elle-même.

L'argument précédent nous permet de voir que le roman est, dans un sens, son propre sujet. Les techniques narratives deviennent un moyen d'effectuer l'ouverture morale. Pour explorer ce phénomène la romancière utilise une variété remarquable de techniques différentes. A la base de la narration du roman est le récit à la troisième personne, celui du chroniqueur qui décrit ce que nous, nous aurions vu si nous avions été là. Cette forme de narration a l'effet de présenter les individus de l'extérieur, comme si c'étaient des objets; et dans Cogne la caboche, dont le sujet est en fait la libération de l'individu, cette narration a de profondes implications morales. Elle semble renforcer l'aliénation d'une héroïne très consciente d'avoir perdu son droit à toute vie intérieure individuelle, d'avoir été réduite à son apparence extérieure. Par moments cette perte d'identité est si marquée que l'héroïne est désignée par une étiquette dépersonnalisée: elle devient "la religieuse", "la surveillante". En ce cas, la narration à la troisième personne, dans son pouvoir hostile, en vient à ressembler à celle du livre des Constitutions (lequel a également pour but de réduire les individus à des objets interchangeables). Pour souligner ce sentiment d'aliénation il arrive parfois que la romancière fasse coïncider l'angle de vision de la narration avec celui de certains personnages à l'intérieur du récit. Dans de telles circonstances la narration est colorée par la curiosité d'habitude méfiante d'autrui: "Deux cents fenêtres de ce côté-ci de la montagne, deux cents paires d'yeux qui cherchent à distinguer quelle est cette soeur du couvent qui monte vers le boulevard." (P. 186). Ici Soeur Anna n'est pas vue sub specie aeternitatis, comme cela paraît souvent être le cas dans la narration impersonnelle à la troisième personne¹⁸, mais simplement avec les yeux vigilants des bonnes soeurs curieuses. Il existe néanmoins un plan narratif supérieur à celui des spectatrices à l'intérieur du récit, perspective qui nous permet de comprendre la petitesse de celles qui regardent. Cette technique qui adopte le point de vue de tel ou tel personnage seulement pour le dépasser est souvent utilisée dans le roman parce qu'elle se prête à l'ironie, surtout aux dépens du personnage dont la vision est défectueuse. L'ironie sert en général à souligner la situation morale de Soeur Anna; elle est une étrangère, personne ne la comprend:

Se sont-elles doutées que, ce soir, la forme longue de la religieuse, qu'elles ont vue se profiler sur le mur parmi les ombres des rideaux battus par le vent, est vide comme l'enveloppe d'un fantôme et que la vraie soeur Anna a déserté son poste pour retourner vers un village du passé? (P. 59.)

Quelquefois l'ironie ainsi produite devient le message même de la narration. Quand Soeur Anna va à la Maison-Mère pour annoncer son intention de répudier ses vœux, le but de sa visite est complètement méconnu

par les autres religieuses aux yeux de qui elle est un modèle de vertu:

C'est beau une soeur des missions qui prend le temps de faire une visite au Saint-Sacrement pour se retremper dans sa ferveur première, quand elle vient à la maison-mère [...]. C'est étrange comme elle examine tout à la façon désinvolte des touristes. (P. 195.)

Cet aveuglement envers la nature spécifique de l'Autre, cette incapacité de concevoir que l'Autre puisse être différente de ce qui se trouve dans le livre des Constitutions, constitue un commentaire ironique sur toute la communauté religieuse.

Afin d'apprécier l'ironie de la situation de Soeur Anna dans l'exemple précédent et ailleurs, il est indispensable que nous ayons accès à sa vie intérieure. Si nous ne savions ce qu'elle pensait réellement, l'incident ne présenterait pas d'ironie ni de signification non plus. Ceci est une des caractéristiques de la narration du roman. L'auteur se sert de sa situation privilégiée pour nous présenter, selon les circonstances, ses personnages vus de l'intérieur aussi bien que de l'extérieur. En voici un exemple:

Soeur Anna est rentrée comme une ombre dans la chambre vide; elle a senti posé sur elle le regard serein et impuissant de la mourante. (P. 177.)

La première proposition de cette phrase décrit les mouvements de Soeur Anna. Elle nous dit ce qui aurait été perceptible de l'extérieur. La deuxième proposition, cependant, nous raconte ses sentiments: elle nous introduit dans son monde intérieur, nous permet de partager son jugement sur la mourante. Très souvent, tout en écrivant à la troisième personne, la romancière adopte le point de vue de Soeur Anna. Car celle-ci possède un esprit bien perceptif et aussi la volonté de contester les idées établies. On voit les effets de cette méthode dans un extrait où Soeur Anna contemple le tombeau de la Fondatrice. Le paragraphe précédent nous communique la conception traditionnelle de ce personnage illustre: c'est un passage plein d'adulation raconté à la troisième personne mais avec force injonctions à la deuxième personne destinées à nous exhorter à vénérer cette âme exceptionnelle. Les réflexions de Soeur Anna sont en contradiction avec ces idées reçues:

Soeur Anna s'approche du tombeau, pose sa main sur le marbre froid. Jamais elle n'a pu s'attendrir sur la vie de la Fondatrice. Maintenant, elle fixe son regard sur ces yeux de vitre. Non, il n'y a pas d'auréole autour du front de la mourante, seulement le cercle d'un vide toujours renouvelé, toujours plus grand, un vide où chancellent depuis plus d'un siècle les Filles du roi, métamorphosées en Filles de l'Eglise.

Se détacher de cette fascination du cercle imaginaire, ensorcelé..." (P. 207.)

Il suffit que ce changement du point de vue narratif ait lieu, que nous voyions la Fondatrice avec les yeux désabusés de Soeur Anna et non avec ceux des autres religieuses, pour que la scène soit complètement transformée. L'aura de la sainteté se disperse, l'ensorcellement n'agit plus, la Fondatrice n'est plus la même personne.

Le glissement vers la première personne (le il objet devient un il sujet; ensuite le il sujet est remplacé par le je du personnage en question) est typique de la narration du roman. Il répond au sens moral de cet ouvrage dont le but est de nous faire comprendre la vérité personnelle du personnage) et non pas les simples effets extérieurs de son rôle social). Cela étant, la romancière accorde souvent à ses personnages le privilège du discours. Le personnage le plus important, à cet égard, est, bien entendu, Soeur Anna. Voici un passage qui illustre cette transition pronominale:

Soeur Anna se laisse tomber sur le lit de soeur Sara. Elle prononce à mi-voix les noms d'Emma, d'Héloïse, de Mara... Non, Violaine, pas toi. Tu n'entreras pas ici. Je garde la chambre de soeur Sara. (P. 181.)

L'extrait est au début un morceau à la troisième personne; mais, à mesure qu'il nous est fait part des pensées intérieures de Soeur Anna, il glisse irrésistiblement vers l'emploi du pronom je¹⁹.

Le roman est, je l'ai dit, un ouvrage qui se retourne vers lui-même. C'est aussi le roman de Soeur Anna, de sorte que le mouvement rétrospectif de l'action correspond à la volonté profonde de l'héroïne. Elle doit revenir vers le passé: là se trouve la vérité de son identité, là se trouvent les perspectives ouvertes qui vont transformer sa relation avec le monde. "A la figure de la route qui travaille l'écriture, dit Joseph Bonenfant, il faut ajouter celle de la rétrospective, dans la composition du récit, l'une complétant l'autre, comme le temps est le complément de l'espace²⁰." Rachel comprend la nécessité de ce retour vers le passé:

Si loin dans l'espace. Loin, plus loin encore dans le temps? Lui faut-il vraiment retourner dans ces jours d'autrefois pour se sentir vivre et pour redécouvrir une route ouverte? (P. 59.)

Ce passage est très instructif en ce qu'il combine les dimensions du temps et de l'espace et la perspective attirante de la route ouverte avec la notion de vivre. J'ai dit plus haut que le roman est celui de Rachel. Il l'est en fait pour des raisons techniques qui émergent à la fin de l'avant-dernier chapitre. Ici elle prend possession de la narration, elle se fait l'autorité qui l'appuie: "Raconter tout

cela comme on invente une histoire", dit-elle et elle reprend la première phrase de l'ouvrage, commande la deuxième mais sans la terminer, les points de suspension indiquant que cela pourrait continuer indéfiniment. Cette situation éclaire toute la perspective narrative du roman. L'intelligence supérieure qui domine tous les autres points de vue utilisés comme foyer narratif, est celle de Rachel, car son acte créateur a donné naissance au livre.

Au début de cet essai nous avons examiné les implications spatiales des critères moraux de l'ouvert et du fermé. Il convient à présent de considérer cette question du point de vue temporel. Comment interpréter dans ce contexte la structure circulaire de ce roman qui, à sa fin, revient à son point de départ? Faut-il en conclure que le roman présente une vision close du monde bien qu'il fasse un appel si passionné en faveur de la vie ouverte? La question semble paradoxale, mais le paradoxe n'est qu'apparent. Sur le plan technique comme du point de vue moral, les expériences de Soeur Anna, les années perdues au couvent, ont besoin d'être closes, afin que Rachel puisse se remettre à vivre, afin que la vie puisse s'ouvrir encore. Cette double nécessité est reflétée dans la fin double du récit. C'est l'avant-dernier chapitre qui renvoie au premier pour fermer l'expérience stérile. Le deuxième dénouement, c'est-à-dire le dernier chapitre, est le prélude d'une vie ouverte. Comme le chapitre précédent, il fait penser au début du roman, mais cette fois-ci non pas pour le répéter inchangé. Le dernier chapitre contient bien des éléments du premier, mais ils ne constituent plus la même routine. Encore une fois la romancière fait appel à la conscience d'Anna, mais ici il s'agit d'une Anna prête à s'adapter à une existence nouvelle. Roman fermé, vie ouverte, — tel est le dernier message du livre.

Grahame C. JONES

1. Gabrielle Poulin, Cogne la caboche, Montréal, Stanké, 1979, 245 pages.
2. Jacques Michaud, "Ce passé qui secoue le présent", Le Droit, 28 avril 1979, p. 21.
3. Joseph Bonenfant, "La Courbe d'une route fascinante: Cogne la caboche de Gabrielle Poulin", Relations, juin 1979, p. 186.
4. Aurélien Boivin, "Cogne la caboche: Gabrielle Poulin", Québec français, décembre 1979, p. 8-9.
5. L'importance de cette image de la courbe de la route a été également mise en valeur par Jacques Michaud (op. cit., p. 21) et Joseph Bonenfant (op. cit., p. 187).

6. Le rôle du conte dans le roman a été analysé par André Vanasse ("La Belle au bois dormant reposait-elle dans un couvent?", Le Droit, 28 avril 1979, p. 21).
7. André Jolles, Formes simples, Paris, Editions du Seuil, 1972 (première édition allemande, 1930), p. 189. L'extrait en question présente l'argument qu'avance Jolles en rejetant l'opinion (avancée par Perrault) que le conte sourcrite aux notions conventionnelles du Bien et du Mal. Les citations à l'intérieur de l'extrait sont de Wieland. Notons d'ailleurs que dans sa description du conte Jolles emploie les critères moraux de l'ouvert et du fermé. Il fait la distinction entre la nouvelle (qui "enclôt une portion de l'univers" et se distingue par sa "clôture cohérente") et le conte, "qui fait ouvertement face à l'univers et absorbe cet univers" (ibid., p. 185).
8. La dernière image de cet extrait se réfère, évidemment, à Don Quichotte, personnage imaginaire très important dans le roman.
9. Denise Ostiguy, "Cogne la caboche", Ottawa Revue, 24-30 mai 1979, p. 20.
10. Op. cit., p. 21.
11. Op. cit., p. 117.
12. Cette attitude envers la sexualité est, chose significative, celle aussi d'Anna. Pour elle, l'acte de l'amour est quelque chose de répugnant qu'elle regarde avec dégoût. "Son homme, elle l'a aimé profondément, mais il n'a pas vraiment possédé son coeur. Le corps, oui, il le fallait bien pour être fidèle à la loi du mariage et pour donner des enfants à l'Eglise et au Pays." (P. 11.)
13. Emile Benveniste, Problèmes de linguistique générale, Paris, Gallimard, 1966, p. 245.
14. La notice nécrologique de Soeur Anna se trouve à la page 46.
15. Jean-Paul Sartre, Les Mots, Editions Folio, p. 174. C'est nous qui soulignons.
16. Ibid., p. 168.
17. Voir à ce propos son article sur Mauriac dans Situations I.
18. Cf. Benveniste qui dit de cette forme de récit: "A vrai dire, il n'y a même plus alors de narrateur. Les événements sont posés comme ils se sont produits à mesure qu'ils apparaissent à l'horizon de l'histoire. Personne ne parle ici; les événements semblent se raconter eux-mêmes" (op. cit., p. 241).
19. Nous n'avons pas essayé d'épuiser tous les aspects de l'emploi du point de vue dans Cogne la caboche. Nous avons cherché plutôt à mettre en lumière ces techniques qui se rapportent à notre propos. En fait, toutes les techniques que nous avons relevées sont souvent combinées à l'intérieur d'un même chapitre, d'un même paragraphe et parfois d'une même phrase en un réseau narratif fort complexe.
20. Op. cit., p. 188.

(Voix et images, vol. 6, n^o 2, hiver 1981, p. 279-291.)

A L'ECOUTE DE SA CONSCIENCE

Deux étudiants francophones, l'un du nord de l'Ontario, l'autre du Lac-Saint-Jean, se rencontrent à McGill dans une même équipe de football. Pourquoi deviennent-ils tout de suite amis? Parce que l'auteur avait besoin de leur différence pour incarner les deux pôles de son propre débat et pour donner une voix à la thèse qu'elle voulait promouvoir dans L'Impasse. Car, de toute évidence, Lucien Rivard est le porte-parole de l'auteur, une Franco-Ontarienne qui a fait des études en France et qui poursuit une carrière de professeur au Québec. Mais l'auteur est habile. Si les deux jeunes gens deviennent amis, c'est parce qu'ils sont "eux", comme aurait dit Montaigne, Marc et Lucien tirés l'un vers l'autre par cette puissance inconnue qui choisit sans raison et sans motifs. Marc Cousineau, de nature énergique et explosive, inquiète et angoissée, est un indépendantiste fervent; il cherche un défi dans l'université anglophone de Montréal. Lucien Rivard cherche plutôt sa place dans le vaste monde. Ils représentent deux formes d'engagement qui s'opposent: l'une plus vaste et axée sur l'universel, l'autre, profonde et limitée au Québec. Lucien Rivard est plus intellectuel que son ami; avec la largeur de vues de l'historien qu'il va devenir et qu'il est déjà, il croit au Canada, il croit que nulle cause ne justifie la violence. Bien plus, il estime qu'elle est l'arme des faibles et il professe que les changements politiques et sociaux peuvent se faire sans elle, par le seul jeu de l'évolution, sans effusion de sang et sans destructions matérielles.

Fait de souvenirs, de retours et de retrouvailles, de lettres relues, ce roman d'une amitié masculine se situe et prend toute sa mesure dans la trame socio-politique des années 1960-1970 au Québec et en France. Le héros et narrateur de ce roman écrit à la première personne, Lucien Rivard, est étudiant à l'université McGill quand il commence son récit; il va vivre en France pour y poursuivre ses études en histoire - il assiste aux "événements" de mai 1968 - et il revient à Montréal peu après pour être le témoin douloureux de nos événements de 1969 et de 1970, "Crise d'octobre" incluse.

Le roman est donc politique dans la mesure où la politique s'avère le cadre de vie des deux protagonistes, dans la mesure aussi où l'auteur canadienne-française, vit intensément l'Histoire "se faisant", dans la mesure où elle s'implique à plein dans la présentation et la défense de certains idéaux et de certaines prises de position. Ses idées, ses jugements nous sont transmis par Lucien Rivard; c'est par lui que le drame des années 60-70 est regardé, vu, analysé, vécu.

L'impasse, c'est un chemin qui ne mène nulle part, qui ne débouche pas; c'est l'impossible amitié entre Marc Cousineau et Lucien Rivard que séparent des options politiques irréductibles. L'impasse c'est, pour le Québécois Marc Cousineau, le cul-de-sac où l'ont enfermé sa généreuse passion pour la liberté de "son pays" et les actes de terrorisme que lui ont imposés des théoriciens du séparatisme québécois. Mais la recherche de l'identité canadienne-française - cette expression paraît toujours un peu creuse et très artificielle - ne mène pas nécessairement à une impasse; il s'agit en vérité de savoir de quel père - ou de quelle mère - on veut être le fils. Ou mieux encore, il s'agit de savoir si l'on veut être soi-même et par soi-même. Si Lucien Rivard parle des Canadiens français comme de "son peuple", il n'en reste pas moins citoyen du Canada; si à son retour de Paris après deux ans d'absence, il se découvre être "en même temps le Québec et le Canada, profondément uni pour la première fois, à la jointure de (ses) os et de (ses) veines", il croit sans défaillance que le Canada reste possible et qu'il vaut "d'y travailler patiemment".

Quelle qu'ait été l'intention profonde de l'auteur, le lecteur peut, sans vider le récit de sa substance, faire une lecture apolitique du roman, suivre les deux jeunes gens dans la recherche et la connaissance d'eux-mêmes, dans les expériences qui en font peu à peu des hommes avec le visage et l'âme qu'ils garderont toute leur vie. Ce lecteur peut étudier sur un seul exemple bien concret les vicissitudes et la difficulté de l'amitié, ses exigences, l'absolu qu'elle implique, sa beauté aussi et la force qu'elle distille quand elle peut surmonter l'obstacle des égoïsmes individuels. Enfin, ce lecteur verra que la politique est un très mauvais terrain pour la culture de l'amitié et que les idées séparent plus encore que les différences individuelles de milieux, de cultures, de tempérament ou de caractère. Mais c'est dans l'opposition et la confrontation avec Marc Cousineau que Lucien Rivard se découvre et se connaît et s'exprime; comme si cet ami était le lieu de sa révélation.

Ce qui est nouveau dans ce roman, même après le Libraire et quelques autres, c'est l'auscultation de sa propre conscience faite par un Lucien Rivard toujours extrêmement lucide.

En se disant et en s'écrivant, Lucien Rivard se crée, il appelle à la lumière et à l'être des intentions et des sentiments informes et inconsistants perdus dans les profondeurs mêmes de son moi. Cet effort pour se connaître, et pour agir ensuite selon son être, est ici décrit dans une langue claire et simple, accessible à tous les lecteurs, sans les mots ronflants et vides d'une pseudo-science plus sonore que savante. Reste que cette perpétuelle introspection a quelque chose du romantisme de certains "journaux intimes" tels qu'on les a écrits à la fin du XIX^e siècle français.

La présence féminine, dans ce roman pourtant écrit par une femme, est réduite au minimum. Une jeune Albertaine aux yeux bleus et aux longs cheveux de lin qui craint l'amour et qui le fuit enseignera à Lucien Rivard

l'inconsistance de l'amour. Quant à Marc Cousineau, il est dominé par une "amie" qui a placé son choix politique bien au-dessus de l'amour. Estelle et Shelley n'apportent aux deux jeunes gens rien d'autre que la souffrance, rien d'autre que la destruction.

Suzanne LAFRENIERE

1. Lucille Roy-Hewitson, L'Impasse, coll. "Création", 68, Sherbrooke, Editions Naaman, 1981, 125 pages.

(Le Droit, 21 novembre 1981, p. 30.)

LE SENS DE LA VIE

La détermination d'une oeuvre littéraire pose parfois des problèmes et l'auteur n'a pas nécessairement la plus juste vue de ce qu'il a fait. Ainsi, le "récit" que nous annonce, en page couverture, l'auteur de Quand il pleut sur ma ville (1) est si ténu, si dépouillé, si squelettique que c'est à peine un récit, mais bien plutôt une structure sur laquelle il a posé une réflexion de type philosophique. Car c'est de cela qu'il s'agit ici; de la transcription d'une pensée qui ne cesse de se réfléchir en deux ou trois motifs obsessionnels, de la transposition dans l'écriture, d'une réflexion sur le sens de la vie.

Structure

Le narrateur a rencontré Cécilia; ils ont vécu une belle amitié. Mais lui s'étant mis à beaucoup réfléchir, il a peu à peu négligé son amie, puis il lui a fait des dissertations que cette fille pratique ne pouvait comprendre. Elle s'est lassée d'attendre la bague de fiançailles, souvent promise, mais qui brille toujours dans la vitrine d'une bijouterie. On a retrouvé Cécilia dans un fossé avec le meilleur ami du narrateur. Morte.

Entre les premières rencontres et l'accident de motocyclette, des promenades sans fin, sous la pluie nocturne, fournissent au narrateur l'ambiance propice à la même longue réflexion sans cesse reprise, la même toujours, et qui se nourrit d'elle-même et qui n'avance pas et qui tourne et retourne sur elle-même. Entre la première rencontre et l'accident de motocyclette, quelques promenades avec Cécilia, une soirée sociale, une beuverie dans un bar permettent au narrateur d'essayer sur les autres l'impact de ses laborieuses cogitations.

Arabesques sous la pluie

Première constatation: le livre de Pascal Sabourin est pluvieux. C'est le moins qu'on puisse en dire. Il pleut dans le titre, il pleut dans le dessin de la couverture, dans les deux photographies reproduites, en page 8 et en page 21 - celle de la page 60, annoncée, a dû rester sur la table de l'imprimeur. Il pleut du commencement à la fin du livre: "Ce soir, sur ma ville, il pleut", telle est la première phrase de la première page. "Mais il y a aussi la pluie demain", telle est la dernière phrase de la dernière page. Entre les deux, une pluie fine, vespérale ou nocturne, tombe lentement. Entre les deux, le "brouillard lumineux" ou le "brouillard humide et gris", la grisaille des pavés

détrempés, les rues bien lavées, les choses mouillées enveloppent tout le maigre récit, comme si la pensée de Pascal Sabourin, fluide, impalpable, toute en circonvolutions, suspendue entre la brume de la veille et celle du lendemain, entre le réel et la fantaisie ne pouvait s'exercer qu'à partir de la pluie.

Il pleut; la pluie tombe sur ma ville, ce soir. Et il m'a fallu sortir, et marcher. Car je dois m'approcher de ces objets mouillés. Il me faut vivre avec eux. Et marcher sous la pluie. ... Je cherche.

Cette présence éminente et continue de la pluie apparaît au narrateur comme la condition "sine qua non" de sa réflexion, elle est en le lieu privilégié. La pluie, écrit-il, efface et purifie, elle re-virginalise la rue que les hommes piétinent de génération en génération, elle nettoie de l'habitude, elle tourne le regard vers l'intérieur, elle favorise le souvenir. Même, toute sa réflexion a la lenteur et la monotonie d'une pluie fine qui tombe, continue, toujours semblable à elle-même.

Pour le narrateur, les hommes vivent endormis, ils sont absents de la vraie vie, ils vivent à la surface d'eux-mêmes - rien de bien original là-dedans - et ils passent dans la vie sans laisser plus de traces que leurs pas sur un pavé détrempe. Ils ne sont pas au monde. Ils ne connaissent des autres et de toutes choses que leur aspect extérieur, que leurs formes. Les hommes sont bien incapables de communier, d'atteindre "l'autre", même quand ils ont cru aimer cet autre, comme le narrateur a cru aimer Cécilia.

Lorsqu'on ne peut se rendre responsable des pourquoi et de la signification et du sens des personnes et des choses du monde, il faut avouer qu'un néant nous sépare de ces personnes et de ces choses; il vaut mieux avouer qu'on ne les connaît que par ce lien impersonnel du regard, du rire, des formes extérieures.

Les hommes et les choses n'existent que par la conscience que l'on en prend; les hommes et les choses ont un sens et une direction dans la conscience qui les pénètre et les vit, écrit le narrateur. Or, pour vivre vraiment, il faut "se mouiller aux choses et aux hommes (d'où la présence symbolique de la pluie), faire de sa présence une présence pour quelqu'un et pour quelque chose.

Enlisés dans une petite vie de saleté médiocre et figée, inconsciente, mais avec l'illusion de bien vivre, de mener même la grande vie, les hommes oublient le sens et la valeur de la vie; ils se fuient eux-mêmes et ils s'accommodent du halo artificiel de la vie de tous les jours qu'ils construisent autour d'eux. Pascal Sabourin rejoint ici le grand Pascal - celui du XVII^e siècle - en montrant l'homme courant après le divertissement pour ne pas voir sa misère.

Toutes ces idées, le narrateur les reprend, les retourne, les développe, les explicite au rythme même de la pluie lente et fine qui semble les faire germer entre les méandres tortueux de sa matière grise. Et il s'en délecte jusqu'à la volupté.

Le mur d'en face.

Mais cette longue réflexion qui pose plus de questions qu'elle n'apporte de réponses, qui ne débouche jamais sur l'action, qui abolit l'homme social, finit par tourner à vide. Aussi, quand le narrateur expose les fruits de ses stériles cogitations, rencontre-t-il des oppositions. Son ami Hannon le ramène à la réalité la plus immédiate:

Prends ton verre de bière et ce sera le meilleur contact que tu puisses établir avec le monde.

Hannon, plus pratique et aussi plus modeste que son ami, reconnaît qu'on ne peut atteindre la Vérité absolue, que le pourquoi de la vie est une question sans réponse, mais que les hommes peuvent vivre sans cette réponse, qu'ils peuvent changer la vie et qu'il leur faut employer leurs talents et leurs énergies à "rendre la réalité meilleure".

Cécilia est, elle aussi, toute tournée vers le réel; elle a donné une année entière de sa vie, sincèrement, à l'amitié du narrateur; elle refuse d'effacer tant d'heures employées à le connaître et à se faire connaître de lui; elle refuse de se penser les mains vides parce que son philosophe a découvert dans ses interminables promenades sous la pluie qu'il ne sait rien de la vie, ni du monde, ni de Cécilia elle-même.

Il s'agit ici de deux visions du monde, ou de deux attitudes devant la vie et devant la réalité. Et ce n'est pas nécessairement du côté du narrateur que le lecteur se rangera même si l'auteur a donné à celui-ci presque tout l'espace du livre pour dessiner ses arabesques. Hannon et Cécilia ont quelques pages seulement pour commencer l'édification du mur d'en face, solide et bien réel. Et s'ils se retrouvent au fond d'un fossé, sans vie, c'est peut-être que l'auteur, bien du côté du narrateur, a voulu montrer que le mur n'était pas solide, que la réalité nous échappera aussi longtemps que nous continuerons à vivre en surface, dans l'inconscience de nous-même, des autres et des choses.

Suzanne LAFRENIERE

1. Pascal Sabourin, Quand il pleut sur ma ville, Sherbrooke, Editions Naaman, 1981, 122 pages.

(Le Droit, 8 janvier 1983, p. 26.)

POETES

LA COLLECTION "POETES DE L'OUTAOUAIS"

En 1975, André Couture mettait sur pied les éditions Asticou. Il voulait ainsi donner à la région de l'Outaouais une maison d'édition qui se consacrerait exclusivement à la publication d'oeuvres littéraires. Le défi était de taille et l'est encore. Après avoir publié deux pièces de théâtre de Gaby Déziel-Hupé et une étude de Suzanne Lafrenière sur le poète Henry Desjardins, André Couture inaugurait en 1976 la collection "Poètes de l'Outaouais". Serge Dion pavait la voie avec un recueil nommé Mon pays a la chaleur et l'hiver faciles. Depuis, onze autres titres se sont assez régulièrement succédés.

Mais quels sont les éléments qui permettent de constituer une collection? Autour de quoi un éditeur réunit-il des oeuvres? Y a-t-il des bases et des principes, y a-t-il des forces et des directions? Après avoir parcouru les ouvrages qui composent la collection "Poètes de l'Outaouais", il nous apparaît que ce n'est pas la forme, le style ou l'approche qui donnent de l'unité à cet ensemble. Les raisons de tel ou tel choix ne sont pas toujours évidentes et on se demande parfois ce qui rattache un numéro à un autre. Par contre, une lecture plus attentive nous permet de voir que ce qui réunit les auteurs c'est au fond ce même besoin de dire ce qui arrive. Il devient alors plus facile de repérer un certain nombre de thèmes qui rejoignent l'être humain dans ses principales dimensions. Si la poésie doit être définie comme le lieu de réunion des énergies fondamentales qui animent l'esprit et le coeur, alors un certain nombre de poètes de l'Outaouais auront permis une rencontre plus chaleureuse et plus fraternelle.

Voyons de plus près ces thèmes qui se rejoignent. Le plus fréquent est sans aucun doute celui de l'amour qui ne perd pas son association presque éternelle avec la nature et la mort. Comment échapper à ces pôles qui sous-tendent toutes les forces humaines? Une tentative sera faite du côté du cosmos, comme si au-delà des êtres et des géographies, dans ces espaces aux limites de l'infini, il sera peut-être possible de trouver une réponse à l'angoisse et à la solitude. Bien vite cependant, il faudra revenir sur terre. C'est dans des relations plus intimes que le coeur pourra retrouver sa chaleur, en se rapprochant qui de la mère, qui de l'enfant ou de la femme. Ces liens s'établiront inévitablement dans un pays qu'il faudra reconnaître et identifier. Mais le pays est aussi fait de régions. Dans quelle mesure et avec quels accents les poètes d'ici parleront-ils de l'Outaouais?

Voilà en gros l'itinéraire qui nous permettra de mieux découvrir le cheminement de huit personnes qui ont choisi l'écriture pour manifester leur appartenance à une espèce et à une société.

L'amour, partout et jamais pareil

L'amour est partout et pourtant il n'est jamais pareil. Chacun, chacune l'assume et le dit en fonction d'un passé qu'il ne peut totalement effacer, d'un présent dont il ne peut toujours convenir. Les aventures et les expériences donneront à l'écriture de chaque auteur sa place et sa couleur.

Dans son premier recueil, Mon pays a la chaleur et l'hiver faciles, Serge Dion nous parle assez peu de l'amour si ce n'est pour le célébrer avec les accents de la ballade. Le poète est jeune et ses élan gardent la teinte d'un certain romantisme. Il veut chanter un "Hymne à une belle" et ses mots ont toute la ferveur de l'aventurier partant:

ô délicate je te proclame
ta pâleur de femelle dans mon navire (11.)

Plus tard, comme revenu de ce voyage exalté, le poète dira encore à cette "sensible et belle femme" qu'il aime,

je tombe à tes genoux de diadème
je roule à toi
ta parole et ta chair de plâtre (55.)

Ce romantisme, on le retrouve de façon encore beaucoup plus évidente dans Laconies de Aline Giroux. Mais c'est un romantisme du regret et de la douleur, comme si l'amour devenait plus intense pour ce qu'il nous enlève que pour ce qu'il nous donne. Le désir ne semble vouloir être comblé que par son absence. L'impression dominante est celle d'une personne qui s'attache aux choses du passé. Tout s'efface et quel amour pourra redonner la parole à celle qui en a perdu le goût et l'énergie?

loin
les longs sillages
lents
des rêves
détournés
noués
en doigts
qui
se
sont
tus (17.)

C'est dans "un grand jardin de silence" (23) et "dans des monceaux de solitude" (16) qu'Aline Giroux enterre ses espoirs et ses désirs.

Une telle parole amènera l'être à sa "descente", le conduira certainement vers un "furtif univers de néants" (19).

Chez André Duhaime, on sent aussi ce besoin d'un amour qui comblerait, mais la recherche se fait moins fébrile et moins désespérée. Le poète est plus vigilant, il se place dans une situation où la souffrance ne pourra pas trop l'atteindre. L'amour semble vouloir d'abord être un jeu, ainsi chacun est prévenu.

à quoi bon insister
il y a cent ans il y a mille ans
quelqu'un a joué avec les cordes du coeur
et les a désaccordées (22.)

Dans Peau de fleur, les amants se frôlent et s'évaporent, ils sont fragiles, inconsistants, parfois même translucides. Des corps figés dans des vêtements de verre sur lesquels jouent un peu toutes les couleurs. Oui, l'amour est un jeu, un pas, une approche et une adresse mais aussi une illusion.

à cette apparition ingénue
elle que je croyais à montréal
je suis détrompé je suis vaincu (27.)

La poésie d'André Duhaime fleure et effleure, surprend et fascine à certains moments. Mais elle ne s'appuie pas. L'amour est vent et feuille, il est emporté par le passage des quatre saisons. C'est ainsi que dans un second recueil, Haïkus d'ici, Duhaime se laissera séduire par une forme japonaise fixe et sa vision amoureuse s'inscrira alors dans la spontanéité des paysages et des occasions.

ultime atome
un grand lac gelé et toi
patineuse nue (88.)

Mais après avoir ainsi erré et dérivé, l'amour voudra revenir au port, retrouver un abri sûr, rétablir des liaisons plus solides. Serge Dion, dans Décors d'amour, rencontre une femme avec laquelle il voudrait partager tous les instants. Cet amour, il le veut sensible et charnel, il croit que l'émotion n'a aucune force si elle ne s'enracine dans les "jus" et les "parfums" de la terre. Le désir vient de la "lave" et du "feu", c'est "dans la bruine des fraises noires" (63), les vergers, les huiles, l'olive, la cannelle et les amandes que le poète élève son chant. La fusion de la chair et de la nature se fait sans concession.

de ta langue éventée
sur la berge des palmiers
et des coeurs d'aubergines
ton sexe arrondi est une potion de vanille (69.)

Mais quelle sera la durée d'une passion qui brûle le coeur jusque dans ses limites? La femme, toujours belle, est devenue atroce. Elle vient et elle fuit. La souffrance se change en détresse, la solitude devient insupportable. L'amant se sent perdu dans son "corps de chat chaviré" (61). Chaque spasme semble traversé par une épée.

je meurs sur un cap où l'on apprend à crier (79.)
je parle d'amour parce que j'ai mal d'amour (101.)

Avec ces Décors d'amour, Serge Dion nous aura donné une poésie emportée, qui se consume à la mesure d'un amour trop exigeant.

C'est aussi cette exigence du sentiment et de la passion qui donne à certaines poésies de Stéphane-Albert Boulais une couleur de sang et une odeur de chair. Moins fébrile et moins déchirée que celle de Dion, l'approche de Boulais n'en demeure pas moins sensuelle. Dans les Lettres qui n'en sont pas, le poète célèbre le corps et n'en ignore aucune de ses parties, cheveux et yeux, bouche et langue, sein et ventre, sexe et vagin.

Non, ma bouche n'a pas oublié ta langue
ni mes os, tes étreintes.
Mon cou n'a pas oublié ton souffle
ni mes cuisses, tes baisers.
Mes yeux n'ont pas oublié ton sein
ni ma verge, ta salive. (56.)

Stéphane-Albert Boulais ne veut pas croire à une recherche amoureuse qui se terminerait de façon désespérante. Sa langue est bien celle des sens et veut rester amante de ce qui se voit et ce qui se touche. Tant que les yeux resteront ouverts, il faudra encore prendre et donner. Il y a là un vent d'épicurisme qui vient rafraîchir une époque trop souvent maussade.

Car cette époque, est-elle vraiment faite pour l'amour? Paul Savoie ne le croit pas, du moins lorsqu'il nous dit:

l'amour se disloque, s'enfuit
creuse ses souterrains
fait craquer la terre
et l'univers (49.)

Le monde est devenu une Maison sans murs, la science et le progrès ont tout compartimenté et rationalisé, quel est l'espace qui sera laissé au coeur quand, "entre le sanglot et le soupir", on trouve "un circuit électrique" (51)? Mireille Vallée, elle aussi, voudrait y croire. Si la maison de Paul Savoie est sans charpente et flottant en quelque sorte dans le vide, c'est à un mur beaucoup trop solide que frappent les mains de Mireille Vallée. Ce mur, c'est celui de l'incompréhension, puis de l'éloignement qui peu à peu se dresse entre la

femme et l'homme qui croyaient pouvoir devenir un couple. Par une sorte d'héritage fatal, l'homme a fini par "investir" sa compagne "de l'automne-silence" (5); il l'a doucement délaissée, mais sans vouloir vraiment partir. Et elle, bien seule, est restée

à la merci
des oiseaux de métal (24.)

La situation semble éternelle. La femme devra-t-elle encore continuer le rôle de celle qui se promène dans un parc en rêvant à un autre clair de lune? Mireille Vallée brise rapidement ce romantisme sentimental. La femme doit se lever et crier toute cette "souffrance emmagasinée" (41) depuis des générations. Il faut se libérer de l'autre quand l'enfer est devenu l'autre. Cesser le jeu, cesser le jeu de celle qui doit toujours penser à tout, même lorsqu'elle fait l'amour. Et arracher le masque de la magicienne, peut-être même celui de la sorcière, le masque de celle qui doit prendre toutes les formes et posséder tous les dons pour le garder, lui. Dans ce recueil qu'elle a appelé Le Trille rouge, Mireille Vallée ne veut plus se complaire et s'illusionner. Elle appelle à une solidarité des femmes entre elles, non pour rejeter l'homme et l'exclure à tout jamais, mais d'abord parce qu'il faut retrouver une parole et une chaleur.

Une femme
m'a rendu
ma parole de femme
sonore et raisonnante
que j'offre
à toi
homme (62.)

La poésie de Mireille Vallée prend donc ses distances vis-à-vis la tradition. Elle nous dit que l'amour ne sera pas comblé dans la simple évocation de la chair, de la mélancolie et des paysages. En ce sens, il y a là la manifestation d'une parole qui attendait sa place et qui la prend.

Du côté de l'infini

Est-on sûr du chemin? Peut-on se rassurer sur le sens de nos démarches et la force de nos convictions? L'amour nous arrête et nous fascine, l'amour nous libère ou nous retient. Mais au bout de la ligne, qui fait le compte? Une chose reste claire: la naissance n'est donnée que pour conduire à la mort. Comment échapper à cette échéance fatale? Et pourquoi ne pas prendre les devants?

C'est cette course contre la montre que Madeleine Leblanc entreprend dans son recueil J'habite une planète. Puisque l'amour sera tôt ou tard blessure, puisque la vie se fera bien un jour mort, puisque

J'habite une planète
terrifiée d'ombre
et de silence (13),

pourquoi alors ne pas faire éclater les bornes terrestres et partir à la recherche du feu initial, avec l'espoir de retrouver les premières laves et la force de remonter jusqu'au premier volcan? Puisque

J'habite une forêt
où se heurtent les hommes
comme des conifères
en duel d'épines (24),

alors pourquoi répéter le cri de l'amour et de la chaleur? C'est d'avant la vie, dans une espèce de magma originel, que l'être humain a peut-être déjà été heureux. Mais la source est introuvable et il faudra donc continuer d'habiter cette planète,

[...] nos paupières givrées
nos pieds figés à la grille
nos bras trop courts pour le rivage (30.)

A l'instar de Madeleine Leblanc et sans doute aussi pour les mêmes raisons, Paul Savoie, dans sa Maison sans murs, voudra aller voir si le commencement n'est pas ailleurs. Comme Leblanc semblait partir d'un bouillonnement originel pour reconstruire le monde, Savoie, lui, est déjà parvenu sur une autre planète. Il entre donc dans le champ des ordinateurs et des galaxies, il s'oriente selon le jeu infini des "juxtapositions" et des "courbes". Cela n'a rien de rassurant. "Le sol n'a pas de strates" (9), le "village" est "sans pignon" (9), "il n'y a pas de fenêtres sur les murs des maisons" (14) et "la foule se mêle aux réfractions des vitrines" (27). Le corps est simplement une "membrane de l'outil" (10), la main est "insérée dans l'aluminium" (12). Et

Celui qui regarde
doit se maquiller la vision (26.)

Il va sans dire que dans ce monde ordonné et calculé, disposé selon le principe des "étalages", sur cette terre sèche, sans pluie et sans fécondité, la parole n'aura jamais eu son sens puisqu'on ne lui aura pas donné l'occasion de naître. Ainsi et pour toujours,

Le pronom personnel est enfermé
dans une boîte vitrée (54.)

L'existence possible d'un monde extra-terrestre, si froid et si lointain qu'il ne pourra plus nous faire souffrir, continue donc d'exercer sa fascination sur ceux et celles qui cherchent à comprendre ce qui arrive. Dans Vingt fois cinq, j'ai subi la même attirance, j'espérais que le jeu de certaines lignes et de certains angles con-

tribuerait à m'apporter une certaine réponse. Mais le retour des mots, le maniement des symboles, l'éclat d'un certain surréalisme ne suffisent pas à combler les attentes. On a beau "donner de grands coups de marteaux sur les échafauds du ciel" (26), on aura beau vouloir "garder le silence dans des armoires de givre" (62), la vie reprendra quand même ses droits, parce que, encore, "un seul cri d'oiseau permet de nous entendre, une seule floraison de l'arbre permet de nous regarder" (72).

Retrouver la mère et continuer le fils

La solution ne semble donc pas devoir se retrouver du côté des mondes parallèles. Après l'aventure épuisante et le saut dans le vide, quel est ce besoin qui exige de l'être humain un retour à des contacts plus chauds et à des relations plus intimes? Ce besoin, Serge Dion le ressent avec intensité dans Océane ou les Asperges du matin. Il voudra se rapprocher au plus près du coeur et du ventre de la mère, il voudra renouveler l'acte de naissance à partir de celle qui a d'abord été vie.

La mère sera définie comme humus, terre et fécondité, conditions premières pour habiter à nouveau la planète. Mais aussi dur que cela l'exige, la cause de ce re-commencement sera la mort elle-même. Le choc a été terrible. L'auteur a perdu sa mère et cette mort sera l'occasion d'arracher le fils à lui-même. Il sera alors possible de "se refaire si petit" (8), de retourner vers cette "mère pectorale" (18), d'embrasser ses "lèvres de fraises été 57" (19). Le monde a besoin de l'amour de toutes les mères pour apaiser les désirs et les angoisses de ses fils, le monde veut un lieu qui s'appellera peut-être "océane", peu importe, pourvu qu'il soit simplement possible d'y vivre au-delà du refuge et de la protection. Le but ne sera pas facilement atteint, la démarche restera difficile et tâtonnante. A cause de cela, il faudra

souvent s'aimer d'une sorte d'amour
de fou
un amour qui te mène à l'asile
tout droit comme des baisers croches (54.)

Dans Lettres qui n'en sont pas, Stéphane-Albert Boulais éprouve lui aussi ce besoin de re-définir certains rapports fondamentaux. La relation n'est plus celle du fils à la mère, mais celle du père au fils.

Ne réveille pas le fils,
il dort ce matin d'un rêve grand,
robe de fleurs, chapeau de geais célestes (17.)

Cette relation, le poète la veut d'une immense tendresse, il veut l'associer à toutes les forces de la nature, comme le gage des nouvelles réconciliations. Le père habite une terre heureuse, l'harmonie s'est refaite entre les "truites" et les "troupeaux d'orge", entre les

"buissons de lauriers" et "la plaine des vents". Le monde est prêt pour une autre harmonie, la continuité pourra se faire dans le respect et la considération. Le fils est amour et il est aussi prophète.

Je veux que tu vives
pour parler aux hommes
des hommes qu'ils sont,
des coeurs qu'ils habitent. (20.)

Il faut déjà habiter le pays

Serge Dion et Stéphane-Albert Boulais nous indiquent donc que la découverte d'un monde où chaque jour n'est pas blessure est possible. Mais ils savent aussi que cette joie qu'ils portent est fragile et qu'elle doit s'inscrire dans un temps et un espace bien définis. On ne choisit pas le pays de sa naissance, on ne peut impunément faire le tri de ce qu'il nous donne et de ce qu'il nous enlève.

Dans la collection "Poètes de l'Outaouais", ce thème du pays n'est quand même pas prédominant. C'est d'abord à l'occasion qu'on le rencontre. Dans Mon pays a la chaleur et l'hiver faciles, Dion lui consacre seulement quatre poèmes spécifiques. Il nous parle de cette "Terre-Québec" et de "son immense ventre de jurons" (23), il se fait lui-même "Patriote" pour nous dire:

je crie mon être comme tant d'autres
comme on le peut (24.)

Il nous rappelle aussi la crise d'octobre,

tout au long de la mort tranquille de mon pays (75.)

Madeleine Leblanc, dans l'habitat de sa planète, même entraînée par des désirs immenses, ne peut s'empêcher de s'arrêter à son pays.

J'habite un champ de blé
où grandit la cécité d'un peuple
J'habite un champ de blé
qui nourrit le silence d'un peuple (36.)

C'est sur un mode ironique que André Duhaime parlera de cette "homogénéité gênante" (Peau de fleur, 7). Il refuse qu'on fasse du pays une religion, il rejette la tradition si elle enserme, si elle étouffe, si elle ne sert qu'à perpétuer une

société de la même douleur
de baptiste de père en baptême de fils (7.)

Mais c'est sur le mode de l'éloge que Stéphane-Albert Boulais dira le pays dans "la Lettre du peuple". Le chant sera emporté, il dira

l'outrage de l'histoire, les "trop longs jours d'ignorance" (72), "le sang d'une langue que l'on assassine" (72). Mais il dira aussi la fidélité, l'amour d'une terre qu'il faut continuer.

Car je suis le ventre rond de nos mères
et le ventre bleu des glaces d'avril (75.)

C'est aussi l'amour de ce même pays que j'ai voulu exprimer dans la Terre qui ne commence pas. Ce poème, je l'ai d'abord voulu comme un hommage à ceux et à celles qui ont ouvert l'Abitibi, ma région natale. J'ai voulu dire la stupeur et la révolte de ces gens qu'on a jetés dans une région presque vierge, avec la promesse d'un nouveau royaume. J'ai voulu dire l'effort et le courage de ces personnes démunies qui se sont arraché le coeur pour se sortir d'une géographie de la misère et de l'isolement. J'ai voulu garder ces hommes et ces femmes au coeur de mon émotion, je n'ai pas voulu m'en servir pour une défense politique ou patriotique. Le pays, il est d'abord de chair, il vit au rythme des jours, au fil des joies, au gré des déceptions.

dans quel champ nouveau
dans quel sol fleurit le bleuet doux
sur quel sable et sur quelle rive
refaire le visage de ce lac
mangé par la boue (50.)

L'Outaouais qui cherche à se dire

Pour prolonger cette parole du pays et pour en même temps terminer cette présentation des principaux thèmes qui caractérisent la collection "Poètes de l'Outaouais", voyons comment notre région a été dite dans cette poésie.

Il faut d'abord se rendre à l'évidence et admettre que l'Outaouais, comme géographie ou comme culture, n'est pas tellement présente dans la collection. Dans Peau de fleur, André Duhaime réunit un certain nombre de poèmes sous le titre "Ottawa-Hull". Mais, effectivement, c'est plutôt là un simple titre qui sert de prétexte à parler de l'amour et de ses illusions. Les références sont beaucoup plus précises dans Haïkus d'ici lorsque l'auteur s'arrête à Kazabazua (47), lorsqu'il fige son impression sur la région en général et le vieux Hull en particulier.

l'Outaouais en vrac
pays sans queue ni tête
chaudière sans anse (102.)

midi bras ballants
trois canards quatre jeudis
amour un café (113.)

Mireille Vallée retiendra de belles images, mais trop brèves et surtout trop rares. Elle nous dira "vouloir s'engouffrer dans la gueule du Poisson Blanc" (9), elle nous rapprochera de cette femme qui

pleure, pleure, pleure tout l'Outaouais
et la Gatineau avec (18.)

Une collection largement accessible

Que retenir de cette présentation thématique de la collection "Poètes de l'Outaouais"?

Dans son ensemble, la lecture de cette poésie demeure largement accessible. Les thèmes restent familiers et ce qui se dit ici se rapproche beaucoup de ce qui s'est dit et continue de se dire ailleurs. A part quelques recherches d'ordre plus formel, toutes les autres préoccupations sont de celles qui concernent le passage des jours et des événements. Les sujets ne sont donc pas déroutants et peuvent rejoindre à peu près toutes les catégories de lecteurs. Il semble que les poètes d'ici ne soient pas tentés par l'aventure d'une poésie obscure, strictement intellectuelle et qui s'arrêterait au seul jeu des mots et des idées.

C'est le mérite de l'éditeur André Couture d'avoir retenu des oeuvres susceptibles de rejoindre un public plus large. La collection ne possède peut-être pas une couleur encore bien particulière et bien précise. Mais elle reste un lieu de rencontre où personne n'impose ses théories, où il est possible pour ceux et celles qui s'intéressent à la poésie, de retrouver au moins une oeuvre qui répondra à leurs attentes.

Jacques MICHAUD

Notes bibliographiques

1. Serge DION, Mon pays a la chaleur et l'hiver faciles, 1976, 83 p.
2. Madeleine LEBLANC, J'habite une planète, 1976, 45 p.
3. Serge DION, Décors d'amour, 1978, 117 p.
4. Jacques MICHAUD, Vingt fois cinq, 1979, 77 p.

5. Paul SAVOIE, La Maison sans murs, 1979, 79 p.
6. André DUHAIME, Peau de fleur, 1979, 75 p.
7. Serge DION, Océane ou les Asperges du matin, 1980, 62 p.
8. Stéphane-Albert BOULAIS, Lettres qui n'en sont pas, 1980, 75 p.
9. Aline GIROUX, Laconies, 1980, 62 p.
10. Mireille VALLEE, Le Trille rouge, 1981, 62 p.
11. André DUHAIME, Haïkus d'ici, 1981, 115 p.
12. Jacques MICHAUD, La Terre qui ne commence pas, 1981, 79 p.

(Texte lu lors d'un colloque sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne, à l'Université d'Ottawa, le 11 février 1982.)

LE RÉEL FRAGMENTÉ

Ecrivains et amateurs de divertissements partagent les mêmes formes de l'imagination, tantôt visuelle, tantôt littéraire. Sur la table de jeu pleuvent des petits morceaux cartonnés qu'une main libre ramène vers le centre en un amoncellement. L'amateur tente d'assembler patiemment ces morceaux légers et colorés; il les ajuste et les emboîte pour reproduire le joli chromo qui figure sur la boîte du casse-tête. Sur la table de l'écrivain foisonnent des mots, comme autant de pièces d'un immense casse-tête. Il s'acharne à les accoler pour reconstituer le tableau global qui hante son esprit. Chaque page formera une image enfin fixée, une scène qu'animerà plus tard le mouvement des doigts sur les pages. D'anciennes machines, ancêtres du cinématographe, contenaient de même une série de petites cartes colorées, qu'une manette, agitée par la main, faisait tournoyer assez vite pour créer l'illusion du mouvement.

D'autres tables de jeu subissent le déluge plus bruyant de petits carrés de bois verni, illustrant plusieurs lettres de l'alphabet. L'amateur de scrabble pourrait être aveugle; les images constituent pour lui autant de mirages. Seule l'habite la passion des mots rares et bizarres, enfants monstrueux du hasard et de la réflexion, créés par d'incessants accouplements de consonnes et de voyelles. Pour certains écrivains comme pour les amateurs de scrabble le mot n'est pas l'outil d'une représentation mais l'objet d'une fixation amoureuse et maudite, jugée excessive et obsessionnelle par nos sociétés surgelées. Le poète et le joueur s'inventent des règles toujours plus complexes pour augmenter les difficultés du jeu, sachant bien que la passion se nourrit d'obstacles. Se relâchent-elles, ces règles, qu'il en trouve de nouvelles, comme conditions reconnues de la beauté et du plaisir.

André Duhaime, poète ludique,¹ possède une imagination visuelle. Son premier recueil, Peau de fleur¹, en faisait foi, car il promenait son miroir et son regard sur divers paysages, outaouais ou européens. Avec son deuxième recueil, Haïkus d'ici², il a voulu conjuguer sa passion de l'image à celle des mots. Pour n'avoir pas à les dissocier, rien n'était plus indiqué que de recourir aux haïkus de la poésie japonaise, petits poèmes de trois vers et de dix-sept syllabes, imposant à la fois un contenu référentiel particulier et un système métrique spécifique. La trinité définit le haïku: un tercet pour trois perspectives: un instant, un paysage, et une

impression (pensée, sensation ou sentiment). De bonne grâce, André Duhaime s'est plié à ces impératifs, et à d'autres, comme l'exclusion de mots inutiles, la présence d'une comparaison interne, la succession des vers en tranches fixes: un vers de cinq syllabes, un de sept et un troisième de cinq.

Un tel moule modèle la réalité, la fragmente et en vise le coeur lumineux, qu'elle fait accéder au symbolique. Amateur de la nature, à l'instar des Japonais, André Duhaime observe d'abord les changements des saisons. Et en accord avec l'esprit des haïkus, il tente de fixer les moments fugitifs, d'esquisser le trait majeur du paysage, d'en retirer une leçon ingénieuse ou ironique. Si le printemps s'annonce objectivement par une tulipe, un tricycle d'enfant, des crocus, la sortie de l'écureuil et le retour des canards sauvages, il se signale aussi temporellement par les variations du soleil, levé avec le camelot, alangui avec les promeneurs du midi, couché de plus en plus tard. Mais ce soleil du dégel suscite son envers paradoxal: l'eau, de Pâques ou de rivières, celle des flaques et des rues dans laquelle barbotent les promeneurs. Recollés, ces fragments de temps, d'espace et d'impressions construisent une précieuse potiche:

vertige soudain
le printemps frappe mes yeux
à coups de soleil

Le printemps n'est pas la seule saison des métamorphoses. André Duhaime s'attache, dans ses scholies sur les autres saisons, aux transformations, aux agitations, aux fièvres de la nature. L'eau de l'été n'est pas celle du lac impassible et hébété, mais c'est un élément actif qui reverdit, tambourine, fond, s'abat en trombes; c'est l'eau que l'enfant prend, que le sportif fend. L'eau de la borne-fontaine, retenue et mesquine, se fera alors reprocher son esprit d'avarice. L'hiver, l'eau devient neige poudroyante, tourbillonnante, dansante et dessinante. Dans tout ce frémissement, auquel participent la lune, le soleil, les étoiles et le vent, seuls les voiliers connaissent quelque répit. Alors l'oeil se charge de la métamorphose:

douce soirée d'août
les voiliers immobiles
sont devenus fleurs

L'art d'André Duhaime épouse parfaitement celui des haïkus. Le quotidien est banalisé par la mention de ses éléments simples: lune et soleil, fleurs, arbres et feuilles, oiseaux et insectes, vent et pluie. Mais cette quintessence de la description favorise, autant que les raccourcis de l'expression, l'accès à la transparence de la parole. Alors l'attention se fixe et le rêve s'installe, l'émotion vibre et la pensée musarde. Une si grande épuration appelle en

peinture le croquis, et les illustrations de Dorothy Howard relayent avec bonheur les visées du poème. Un trait contient une forme comme une goutte d'eau contient, pour la philosophie orientale, tout un paysage. La voileure qu'aucun vent n'agite se fait fleur, mais aussi, sous le pinceau, nez au vent du bateau immobile. Et la citrouille-soleil se métamorphose en coeur, de pomme? de palmier? d'amande? Les lunes: boules? billes? horloge! Ainsi le dessin et le mot entrent dans le flux des formes.

Après l'exploration des saisons, André Duhaime livre quelques Instantanés, où le réel ne se confond plus avec le descriptible. Car les haïkus s'accommodent de toute réalité émiettée, pour mieux la rassembler et lui ressembler, fût-ce celle des idées, des désirs, et même celle des gens (de lettres!). Poèmes sans frontières autres que celles du nombre de syllabes, ironiques, magiques ou mystiques, les haïkus parlent à l'esprit comme aux sens. Mieux encore, ces Haïkus d'ici NOUS parlent, avec un minimum de mots pour un maximum de résonance.

Pierre-Louis VAILLANCOURT

1. André Duhaime, Peau de fleur, coll. "Poètes de l'Outaouais", 6, Hull, Editions Asticou, 1979, 75 p.
2. André Duhaime, Haïkus d'ici, préface de Jacques Brault, illustrations et calligraphie de Dorothy Howard, coll. "Poètes de l'Outaouais", 11, Hull, Editions Asticou, 116 p. (Le Droit, 24 décembre 1981, p. 38.)

Jacques Michaud, La Terre qui ne commence pas

HOMMAGE AUX DÉFRICHEURS DE LA TERRE,
CES SIMPLES HÉROS DU TRAVAIL

Un événement important a marqué, cet automne de 1981, la vie littéraire dans l'Outaouais: la parution du livre de Jacques Michaud, La Terre qui ne commence pas¹, aux éditions Asticou.

Qui est-ce? se demanderont certains. Ceux qui ont la chance de rencontrer l'homme Michaud ne peuvent pas rester insensibles à sa personnalité ouverte, attentive, accueillante, toujours à l'écoute de l'autre. Il possède naturellement le don (et non pas l'art!) de se faire des amis.

Aussi étaient-ils nombreux, en effet, les amis de Jacques et les amis de la littérature qui ont eu la joie de lire son poème et le plaisir d'assister au lancement, en présence de l'auteur, de Pierre Perrault et d'autres personnalités connues de la région. Petit livre possédant une rare profondeur quant à la signification, mais aussi une pureté classique quant à la forme narrative.

Originaire de l'Abitibi, l'auteur habite dans l'Outaouais depuis une quinzaine d'années. Mais son âme plane entre deux espaces, entre "ici" et "là-bas". C'est du moins ce qu'on ressent à la lecture de la Terre qui ne commence pas: hommage à la terre natale, cette terre convoitée et désirée, mais indomptable, insoumise, dont on se décourage au long des années, terre avare qu'on finit par quitter. Mais à distance, elle demeure encore si proche, si présente qu'elle s'accroche au coeur, colle à la langue, fascine le regard, brûle la mémoire:

il n'y a jamais eu de choix
qu'il soit de loin
qu'il soit de proche
il y avait toujours ce goût de l'eau douce
il y avait toujours du sel dans la roche (p. 71).

Peut-être fallait-il s'en éloigner pour mieux la voir, pour mieux la comprendre, pour la faire revivre devant nous, avec tant de puissance évocatrice, cette terre insaisissable qui ne commence ni ne finit:

car c'est une terre qui repose sur une ligne
c'est une terre qui se cache dans un creux
son ventre devient face
et sa face devient roche (10).

Et le lecteur suit passionnément la séquence des images linéaires qui détalent devant ses yeux, au rythme saccadé du train-fantôme, grondant sur la terre pierreuse. Car l'écriture — tantôt langage intérieur, tantôt recherche picturale — est d'une beauté si authentique qu'elle vous saisit à la gorge.

En tant que genre littéraire, selon sa signification, l'ouvrage se présente, pour moi, comme un poème épique: Jacques Michaud glorifie l'héroïsme digne des premiers colons de la région d'Abitibi, venus des autres coins du Québec — de la Gaspésie, de la Beauce, du Saguenay, des Cantons de l'Est, de la Mauricie ou d'ailleurs — pour travailler ce nouveau pays et le rendre habitable. Mais en arrivant ils avaient trouvé une terre aride et glaciale, couverte de roches, pratiquement non-arable. Tout à coup la vérité éclate:

était-ce bien là
la vérité de ceux qui leur avaient dit
de se tourner du côté de la terre
pour y trouver le salut
ils étaient
leur avait-on dit
des faiseurs de terre neuve (21).

C'est pour chanter l'aventure épique de ces défricheurs trompés que le poète reprend, sur un ton incantatoire, le thème fondamental de son ouvrage:

ils étaient partis de loin
et ils arrivaient à zéro (9).

Puis, de nouveau:

ils étaient partis de loin
et ils arrivaient à zéro (11 et 12).

[.....]
La solitude des espaces d'en haut
et la mélancolie des maisons d'en bas (12).

Et encore, sous l'effet de la surprise et de la déception inexplicable:

ils étaient encore debout
mais ils regardaient comme s'ils avaient été rassis
ils recevaient le coup de poing
de ce pays travaillé par les castors
et qui gardait l'impression d'avoir subi
le passage de l'homme
avant même que les hommes n'y arrivent (13).

Interdits, suffoqués de peur et de désarroi:

ils étaient toujours là
figés dans les frimas du matin
on a beau être en mai
la neige ne connaît pas ses saisons (25).

La gamme sonore des vers libres, l'allitération des sons "z", "s", "f", "j", "d", "r", sont, à travers l'écriture, des moyens poétiques évocateurs des sentiments éprouvés par ces colons héroïques, tremblants de froid, de peur, d'impuissance, de découragement devant la dureté du destin qu'ils doivent désormais affronter comme un ennemi.

ils étaient partis de loin
et ils se retrouvaient à zéro
déjà la mort semblable à la tordeuse
leur apparaissait
dans ce matin des commencements
dans ce vent qui se lève à la même heure que les
corneilles (29).

Mais, pour le poète, l'aventure des colons est profondément et authentiquement vécue à travers l'expérience de ses parents et de sa propre enfance qui en a été vivement marquée. Car le récit relate des événements vrais: la colonisation de certaines régions du Québec et du Canada par les Canadiens français au début du siècle. Ils étaient partis de Québec, les Michaud, comme beaucoup d'autres, à l'appel du curé qui prêchait le retour à la terre et la revanche des berceaux. Ils étaient arrivés en pleine nature sauvage parmi "les roches, les épinettes grosses comme le poignet, les mouches noires". Sans doute auraient-ils repris le train pour rebrousser chemin, s'il leur était resté de l'argent pour acheter leurs billets. De l'argent, ils n'en avaient point. Tout comme les Québécois qui étaient partis pour le Manitoba. Tout comme les Européens qui, à la même époque, étaient partis vers les Etats-Unis, ce pays de faux paradis où, n'ayant pas d'argent pour retourner, ils ont dû travailler dix-huit heures sur vingt-quatre, dans les usines infectes, pour des salaires de crève-faim et en sont morts, massivement, de tuberculose.

Quoi de plus triste, en fait, que de partir à la poursuite d'une

fausse promesse pour arriver à rien, à zéro? Arriver à zéro, puis repartir à zéro, jour après jour, nuit après nuit:

ils comprenaient tout à coup
que leur destin ressemblerait à la peur du tonnerre
et qu'ils n'auraient d'autre choix
que de travailler la terre pour chasser l'ennui
qui choisit prend pire
la voix du curé leur arrivait de près (25).

Et les colons assument leur destin ingrat, défrichent la terre rocheuse, pouce par pouce, verge par verge, et y bâtissent maison.

Sur le fond du groupe global, se dessinent la figure paternelle et celle de la mère dont le poète évoque les images avec estime et affection:

ma mère
mère enfin sortie de sa journée
ma mère
bercée et berçant
pleurant et pleurée
ma mère
quelquefois si belle
et qui semblait cacher sa vie
dans l'amour des gestes oubliés (37).

Mère de famille nombreuse comme toutes les mères québécoises de l'époque, cette mère a eu quatorze enfants, tous entourés de tendresse et de propreté impeccable.

à cinq heures aussi le train passait
nous étions quinze à table
le train passait
tout le monde se rangeait
les coudes volaient haut
les cuillers battaient les fourchettes (47).

C'est à l'arrière-fond de cette scène familiale qu'émergent, dans le récit, les chers visages de quelques chers disparus: le père, emporté par une maladie des poumons, une soeur, couverte par l'oubli des souvenirs, un frère qui a compris, très jeune et très petit, que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

Chant à la terre natale, le poème de Jacques Michaud est aussi un hommage à la famille, à sa famille qui, dans l'écriture, prend la valeur symbolique de toutes les familles canadiennes-françaises à qui on n'a pas donné d'autres formes d'héroïsme que celui de l'acceptation

modeste d'une vie remplie de labeur et de sueur, mais aussi d'endurance, de résistance, d'admirable courage.

C'est à travers ce message, que j'ai cru déchiffrer entre les lignes symboliques et les images picturales enracinées dans l'écriture ondulante, que réside la valeur littéraire de l'ouvrage. Il déborde certainement l'intention du poète et acquiert, pour le lecteur, une signification universelle. La Terre qui ne commence pas restera, à mon avis, un ouvrage très aimé, très populaire, très valable dans la littérature québécoise des temps modernes.

En vrai poète de talent, Michaud dépasse les cadres limitatifs du patriotisme local pour joindre le destin tragique de l'homme en général, de l'homme simple — où qu'il soit — dans son effort de vaincre les forces hostiles de la nature, de conquérir la terre, d'y établir une famille et d'y laisser des souvenirs durables.

bien longtemps après
on pourra peut-être encore dire
ils sont venus
ils sont passés
sur une terre
qui ne garde pas ses oiseaux (78).

Bagriana BÉLANGER

1. Jacques Michaud, La Terre qui ne commence pas, coll. "Poètes de l'Outaouais", 12, Hull, Editions Asticou, 1981, 79 p.

(7 décembre 1981.)

DRAMATURGES

LE THEATRE FRANCO-ONTARIEN CONTEMPORAIN

"Ce jeu merveilleux qui s'appelle
le théâtre"
(Hedwige Herbiet)

Nature et éléments du théâtre franco-ontarien

"Le théâtre, notait le Rapport Savard en 1977, est la forme d'expression que l'Ontario français semble privilégier" (Rapport Savard, p. 98). Or, alors que l'on compte six troupes professionnelles ("La Corvée" de Vanier, "La Vieille 17" de Rockland, "Le P'tit Bonheur" de Toronto, "Le Théâtre du Nouvel Ontario" de Sudbury, "Le Théâtre des lutins" d'Ottawa et "Imago" d'Ottawa) et une trentaine d'autres troupes d'amateurs, les pièces de théâtre imprimées ne dépassent pas la vingtaine. Est-ce la peur du passage du théâtre à l'écriture, puisque, au dire de Molière, "les pièces de théâtre sont faites pour être jouées"? Jean-Marc Dalpé notait, dans la scène du barbier des Murs de nos villages: "A cause de la théâtralité de cette scène, l'écriture en est très difficile. Le niveau de jeu utilisé défie l'écriture dramatique. On se retrouve ici devant un théâtre qui ne se transcrit pas, un peu comme il est le cas pour d'autres théâtres tels les sketches de clowns, la comedia dell'arte, les bouffonneries" (Manuscrit, p. 36).

Et pourtant, tout vrai théâtre est également littérature, car, à moins d'être un pur jeu de marionnettes sans aucun sens, il véhicule des idées, et véhiculer des idées, n'est-ce pas de la littérature?

Précisément, nous n'étudions pas ici l'aspect technique des pièces: la mise en scène, le régisseur, les décors, l'éclairage, les costumes, le maquillage, le son, les accessoires — mais leur fond, leur message, leurs idées, dans la mesure où on peut les séparer des tréteaux. Pour ce, nous avons scruté les pièces déjà éditées et cent vingt autres non éditées, parues pour la plupart dans ces cinq dernières années. Grâce à l'amabilité de Théâtre-Action, en particulier de Denise Truax et de Marc Carbonneau que nous remercions très cordialement, nous avons pu dresser une classification et tirer des conclusions.

Nous éliminons de cette étude les pièces venues de l'extérieur, ou les pièces adaptées par les Franco-Ontariens, comme Faut pas

s'laisser faire de Lucker et Ludwig, comme les Sandwiches d'Adèle Turin et Margherita Sacaro ou comme la Farce de Maître Pathelin. Nous ne parlons pas non plus d'auteurs plus anciens comme le prolifique Régis Roy d'Ottawa (†1944) — comme le trifluvien Rodolphe Girard, l'auteur célèbre de Marie Calumet (1904), dont le gros mélo, les Ailes cassées (1913), se passé en partie à Ottawa — comme Louis-Joseph Chagnon (†1946) et son Chapeau de paille (1927) qui fut primé en France. Nous rappelons seulement Armand Leclair dont la pièce, le Petit Maître d'école (1929), connu longtemps un grand succès dans l'Ontario français et qui annonce la Parole et la Loi.

Editées ou non éditées, les pièces de théâtre franco-ontariennes contemporaines expriment la société franco-ontarienne dans son identité propre ou — et c'est le cas du plus grand nombre — reflètent la société canadienne tout entière, voire la société mondiale. "La collectivité franco-ontarienne, vient d'écrire Gaetan Vallières, partage les tensions socio-économiques, politiques et culturelles contemporaines." (Atlas de l'Ontario français, p. 39.)

Comme tous les théâtres du monde, ce théâtre est évidemment à base de conventions. "Que je sois d'abord une princesse, et que je devienne une sorcière vivant au fond des bois pour être un peu plus tard une autre princesse, ou une paysanne, ou une servante... ça fait partie de ce jeu merveilleux qui s'appelle... le théâtre." (Hedwige Herbiet; C'était une fois, p. 6.)

Il possède cependant une caractéristique plus profondément marquée que dans les autres pays: la CREATION COLLECTIVE. Une pièce très révélatrice, Avec ou sans public (1977) de Dominique Martel montre la création collective en action. Cette pièce reste pour nous tragique puisque son auteur est mort, deux ans après, de la même mort que le héros de sa pièce, Jean-Claude, dans un accident d'auto, comme si le rôle de Jean-Claude avait été pour elle une préfiguration.

Au point de vue artistique, le danger qui menace les créations collectives et les autres pièces est le manque d'unité d'action ou d'intérêt. Trop souvent, les créations collectives se dispersent en tableaux interchangeables et indépendants, ou bien, commencées dans un sens, se dirigent ensuite dans plusieurs autres, ça et là, au gré des créateurs, p.e. Quéque chose à dire ("P'tit Matin", Plantagenet). On oublie que la valeur d'une pièce, à moins qu'elle soit pur spectacle, vient de l'action dramatique, c'est-à-dire du sens de la progression vers le dénouement. Dans l'avant-propos d'une création collective intitulée D'une concession à l'autre (1978), John van Burek a longuement montré les difficultés inhérentes aux créations collectives, voire les dissensions entre les auteurs sur un seul et même sujet. On peut assimiler aux créations collectives les pièces de collage dont le type est Pile ou face d'Hedwige Herbiet.

Au fait, le théâtre franco-ontarien se veut surtout SPECTACLE: jeu, MUSIQUE, chansons, danses, mimes. Les grandes réussites sont des comédies musicales. On accorde plus d'attention au contenant qu'au contenu, au metteur en scène plus qu'à l'auteur, aux indications scéniques plus qu'au texte lui-même. Il est amusant de constater que, pour une légère pièce intitulée Robin des bois (1974) — Ecole Sainte-Madeleine, Toronto — vingt-neuf techniciens sont au service de dix acteurs! C'est peut-être un exercice, mais combien révélateur!

Ce souci de la technique apparaît primordial dans le premier cahier de la Trousse d'expression dramatique (Théâtre-Action, 1981).

Enfin, ce théâtre subit l'influence extraordinaire du cinéma et des pièces joualisantes du Québec. Mais il comporte un côté excellent: sa participation avec le public, surtout dans les pièces pour enfants.

Les pièces déjà éditées

Les pièces déjà éditées sortent de la plume des auteurs suivants: Jacqueline Martin, les dramaturges de "la Corvée" dont l'originalité est de se baser sur le travail collectif, Claude Belcourt, Sylvie Trudel, Robert Marinier, Pierre Pelletier et André Paiement.

Jacqueline Martin a écrit une trilogie sur l'incommunicabilité des êtres entre eux: la Quintaine (1966) où le heurt des mentalités entre jeunes et vieux; les Murs des autres (1966) où une pauvre balayeuse du Parlement d'Ottawa, témoin d'un drame affreux, tente, sans succès, d'intervenir; le Charnier (1966), plus philosophique, où le passé, le présent et le futur ne s'accordent pas. C'est bien encore l'incompréhension des humains entre eux que Jacqueline Martin évoque dans le Destin tragique de Cavalier de La Salle (1979), génie mystérieux à ses proches, trahi et tué par ses compagnons d'armes, comme si le héros dominait toujours seul. Mais notre auteur sait descendre des hauteurs du sublime pour causer et babiller avec les tout-petits. Deux pièces délicieuses sont sorties de son coeur: le Fou d'Agolan (1976) et Bon Bombidou (1978), qui nous ramènent au pays enchanteur de l'enfance et du rêve.

Nous tombons dans la réalité franco-ontarienne avec une comédie musicale célèbre, la Parole et la Loi (1980), création collective de "la Corvée" de Vanier, où le rire cache la tristesse et l'angoisse devant l'avenir des Ontariens. En ressuscitant l'époque du Règlement XVII (1912-1927), la pièce reste très actuelle, ne serait-ce qu'en évoquant — toujours avec des fous rires, des masques et des cubes — l'absurde de la position des jeunes qui ne croient plus à la "cause" et qui jouissent d'une santé suffisante pour rire d'eux-mêmes!

Des autres pièces éditées, les Communords (1974) de Claude Belcourt apparaît comme "un exercice de théâtre"; Porguis Junction (1981) de Sylvie Trudel regorge de tendresse et de douceur devant un

vieux et une vieille qui se sont toujours profondément aimés sans pouvoir s'épouser; la Tante (1981) de Robert Marinier montre l'argent et l'égoïsme menant le monde; Victor Blanc (1981) de Pierre Pelletier peint de diverses manières le thème si franco-ontarien, si canadien-français, de la peur.

Le grand nom d'André Paiement vient terminer cette première partie.

Il y a deux côtés dans l'âme d'André Paiement: le côté dur et le côté doux.

Le dramaturge dur a écrit Moé j'viens du Nord stie (1970) où il présente un personnage lamentablement lamentable, Roger; A mes fils bien-aimés (1972) où les jeunes jouent avec la mort et se moquent de la délicatesse des sentiments; et surtout Lavalléville (1974), sa pièce la plus importante. Agacé en songeant à l'avenir des siens, André Paiement semble ne voir de salut que dans le retranchement au fond des bois, dans un village fermé au monde extérieur. Agir autrement causerait, selon lui, l'assimilation. C'est en sautant en l'air qu'il rejoint l'Appel de la race. Ce repliement est-il possible? N'est-il pas désespéré dans son excès, même s'il se pare de chansons, de ballets, de jeux de scène comiques et de pîtrerries? Car Lavalléville, sous-titré "comédie musicale", tend vers l'opéra: c'est pour cela que la critique doit examiner de près le texte des chansons. Non seulement elles contribuent au divertissement des spectateurs, mais elles contiennent et résument toute la comédie.

Il y a un autre Paiement: l'homme doux, envahi par la nostalgie du passé; la Vie et les temps de Médéric Boileau (1973), sorte d'opéra avec chansons, mimes, tambour, danses, exalte l'amitié et l'air pur des forêts ontariennes dans l'apothéose d'un immense soleil d'or. Dans cette pièce, André Paiement reprend Pépère Parent (1971) qui en est la première ébauche.

Pièces non éditées

Elles abondent les pièces de théâtre non encore éditées, plus de cent vingt, recueillies avec diligence par Théâtre-Action.

On peut les diviser a) en pièces historiques; b) en pièces sociales (le plus grand nombre — les deux tiers environ); c) en pièces policières; d) en sketches pour le théâtre ou la radio; e) en spectacles pour enfants.

a) Les pièces historiques

Ce sont souvent des pièces à grands déploiements qui évoquent tout un personnage, toute une époque, toute une région, toute une cité.

Le Frontenac (1979) de Jacqueline Martin est comme notre Cromwell. Toujours ben qu'en 40 (1978), création collective du collège Glendon, offre en tableaux la vie quotidienne de Lafontaine et de Penetang pendant la guerre de 40. La même histoire locale de Sainte-Croix (Lafontaine) et de Penetang ("La place des sables blancs roulants") est reprise par D'une concession à l'autre (1978), création collective du collège Glendon de l'Université York. Quant à Qui qui l'a marié, c't'elle-là (1979), c'est un immense collage sur Hearst par "la Comédie des deux rives". (Dans la revue Liaison, n° 8, on peut lire une critique très sévère sur cette pièce, critique qui justifie nos remarques du début sur les créations collectives.) Et récemment, Jean-Marc Dalpé et Brigitte Haentjens faisaient revivre la ville de Hawkesbury dans une comédie musicale intitulée Hawkesbury Blues (1982), jouée par la Troupe de "la Vieille 17". Quatre autres pièces qui ont rapport à l'histoire plaisent beaucoup. L'Histoire d'une histoire (1977) — création collective de "la Fabrick à Pantouf" de Hearst — se compose de tableaux fort bien rédigés sur les premiers temps de la colonie à Québec. Puis, on revoit dans Ca bigotte chez Bigot ("L'Hexagone", CNA, Ottawa, 1974) de Pierre Collin, toute l'histoire du Canada jusqu'à la Conquête. Pièce très poétique par son vieux français, ses décors, ses costumes, son rythme, ses alexandrins nombreux. C'est comme cela qu'il faut porter l'histoire à la scène, en évoquant quelques événements du passé librement traités. Il en est de même de l'Orchidée noire, ("L'Atelier", Ottawa, 1975) de Francine Brasseur, qui présente un épisode de la Conquête — et de la pièce intitulée Les Ayayennes (1981) d'Henri Bélanger, comédie très bien écrite sur la légende de Circé. Là encore, le spectacle l'emporte: tout pour les yeux (beauté des charmeuses et des baigneuses); tout pour les oreilles: chants et musique.

b) Les pièces sociales

Elles sont de deux sortes: celles qui sont purement franco-ontariennes et celles qui expriment les problèmes de toute la société moderne.

La société typiquement franco-ontarienne, surtout celle de nos villages, de notre "patente", revit dans la joie et la sauterie. Un air pur circule ici. L'oeuvre qui l'emporte sort de la plume d'un dramaturge qui a le don de l'humour et le sens du théâtre: c'est Perds pas l'Nord d'Anne-Marie de Varennes-Sparkes, la plus belle pièce sociale et peut-être la plus belle pièce de tout le théâtre franco-ontarien. Sorte d'opéra en huit tableaux, au jeu scénique extrêmement étudié, au "texte-suggestion", où le public est invité à chanter avec les acteurs, Perds pas l'Nord répond à la Parole et la Loi en donnant confiance dans l'avenir. Une autre pièce au parler doux, attachant, poétique, au retour vers l'enfance adorée est la Maudite ou la Ronde suspendue de Paul Doucet, où est peinte avec sourire la bonté native de deux vieilles filles. Enfin, le Fou de François Poulin souhaite le retour à la vraie vie, à la nature, à l'amour.

Si les pièces purement franco-ontariennes apaisent le spectateur, par contre, celles qui transcrivent la société en général (et elles sont nombreuses) sont dures et impitoyables. Tous les problèmes y passent: l'avortement, l'homosexualité, la prostitution, les délinquants, les psychiatres (curieux cette ruée contre les psychiatres!), les profiteurs, les Ontariens qui se mangent entre eux, la vie de fonctionnaire à la fonction publique. Strip (1981), de Catherine Caron, Brigitte Haentjens et Sylvie Trudel, que les éditions VLB vont bientôt faire paraître, reste une pièce audacieusement graveleuse, mais non gratuite et terriblement vraie. Traduite dans un langage grossier, la vie des effeuilleuses rend un son bien triste, malgré la musique et la danse. La Nuit des autres (1973) de Marcelle McGibbon, pièce qui devrait être allégée, montre une société à laquelle il manque le principal: l'amour. Il en est de même du Silence d'une tragédie ou la Mesure humaine de Paul Doucet: pièce solennelle et mystérieuse d'une très grande simplicité, plus à méditer qu'à jouer, sur la division des Franco-Ontariens du côté de Cochrane. Ainsi en est-il dans l'Ombre d'un doute (1977) de Marilyn Morse: le problème de l'avortement est longuement posé dans le drame d'une femme qui a déjà un enfant et qui en attend un autre d'un amant qui n'en veut pas. L'inimitié stupide de deux demi-soeurs et de leur famille respective est flagellée dans la Vie à deux lits (1978) d'André Ouellette. De cette pièce trop lourde qu'on décomposerait facilement en deux, on retiendra la silhouette de Ginette, la garde-malade dactylo. Vraiment, cette jeune fille, forte en gueule, est le personnage le plus piquant de tout le théâtre franco-ontarien.

Dans ce théâtre social où il y a si peu d'amour, nous aimons à signaler l'oeuvre d'une jeune fille d'Ottawa, Marie-Thé Morin, Rêve à dormir debout (1981), où les rapports entre les êtres témoignent d'un lyrisme sentimental délicat.

Enfin, on notera, dans ces pièces dites sociales, l'absence quasi totale du prêtre et de la religion.

c) Les pièces policières

Sur cinq pièces policières, deux intéressent particulièrement: Clara (1980) de Marcelle McGibbon ("Le P'tit Bonheur", Toronto) et Meurtre de Tante Pénélope de Gysèle Brosseau-Poirier de Cornwall. Dans Clara, le procès du meurtrier de Frank Westwood est bien conduit. Alors que tous les indices convergent vers la culpabilité de la négresse Clara, le jury la déclare innocente. Cette pièce ridiculise les réflexions saugrenues des salles d'audience et les interrogatoires odieux des policiers. Dans Meurtre de Tante Pénélope, Stevens, le détective, rappelle beaucoup Columbo par son esprit, son flegme, ses recherches, ses hésitations avant de conclure.

d) Les sketches pour le théâtre ou la radio

Le sketch — oeuvre dialoguée de courte durée — est à la pièce de théâtre ce que la nouvelle est au roman. Sur sept recueils de sketches pour le théâtre, deux retiennent le coeur du spectateur: Madame H (1977) et le Père Cabouse (1977) de Danielle Martin ("Théâtre du Bout de l'est", Hawkesbury). Ces deux recueils relèvent plutôt du monologue que du théâtre, mais quelle psychologie et quelle tendresse pour l'humanité!

Des deux pièces écrites pour la radio, les Innocentes de Gysèle Brosseau-Poirier de Cornwall l'emporte par son action dramatique bien suivie. C'est l'histoire de trois femmes invalides qui se laissent prendre momentanément par un escroc, mais qui sortent victorieuses de l'épreuve.

On peut classer parmi les sketches les dix-neuf pièces du Festival Jeune Théâtre 1973-1974 comprenant dans leur ensemble cent quatre-vingts pages dactylographiées. Pièces courtes, vivantes, bien enlevées, rédigées en français impeccable, sans aucune grossièreté ni vulgarité, vraiment amusantes et originales, domine en elles encore et toujours la technique, le spectacle.

e) Les spectacles pour enfants

Du point de vue artistique, la proportion des spectacles pour enfants l'emporte de beaucoup en beauté sur les pièces sociales. En effet, sur une quinzaine de spectacles pour enfants, neuf attirent l'attention... et l'édition. C'est tout un bateau (1975) de Jacques Raymond (Université Laurentienne de Sudbury) en appelle à la créativité et à l'imagination des enfants pendant le jeu lui-même, sorte de comedia dell'arte qui s'invente au moment où elle se joue. L'Artichaut de Monika Mérinat ("P'tit Bonheur", 1975) demande une grande participation de l'auditoire. Pim Pami Caille d'Hélène Gravel ("Les Draveurs", Sudbury) montre une narratrice tournant les pages d'un livre en introduisant les personnages. Couleur ou noir et blanc de Sylvie Trudel ("P'tit Bonheur", Toronto, 1980) comprend amoureusement les enfants et se fait enfant avec les enfants comme elle se faisait vieille avec les vieux de Porquès Junction:

Que ce soit en couleur
ou en noir et blanc
c'est pas important
Mais que tous les enfants
commencent à se voir eux aussi
sur le p'tit écran
en couleur ou en noir et blanc!

Les Deux Roches du village rouge par Anne-Marie de Varennes Sparks et Guy Rocher ("Perds pas l'Nord", Toronto) offre une bluette dont l'inté-

térêt est doublé par le cahier pédagogique qui l'accompagne. Quel merveilleux moyen de conduire l'enfant vers l'art par la poésie! Magicien malgré lui de Louise Thibault ("P'tit Bonheur", Toronto, 1978) respire la santé, le bonheur, la vie devant Caran d'Ache, dessinateur de bandes animées, qui, en rêve, discute avec deux de ses créatures: Carcajou et Diabolo. C'était une fois d'Hedwige Herbiet ("L'Hexagone", 1973), pièce d'une extraordinaire douceur, amuse par la participation du conteur avec les acteurs comme dans le théâtre grec. Enfin, il faudrait parler de Sifflet-Miroir (Ecole secondaire Charlebois, Ottawa) et des adaptations des contes du Père Lemieux, comme Ti-Jean de mon pays de Nicole Beauchamp (1976) — et d'autres encore²...

Conclusion

Les multiples avenues du théâtre franco-ontarien contemporain en montrent sa richesse. Hardiment, sans abandonner les créations collectives, nos dramaturges doivent se lancer dans des compositions psychologiques élaborées, dans de grandes pièces comiques ou tragiques, en français pur autant que possible, en langue populaire authentique autrement. Enfin, nos salles de théâtre doivent rester ouvertes aux autres oeuvres mondiales de langue française comme le souhaite le Rapport Savard et comme le fait avec "bonheur" "Le Théâtre du P'tit Bonheur" de Toronto.

Paul GAY

1. C'est dans un tout autre esprit de fierté qu'Armand Leclaire avait donné, en 1929, le Petit Maître d'école, véritable ancêtre de la Parole et la Loi. Le Petit Maître d'école, pièce de combat, manque sans doute de sérénité dans la caricature des Irlandais, mais on y retrouve les grands thèmes des livres d'histoire actuels des Robert Choquette, Gaetan Vallières et Jacques Grimard, en particulier celui de la présence française en Ontario depuis toujours.
2. Voici quelques pièces de théâtre franco-ontariennes de réelle valeur, mais non encore éditées: **PIECES HISTORIQUES:** L'Histoire d'une histoire, création collective de "la Fabrik à Pantouf de Hearst", 1977; Ca bigotte chez Bigot, "L'Hexagone", CNA, Ottawa, 1974; L'Orchidée, "L'Atelier", Ottawa, 1975; Les Ayayennes, d'Henri Bélanger, 1981. **PIECES SOCIALES:** Perds pas l'Nord, d'Anne-Marie de Varennes-Sparks; La Maudite ou la Ronde suspendue, de Paul Doucet; Strip, de Catherine Caron, Brigitte Haentjens, Sylvie Trudel, 1981; La Nuit des autres, de Marcelle McGibbon, 1973; Le Silence d'une tragédie ou la Mesure humaine, de Paul Doucet; L'Ombre d'un doute, de

Marilyn Morse, 1977; La Vie à deux lits, d'André Ouellette, 1978.
PIECES POLICIERES: Clara, de Marcelle McGibbon, 1980; Meurtre de Tante Pénélope, de Gysèle Brosseau-Poirier. SKETCHES POUR LE THEATRE OU LA RADIO: Madame H, de Danielle Martin, 1977; Le Père Cabouse, de Danielle Martin, 1977; Les Innocentes, de Gysèle Brosseau-Poirier. SPECTACLES POUR ENFANTS: C'est tout un bateau, de Jacques Raymond, 1975; L'Artichaut de Monika Mérinat, 1975; Pim Pami Caille, d'Hélène Gravel; Couleur ou noir et blanc, de Sylvie Trudel, 1980; Les Deux Roches du village rouge, d'Anne-Marie de Varennes-Sparks; Magicien malgré lui, de Louise Thibault, 1978; C'était une fois, d'Hedwige Herbiet, "L'Hexagone", 1973; Ti-Jean de mon pays, de Nicole Beauchamp, 1976; Sifflet-Miroir, création collective de l'Ecole secondaire Charlebois, Ottawa.

(Texte lu lors d'un colloque sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne, à l'Université d'Ottawa, le 11 février 1982, et publié dans le Droit, le 13 février 1982, p. 30-31.)

Régis Roy, On demande un acteur
Horace-J. Kearney, La Revanche de Frésimus
Jacqueline Martin, La Quintaine
Gaby Déziel-Hupé, Les Outardes
Jean Herbiet, Job's Kit

LA DRAMATURGIE OUTAOUAISE

Existe-t-il une dramaturgie outaouaise? La question peut sembler étrange, voire absurde. Pourtant, il existe des auteurs dramatiques nés dans l'Outaouais, d'autres qui ont vécu à Ottawa-Hull, et qui ont écrit, publié et créé des oeuvres dramatiques dont certaines évoquent le paysage naturel et humain de la région. Mais cela justifie-t-il l'appellation de dramaturgie outaouaise, suffit-il à "institutionnaliser" la littérature dramatique qui a pris naissance dans ce coin du territoire nord-américain? La question mérite réflexion.

D'aucuns reconnaissent que depuis que l'institution littéraire québécoise a pris en main ses propres instances (production, légitimation, consécration) et acquis son autonomie à l'égard de l'institution littéraire française dont elle ne constituait jadis qu'un épiphénomène, il s'est développé des littératures régionales en marge de celle de la métropole. L'émergence de cette littérature minoritaire, qui se définit par rapport à l'institution nationale, centralisée à Montréal, correspond parallèlement à la prise en charge par les régions de leurs propres instruments de développement culturel et à la prise de conscience de l'identité régionale.

La dramaturgie outaouaise correspond ici à l'ensemble des oeuvres dramatiques québécoises nées dans la région ou produites par des écrivains originaires de l'Outaouais. En ce sens, l'appellation de dramaturgie régionale, qui est toutefois distincte d'une dramaturgie régionaliste à couleur locale, s'inscrit dans un espace culturel bien délimité géographiquement et vise à répertorier un corpus de pièces enraciné dans le patrimoine théâtral régional.

Dans un premier temps, nous faisons appel à tous les auteurs dramatiques d'expression française nés dans l'Outaouais québécois (délimité par les comtés de Papineau, Pontiac, Gatineau et Hull) et ontarien (les comtés restent à déterminer) qui ont écrit au moins une oeuvre dramatique française (pièce, sketch, saynète, dialogue, monologue, dramatique radiophonique ou télévisée). Un deuxième critère permet de regrouper tous les auteurs dramatiques d'origine canadienne, nés à l'extérieur de l'Outaouais, qui ont écrit au moins une oeuvre

dramatique française pendant leur séjour dans la région. En troisième lieu, il convient d'inclure les auteurs dramatiques d'origine étrangère qui ont aussi écrit au moins une oeuvre dramatique française durant leur séjour dans la région. Puis dans un dernier temps, nous retenons tous les auteurs dramatiques nés à l'extérieur de l'Outaouais, peu importe leur origine, qui ont écrit au moins une oeuvre dramatique française sur un sujet régional outaouais.

Ces paramètres utilisés pour circonscrire le corpus des oeuvres dramatiques outaouaises ont tout de même l'inconvénient de regrouper, un peu artificiellement, un certain nombre d'auteurs et d'oeuvres disparates. Certains textes se voient ainsi désignés de l'épithète "outaouais" par un pur hasard, sans affinité avec d'autres dont la thématique connote le pays de l'Outaouais. Néanmoins, à la lumière de ces critères, plus d'une vingtaine d'auteurs dramatiques, représentant près de cent pièces, témoignent, à des degrés variés, de la vitalité et de la diversité de cette dramaturgie régionale.

Parmi les auteurs dramatiques nés dans l'Outaouais, nous retrouvons les noms de Régis Roy, Antonin Proulx, Laurette Larocque-Auger (Jean Desprez), Fulgence Charpentier, Gaby Déziel-Hupé et Jacqueline Martin, dont les oeuvres représentent plus de la moitié du corpus. Il est intéressant de noter que plusieurs pièces de ces auteurs, artisans pour la plupart de la vie théâtrale régionale, ont été créées et jouées à maintes reprises sur les scènes outaouaises. Signalons ici, entre autres, l'Indienne, de Laurette Larocque-Auger, présentée à l'Université d'Ottawa le 26 avril 1936 dans une mise en scène de l'auteur, les Patriotes, drame en trois actes de Fulgence Charpentier, créés les 8 et 9 février 1938 à l'Ottawa Little Theatre et la Quintaine, de Jacqueline Martin, lauréate du Festival de la pièce en un acte de l'Est de l'Ontario en novembre 1966.

S'il n'y a pas lieu de contester le critère du lieu de naissance pour désigner les premiers auteurs outaouais, il faut toutefois user de beaucoup de rigueur pour inventorier les oeuvres écrites dans la région. Les deuxième et troisième critères posent certains problèmes d'ordre méthodologique lorsque certaines biographies de dramaturges, encore fragmentaires, permettent difficilement d'effectuer la sélection des oeuvres de façon judicieuse. C'est ainsi que la présence d'un Laurent Tremblay, originaire du Saguenay, auteur d'une somme impressionnante de pièces à caractère religieux, dont quelques-unes ont été écrites dans la région, peut sembler arbitraire et contestable. Par contre, ses créations comme Hommage à la langue française présenté en 1937 et Pageant de l'Université d'Ottawa joué lors des célébrations du centenaire de l'institution oblate en 1948 nous convainquent d'inclure cet auteur prolifique au répertoire de la dramaturgie outaouaise aux côtés des Rodolphe Girard, Marius Barbeau, Victor Barrette, Horace-J. Kearney et Jean Herbiet.

Le dernier critère qui réunit les oeuvres dramatiques portant sur des sujets régionaux est ici le moins riche, étant donné qu'il exclut les oeuvres d'inspiration régionaliste déjà répertoriées par les trois critères précédents. Pourtant certaines pièces d'auteurs outaouais, qui connotent le paysage culturel régional, méritaient un examen attentif dans le cadre d'une étude sur la dramaturgie régionaliste. Le Mur des autres de Jacqueline Martin et les Outardes de Gaby Déziel-Hupé, pièces déjà incluses dans le premier critère, tireraient avantage de figurer auprès du Petit maître d'école du Montréalais Armand Leclaire. Cette dernière, créée à la salle Sainte-Anne d'Ottawa le 16 juin 1916, pose avec acuité les problèmes scolaires des Franco-Ontariens à l'époque du Règlement 17.

Pour illustrer l'originalité et la diversité de la dramaturgie outaouaise, nous nous proposons d'étudier cinq oeuvres dramatiques de cinq auteurs appartenant à deux époques de l'histoire. On demande un acteur de Régis Roy et la Revanche de Frésimus d'Horace-J. Kearney datent de la fin du XIX^e siècle; la Quintaine de Jacqueline Martin, les Outardes de Gaby Déziel-Hupé et Job's Kit de Jean Herbiet ont été créées au cours des années soixante. Cet échantillon de pièces disparates, tant au plan formel, thématique que structurel, ne repose pas sur des critères littéraires ou esthétiques, mais se veut représentatif des préoccupations de l'écriture dramatique régionale.

On demande un acteur

Né à Ottawa en 1864, Régis Roy écrivit plus de dix comédies dont la farce en un acte On demande un acteur. Publiée en 1896 et jouée, entre autres, à la salle du Très-Saint-Rédempteur de Hull, en février 1917, cette courte pièce met en scène un gérant de théâtre à la recherche d'un apprenti comédien pour les rôles de figurants dans les drames français. Le candidat doit faire valoir ses talents de chanteur, de poète et de danseur en exécutant une série de numéros tous plus insignifiants les uns que les autres.

Roy exploite le comique en créant artificiellement des situations bouffonnes où abondent les quiproquos banals et les calembours maladroits. Ce "sketch" naïf et burlesque se termine sur un dénouement qui dépend en partie de la participation du public. En effet, par leurs applaudissements, les spectateurs témoignent ainsi du refus ou de l'acceptation du candidat. Cette initiative de la part de l'auteur de faire intervenir les spectateurs dans le jeu théâtral n'est pas le signe d'une quelconque recherche d'effet de distanciation. L'ambiance du monde du spectacle, le recours aux éléments ludiques ne visent en aucun temps la démystification de l'illusion théâtrale. Roy n'a voulu créer qu'un honnête divertissement dans la pure tradition du vaudeville.

On demande un acteur n'est pas la pièce la mieux réussie du dramaturge outaouais; en effet, le texte n'a pas les qualités dramatiques ni

la cohérence du langage de Consultations gratuites. On passe du niveau de la langue populaire à un niveau plus soutenu sans souci d'unité. L'exploitation de la langue "canayenne" mêlée au langage de la poésie donne parfois des effets des plus étonnants: "Parde et roses, ça rime faiblement j'en conviens, mais je pouvais pas déposer autre chose que des roses. Du reste, i a pas de rime à parde... Faut pas j'dise ça... i en a-t-une¹".

L'emploi du parler populaire dans le théâtre de Régis Roy accentue largement le caractère pittoresque de ses pièces dont les sujets fournissent une image quelque peu folklorisée de la société québécoise de la fin du XIX^e siècle. Certaines allusions aux sociétés secrètes témoignent de la mentalité populaire et des moeurs politiques de l'époque. Selon Etienne-F. Duval, le préjugé à l'égard des Orangistes identifiés aux "Bleus" aurait son origine dans la pendaison de Louis Riel². Cette explication est sans doute éclairante pour comprendre certaines attitudes historiques; toutefois Roy ne va guère au-delà du "divertissement assorti de tous les éléments d'une soirée du bon vieux temps³".

Le théâtre de Régis Roy a été l'un des plus joués au Québec. En Mauricie, comme en Outaouais, de nombreuses troupes d'amateurs ont monté de ses pièces qui ont su amuser le public. Aujourd'hui l'auteur est tombé dans l'oubli, et ses textes sont difficilement accessibles. Pourtant à la faveur de l'inventaire présent du patrimoine théâtral et du retour aux sources amorcé par un Jean-Claude Germain avec sa paraphrase des Faux-Brillant, de Félix-Gabriel Marchand, on serait en droit d'espérer une réédition de ses oeuvres, lesquelles ne figurent que partiellement dans l'Anthologie thématique du théâtre québécois au XIX^e siècle, d'Etienne-F. Duval⁴.

La Revanche de Frésimus

Créée à Papineauville en 1898 et reprise par le Cercle de Notre-Dame de Hull en 1904, la Revanche de Frésimus⁵, du protonotaire Horace-J. Kearney, de Hull, est l'une des premières pièces authentiquement outaouaises. Les comptes rendus des journaux qui, entre 1904 et 1918, signalent au moins dix représentations de la pièce par des cercles d'amateurs régionaux, voient dans le texte de Kearney "la crème des mélodrames⁶". Si le succès des représentations et l'éloge de la critique témoignent en faveur de la pièce, une lecture "objective" du texte nous amène à des jugements beaucoup plus nuancés.

Frésimus, ex-bagnard revient dans son patelin pour prouver son innocence et prendre sa revanche contre Calandre, une crapule qui vient de tremper dans une affaire de meurtre. Ce dernier, persuadé de la force de son alibi, fait porter la culpabilité sur Morse sans se douter de la présence d'un témoin. Lors du procès, Frésimus profite de l'occasion pour révéler son identité et apporte les preuves qui incriminent le vrai coupable. Calandre, arrêté, se suicide: Frésimus est vengé.

Si Kearney a utilisé tous les éléments du drame policier, il n'a pas réussi à créer le suspense propre au genre. Nul coup de théâtre, nul renversement de situation ne vient bouleverser le dénouement de la pièce à laquelle assiste un peu passivement le spectateur-lecteur. Ici, le public n'a pas à jouer le rôle du détective, car il connaît tous les secrets de l'intrigue, révélés dans les apartés et les dialogues. Dans cette pièce où rien n'est mystère ni énigme, le spectateur n'attend rien de moins que la revanche du protagoniste et le châtement du coupable pour satisfaire son désir d'une victoire du bien sur le mal.

Malgré l'absence de suspense, la pièce de Kearney n'est pas sans qualités. L'action, quoique lente au début, finit par captiver le spectateur au fur et à mesure que le noeud se resserre. Sans doute l'intérêt de la pièce tient-il à tous les éléments mis en oeuvre par Calandre pour s'assurer un alibi. La convergence des indices (taches de sang sur les mains de Morse, billets de banque dans son veston, poignard trouvé près du cadavre ainsi que sa présence sur les lieux du crime), preuve de la culpabilité de Morse, constitue, avec le meurtre de Van Horne, le point culminant de l'action. En revanche, les nombreux détails indifférents au dénouement, comme certaines conversations banales entre Frésimus et Duchaussé, viennent alourdir le rythme de la pièce suffisamment longue de ses quatre actes. En effet, on comprend difficilement la nécessité du troisième acte réservé au divertissement. Georges-L. Bérubé, dans son article sur la pièce de Kearney le juge inutile étant donné les difficultés d'unifier les deux intrigues⁷. Ce troisième acte sert très peu l'action et marque même un temps d'arrêt pour le spectateur. Malgré un effet de distanciation apparent, la pièce continue à évoluer selon la logique aristotélicienne; en effet, la scène du repas et des musiciens s'inscrit non seulement dans le caractère toujours naturaliste de la pièce, mais elle en accentue même l'"effet de réel".

Pièce essentiellement réaliste par la vraisemblance de ses personnages et de son action, la Revanche de Frésimus exploite, un peu à la façon des pièces de Régis Roy, une langue populaire et pittoresque. Le personnage de Baptiste est sans aucun doute celui dont les expressions et les jeux de mots exercent le meilleur effet comique sur les spectateurs. Par contre, certains propos du Docteur Derme déclamés dans une langue savante mettent en relief le ridicule de certaines situations: "La blessure au coeur pouvait causer la mort par emphyse du poumon hémorragie, ou asphyxie par section des nerfs phrénique et pneumogastrique. [...] Cause de la mort: Blessure au coeur"⁸.

Malgré ses faiblesses au plan de la structure et certaines incohérences au niveau de la langue, la pièce de Kearney constitue un agréable divertissement qui sait plaire au public si on la juge d'après ses nombreuses représentations en Outaouais et à l'étranger⁹. "Mélodrame" sans prétention écrit pour jeunes gens, la Revanche de Frésimus prévoit même un personnage féminin à une époque où la femme

est souvent écartée de la scène. L'oeuvre dramatique de Kearney, peu connue dans la dramaturgie québécoise, occupe une place de choix dans le patrimoine théâtral outaouais, ne serait-ce que par ses nombreux succès locaux.

La Quintaine

Présentée en novembre 1966 par l'Atelier, lors du Festival de la pièce en un acte de l'Est de l'Ontario, la Quintaine¹⁰, de Jacqueline Martin, a remporté trois trophées et deux mentions. Publiée la même année avec le Mur des autres et le Charnier, composant ainsi une trilogie sur l'incommunicabilité, cette courte pièce met en scène deux personnages féminins antithétiques. Emma, célibataire dévote dans la quarantaine, et Géraldine, sa jeune nièce orpheline, en voyage à Londres, profitent d'une fin de journée pour régler leurs différends devant le Buckingham Palace sous le regard impassible d'un garde de Sa Majesté.

Jacqueline Martin dessine une action souple avec une fine psychologie où le conflit des générations sert de toile de fond à l'affrontement des valeurs traditionnelles et des idées nouvelles. Incarnation du conservatisme d'un certain Québec révolu, Emma s'oppose ainsi à Géraldine, porte-parole du "Flower generation" et de la contre-culture des années 1960. Dans cette pièce où Dieu, le ciel et les chapelles de Lourdes sont en lutte contre le diable, l'enfer et les discothèques londoniennes, le spectateur assiste impuissant à un match nul. En effet, la taupe cachée dans son terrier peut difficilement comprendre les motifs qui poussent la chenille à sortir de son cocon et à voler de ses propres ailes. Par contre, si Géraldine tient à son émancipation et à son affranchissement d'un monde asphyxiant, elle fait peut d'efforts pour saisir le comportement de son aînée.

La relation des personnages dans la Quintaine n'est pas sans comparaison avec les attitudes de Carmen et de Manon d'A toi, pour toujours, ta Marie-Lou, de Michel Tremblay. Le monde de la chanson western, comme porte de sortie, est analogue à l'univers des discothèques de Londres. Pour Géraldine, comme pour Carmen, c'est la seule façon de rompre et de s'affranchir de son milieu. Par contre, l'une et l'autre s'enferment toutes deux dans un univers d'illusions et de gadgets peut-être plus aliénant que le monde des statues et des chapelets d'Emma et de Manon.

Ce qui distingue le théâtre de Tremblay de celui de Jacqueline Martin, c'est sans doute la difficulté pour cette dernière d'intégrer en profondeur la dénonciation des archétypes de la société québécoise. La critique sociale contenue dans le discours des personnages ne dépasse guère la leçon de morale de l'auteur. Ainsi, cette réplique de Géraldine témoigne du ton faussement moralisateur de la pièce: "Les faits, je les connais. La conquête, et tout, et tout, et tout! Ce que je n'arrive pas à m'expliquer, ce sont les attitudes qui per-

sistent après deux siècles. Cette méfiance et cette rancœur fanatiques qui nous ont atrophiés jusqu'à l'impuissance, pendant si longtemps¹¹..."

Malgré tout, la Quintaine reste une pièce attachante et bien construite; tout comme dans le Mur des autres et le Charnier, le thème de l'incommunicabilité est bien servi par l'action et le dialogue. Théâtre de la solitude, les pièces de Jacqueline Martin apportent un souffle neuf à la dramaturgie régionale et touchent à l'universalité des problèmes humains.

Les Outardes

Les Outardes¹² de Gaby Déziel-Hupé continue d'exploiter la thématique de l'incommunicabilité chez les personnages, déjà amorcée par le théâtre de Jacqueline Martin. Ce premier volet d'une trilogie prend ses racines dans le pays même de la Gatineau et situe ses personnages dans un décor typiquement rural. Les querelles et les réconciliations autour du partage de la terre paternelle viennent tour à tour servir l'action qui progresse naturellement vers un dénouement heureux.

Théodore Gratton, veuf à la retraite, s'apprête à léguer sa terre à son fils cadet, Aurèle. Celui-ci désire la partager avec son frère aîné Robert, agronome installé à Montréal, qui propose des plans de modernisation de la ferme. Les enfants Gratton se heurtent à l'entêtement du père et claquent la porte du foyer familial.

Au troisième acte, le père Théo se retrouve seul en compagnie d'une jeune Gaspésienne venue offrir ses services de femme de ménage à la famille Gratton. Celle-ci se charge alors de réconcilier et de ramener au bercail les membres de la famille divisée. Le père Théo consent à rénover la ferme et annonce son mariage avec Rosalba, la servante du curé.

Dans cette pièce d'inspiration régionaliste qui se donne un peu comme une peinture des moeurs rurales, la famille traditionnelle apparaît comme une valeur sûre. Même si les personnages expriment leurs sentiments par des gestes maladroits et dans un langage direct et brutal, ils n'en sont pas moins unis et authentiques.

Les Outardes, dont le titre métaphorique évoque les liens secrets qui unissent les êtres à la nature environnante, témoignent d'une justesse d'observation et d'une fine analyse psychologique. Par contre, la nature sauvage de certains personnages, plus apparente dans les attitudes que dans le langage, sonne souvent faux dans le ton du dialogue. Certaines répliques du poète-agronome Robert ont un goût de mièvrerie qui ne colle pas à la réalité: "talheure pour un moment j'aurais voulu être un arbre pour plonger mes racines dans l'sol pis jamais repartir¹³". En outre, la structure dramatique de la pièce souffre d'une trop grande densité du dialogue et d'une abondance de

coups de théâtre qui atténuent l'intériorité et la sensibilité des personnages. La langue patoisante et pittoresque du terroir, truffée de jurons et d'anglicismes, contribue au caractère réaliste de l'oeuvre, dont certains lieux communs auraient tirés avantage à être stylisés et nuancés.

Créées par le Théâtre populaire de Pointe-Gatineau le 5 décembre 1969 et reprises le 5 mars 1970 au Festival dramatique de l'Est de l'Ontario, les Outardes ont reçu un accueil chaleureux de la part du public outaouais. Selon André Couture, la pièce de Gaby Déziel-Hupé "marque un jalon important dans l'histoire (du) théâtre régional" après les tentatives d'un Antonin Proulx et d'un Horace-J. Kearney.

Job's Kit

Première oeuvre dramatique du metteur en scène Jean Herbiet, Job's Kit¹⁴ se présente comme un drame poétique et s'inspire, autant dans sa forme que dans ses thèmes, de la tradition du théâtre de l'absurde.

Seul en scène, un homme attend, immobile; deux livreurs lui apportent un coffre, puis disparaissent dans le brouillard. L'homme ouvre le coffre et en retire un lutrin, une chaise qu'il dépose sur le plateau. En silence, après avoir consulté un carnet, il exécute avec minutie une série de gestes tous aussi banals les uns que les autres. Il marche, se déshabille, se rase, boit, fume et, à trois reprises, se laisse emporter dans un long et étrange monologue poétique pour finalement disparaître dans une trappe. Il revient aussitôt sous une forme féminine, enlève sa combinaison rose et chaire et se rhabille au moment où les deux livreurs viennent ramasser les pièces de l'appareil.

De par son absence d'intrigue traditionnelle, mais grâce à la force du geste et de la parole, Job's Kit présente un univers théâtral hermétique, mais envoûtant. La structure cyclique de l'action dramatique, la langue insolite du monologue et la rigueur des indications scéniques composent une "froide mécanique" dans laquelle l'homme reste confronté à sa solitude devant la mort. Même si le langage est impuissant à exorciser l'ennemi fatal, il n'en constitue pas moins la clé de toute la pièce. En effet, Herbiet s'amuse avec les mots en parodiant les classiques de la littérature française: "malherbête corneillerie racinoise arouette gentille arouette"¹⁵, passe outre aux règles les plus élémentaires de la syntaxe: "j'attends te je attendre toi vas venir dis dis dis"¹⁶, dans l'unique intention de redonner au théâtre un nouveau code où la fonction poétique et l'imagination jouent à plein.

Dans la quête de renouvellement des formes scéniques qui anime le théâtre contemporain, Job's Kit apparaît comme une allégorie du théâtre où les signes sont les seuls véritables protagonistes.

Ce premier essai théâtral d'Herbiet, inspiré de Ionesco et de Beckett, préfigure déjà les oeuvres subséquentes, dont Terre des hommes, créée par la Comédie des deux rives au Festival mondial de théâtre universitaire de Nancy en 1967, et la Rose rôtie, créée en 1972, témoignent d'une recherche élaborée au plan de la forme et du langage.

La dramaturgie outaouaise est bien vivante; elle a des auteurs qui témoignent de sa vitalité. Mais les oeuvres décrites ci-haut, bien qu'elles connotent, chacune à leur façon, de leur appartenance à la littérature régionale, s'accommodent mal de l'épithète qui les caractérise. Ces textes révèlent une écriture multiforme et une thématique variée dont les résonances sont autant régionales qu'universelles. Pourtant, une large part de la production outaouaise s'inscrit dans une tradition culturelle où le théâtre joue un rôle social important. Il existe un mouvement dialectique entre l'écriture dramatique et l'activité théâtrale d'une région; l'une et l'autre s'influencent réciproquement. Voilà une piste de recherche qu'il conviendra d'explorer plus à fond dans le cadre d'une étude sur les conditions de développement de la dramaturgie régionale.

L'objectif de notre étude visait moins à formuler une explication causale de l'écriture dramatique régionale qu'à donner un bref aperçu des thèmes et des formes explorés par quelques auteurs outaouais. On s'étonnera sans doute du peu d'unité de la démarche, laquelle reste encore impuissante à décrire l'évolution de cette dramaturgie. L'échantillon des oeuvres analysées méritera d'être élargi à l'ensemble de la production outaouaise; étudiées globalement dans leurs relations avec l'activité théâtrale régionale, les oeuvres dramatiques outaouaises témoigneront d'elles-mêmes de leur originalité dans l'ensemble de la dramaturgie québécoise.

Marcel FORTIN

1. Régis Roy, On demande un acteur, Montréal, Beauchemin et fils, 1896, p. 22.
2. Etienne-F. Duval, Le Sentiment national dans le théâtre canadien-français de 1760 à 1930, thèse de doctorat, Université de Paris, 1967, p. 169-170.
3. Serge Richard, "On demande un acteur, farce de Régis Roy", dans le Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome I, Montréal, Fides, 1978, p. 554.

4. Etienne-F. Duval, avec la collaboration de Jean Laflamme, Anthologie thématique du théâtre québécois du XIX^e siècle, coll. "Théâtre", Montréal, Leméac, 1978, p. 269-274, 325-328, 429-447.
5. Horace-J. Kearney, La Revanche de Frésimus, Hull, Imprimerie Provost, 1974, 32 p.
6. Le Spectateur, vol. 22, n^o 51, le 11 mai 1911, p. 2.
7. Georges-L. Bérubé, "La Revanche de Frésimus", dans le Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome II, Montréal, Fides, 1980, p. 963-964.
8. Horace-J. Kearney, La Revanche de Frésimus, p. 29.
9. /Anonyme/, "Cinq minutes d'entretien avec M. Horace-J. Kearney, auteur du drame canadien La Revanche de Frésimus", Le Droit, Ottawa, 17^e année, le 18 mars 1930, p. 4, col. 6-7.
10. Jacqueline Martin, Trois Pièces en un acte, Ottawa, les Editions de l'Onde, 1966, 109 p.
11. Ibid., p. 37.
12. Gaby Déziel-Hupé, Les Outardes, Hull, Éditions André Couture, 1971, 96 p.
13. Ibid., p. 47.
14. Jean Herbiet, "Job's Kit", Théâtre Vivant, n^o 3, juin 1967, p. 51-95.
15. Ibid., p. 58.
16. Ibid., p. 74.

(12 février 1982.)

PRIX CHAMPLAIN

VENTRE DE SON

C'est un grand honneur que le Conseil de la Vie française en Amérique m'a fait en attribuant le Prix Samuel de Champlain à mon premier roman, Cogne la caboche, et en choisissant, pour me le remettre, une circonstance aussi solennelle que ce dîner d'ouverture de la Rencontre des peuples francophones qui réunit à Québec, grâce à monsieur Camille Laurin, ministre d'Etat au développement culturel, un très grand nombre de personnalités influentes de la francophonie universelle.

Je remercie bien vivement et bien sincèrement les membres du Conseil de la Vie française, en particulier leur Président, monsieur le Juge Louis-A. Lebel, qui a eu de si aimables paroles à mon endroit; et leur secrétaire, monsieur Jean Hubert, qui m'a fait part de la décision du jury.

L'obtention de ce prix constitue pour moi un encouragement à continuer dans la voie périlleuse de la création littéraire sur laquelle je me suis engagée très tard et, je dois l'avouer, avec crainte et tremblement. Si le métier d'enseignante, d'abord, puis celui de critique, que j'exerce depuis une douzaine d'années, m'avaient révélé l'existence objective d'une multitude de pièges, voire de gouffres, qui guettent celui qui entreprend la conquête du pays toujours blanc de l'écriture, ils ne m'ont pas permis de découvrir un itinéraire magique ni de chausser des bottes-de-sept-lieues, quand j'ai été confrontée à mon tour à l'espace infini de la page blanche au bord de laquelle ne tremble l'ombre d'aucun garde-fou. Heureusement, les poètes et les romanciers du Québec et du Canada français ont si longtemps laissé mes rêves et mes images hanter les marges blanches de leurs livres que j'ai, un jour, ressenti, d'une manière irrésistible, la fascination de la page-qui-s'écrit et du pays-qui-se-fait; j'ai alors osé m'abandonner, moi aussi, au sortilège de la fiction romanesque.

Ce jour-là, c'est l'image d'Anna qui est apparue la première au sommet du triangle que formait, sur ma page blanche, l'ombre de mon crayon et de mes doigts repliés. Anna la silencieuse. Anna la féconde. C'est par son regard que j'ai aperçu la route lointaine, dessinée comme une ligne très pure, presque irréelle, sur le paysage familial. Anna, je t'ai suivie, quand tu es entrée dans ta maison. Et jusque dans ton premier rêve. Alors j'ai vu que tu sentais la présence confuse des ombres autour de toi et qu'il suffisait que tu fermes les yeux, toi la contemplative, pour que l'univers se remette à vivre et à grandir.

J'ai fermé les yeux. J'ai tourné la première page, Anna était toujours au sommet du triangle; c'est son ombre à elle qui, désormais, s'étendait jusqu'à la route promise. Anna n'écrit pas; elle n'a jamais besoin de crayon pour que l'univers se lève autour d'elle. Dans la poche de son tablier, au creux de sa main, il lui suffit de quelques grains. Quand elle les sème, le printemps recommence. Sur les tombes, comme au jardin, les tiges s'allongent et répandent des couleurs et des parfums. Et quels miracles n'accomplit-elle pas avec des ciseaux et une aiguille!

Autrefois, il y a bien longtemps, au Québec, au Canada français et, j'imagine, dans tous les villages du monde, les mères fabriquaient elles-mêmes des poupées pour les petites filles vivantes qu'elles avaient mises au monde. Sur les feuilles grandes ouvertes du journal ici, c'était le Soleil, l'Action catholique, la Presse, le Devoir ou le Droit...), elles traçaient d'abord les contours de la tête, des bras, du corps et des jambes. Puis, elles découpaient ce patron et l'épinglaient sur deux morceaux d'étoffe rude et résistante. Elles rassemblaient ensuite les deux parties de la poupée de guenille qu'elles cousaient ensemble et bourraient avec du son. Quand la longue poupée avait pris forme et corps avec un ventre de son, un estomac de plomb, une gorge d'esturgeon, un menton fourchu, elles lui brodaient une bouche d'argent, un nez cancu ou cancan, une joue rôtie, une joue bouillie, un tit oeil, un gros oeil, un sourcilion, une sourcillette, un oreillon, une oreillette, et, au moment, où elles la remettaient à la petite fille, ravie devant le mystère de cette gestation, c'est sur un corps à elle, l'enfant, soudain figée et immobile dans son attente, que le père récitait les mots magiques de la comptine:

Ventre de son
estomac de plomb
gorge d'esturgeon
menton fourchu
bouche d'argent
nez cancu
joue rôtie
joue bouillie
tit oeil
gros oeil
sourcilion
sourcillette
oreillon
oreillette...

Au moment précis, où la main heurtait le front et qu'éclatait le ping pang pong cogne la caboche, la merveille s'accomplissait: la petite fille, jusque-là recueillie et craintive, se mettait à rire et la poupée, immobile, à respirer.

Pourtant, Anna ne met toujours que du son dans le ventre de la poupée! De même que l'enveloppe vide des grains se gonfle de vie nouvelle dans sa main, de même l'enveloppe vide des mots se remplit de sève quand elle les touche. Pressés les uns sur les autres, les signes sombres éclatent et se dispersent. Le livre s'ouvre. C'est aussi un ventre de son. Le son glisse des mains d'Anna; les sons chantent dans sa bouche, se métamorphosent. On dirait des samares qui dansent avec des papillons, des soies de pissenlits qui se mettent à voltiger. Les feuilles d'érables, rouges et dorées, comme les feux follets, se soulèvent, volent vont et viennent, pendant qu'éclatent les bourgeons sur les branches, que les fleurs roses s'allument dans le verger et que valsent sur le champ de gros flocons de neige. Anna rentre dans sa maison, ferme sa porte.

Dans tous les villages, quand les mères s'endorment, la poupée de son qu'elles ont façonnée, étire ses membres sur les jardins et sur les champs, elle s'allonge sur les rivières et son ombre se promène sur les collines et dans les vallées. Elle se laisse emporter par le fleuve jusqu'au pied d'un cap devant lequel le soleil se lève en allumant des diamants. Sur la caboche de la longue poupée, il y a toujours quelqu'un qui frappe doucement, mais fermement, et reprend les mots magiques du passé. Et, tous les matins, sur la page blanche et neuve, le fantôme d'une grande poupée taillée dans l'étoffe du pays, s'avance en pleine lumière, C'est à lui, c'est à elle, que je retournerai dès demain.

Gabrielle POULIN

(Allocution prononcée à l'occasion de la réception du Prix Champlain 1979, lors de la Rencontre des peuples francophones, à Québec, le 2 juillet 1980.)

UNE NECESSAIRE ET FRUCTUEUSE DECOLONISATION

Monsieur le Président du jury a eu des paroles élogieuses à mon égard et à l'endroit de mon livre; je l'en remercie, ainsi que ses collègues, et je veux bien croire, pour ce soir du moins, que tout cela est vrai, même si je connais fort bien les limites de l'historien littéraire que je tâche d'être et les faiblesses de mon premier essai. Je vous avouerai, cependant, bien candidement, que ce n'est pas sans surprise que j'ai reçu la bonne nouvelle au lendemain de la dernière Saint-Jean-Baptiste. L'an dernier, à pareille date, la même bonne nouvelle était parvenue à Gabrielle Poulin, et je craignais fort que l'on n'osât pas récompenser le mari immédiatement après avoir récompensé l'épouse; je me suis trompé et je demande pardon aux honorables membres du jury, — anonymes pour moi à l'époque, — d'avoir douté quelque peu, — oh! si peu que rien tout de même, — de leur courage. Aujourd'hui, leur choix ne m'en paraît que plus objectif et fondé, et je les en remercie d'autant plus.

Au Conseil de la vie française qui a entériné le choix du jury, j'adresse mes remerciements les plus sincères; que ses membres sachent bien que, de tous les prix littéraires, le leur est le plus cher à mon coeur. En effet, à travers la récompense qu'ils ont daigné m'attribuer pour un modeste ouvrage sur un auteur qui, né au Québec, repose en terre ontarienne depuis 1882, après y avoir travaillé pendant la plus grande partie de sa vie active, je perçois la reconnaissance du travail que j'ai fait depuis une dizaine d'années pour promouvoir les études franco-ontariennes et, depuis la fin des années 50, pour obtenir une juste place, au niveau universitaire, à la littérature du Canada français; cette récompense, je veux la voir, du même coup, comme une expression de reconnaissance à l'endroit de tous ceux avec qui j'ai travaillé au cours de ces années, entre autres à l'endroit des membres du Groupe interuniversitaire d'études franco-ontariennes et du comité de recherche francophone de l'Association des littératures canadiennes et québécoise, à l'endroit également des collaborateurs au projet de regroupement des Centres de recherche et d'études en civilisation canadienne-française, dont le premier colloque se tiendra à Ottawa le 22 octobre prochain. L'honneur que le Conseil de la vie française en Amérique me fait doit rejaillir sur tous ces travailleurs universitaires qui mettent au-dessus de leur intérêt personnel celui de leur pays; parmi eux, je salue respectueusement deux professeurs de l'Université de Sherbrooke: Antoine Sirois, dont les conseils me

furent précieux, et Antoine Naaman, qui s'est chargé de l'édition d'Antoine Gérin-Lajoie, homme de lettres.

Vous dire comment j'ai été amené à choisir Antoine Gérin-Lajoie comme objet de mes recherches littéraires, — telle est la question à laquelle m'a suggéré de répondre l'affable et distingué secrétaire du Conseil, Monsieur Jean Hubert, — c'est remonter nécessairement, délaissant l'anecdote pour ne retenir qu'un courant de vie, à mes origines campagnardes dans une famille nombreuse et bien canadienne-française du comté de Kamouraska. C'est là que mon sentiment nationaliste s'est éveillé au bruit des trompettes autonomistes de l'Union nationale naissante, puis à la faveur de la crise populaire de différenciation nationale que provoqua, lors de la Seconde Guerre mondiale, la loi de la conscription. Comme beaucoup de jeunes Canadiens français, j'ai bu à grands traits les paroles des chefs nationalistes de cette époque: les Groulx, Laurendeau et Maxime Raymond. En même temps, j'eus l'heur de trouver au Collège de la Pocatière, outre de très bons professeurs de lettres et de sciences, un excellent professeur d'histoire du Canada: feu l'abbé Robert Hudon, et un humaniste de grande classe: M. l'Abbé, aujourd'hui Monseigneur, Léon Bélanger, à qui je voudrais rendre un hommage particulier. C'est alors qu'il nous enseignait la littérature canadienne que j'ai conçu le projet, que je réalise peu à peu, à la pièce, d'écrire une histoire de notre littérature. Monsieur Bélanger nous faisait goûter les textes de chez nous en les insérant dans un courant de vie collective; enseigner la littérature, pour lui, c'était en vivre, et nous en vivions avec lui. Bien avant le rapport Symons, nous apprenions à nous connaître à travers les oeuvres de nos prédécesseurs; notre présent et notre avenir se greffaient sur la chair vive de notre nation. Adolescents en mal de nous dégager de la famille, nous n'allions pas nous retrouver isolés et sans but; notre pays nous appelait, même s'il se définissait par sa langue et sa culture bien plus que par un territoire qui nous fût propriété exclusive.

C'est à ce moment et de cette façon, à la fois instinctive et raisonnée, que j'ai opté en faveur de la littérature canadienne. Mais il y avait plus encore, qui s'est dégagé peu à peu à travers mon cheminement. Dès mes années de collège, je me suis révolté contre un régime d'études qui m'exilait de moi-même en m'exilant de mon pays et m'éloignant des miens. Pendant que j'habitais le bon et beau pays de Kamouraska et que, Québécois, je me sentais Canadien, je subissais un enseignement, de qualité bien sûr, mais aliénant quand même, puisqu'il porta, pendant cinq ans, sur l'histoire de l'Europe, réduite d'ailleurs à celle de la France, et sur l'histoire des littératures étrangères, dont la française occupait presque tout le champ. L'histoire de notre pays, nous devions l'assimiler à la fin seulement de nos années de lettres, en trente heures; celle de notre littérature, au même moment, dans le même petit nombre d'heures. L'on comprendra facilement que nous ayons particulièrement goûté les quelques heures d'enseignement consacrées à ces deux aspects de notre vie collective.

Quittant le collège classique pour les études universitaires, j'eus le bonheur de connaître la riche liberté de maîtres jésuites; ils m'ont appris le meilleur de moi-même en m'initiant aux profondeurs de la vie intellectuelle. Sous leur direction, j'ai été appelé à choisir constamment ce qui fonde un être personnel, original: l'enracinement, qui n'est autre, en définitive, que le courage de l'authenticité et de la sincérité. J'ai dû continuer toutefois de subir un enseignement étranger en la grande université de Montréal où l'on n'enseignait encore, dans les années 50, que quinze heures de littérature canadienne par année. Je préfèrai alors m'inscrire, — et je m'en félicite toujours, — aux cours d'histoire du Canada du vivant Michel Brunet et de Maurice Séguin, qui fut pour moi un maître exceptionnel. Enfin, après plusieurs autres années de séjour en lettres françaises et anglaises, voire en philosophie et théologie, je pus m'inscrire en lettres canadiennes-françaises à l'Université de Montréal; y existait enfin, depuis 1963, grâce au regretté Albert Le Grand, un tel programme d'enseignement.

En même temps, je commençai mon enseignement de la littérature d'ici au niveau universitaire. Une dizaine d'années auparavant et pendant trois ans, dans un collège jésuite de Montréal, j'avais pu communiquer mon amour des lettres canadiennes à des élèves de la classe de versification (l'équivalent du secondaire IV actuel). Ces jeunes de quinze ans avaient lu avec enthousiasme et profit de bons romanciers d'ici tout en s'initiant à la création poétique au rythme même de l'évolution formelle de la poésie canadienne-française, de Crémazie à Anne Hébert. Cette expérience avait confirmé mon point de vue. Elle me devint un appui considérable dans la lutte que plusieurs étudiants et collègues menèrent, au cours des années 60, pour faire reconnaître les droits et la valeur de la littérature canadienne-française, puis québécoise, au niveau universitaire. La partie ne fut pas facile; si la majorité des étudiants étaient avec nous, un certain "establishment", d'origine ou de formation étrangères, était contre nous.

L'histoire que je viens de raconter a des couleurs personnelles; elle n'en est pas moins celle de bien des professeurs de ma génération. C'est pour cette raison que je n'ai pas hésité à vous la faire entendre: elle laisse entrevoir le progrès immense qui s'est fait chez nous; elle témoigne d'une aventure authentique de l'esprit et d'une nécessaire et fructueuse décolonisation.

Opter pour la littérature canadienne-française, ce fut donc très souvent, pour moi, comme pour bien d'autres, un combat quotidien à livrer contre des préjugés de toutes sortes et un défi à relever. Aujourd'hui que la littérature québécoise a gagné ses lettres de noblesse, il faut porter la lutte un peu plus loin, jusque dans les derniers retranchements de l'aliénation. C'est ainsi que m'est apparue, dès mon arrivée à Ottawa en 1970, la nécessité de faire une meilleure place aux études franco-ontariennes. Je ne dirai rien des efforts faits en ce sens, mais réaffirmerai le principe qui a guidé mon action: il n'y a de valable que ce que l'on est authentiquement, sincèrement,

naturellement; tout le reste est artifice et poudre aux yeux: il peut donner le change, il ne fait pas vivre. Habiter Ottawa, participer à la vie franco-ontarienne, ce n'est pas bâtir aux dépens de mes concitoyens une vie aisée; c'est partager leurs préoccupations et leurs espoirs, travailler avec eux, les accompagner sur le chemin d'une vie personnelle ou collective dont la valeur ne peut se jauger qu'à sa vérité propre. La grandeur de l'homme ne se mesure pas aux étincelles de son esprit, mais au chemin parcouru vers les profondeurs de l'être, celles du coeur et de la responsabilité.

Après cette profession de foi, vous comprendrez facilement qu'Antoine Gérin-Lajoie m'ait été un sujet de prédilection. Je l'avais d'abord perçu comme un excellent représentant de la vie intellectuelle du dix-neuvième siècle; je me suis vite rendu compte que, dans l'obscurité à laquelle l'avait voué son travail de bibliothécaire du Parlement canadien, il avait davantage fait pour son pays que certaines fortes voix de son temps. Toute sa vie, cet homme a rêvé d'une vie simple et tranquille à la campagne, entouré de sa femme et de ses enfants, près de ses maîtres de Nicolet; jusqu'à sa mort, il aura mis sa plume et son temps au service de ses concitoyens; pendant une vingtaine d'années, les plus cachées et les plus fécondes, il aura vécu loin de sa petite patrie, à Ottawa surtout. Il se laissa oublier et on l'oublia vite, pour ne se souvenir que de son "Canadien errant" et de son Jean Rivard. Le centenaire de sa naissance donna lieu, toutefois, en 1924, à de grandioses célébrations, non seulement à Yamachiche, son village natal, mais encore à travers toute la province de Québec et même jusqu'à Toronto, qu'il avait habitée et où il avait épousé en 1858, Joséphine Parent, fille d'Etienne, le brillant directeur du journal Le Canadien. En 1974, pour le cent cinquantième anniversaire, il y eut fête officielle et exposition à la Bibliothèque nationale du Canada, sous le patronage de Monsieur Guy Sylvestre, et fête familiale à Ayer's Cliff, organisée magnifiquement par Monsieur François Hone, époux de Solange Thibodeau et fils de Gabrielle Gérin-Lajoie, fille d'Antoine, et de Jules Hone, fondateur de la célèbre agence de voyage. L'année 1982 marquera le centenaire de la mort d'Antoine Gérin-Lajoie. J'aurais aimé pouvoir terminer pour cette année faste l'édition critique de Jean Rivard; ce me sera impossible, la partie est remise à 1984. Pour le moment, je ne puis que souhaiter, à la suite de Monsieur et de Madame François Hone, que la ville d'Ottawa daigne honorer de quelque façon, l'an prochain, la mémoire de son illustre citoyen, soit en apposant une plaque-souvenir sur la maison qu'il a fait construire, en 1874, au numéro 300 de la rue Wilbrod, soit en donnant le nom de Gérin-Lajoie à l'une des rues d'un quartier francophone. Pour ma part, il me plairait de graver sur le monument du cimetière Notre-Dame cette gerbe-épitaphe: "Ci-gît un Canadien français dont la première ambition fut d'être utile à sa patrie en servant ses compatriotes. Honneur à lui!"

René DIONNE

(Allocution prononcée à l'occasion de la réception du Prix Champlain 1980, lors de la session annuelle du Conseil de la vie française en Amérique, à Québec, le 8 octobre 1981.)

Prix Champlain 1981

DONNER LA PAROLE AU NOUVEL ONTARIO

C'est avec surprise — et ravissement — que j'ai reçu en septembre la lettre de M. Jean Hubert m'annonçant qu'on m'avait attribué le Prix Champlain pour le premier tome des "Chroniques du Nouvel Ontario": La Quête d'Alexandre.

C'est un bien grand honneur pour moi de voir mon nom figurer sur une liste qui porte en tête le nom du Chanoine Groulx et qui se continue avec ceux d'écrivains et de chercheurs avantageusement connus. Ce Prix, je l'accepte avec joie, et avec humilité (bien que l'humilité a ceci de caractéristique que lorsqu'on croit l'avoir atteinte, on l'a déjà perdue), je l'accepte au nom des colons du Nord de l'Ontario dont ce premier tome — et les deux qui suivront — célèbrent la vie et le courage.

Depuis la publication de mon livre, je vois de temps à autre l'épithète écrivain accolée à mon nom. Parfois même, écrivaine ou auteure. On pourra toujours donner des féminins à ces substantifs. Rien ne change cependant la règle de grammaire qui veut qu'un seul écrivain l'emporte sur une multitude d'écrivaines!

J'ai cherché dans le dictionnaire afin de découvrir ce que signifiait ce mot écrivain. J'y ai d'abord vu: personne qui compose des ouvrages littéraires. Et encore: auteur qui a le don du style. Pour ce qui est de ces deux définitions, ce sera à mes lecteurs de juger si elles conviennent à ma façon d'écrire. Puis j'ai vu: écrivain public: personne qui écrit pour ceux qui ne savent pas le faire, et je me suis dit que, de fait, j'étais une sorte d'écrivain public qui tentait de faire parler les colons des débuts du Nouvel Ontario et de raconter l'histoire de ce groupement francophone nombreux et actif qui s'y trouve encore aujourd'hui.

Quoique née au Québec, je n'avais que quatre ans lorsque ma famille quitta les Cantons de l'Est pour aller s'établir à Val-Gagné, près de Timmins. Elle allait là retrouver des amis qui y étaient rendus depuis quelques années, ayant eux répondu à l'appel des missionnaires-colonisateurs qui tentaient d'enrayer la saignée vers les Etats-Unis et de s'approprier le sol canadien. Pour ce faire, ils avaient décidé de diriger le trop-plein des vieux cantons du Québec vers les terres neuves de l'Abitibi et de "l'Ontario Nord".

Un bon nombre de Canadiens français y étaient déjà venus avant la guerre de 1914, cherchant du travail dans la construction du chemin de fer et dans les mines d'or et d'argent qu'on venait d'y découvrir. Plusieurs s'y étaient déjà établis.

La seconde vague est arrivée durant les années 20 et le début des années 30, et ceux-là venaient, à l'instar des ancêtres, afin de se tailler des fermes à même la forêt boréale.

L'idée était d'inspiration généreuse, mais la réalité, hélas! était de nature à exiger une forte dose de courage, vu la rigueur du climat, l'isolement et l'éloignement des marchés, ainsi que la pénurie de ressources, tant matérielles qu'intellectuelles, qui y régnait.

Lorsque j'étais enfant, durant les années de crise économique de 1930 à 1939, il n'y avait pas de radio, la télévision n'était pas inventée, et à l'exception de deux ou trois villes, il n'y avait ni bibliothèques publiques, ni cinémas.

L'unique divertissement durant les longues soirées d'hiver se limitait à des réunions de voisins et d'amis où chacun y allait de ses reminiscences, soit des "Pays d'en bas", le Québec, soit de son arrivée et de ses débuts dans le nord de l'Ontario. Il m'a ainsi été donné d'entendre bien des récits d'aventure et de connaître des personnages savoureux et hauts en couleur.

Lorsque à mon tour j'ai appris à écrire, je me suis dit qu'un jour je mettrais sur papier tous ces récits. Des charges de famille et l'obligation de gagner ma vie m'en ont empêchée jusqu'en 1978. Grâce à mon second mari, j'ai pu demander une retraite anticipée de la fonction publique puisque, à l'instar des princes du Moyen Age, il se chargeait de subventionner les deux années de recherches et de rédaction que m'ont demandées l'élaboration de la Quête d'Alexandre.

Une fois un manuscrit terminé, le problème qui se pose demeure celui de trouver un éditeur.

Ah, nous étions bien timides, mes colons du Nord et moi-même, lorsque nous nous sommes présentés à ce bel édifice de verre et d'acier en plein coeur de la ville de Montréal, où se trouve le siège social de Sogides. Quel soulagement nous avons ressenti lorsque, trois semaines plus tard, M. François Hébert, directeur littéraire de la Collection des Quinze, m'a téléphoné pour me dire qu'il avait bien aimé mes gens du Nord et qu'il acceptait de publier la Quête d'Alexandre. Aussi, veux-je dire un merci spécial à M. François Hébert qui nous a si bien accueillis et qui s'apprête maintenant à publier le deuxième volume des "Chroniques du Nouvel Ontario".

Dans sa postface aux Mémoires d'Hadrien, Marguerite Yourcenar mentionne que si ce n'eût été de l'aide apportée par quelques amis

fidèles, elle n'aurait pu mener à bien cette oeuvre magistrale. Si cela vaut pour un écrivain de l'envergure de Marguerite Yourcenar, combien plus pour moi-même. Je veux remercier les amis qui ont lu mon manuscrit et qui m'ont fait des suggestions pertinentes et utiles: Réjean Robidoux, directeur du département des lettres françaises à l'Université d'Ottawa; Andrée Mennie du Conseil des arts du Canada et Paule Saint-Onge, écrivain.

Après la publication de mon livre, j'ai eu la chance que des critiques de premier ordre veuillent bien y consacrer une chronique, entre autres, Réginald Martel de la Presse. Il écrivait alors:

L'Ontario francophone fait preuve d'une vitalité culturelle qui étonne ceux qui prennent la peine de sortir de Montréal et de Québec, pour aller prendre la mesure de ce que sont encore et malgré tout ces Canadiens français qui furent des Québécois et qui, à quelques nuances près, parlent la même langue que nous.

J'ai senti alors que j'avais fait ma petite part pour attirer l'attention sur le bouillonnement culturel qui se produit actuellement dans l'Ontario francophone.

Je remercie vivement le Conseil de la Vie française en Amérique qui, en couronnant ce premier volume du Prix Champlain, a tourné l'éclairage vers ce coin de l'Ontario francophone, ma petite patrie, le Nouvel Ontario.

Hélène BRODEUR

(Allocution prononcée à l'occasion de la réception du Prix Champlain 1981, lors du colloque annuel du Conseil de la Vie française en Amérique, à Ottawa, le 6 novembre 1982.)

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	3
LE CONTEXTE FRANCO-ONTARIEN.....	7
Appel à la fierté (René Dionne).....	9
La littérature régionale: définition et problème (René Dionne).....	12
Notes géographiques en marge d'un colloque littéraire (Carmen Hodgson).....	20
C'est le temps de la littérature régionale (René Dionne)..	29
Pourquoi étudier la littérature franco-ontarienne? (René Dionne).....	36
Ecrire pour être lu (René Dionne).....	41
Ecrire un roman (Gabrielle Poulin).....	44
La lecture des Franco-Ontariens (Yvon Ferland).....	48
Une littérature d'en-deçà (Fernand Dorais).....	63
La passion et la violence du marginalisé... ou vive la différence! (Fernand Dorais).....	69
Le Franco-Ontarien chiffré (Paul-François Sylvestre).....	85
JOURNALISTES.....	87
Le rédacteur de <u>la Justice</u> (1912-1913) (Suzanne Lafrenière)	89
Cent ans de presse francophone dans le sud-ouest ontarien (Paul-François Sylvestre).....	100
ESSAYISTES.....	111
Franchir le seuil aller et retour (Roger Lapointe).....	113

AUTEURS DE NOUVELLES.....	123
Au pays de la peur (Paul Gay).....	125
L'autre soleil (Gabrielle Poulin).....	128
ROMANCIERS.....	131
Le roman franco-ontarien (Paul Gay).....	133
D'exil et de patrie (Réjean Robidoux).....	141
Une histoire captivante (Gabrielle Poulin).....	152
Ce feu qui couve... (Gabrielle Poulin).....	155
"Chroniques du Nouvel Ontario" (Paul Gay).....	159
Prise de conscience (Suzanne Lafrenière).....	162
Fragile et invincible Julia (Gabrielle Poulin).....	166
Dissidence (Michèle Mailhot).....	171
Le rôle du présent et du passé (Gilles Dupuis).....	174
Cogne la caboche et s'ouvre la vie (Graham C. Jones).....	180
A l'écoute de sa conscience (Suzanne Lafrenière).....	194
Le sens de la vie (Suzanne Lafrenière).....	197
POETES.....	201
La collection "Poètes de l'Outaouais" (Jacques Michaud)...	203
Le réel fragmenté (Pierre-Louis Vaillancourt).....	214
Hommage aux défricheurs de la terre, ces simples héros du travail (Bagriana Bélanger).....	217
DRAMATURGES.....	223
Le théâtre franco-ontarien contemporain (Paul Gay).....	225
La dramaturgie outaouaise (Marcel Fortin).....	234

PRIX CHAMPLAIN.....	245
Ventre de son (Gabrielle Poulin).....	247
Une nécessaire et fructueuse décolonisation (René Dionne)	250
Donner la parole au Nouvel Ontario (Hélène Brodeur).....	255
TABLE DES MATIERES.....	259
INDEX DES VOLUMES I, II, III et IV.....	265
Index des noms de personnes (Diane Auger).....	267
Index des titres d'ouvrages (Diane Auger).....	303
Index des auteurs d'articles (Diane Auger).....	323

INDEX
par Diane Auger

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- Adémard, Mlle, 2:29.
- Albérès, Robert Merrill, 1:76.
- Allaire, Yvan, 2:37.
- Allard, Jacques, 2:137-140, 166; 3:91; 4:142.
- Althusser, Louis, 4:70.
- Amicus, pseud., voir Lacasse, Gustave, 4:107.
- Amprimoz, Alexandre, 3:19.
- Aquin, Hubert, 1:82, 193; 2:60, 174.
- Aquin, Thomas d', 1:144.
- Arc, Jeanne d', 3:203.
- Arcimboldo, Giuseppe, 3:203.
- Arthur, (Le Roi), 1:87.
- Asselin, Olivar, 3:63.
- Assiniwi, Bernard, 1:9.
- Aubert de Gaspé, Philippe, père, 1:152; 2:173, 206.
- Aubert de Gaspé, Philippe, fils, 2:206.
- Aubry, Claude, 3:20; 4:139.
- Auguste, (L'Empereur), 1:142.
- Aylen, Peter, 3:50.
- Aymar, Marcel, 3:229.

Bach, Jean-Sébastien, 3:85.

Bachelard, Gaston, 1:141; 3:90.

Baillargeon, Pierre, 1:71, 79, 130, 131.

Balzac, Honoré de, 1:79.

Barbeau, Marius, 1:20; 2:89; 4:235.

Barbezieux, Alexis de, 3:21.

Barel, Yves, 4:28.

Barrette, Victor, 1:9; 4:10, 235.

Barthes, Roland, 1:100; 2:167; 4:70.

Basile, Jean, 1:177.

Baudelaire, Charles, 1:196; 3:84, 186.

Bataille, Georges, 4:69.

Beauchamp, Nicole, 1:9; 4:232, 233.

Beauchamp, Rhéal, 2:17, 24, 43, 51; 3:6.

Beaudoin, Lucien, 4:103.

Beaugrand, Honoré, 1:128.

Beaulieu, Maurice, 3:18.

Beaulieu, Victor-Lévy, 1:102; 2:158, 168, 200, 205, 208, 209; 3:90, 144, 206.

Beaumarchais, Pierre-Auguste Caron de, 1:17.

Beauregard, Alain, 3:19.

Beauregard, Chantal, 3:219.

Beauregard, Rémy, 2:38, 60.

Beausoleil, L'Abbé J., 2:35.

Beckett, Samuel, 1:202; 4:242.

Bédard, France, 3:214.

Bédard, Samuel, 3:40.

Beethoven, Ludwig van, 1:68, 137; 4:117.

Bégin, Louis-Nazaire, 3:32, 55, 58.

Béguin, Albert, 4:69.

Bélair, Réginald, 2:22; 3:12, 17, 19, 194-197; 4:139.

Bélanger, Aurélien, 1:150; 2:41; 3:28.

Bélanger, Henri, 1:147, 149; 4:229, 232.

Bélanger, Léon, 4:251.

Belcourt, Claude, 1:9; 3:20; 4:227.

Belleau, Rémi, 1:37.

Belvèze, Paul-Henry de, 3:69.

Benoit XV, Pape, 3:32-35, 55; 4:106.

Benveniste, Emile, 4:193.

Béraud, Jean, 1:90.

Bergson, Henri, 4:114, 121.

Berlioz, Hector, 1:137.

Bernardin de Saint-Pierre, Henri, 1:43.

Berthe, Soeur, 1:198.

Bérubé, Geroges-L., 4:243.

Besnard, Albert, 1:136.

Bernard, Philippe, 1:137.

Bessède, Jean (ou Bessette dit Brisetout), 4:149.

Besserer, Louis-Théodore, 2:56.

Bessette, Gérard, 1:64, 85-94, 152; 2:6, 8, 10, 13, 105-169, 209; 3:9, 11, 20, 89-92, 94, 99-102; 4:18, 134, 139, 141, 143, 144, 146, 147, 149-151.

Billon, Pierre, 4:152, 154.

Bilodeau, Louis, 4:138.
Blackburn, Peter, 3:46.
Blackwell, Gordon, 3:100.
Blain de Saint-Aubin, Emmanuel, 3:70.
Blanchot, Maurice, 4:69.
Blois, Pierre de, 2:35, 36.
Boigne, Madame de, 2:193.
Boileau, Nicolas, 1:73, 132; 3:86, 197.
Boisvert, Claude, 3:11, 81-83.
Boivin, Aurélien, 4:192.
Bonenfant, Jean-Charles, 2:197.
Bonenfant, Joseph, 4:192.
Booth, John Rudolphus, 3:27, 50.
Borden, Robert, 4:90.
Borduas, Paul-Emile, 1:136.
Bosquet, Alain, 2:186.
Boucher, Denise, 4:63.
Bouillon, Chanoine Georges, 3:70.
Boulais, Stéphane-Albert, 3:12, 162-164; 4:206, 209, 210, 123.
Bourassa, Henri, 3:55, 57, 63.
Bourassa, Abbé Lionel, 1:21.
Bourbeau Rainville, Me, 1:31.
Bourgault, Pierre, 2:28.
Bourget, Mgr Ignace, 1:153; 3:47.
Bourne, Cardinal Francis, 3:55.
Bowron, Albert, 2:24.

Boylesve, René, 1:127, 135, 137, 139, 140, 153.
Bradette, Arthur, 3:28.
Brassens, Georges, 1:202.
Brasseur, Francine, 4:229.
Brault, Alphonse, 2:85.
Brault, Lucien, 1:149; 3:21.
Bréb euf, Jean de, 3:49, 59.
Breton, André, 1:170, 171; 2:27; 3:146, 175.
Brien, Roger, 1:48.
Brisson, Marcelle, 3:129.
Brodeur, Hélène, 4:137, 155-161.
Brodeur, René, 3:45.
Brosseau-Poirier, Gysèle, 4:230, 231, 233.
Bruchési, Paul, 1:128.
Brûlé, Etienne, 1:12, 34; 2:25, 57; 3:25, 48, 59.
Bruneau, Charles, 1:15.
Brunet, Michel, 4:252.
Bruyère, Elisabeth, 2:58; 3:70.
Buade, Louis de, comte de Frontenac et de Palluau, 3:25.
Buffon, Georges Louis Leclerc, 1:50; 3:208.
Buies, Arthur, 3:21.
Burnsfield, Thyron, 3:228.
Bussièrès, Arthur de, 1:44.
Butterfield, Herbert, 1:142.
Butor, Michel, 1:75, 76.
By, Colonel John, 2:57.

Cadieux, Lorenzo, 3:21.
Caillois, Roger, 4:70.

Camus, Albert, 4:69.
Cano (Groupe), 1:9.
Cantin, Pierre, 2:6; 3:9.
Carbonneau, Marc, 4:225.
Carignan, Ti-Jean, 1:26.
Calloz, Danièle, 3:45.
Caron, Catherine, 3:222; 4:230, 232.
Carpentier, André, 4:125.
Carrier, Roch, 2:205, 208, 209.
Carrière, Gaston, 3:21.
Carrière, Ludger, 3:78.
Cartier, George-Etienne, 3:70.
Casavant, Richard, 3:12, 19, 165-169; 4:139.
Casgrain, Henri-Raymond, 1:30, 128.
Cavelier de la Salle, Robert, 2:29; 3:25, 49, 59; 4:100.
Cayatte, André, 1:114.
Cazabon, Benoît, 1:8, 16, 17; 3:6.
Cendrars, Blaise, 1:124.
Cervantes, Michel de, 1:170.
Chabanel, Noël, 3:59.
Chagnon, Louis-Joseph, 4:226.
Chamberland, Paul, 3:167.
Champagne, Florina, 1:32, 42.

Champagne, Joseph-Alfred, 1:32.

Champagne, René, 3:11, 103-104, 105-108, 109-115; 4:138, 139.

Champlain, Samuel de, 2:25; 3:25, 49, 59, 60.

Chantal, René de, 4:33.

Chapman, William, 1:125-128, 130, 131, 133, 137, 138.

Chaput, Marcel, 1:102.

Charbonneau, Jean, 1:44.

Charbonneau, Mgr Joseph, 3:36.

Charbonneau, Robert, 1:8, 58, 71, 79, 131.

Charbonneau, Arthur, 3:22.

Charel, S., pseud., voir Claude, Charles-Emile.

Charlebois, Père Charles, 2:40, 42; 3:54, 62, 223.

Charlebois, Père Guillaume, 3:54, 58.

Charpentier, Fulgence, 3:37, 38; 4:235.

Chartrand, Daniel, 3:222.

Chateaubriand, François-Auguste-René de, 1:43, 107, 116, 154; 2:184, 193; 3:39.

Chauveau, Pierre-Joseph-Olivier, 1:128.

Chauvin, François-Xavier, 4:103.

Chiasson, Anselme, 4:32.

Chiasson, Herménégilde, 3:206.

Cholette, Alida, 3:47.

Chopin, Frédéric, 1:137.

Choquette, Robert, 1:8, 150; 2:114; 3:10, 21, 31, 32, 45-47, 48-53, 54-58; 4:100, 134, 232.

Chouart des Groseilliers, Médard, 3:49.

Chrétien, Jean, 3:117.
Chrétien de Troyes, 1:120.
Cioran, E. M., 4:69.
Cixous, Hélène, 3:145.
Claude, Charles-Emile, 3:19, 20.
Clark, Kenneth, 1:83.
Claudé, Paul, 1:116.
Clergue, Francis, 3:27.
Cloutier, Cécile, 1:9; 3:18; 4:139.
Cloutier, Edmond, 3:37.
Clute, Juge, 3:57.
Cocteau, Jean, 1:124.
Colin, Robert, 3:222.
Collin, Pierre, 4:229.
Comeau, Paul, 2:52.
Comtois, Gilles, 1:17.
Conan, Laure, 2:169.
Constant, Benjamin, 2:193.
Constantineau, Juge A., 3:57.
Constantineau, Henri, 3:56.
Coppée, François, 1:43.
Corneille, Pierre, 1:107, 127, 137; 2:94, 114.
Cornelie, Philippe, 3:66.
Côté, Francine, 3:222.
Côté, Louis, 3:58.
Couchoud, Paul-Louis, 3:213.
Couture, André, 1:9, 44; 4:203, 212, 241.

Crémazie, Octave, 1:30, 31, 45, 109; 2:114; 3:63; 4:133, 252.
Crookall, R. P., 4:113, 121.
Currie, Marie, 2:101.

Dablon, Claude, 3:111.
Daigle, Jean, 4:32.
Dalpé, Jean-Marc, 3:12, 27, 28, 170-172; 4:66, 139, 140, 225, 229.
D'Ailleboust, Nicolas, 3:59.
Daniel, Antoine, 3:59.
Dantin, Louis, 1:49, 131; 2:115.
David-Neel, A., 4:121.
Davis, William, 2:37.
De Luca, pseud., voir Claude, Charles-Emile.
DeLai, Cardinal, 4:106.
Deleuze, Gilles, 4:69.
Dennie, Donald, 2:59, 61.
Denonville, Raoul, 3:47.
Denys, Nicolas, 4:32.
De Rougemont, Denis, 4:69.
Derrida, Jacques, 4:69.
Désaulniers, Gonzalve, 1:44.
Desbiens, Patrice, 3:12, 19, 139, 173-176.
Deschamps, Wilfrid, 3:47.
Deschênes, 3:59.
Desfontaines, Pierre, 1:84.
Desjardins, Henry, 1:10, 30-40, 42, 44-46; 3:9; 4:203.

Desjardins, Michel, 3:59.

Desjardins, Paul-Thomas, 1:31.

Desjardins, Rosemonde, 1:31, 45.

Deslauriers, Omer, 2:34, 59.

Després, Ronald, 1:159-161; 2:6; 3:9.

Desprez, Jean, pseud., voir Larocque-Augér, Laurette.

Desrochers, Alfred, 1:133; 2:114, 175; 3:204, 209.

Desrosiers, Léo-Paul, 1:8, 71, 132, 133; 3:38; 4:136.

Dexter, Alain, 2:36.

Déziel-Hupé, Gaby, 1:9, 10; 4:113-122, 203, 234-236, 240-241, 243.

Dickson, Robert, 1:9; 3:19; 4:139.

Dièreville, 4:32.

Dillon, Gérald, pseud., voir Lacasse, Gustave, 4:108.

Dion, Serge, 1:9, 186-196; 3:9, 12, 177-184, 201, 204; 4:203-206, 210, 212, 123.

Dionne, René, 2:6, 21; 3:6, 9, 12; 4:21, 24, 25, 133.

Dollard des Ormeaux, Adam, 3:49.

Dorais, Fernand, 2:60.

Doré-Joyal, Yvette, 4:162-165.

Dostaler, Alice, 1:45.

Doucet, Paul, 4:229, 230, 232.

Dropâott, Papartchu, pseud., voir Gérin, François, 1:9, 198-200; 3:116-119.

Drouet, Minou, 1:131.

Druten, Jacob, 3:121.

Dubé, Mardeleine, 3:19.

Dubé, Marcel, 2:168.
Ducharme, Réjean, 3:135.
Duchêne, Claire, 3:65.
Dugas, Marcel, 1:109; 2:103.
Dugré, Adélard, 3:111.
Duhaimé, André, 3:12, 185-188, 201; 4:205, 210, 211, 213, 214-216.
Duhamel, Mgr Thomas, 3:56.
Duhamel, Roger, 1:57, 59; 2:6; 3:9; 4:18.
Dumais, Paul, T. C., 3:59.
Dumas, Alexandre, 1:107.
Dumont, Fernand, 4:28.
Dumouchel, Georges-Léandre, 3:19, 22.
Dunn, Guillaume, 1:9.
Duplessis, Maurice, 3:64.
Duquette, Jean-Pierre, 1:8; 2:6, 12, 172; 3:9; 4:18.
Duquette, Georges, 3:19.
Durand, Gilbert, 1:141.
Dürer, Albrecht, 2:190.
Durham, John George Lambton, Lord, 1:127; 3:52.
Dutil, Georges, 1:44.
Duval, Etienne-F., 4:237, 242, 243.
Dvorak, Antõn, 1:156.
Dyonnet, Edmond, 1:136.

Eddy, E. B., 3:60.
Ega, John, 3:50.

Elie, Robert, 1:8.

Eluard, Paul, 3:147.

Erskine, John, 1:131.

Emery, Edouard, 3:56.

Ethier-Blais, Jean, 1:9, 105-117; 2:6, 8, 11, 21, 171-194; 3:9, 18, 21; 4:18, 64, 134, 139.

Fabre, Hector, 1:128; 3:71.

Fallon, Michael-Francis, 2:35; 3:32, 35, 37, 52, 54-58, 63, 65, 222, 223; 4:104, 106.

Faucher de Saint-Maurice, Narcisse-Henri-Edouard, 1:128.

Faulkner, William, 2:168.

Febvre, Lucien, 4:28.

Ferguson, John Howard, 2:41; 3:38, 58.

Ferland, Albert, 1:45, 133.

Ferland, Yvon, 4:52.

Ferron, Jacques, 1:100; 2:205, 208, 209.

Fierbois, Jean de, pseud., voir Lacasse, Gustave, 4:108.

Filion, Jean-Paul, 1:9.

Flaubert, Gustave, 1:45; 4:160.

Fontaine, René, 3:46.

Forest, Léonard, 1:115; 4:134.

Fortin, Marc-Aurèle, 1:136.

Foucault, Michel, 4:69.

Fournier, Alain, 1:49; 3:147.

Fournier, Roger, 2:200, 201, 203, 210.

Foy, J. J., 3:57.

France, Anatole, 1:117, 138.
Fréchette, Louis, 1:30, 128, 154; 2:98, 175; 3:70, 148, 204; 4:138.
Freud, Sigmund, 1:154; 4:70, 73.
Fuertes, Serge, 3:19.

Gaboury, Jean-Pierre, 1:15; 4:134.
Gaboury, Placide, 1:9.
Ga-Hu, Jean, pseud., voir Desjardins, Henry, 1:44.
Gadamer, Hans-Georg, 1:145.
Gagnon, Clarence, 1:136.
Gagnon, Ernest, 1:128; 2:60.
Galant, Louise, 3:219.
Gareau-Desbois, Louise, 2:68.
Garneau, Alfred, 1:8, 30-40, 46; 3:9; 4:18.
Garneau, François-Xavier, 1:8, 32, 128, 129; 2:84, 179; 3:64.
Garneau, Hector de Saint-Denys, 1:8, 127, 130, 131, 137, 146, 148, 152, 160; 3:63; 4:42.
Garneau, Joséphine, 1:36.
Garneau, Sylvain, 3:149, 150.
Garnier, Charles, 3:59.
Garside, Thomas, 1:136.
Gaulle, Charles de, 1:116, 126; 2:177.
Gauthier, Mgr Charles-Hugues, 3:34, 54, 55, 57.
Gauthier, Michel, 3:220.
Gauthier, Robert, 3:65; 4:108.
Gauthier, Suzanne, 3:207.
Gauthier, Théophile, 1:125, 136.

Gauvreau, Claude, 3:175, 199, 200, 204.

Gay, Paul, 1:3, 8, 141, 156; 2:6, 7, 12, 13, 172; 3:9, 10, 12, 85, 175, 214; 4:18.

Geddes, James, 1:15.

Gédéon, Philius, 3:75.

Gélinas, Gratien, 4:42.

Genest, Samuel, 1:150; 3:37.

Gérin, François, 1:197-203; 2:6; 3:9, 11, 116.

Gérin-Lajoie, Antoine, 1:8; 3:69; 4:12, 251, 253.

Gérin-Lajoie, Gabrielle, 4:253.

Germain, Doric, 4:137.

Germain, Jean-Claude, 4:237.

Gide, André, 1:65, 66, 153; 4:70.

Gill, Charles, 1:42.

Gingras, Emma, 1:125.

Gingras, Ulric, 1:133.

Girard, Rodolphe, 1:46; 4:18, 226, 235.

Giroux, Aline, 4:204.

Godbout, Arthur, 2:28, 29; 3:21; 4:134.

Godbout, Jacques, 2:192.

Godin, Gérald, 1:202.

Gouin, Jacques, 1:41, 43.

Goumois, Maurice de, 3:11, 20, 120, 123, 124; 4:18, 136.

Goumois, Michel de, 3:124.

Goyau, Georges, 3:49.

Grammont, Maurice, 3:49.

Grandbois, Alain, 1:156; 3:199; 4:42.

Gratton, Michel, 2:46, 47, 97, 99.
 Gravel, Hélène, 4:231, 233.
 Gravelle, Eugène, 3:78.
 Grenier, Laurent, 3:19.
 Grevisse, Maurice, 4:10.
 Grignon, Claude-Henri, 2:132, 133, 139.
 Grimard, Jacques, 3:10, 26-28, 31, 32; 4:134, 232.
 Grisé, Yolande, 2:3, 6, 7, 16, 82; 3:9, 18, 22, 76, 77; 4:33, 133, 138.
 Groulx, Lionel, 1:20, 117, 127; 2:8, 65, 68-71, 74, 77-79, 178-180, 182, 193; 3:9, 20, 33, 111, 156-158; 4:18, 133, 135, 136, 141, 251, 255.
 Guèvremont, Germaine, 1:150; 4:12.
 Guigues, Mgr Eugène-Bruno, 2:58; 3:52, 70.
 Guillaume le Taciturne, 1:55; 2:38.
 Guindon, Arcade, 3:66.

 Haentjens, Brigitte, 3:222-224; 4:140, 229, 230, 232.
 Haentjens, Marc, 3:220.
 Hamelin, Jean, 4:84.
 Hare, John, 4:18.
 Harrison, J.-A., 1:15.
 Hartmann, Edouard, 4:121.
 Harvey, Jean-Claude, 1:50; 4:64.
 Hayne, David M., 4:18.
 Head, Edmund Walker, 3:69.
 Hébert, Anne, 1:148, 152; 2:110, 132; 3:135, 147, 149, 199; 4:42, 84, 138, 151, 252.
 Hébert, François, 4:256.

Hébert, Jacques, 1:101; 3:91.
Hémon, Louis, 3:10, 39-41, 123, 157; 4:136.
Hémon, Lydia-Kathleen, 3:40.
Herbiet, Hedwige, 4:225, 226, 232, 233.
Herbiet, Jean, 4:234, 235, 241-243.
Hertel, François, 1:71, 79, 109, 110; 2:11; 3:111; 4:142.
Hitler, Adolphe, 3:64.
Hocken, Amédeus, 4:98.
Hodgson, Carmen, 3:12; 4:27.
Hone, François, 4:253.
Hone, Jules, 4:253.
Howard, Dorothy, 4:216.
Hubert, Jean, 4:247, 251, 255.
Hudon, curé de Rockland, 4:96.
Hudon, Robert, 4:251.
Hudson Beattie, Judith, 3:31.
Hugo, Victor, 1:33, 36, 107, 125; 2:184; 3:93; 4:10, 138.
Hugues, James, 2:41.
Hultkrantz, Ake, 4:121.
Huot, Juliette, 1:198.
Hurtubise, Raoul, 2:174; 3:28.
Huston, James, 4:133.

Ionesco, Eugène, 4:242.

Jackson, Alexander Young, 1:136.
Jackson, Harold, 3:39, 41.
Jasmin, Claude, 1:102, 130; 2:174.
Jeannotte, Père, 4:97.
Jogues, Isaac, 3:59.
Jolicoeur, Joseph, 3:10, 59, 61.
Jolles, André, 4:193.
Jolliet, Louis, 3:49, 59.
Jutra, Claude, 1:86.

Karch, Pierre-Paul, 4:125-127.
Kattan, Naïm, 4:128-130.
Kearney, Horace-J., 4:234-241.
Kerouac, Jack, 3:93.
King, MacKenzie, 3:63.
Klein, Mélanie, 2:167.
Kroeber, Alfred Louis, 4:21.
Kübler-Ross, E., 4:113, 121.

Labelle, Antoine, 1:128; 3:48.
Laberge, Albert, 2:107, 110, 125, 144; 4:12.
Lacan, Jacques, 4:70.
Lacasse, Gustave, 3:19, 28, 47, 62-67; 4:107, 198, 109-110.
Lacasse, Hubert, 3:66.
Lacasse, Jean-Louis, 3:66.
Lacasse, Lise, 1:9, 181-184; 2:6; 3:9; 4:166-169, 171-173, 174-178.

Lacasse, Lucien, 3:66.
Lacasse, Maurice, 3:10, 62, 67.
Lacelle-Bourdon, Andrée, 3:12, 19, 198-200; 4:139.
Lacerte, Emma-Adèle, 3:20.
Lacombe, Louise, 3:85.
Lacôte, R., 1:152.
Lacourcière, Luc, 1:20; 2:9, 85, 89, 137.
Lafleur, Bruno, 2:74, 80.
La Fontaine, Jean de, 1:58; 2:188; 4:73, 133.
Laforgue, Jules, 1:160.
Lafrance, Moïse, 3:37.
Lafrance, Madame Napoléon, 3:37.
Lafrenière, Suzanne, 1:8, 44-46; 2:6; 4:203.
Lajoie, Jeanne, 3:36-38.
Lalemant, Gabriel, 3:49, 59.
Lalonde, Jean, 1:9.
Lalonde, Francine, 2:52.
Lamarche, Jacques, 1:9, 99-103; 2:6; 3:9.
Lamartine, Alphonse de, 1:43, 125; 3:172.
Lamerand, Raymond, 1:17.
Lamontagne-Beauregard, Blanche, 1:133.
Lamontagne, Gilles, 4:24, 27.
Lamoureux, Georgette, 2:56-58; 3:10, 20, 68, 71; 4:139.
Lamoureux, René, 3:21.
Lamy, Etienne, 4:92.
Lanctôt, Médéric, 3:70.

Landry, Philippe, 3:28, 32, 34.
Langlois, Pierre, 3:65.
Langlois, Rose, 3:19.
Laperrière, Augustin, 3:70.
Lapierre, André, 1:8; 2:6, 16, 25, 27, 28; 3:9, 31; 4:134.
Laplanche, Jean, 2:169.
Lapointe, Abbé, 4:97.
Lapointe, Gatien, 3:172.
Lapointe, Paul, 3:124.
Lapointe, Roger, 4:120.
Laporte, Carmel, 3:67.
LaRocque, Gilbert, 2:168, 208; 3:95, 96, 101.
Larocque-Auger, Laurette, 4:235.
La Rose, Fred, 3:27.
Larose, Wilfrid, 1:42.
Lasnier, Rina, 3:149, 199.
Laumet, dit Lamothe Cadillac, Antoine, 4:100.
Laurendeau, François-Xavier, 4:104, 105, 251.
Laurier, Wilfrid, 3:57, 64; 4:102.
Laurin, Camille, 4:247.
Laval, Mgr François de Montmorency, 1:59.
Lavergne, Charles-Edouard, 4:104.
Lawrence, David Herbert, 1:154.
Leacock, Donald, 3:78.
Lebel, Léon, 1:48.

Lebel, Louis-A., 4:247.

Le Ber, Jeanne, 1:126.

Leblanc, Madeleine, 1:9, 95-98, 186-196; 2:6; 3:9; 4:207, 210, 212.

Leboeuf, Jules, 2:156.

Le Bon, Gustave, 2:9, 73, 79.

Le Caron, Joseph, 3:59.

Leclaire, Armand, 4:140, 226, 232, 236.

Leclerc, Félix, 1:146; 4:30.

Le Clézio, Jean-Marie, 4:70.

Lefebvre, Mgr Marcel, 1:54.

Legault, Agathe, 3:20.

Le Grand, Albert, 4:33, 252.

Leguerrier, Madeleine, 3:222.

Leiris, Michel, 4:70.

Lemaire, Michel, 3:12, 189-193.

Lejeune, Paul, 3:21.

Lemay, Pamphile, 1:30, 42, 128; 3:70.

Lemelin, Roger, 4:42.

Lemery, pseud., voir Tremblay, Jules.

Lemieux, François, 1:9.

Lemieux, Germain, 1:17, 19-27; 2:5, 8-10, 81-103; 3:9, 11, 20, 75-80;
4:33, 80, 232.

Le Moyne, Jean, 1:58, 152, 153.

Le Moyne, Pierre, 3:59.

Le Normand, Michelle, 1:8.

Léon, Pierre, 1:16.

Leroux, Janvier, pseud., voir Lacasse, Gustave, 4:107, 108.

Lestres, Alonié de, pseud., voir Groulx, Lionel, 2:71-74; 4:18.

Lévesque, Jean, 3:91.

Lévesque, René, 1:83, 154; 4:135.

Lévi-Strauss, Claude, 4:69.

Li Quingzao, 2:186.

Liszt, Franz, 1:136.

Lizotte, Guy, 3:12, 19, 194-197; 4:139.

Lockquell, Clément, 3:111.

Lonergan, Bernard, 1:141, 144, 146, 148, 150, 157, 158.

Longfellow, Henry W., 1:128.

Longpré, Alfred, 3:38.

Lorrain, Mgr Narcisse-Zéphirin, 3:37.

Louis XIV (Le Roi), 1:142.

Lougarou, 1:9.

Lozeau, Albert, 1:41, 43.

MacDonald, John A., 3:64, 70; 4:147.

MacDonell, Mgr William Alexander, 3:57.

MacFerron, Jack, 3:95.

MacLennan, Hugh, 2:8, 65, 68, 70; 3:20.

McCoig, A. B., 4:103.

MacFadden, Denis, 3:31.

McGee, D'Arcy, 3:59.

McGibbon, Marcelle, 4:230, 232, 233.

McLaren, Duncan, 4:101.

McMurtry, Roy, 3:23.
Mageau, Zotique, 3:28.
Maheux-Forcier, Louise, 3:133.
Major, André, 2:205, 209.
Maillet, Marguerite, 4:15, 27, 32, 37.
Maisonneuve, Paul de Chomedey de, 1:67.
Maître, Xavier de, 2:56.
Mallarmé, Stéphane, 1:124; 2:114, 188; 4:70.
Maltais, Murray, 3:152; 4:151.
Manès, 1:156-158.
Manzoni, Alessandro, 4:138.
Marchand, Félix-Gabriel, 4:237.
Marchand, Maurille, 3:78.
Marchant, Gilles, 3:66.
Marcotte, Melchise, 3:78.
Marcoux, Joseph, 1:128.
Marie de l'Incarnation, 3:49.
Marie-Victorin, Frère (Conrad Kirouac), 1:133.
Mariline, pseud., voir Séguin, Aline, 3:156-158; 4:136.
Marinier, Robert, 4:140, 228.
Marion, Séraphin, 1:8, 51-55; 2:6, 21, 38; 3:8, 18, 21; 4:139, 150.
Marmette, Joseph, 1:8, 128.
Marmier, Xavier, 1:127-129, 137, 146, 148.
Marquette, Jacques, 3:59.
Martel, Dominique, 4:226.

Martel, Emile, 1:169-173; 2:6; 3:9.
Martel, Réginald, 1:176; 4:257.
Martin, Claire, 1:8; 4:18.
Martin, Daniëlle, 3:12, 19, 198-200; 4:139, 231, 233.
Marx, Karl, 4:70.
Massignon, Geneviève, 1:15.
Masson, Madame Zoé, 2:57.
Mathieu, Pierre, 1:9, 186-196; 3:9, 19.
Maugey, Axel, 3:147-151.
Maulnier, Thierry, 2:114, 140.
Maurel, Charles, pseud., voir Pouliot, Maria.
Mauriac, François, 1:117; 4:193.
Maxwell, Thomas R., 2:24.
Mayrand, Curé, 4:96.
Meinig, Donald William, 4:21.
Mélançon, Joseph-Marie, 1:42, 44; 2:164.
Melville, Herman, 3:93.
Memmi, Albert, 1:147, 153; 2:60.
Ménard, Denis, 1:122.
Ménard, Jean, 1:8, 48, 115, 119-158; 2:6, 21; 3:9, 18, 21; 4:12, 139.
Mennig, André, 4:257.
Merchant, F. W., 3:58; 4:95.
Mercier, Louis, 1:133; 3:48.
Mérimée, Prosper, 3:84; 4:159.
Mérinat, Monika, 4:231, 233.
Michaud, Guy, 1:65, 66.

Michaud, Jacques, 3:12, 155, 178, 201, 204; 4:180, 192, 217, 219, 221.
Michaud, Kathryn, 3:202, 203.
Michel-Ange, 1:122.
Michelet, Jules, 3:68.
Millette, Jean-Luc, 3:31.
Mistral, Frédéric, 1:133.
Miron, Gaston, 1:153; 2:192; 3:204.
Moisan, Clément, 4:25.
Molière, 1:67, 117; 3:81, 157, 222 4:133.
Moles, Abraham, 4:22-28.
Mondoloni, Roger, 4:18.
Monk, James, 3:70.
Montaigne, Michel Eyquem de, 1:101.
Montcalm, Louis Joseph de, 1:25.
Montesquieu, Charles de Secondat, baron de la Brède et de, 1:58.
Montferrand, Jos, 2:56, 58; 3:47, 50.
Montherlant, Henry Millon de, 2:193.
Montminy, Jean-Paul, 4:84.
Montour, Nicolas, 4:136.
Moody, Raymond, 4:117, 121.
Moore, William, 3:23, 25.
Morgan, France, 4:170.
Morin, Marie-Thé, 4:230.
Morin, Paul, 1:109, 124-131.
Morris, Desmond, 2:161.
Morisset, Maurice, 4:89, 99.

Morse, Marilyn, 4:230, 233.
Mongeon, Raymond, 1:17.
Musset, Alfred de, 1:33, 43, 125.
Mozart, Wolfgang Amadeus, 1:137, 141.
Myrand, Chanoine d'Ottawa-Hull, 2:40.

Naaman, Antoine, 4:251.
Naubert, Yvette, 1:9, 61-84; 2:6; 3:9-11, 84-86.
Navarre, Marguerite de, 1:35.
Nédelec, Jean-Marie, 3:51.
Nelligan, Emile, 1:42, 44, 133, 141, 148, 152, 156, 191, 196; 2:114,
115, 117, 126, 132, 133, 137, 139, 179; 3:64, 85, 135, 148, 174,
194, 204, 211; 4:72.
Nerval, Gérard de, 3:144, 148.
Nicolet, Jean, 3:49.
Nietzsche, Friedrich, 4:70.
Noël, Marie, 1:49, 116.

O'Hagan, Thomas, 3:57.
O'Kelly, Lydia, 3:40.
Oliver, Margot, 3:117.
Osis, K., 4:113, 121.
Ostiguy, Denise, 4:193.
O'Sullivan, Marc, 3:222.
Ouellette, André, 4:230, 233.

Pagé, André, 4:135.
Pagé, Pierre, 1:82, 93.

Païement, André, 2:60; 3:12, 20, 208, 219, 225-230; 4:140, 228.
Panneton, Philippe, 1:43.
Papineau, Louis-Joseph, 1:33; 2:180.
Papineau, Mlle, 2:29.
Paquette, Arthur, 3:66.
Paquette, Robert, 1:9; 2:48, 100.
Paradis, Père, 3:50.
Parent, Arthur, 3:66.
Parent, Etienne, 4:253.
Parent, Joséphine, 4:253.
Parpatchu, Alfraede, pseud., voir Gérin, François, 1:201-203; 3:116.
Pascal, Blaise, 1:122, 123.
Paul VI, Pape, 1:123.
Péguy, Charles, 1:34, 49; 4:99.
Pellerin, Jean, 1:102.
Pelletier, Antonio, 1:30-40, 41, 43; 3:9.
Pelletier, Emma, 3:37.
Pelletier, Florant, 1:41.
Pelletier, Florina, 1:41.
Pelletier, Louis-Philippe, 3:57.
Pelletier, Pierre, 2:22; 3:19; 4:140, 228.
Perrault, Charles, 1:25.
Perrault, Pierre, 1:193; 4:217.
Perron, Stanislas, 2:97.
Perrot, Nicolas, 3:59.
Perspicax, pseud., voir Lacasse, Gustave, 4:107, 108.

Peyskens, Pierre, 1:26; 3:109.
Philipps, Madame, 3:40.
Picotte, Madame Alfred, 3:78.
Pineau, Frère, 3:66.
Pion, Denis, 3:6.
Piuze, Simone, 1:176.
Poirier, Pascal, 1:15.
Poliquin, Daniel, 4:138.
Pontalis, J. B., 2:169.
Poe, Edgar Allan, 3:173; 4:125.
Poquelin, Jean-Baptiste, 3:81.
Potier, Pierre, 1:12.
Poulin, François, 4:229.
Poulin, Gabrielle, 2:6, 14, 82, 106; 3:9, 11, 110, 126, 150, 193; 4:180-192, 250.
Pouliot, Maria, 3:20.
Prévert, Jacques, 1:160, 201.
Préfontaine, Fernand, 3:204.
Proulx, Antonin, 4:235, 241.
Proust, Marcel, 1:144, 153.
Prud'Homme, George, 2:96, 98-99; 3:77.
Prud'Homme, Maurice, 2:93, 97.
Puibusque, Adolphe de, 1:127.

Rabelais, François, 4:139.
Racine, Jean, 1:117; 3:133.
Radisson, Pierre-Esprit, 3:49, 59.

Raine, Katleen, 2:205.
Rainier, Lucien, 1:116.
Rameau de Saint-Père, François-Edme, 3:21.
Ratzel, Friedrich, 4:20, 21.
Raymond, Chanoine d'Ottawa-Hull, 2:40.
Raymond, Jacques, 4:231, 233.
Raymond, Maxime, 4:251.
Reboul, Louis-Etienne, 3:60.
Reclus, Elisée, 3:24.
Reich, Wilhelm, 4:70.
Rembrandt, Harmenszoon Van Rijn, dit, 3:203.
Renaud, André, 1:8, 186, 187, 189.
Renaud, Arthur, 3:78.
Renaud, Madeleine, 3:47.
Reymont, Wladyslaw Stanislaw, 1:48.
Rhéaume, J. C., 3:28.
Rhéaume, J.-O., 4:103.
Richard, Gisèle, 2:38.
Richard, Serge, 4:242.
Riel, Louis, 3:52, 59.
Rimbaud, Arthur, 1:107; 2:184; 3:175; 4:70.
Riopel, Richard, 3:164.
Rivard, Adjutor, 1:133.
Robarts, John, 2:34; 3:23.
Robbe-Grillet, Alain, 2:127, 158.

Robert, L'Abbé, 4:105.

Robert, Bernard-Paul, 4:18.

Robidoux, Réjean, 2:2; 3:1, 9, 93, 97, 102, 208, 211; 4:18, 138, 139.

Rocher, Guy, 4:231.

Ronsard, Pierre de, 1:31, 37.

Rosny, Joseph-Henri, 2:168.

Ross, John Jones, 1:32, 42.

Rostand, Edmond, 1:55.

Rouleau, Raymond-Marie, 3:35.

Rousseau, Guildo, 4:27.

Rousseau, Jean-Baptiste, 3:50.

Rousseau, Jean-Jacques, 1:100.

Rousseau, Normand, 1:9, 10, 175-179; 2:6; 3:9, 11, 152, 153, 154, 185;
4:18.

Rousseaux, André, 1:137.

Roy, Mgr Camille, 2:80, 193; 3:21, 4:133.

Roy, Emile, 1:23; 2:97.

Roy, Gabrielle, 2:107, 118, 132, 133, 140; 3:90, 120; 4:42.

Roy, Régis, 4:139, 226, 234-238, 242.

Roy-Hewitson, Lucille, 4:194-196.

Royer, Jean, 3:206.

Rumilly, Robert, 1:102.

Ryan, Claude, 3:63.

Sabourin, Pascal, 4:197-199.

Sacaro, Margherita, 4:226.

Sade, Donatien Alphonse François, marquis de, 4:70.

Salomon, Henry, pseud., voir Desjardins, Henry, 1:44.

Sainte-Beuve, Charles Augustin de, 1:116, 117, 132.

Saint-Exupéry, Antoine de, 1'49; 3:104.

Saint-Joseph, Sister, 3:36.

Saint-Jules, Denis, 1:9.

Saint - Marc, mère, 3:65.

Sainte-Marie, François, 1:131.

Saint-Onge, Paule, 4:257.

Saint-Pierre, Adolphe, 3:65.

Saint-Pierre, Anne-Marie, 3:65.

Saint-Pierre, Annette, 4:15.

Saint-Pierre, Téléphore, 3:21.

Saint-Sauveur, Arthur, 1:50.

Saint-Simon, Louis de Rouvroy, duc de, 1:117; 2:193.

San Antonio, pseud., voir Dard, Frédéric, 1:198.

Sangster, Charles, 4:147.

Sartre, Jean-Paul, 4:69, 193.

Savard, Félix-Antoine, 1:20, 117, 131, 132, 133; 2:89; 3:111.

Savard, Pierre, 1:5; 2:5, 8, 17, 24, 43, 51, 59; 3:6, 10, 12, 23, 24, 29, 31; 4:33, 134.

Savarie, Gédéon, e:75.

Savarie, Philiass, 3:78.

Savarie, Reina, 3:78.

Savarie, René, 3:78.

Savarie, Toussaint, 3:78.

Savary, Charlotte, 3:20; 4:135.

Savoie, Paul, 3:12, 201, 204, 204, 207; 4:206, 208, 213.

Sauer, Carl Ortwin, 4:21.

Scollard, Mgr D. J., 3:57.

Schmid, Christophe, 2:91.

Scott, J. H., 3:58.

Séguin, Aline, voir Mariline, 3:11, 20, 156; 4:136.

Séguin, Maurice, 4:252.

Séгур, Sophie Rostopchine, comtesse de, 1:25.

Serling, Rod, 4:125.

Sernaïd, Jean, 1:71, 79.

Sernine, Daniel, 4:125.

Sévigny, Le Député, 4:97.

Shortliffe, Glen, 2:109, 120, 127, 137, 140, 148, 149; 3:93, 100; 4:142.

Siegfried, André, 1:129.

Simard, Jean-Jacques, 4:69.

Simard, Père, 3:21.

Simon, Claude, 2:168.

Sirois, Antoine, 4:250.

Sloan, Curé, 3:39.

Smart, Patricia, 2:131, 141, 153.

Smith, Donald, 2:11, 3:9.

Spehner, Nornert, 4:127.

Staël, Germaine Necker, baronne de Staël-Holstein, dite Mme de, 1:127, 137; 3:17.

Steinbeck, John, 1:63.

Stendhal, Henri Beyle, dit, 2:193.

Sulte, Benjamin, 1:128; 2:58; 3:21, 52, 70; 4:18.

Sulter, Jean M., 2:149.

Sylvestre, Guy, 1:8; 4:134, 253.

Sylvestre, Paul-François, 4:86, 110.

Symnes, Charles, 2:57; 3:60.

Tabouret, Henri, 2:31, 33.

Taché, Joseph-Charles, 3:70; 4:137.

Tailhade, Laurent, 1:107.

Tallemant des Réaux, Gédéon, 1:107; 2:184.

Tanguay, Mgr Cyprien, 3:70.

Tanguay, Louise, 3:195.

Tardif, Thérèse, 4:139.

Tardivel, Jules-Paul, 2:9, 77, 78; 3:20; 4:134, 135, 136.

Tassé, Joseph, 1:128.

Thériault, Normand, 3:222.

Thériault, Yves, 1:8, 101, 102, 131, 132; 2:132, 133, 208; 3:156;
4:45.

Thériault, Père, 3:47.

Thério, Adrien, 2:8, 11, 13, 14, 195-209; 3:9.

Theuriet, André, 1:130.

Thibaudet, Albert, 3:89.

Thibault, Louise, 4:232, 233.

Thibodeau, Guy, 3:220.

Thibodeau, Solange, 4:253.

Thomas, Paul, 2:24.

Thompson, Paul, 2:17, 43, 51; 3:6.

Thoreau, Henri David, 2:13.

Tilley, Samuel Léonard, 3:69.

Tissot, Georges, 2:22; 3:19.

Tocqueville, Charles Alexis Clérel de, 1:129.

Toulouse, Jean-Marie, 2:37.

Toupin, Paul, 1:8.

Tremblay, Gaston, 2:9; 3:12, 19, 208, 210, 225; 4:139.

Tremblay, Jules, 1:30-40, 131; 3:9, 18, 70; 4:89-99.

Tremblay, Laurent, 2:41; 3:38.

Tremblay, Michel, 3:13, 81, 139, 140, 225, 226; 4:239.

Tremblay, Mia, 1:39.

Tremblay, Rémi, 1:33; 4:89, 134.

Trépanier, Frank, 3:46.

Trottier, Léo, 3:46.

Troyes, Pierre, dit chevalier de, 3:49.

Truax, Denise, 3:219, 220; 4:225.

Trudeau, Pierre-E., 1:53.

Trudel, Sylvie, 4:140, 227, 230-233.

Turcot, Jeanne, 1:48.

Turcot, Marie-Rose, 1:47-50; 2:5, 94; 3:9, 20; 4:135, 139.

Turenne, Louison, 4:136.

Turgeon, Joseph- Balsura, 2:58; e:69, 71.

Turin, Adèle, 4:226.

Turner, John, 3:82.

Urbain-Marie, Frère, 3:38.

Vadeboncoeur, Pierre, 3:133.

Vaillancourt, Laurent, 3:195.

Vaillancourt, Madeleine, 4:135.

Valéry, Paul, 1:94, 124; 2:114-117; 3:76, 165, 171; 4:70.

Vallée, Mireille, 4:207, 212, 123.

Vallières, Gaëtan, 3:10, 21, 23-25, 29-32, 48; 4:85, 86, 134, 226, 232.

Vanasse, André, 2:168; 3:10; 4:193.

Varenes Sparks, Anne-Marie de, 4:229, 231-233.

Vekeman, Gustave, 4:102.

Verlaine, Paul, 1:31, 43; 2:114, 185, 190; 3:187; 4:76.

Vermenouze, Arsène, 1:133.

Verne, Jules, 3:81.

Veillot, Louis, 1:130.

Vidal de la Blache, Paul, 4:20, 21.

Vigneau, Nicolas de, 1:12; 2:25.

Vigneault, Gilles, 1:194; 4:30.

Vigny, Alfred de, 1:127.

Villemure, Marcien, 3:31; 4:85, 86.

Villeneuve, Jocelyne, 3:12, 19, 20, 212-215; 4:139.

Villeneuve, Paul, 1:203.

Villeneuve, Rodrigue, 2:80.

Vincent, J.-U.-L., 3:57.

Violon, Jean, pseud., voir Desjardins, Henry, 1:44.

Vitrolles, Eugène François d'Arnauld, baron de, 2:193.

Wakas, Safa, 1:9, 163-167; 3:6, 9.

Wade, Mason, 3:54, 55.

Wartburg, Walther von, 1:15.

Whelan, James Patrick, 3:59, 69.

Whelan, M. J., 3:55.

Whissell-Tregonning, Marguerite, 3:21, 158.

Whitman, Walt, ;::3;.

Wright, Alonzo, 3:60.

Wright, Philémon, 2:57; 3:50, 59, 60.

Wyczynski, Paul, 1:44, 82; 3:46, 169; 4:18.

Yourcenar, Marguerite, 4:256.

INDEX DES TITRES D'OUVRAGES

- Aaron, 1:132.
- Acadiens des Maritimes (Les), 4:32, 37.
- Agaguk, 1:8; 4:45.
- A glaise fendre, 3:18.
- Ailes cassées (Les), 4:226.
- A la recherche du temps perdu, 3:100.
- Alexandre Chenevert, 2:132, 139, 140, 145; 3:120.
- A l'ombre des tableaux noirs, 1:10, 176-179.
- Amadou, 1:130.
- Ame de la danse (L'), 3:171.
- A mes fils bien-aimés, 3:225-227; 4:228.
- Amour et l'Occident (L'), 4:69.
- Ampoule d'or (L'), 1:71, 132.
- Anciens Canadiens (Les), 1:152; 2:174; 4:92.
- Angéline de Montbrun, 2:169.
- Annonce faite à Marie (L'), 1:116; 4:185.
- Anthologie d'Albert Laberge, 2:110, 125, 144.
- Anthologie de la poésie outaouaise et franco-ontarienne, 1:6; 3:13.
- Anthologie de textes littéraires acadiens, 1606-1975, 4:15, 32, 37.
- Anthologie thématique du théâtre québécois, 4:243.
- Anthropofdes (Les), 2:11, 150-155, 156-169, 209; 3:90, 96, 100, 101;
4:146, 150.
- Antonio Pelletier: la vie et l'oeuvre d'un médecin et poète méconnu,
1:41-43.
- A perce-poche, 3:19, 198-200.

Appel de la race (L'), 2:8, 65-67, 68-70, 71-74, 77-80; 3:9, 20, 69, 156, 158; 4:18, 135, 136, 228.

Approche conceptuelle à la culture régionale, 4:28.

Archives des lettres canadiennes, 2:107, 110, 139.

Arioso sans accompagnement, 1:74.

Art de la prose (L'), 4:10.

Asies, 1:107, 113-115; 2:186; 3:18.

As I Lay Dying, 2:168.

Aspirations (Les), 1:125, 126.

Atala, 4:78.

Atlas de l'Ontario français, 3:31; 4:85, 86, 134, 226.

Atlas des francophones de l'Ouest, 4:86.

A toi pour toujours ta Marie-Lou, 4:239.

Aubes mortes, 3:177, 178.

Aucune créature, 1:134.

Au défaut de la cuirasse, 1:182-184; 4:166, 169.

Au Nord du silence, 3:19.

Au pays des géants et des fées, 1:49; 2:94.

Aurélia, 3:148.

Au soleil du souffle, 3:19, 198-200.

Avent de la poésie (L'), 3:19.

A World Goes by, 3:124.

Bacchantes, 4:73.

Bagarre (La), 2:107, 109, 111, 119, 122, 124, 156, 157; 3:90-92, 94, 101.

Barachois (Le), 1:132.
 Bardo Thöddol, 4:113.
 Belle au bois dormant (La), 4:182.
 Bibliographie analytique de l'Ontario français, 1:15; 4:134.
 Bibliographie de la littérature outaouaise et franco-ontarienne, 1:5,
 6; 2:5, 14; 3:5, 7, 13; 4:19.
 Biology of Dreaming, 4:121.
 Blocs erratiques, 2:60.
 Bonheur d'occasion, 1:65; 2:107, 117-120, 132, 133, 137, 138, 141;
 3:91.
 Bon Usage (Le), 4:10.
 Brave New World, 2:158.
 Brèves Années (Les), 1:8.
 Bytown et ses pionniers canadiens-français, 1826-1855, 2:56, 58, 3:71.

 Calepin d'un poète, 2:114, 116; 3:165.
 Canada chanté (Le), 1:131.
 Cannelles et craies, 1:9; 3:18.
 Cantouques, 1:202.
 Caprices de Marianne (Les), 1:45.
 Carmen, 3:84.
 Carnets, 4:70.
 Carrousel, 1:50.
 Cercles concentriques (Les), 1:176.
 C'est ici que le monde a commencé, 2:14, 200-210.
 C'était une fois, 4:226, 232, 233.
 Ceux du Chemin Taché, 1:8; 2:13, 197, 199, 205, 209.
 Chanson de Roland (La), 2:162.

Chansonnier franco-ontarien, 1:21; 2:103.

Chapeau de paille, 4:226.

Charmes, 2:115.

Charnier (Le), 4:227, 239, 240.

Chevalier de Mornac (Le), 1:8.

Chroniques du Nouvel Ontario (la Quête d'Alexandre), 4:137, 155-158, 159-161, 255-256.

Chronique du règne de Charles X, 4:159.

Cicatrice, 3:19, 194-197.

Cité dans l'oeuf, 3:81.

Clash (The), 3:21.

Cloisons en vertige (Les), 1:160-161.

Coeur en saisons (Le), 3:19, 210, 211.

Coeurs et homme de coeur, 1:42-43.

Coffre (Le), 3:212.

Cogne la caboche, 3:11, 125-128, 129-132, 133, 136, 137, 139, 140, 141-146, 147, 149, 150; 4:180-193.

Colère du père (La), 2:13, 197-199, 205, 206, 209.

Colin-Maillard, 3:40.

Commensale (La), 2:94, 126-129, 143, 149, 157; 3:90, 92, 94, 97, 101, 102.

Communords (Les), 3:20; 4:227.

Confessions d'un enfant d'un demi-siècle, 1:100-103.

Conséquences de la vie, 3:173-176.

Contes de la marjolaine, 1:130.

Contes de la solitude, 1:62, 71, 72, 79; 3:84.

Contes de l'ombre, 4:125.

Contes de notre histoire, 3:20.

Contes des quatre saisons, 3:20, 212-215.

Contes et couleurs de l'Ontario français, 3:77.

Contes et légendes, 3:20.

Contes pour buveurs attardés, 3:81.

Convergences, 1:131, 152.

Cornes sacrées (Les), 2:200, 201.

Crédo pour un homme seul, 1:190.

Créole patois of Louisiana, 1:15.

Cultiver sa différence. Rapport sur les arts dans la vie franco-ontarienne,
2:6, 17, 18, 24, 43, 45-51, 100, 103; 3:6, 219, 221, 224, 225;
4:225, 232.

Cycle (Le), 1:64, 86-94; 2:128-130, 134, 142, 148, 153, 156, 157, 159,
160, 164, 168; 3:90, 94, 96, 98, 100, 102.

Damnés de la terre (Les), 2:60.

Dans un gant de fer, 1:8.

Deathbed Observations by Physicians and Nurses, 4:121.

Death: The Final Stage of Growth, 4:121.

De Corneille à Saint-Denys Garneau, 1:127, 137.

Décors d'amour, 3:177, 178; 4:205, 206, 212.

Délivrez-nous du mâle, Amen, 4:121.

Député (Le), 3:20; 4:135.

De Québec à Saint-Boniface, 2:132.

Dernier coup de fil (Le), 1:96-98.

Des gestes seront posés, 3:19, 212-215.

Destin de femme, 3:124.

Destin tragique de Cavalier de La Salle, 4:227.

Destinées, 1:127.

Deux poids, deux mesures: les francophones hors Québec et les anglophones du Québec, 2:52, 55.

Deux Solitudes, 2:8, 65-67, 68-70; 3:20.

Dictionnaire biographique du Canada, 2:5, 6.

Dictionnaire de moi-même, 1:9, 107-110, 112; 2:12, 192-194.

Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, 4:242, 243.

Dictionnaire étymologique de la langue française, 2:75.

Dodécaèdre ou les Eaux sans terre, 3:11, 105-108, 109-110, 111-115.

Données immédiates de la conscience (Les), 2:168.

Don Quichotte, 1:170.

Dormeuse éveillée (La), 1:71-73, 79.

D'une concession à l'autre, 4:229.

Du néant né en moi, 3:19.

Du pain et des oeufs, 1:9, 198-199, 200, 201.

Dynastie des Lanthier (La), 1:102.

Eclipses, 3:17, 19, 194-197.

Ecole littéraire de Montréal (L'), 1:45.

En attendant, 3:208, 209.

Enfant du cinquième nord (L'), 4:152, 153.

Enfants qui s'amuse (Les), 1:131.

Engagés du grand portage (Les), 1:8; 4:136.

Entre deux livraisons, 2:40, 42; 3:38.

Entretiens, 3:175.

Envers des choses (L'), 3:189-193.

Epidémie (L'), 2:209.

Epopée canadienne, 1:125, 126.
Epouvantail (L'), 2:209.
Espace qui reste (L'), 3:173-176.
Essai sur les moeurs, 2:123.
Été de la cigale (L'), 1:63-67, 71, 73, 79, 80.
Étoiles vertes (Les), 1:103.
Eurydice, 1:102.
Eustache, 2:91.
Evangéline... qui donc?, 1:190.
Eveil de la race (L'), 3:38.
Evidence for Life agter Death (The), 4:121.

Facilité du jour (La), 4:166-169, 171-173, 174-179.
Façons de parler proverbiales, triviales, figurées, etc, des Canadiens
au XVIII^e siècle, 1:12.
Farce de Maître Pathelin (La), 4:226.
Faut pas s'laisser faire, 4:225-226.
Faux-Brillants, 4:237.
Faux-Monnayeurs (Les), 1:65, 66.
Fédéralisme et la société canadienne-française (Le), 1:53.
Fées ont soif (Les), 2:203.
Fenêtre d'espoir, 3:22.
Ferments, 3:18.
Fin des songes (La), 1:8.
Finnegans Wake, 2:154.
Fiancés de l'Outaouais (Les), 4:138.
Flambeau sacré (Le), 3:11, 20, 156-158; 4:136.

Fleurs boréales (Les), 1:128.
 Fleurs de givre (Les), 1:125, 133.
 Floralie où es -tu?, 2:209.
 Folklore franco-ontarien: chansons, I et II, 2:85.
 Fontile, 1:8, 131.
 Forestiers et voyageurs, 4:137.
 Fou d'Agolan (Le), 3:20; 4:227.
 Franchir le seuil, 4:113-122.
 François Duvalet, 3:11, 20, 120-124; 4:18, 136.

Gants jetés (Les), 1:170-173.
 Garden-Party de Christophine (La), 3:98, 102.
 Gazida, 1:128.
 Grand Meaulnes (Le), 3:149, 150.
 Grands-Pères (Les), 2:205, 209.
 Grenade dégoupillée (La), 1:164-167.
 Grosse femme d'à côté est enceinte (La), 3:140.
 Guerre du feu (La), 2:168.
 Gulliver's Travels, 2:158.

Hakus d'ici, 4:205, 211, 213, 214-216.
 Henry Desjardins: l'homme et l'oeuvre, 1:44-46.
 Héritiers de Lord Durham (Les), 2:38, 52-55.
 Histoire anecdotique de Hull, 3:59, 61.
 Histoire de la littérature canadienne-française, 2:132, 144.
 Histoire des Canada, 2:41, 42.
 Histoire du Canada, 1:33.

Histoire littéraire du Québec, 3:12.
 Histoire louche de la cuiller à pot (L'), 1:9, 200.
 Historique de l'enseignement français dans l'Ontario, 2:29, 34.
 Hiver au Canada (L'), 1:82.
 Hommage à la langue française, 4:235.
 Homme d'ici (L'), 2:60.
 Homme du jour (L'), 1:48.
 Homme rapaillé (L'), 1:153.

 Idéologies au Canada français, 1940-1976, 4:84.
 Il n'y a pas de pays sans grand-père, 2:209.
 Ils posséderont la terre, 1:8.
 Images chez Nelligan (Les), 2:137.
 Images en poésie canadienne-française (Les), 2:114, 115, 133, 137, 138,
 140, 143, 144.
 Immortalité et réincarnation, 4:121.
 Impasse (L'), 4:194.
 Incubation (L'), 2:107-108, 109-112, 128, 129, 131-134, 141-144, 148,
 150, 153, 154, 156-158, 160, 166, 168; 3:20, 90, 92, 96, 100-102;
 4:138, 141, 142, 146, 147, 151.
 Inextinguible, 1:115, 122-124, 136, 139, 141, 143.
 Innocents (Les), 4:231, 233.
 Insight, A Study of Human Understanding, 1:144.
 Intimations of Immortality, 4:121.
 Invisible French. The French in Metropolitan Toronto (The), 2:19, 24.

Jacques et Marie, 4:92.

J'ai choisi de me battre, 1:102.

Jardins secrets (Les), 3:11, 152-155.

J'avais oublié que l'amour fût si beau, 4:162-165.

Jean Rivard, 1:8; 4:253.

Jeanne Lajoie, 3:38.

J'habite une planète, 1:9, 186, 187, 189; 4:207, 212.

Job's Kit, 4:234, 246, 241.

Johny Bungalow, 1:203.

Jongleurs du billochet: conteurs et contes (Les), 2:85.

Joue droite (La), 1:8.

Journal (d'André Gide), 4:70.

Jument des Mongols (La), 2:120.

Kamouraska, 4:138.

Kitty-le-gai-pinson, 3:21, 156, 158.

Kleines Wortebuch der Aegyptologie, 4:121.

Laconies, 4:204, 213.

Langue et religion: histoire des conflits anglo-français en Ontario, 3:21, 32, 46, 47, 54, 58.

Lavalléville, 3:21, 208, 219, 225, 227, 228-231; 4:228.

Légende d'un peuple (La), 1:154.

Légendes légères, 3:20.

Lettres à une Provinciale, 1:58-59.

Lettres canadiennes d'autrefois, 1:52; 3:21.

Lettres d'Héloïse et d'Abélard, 3:215.
 Lettres persanes (Les), 1:58; 3:105.
 Lettres qui n'en sont pas, 3:161-164; 4:206, 209, 213.
 Lettres sur l'Amérique, 1:128.
 Libraire (Le), 2:107, 109-112, 120-124, 128, 137-140, 142, 145, 146, 156, 157, 168; 3:90, 92, 94, 101; 4:142, 195, 196.
 Lieu de l'homme: la culture comme distance et mémoire (Le), 4:28.
 Life After Life, 4:121.
 Lignes-Signes, 3:19, 208.
 Lion de la Péninsule (Le), 3:62-64, 65, 67.
 Littérature régionale (La), 4:19.
 Livre (Le), 1:83.
 Livre de la Sagesse (Le), 3:36.
 Lois psychologiques de l'évolution des peuples, 2:73.

 Madame Bovary, 1:45.
 Madame de Staël et la musique, 1:127, 137.
 Madame de Staël et les arts, 1:137.
 Ma Gaspésie, 1:133.
 Maison sans murs (La), 3:201, 204-207; 4:208-213.
 Manifestes (de Breton), 3:148.
 Manteau de Rubén Dario (Le), 2:185.
 Manuel alphabétique de psychiatrie, 2:141, 149.
 Maria Chapdelaine, 3:39, 40, 123, 127; 4:136.
 Marie Calumet, 1:46; 4:226.
 Mater Europa, 1:107; 2:12, 184, 185, 192.

Matin de l'Infini (Le), 3:165, 166, 169.
Mélanges Wyczynski (Les), 1:82.
Mémoires, 2:71, 80, 193.
Mémoires d'Hadrien (Les), 4:155, 256.
Mémoires d'un artiste canadien, 1:136.
Menaud maître-draveur, 2:110; 3:110.
Mes romans et moi, 3:11, 89-93, 99, 101; 4:141, 146, 150.
Method in Theology, 1:144.
Misérables (Les), 4:10.
Mississippi Valley, 1:15.
Missouri French, 1:15.
Mistenflöte, 3:65-67.
Modification (La), 1:75, 76.
Moé, j'viens du Nord, 'stie, 3:225-227; 4:228.
Mon Auvergne, 1:133.
Mon pays a la chaleur et l'hiver faciles, 1:9, 186, 189, 194-196; 3:177, 178; 4:203, 210, 212.
Monsieur Melville, 3:96, 144.
Monsieur Ripois et la Némésis, 3:40.
Mots dits québécois, 1:9, 186, 188-191.
Muraille de brume (La), 1:96, 97.
Murs de nos villages (Les), 3:28, 170-172; 4:225.
Murs des autres (Les), 4:227, 236, 239, 240.
Myrtes (Les), 1:120-121, 127, 136, 140, 141, 147, 154, 155, 157; 3:18.

Nadja, 1:171.
Nahami, 3:205.

NaKed Ape (The), 2:161.
 Nelligan: poésie rêvée, poésie vécue, 3:211.
 Nigog (Le), 1:134.
 Nourritures terrestres (Les), 4:70.
 Nouveaux Pédagogues, 2:112.
 Nuits blanches, 4:125-127.

Océane ou les Asperges du matin, 3:179-180, 181, 182-184, 201; 4:209, 212.
 Ode au Saint-Laurent (L'), 3:172.
 Oeuvres (H. Bergson), 4:121.
 Oeuvre de Boylesve (L'), 1:127, 137, 140, 141.
 Oeuvre et ses techniques (L'), 1:66.
 Ogre de barbarie (L'), 4:153, 154.
 On Death and Dying, 4:121.
 On demande un acteur, 4:234, 236, 242..
 Ontario français, historique (L'), 3:21, 31, 48, 53; 4:180.
 Ontario français par les documents (L'), 3:21, 23, 25, 32, 48; 4:134.
 Ontario français par l'image (L'), 3:26, 28, 31, 32; 4:134.
 Ontario Public Library: Review and Reorganization (The), 2:24.
 Origine des écoles françaises dans l'Ontario (L'), 2:29, 34; 3:21.
 Origins of Modern Science (The), 1:142.
 Ottawa, 1855-1876, et sa population canadienne-française, 3:71.
 Ottawa, capitale du Canada, 1:149.
 Ottawa ma chère, 4:135.
 Outardes (Les), 4:121, 234, 236, 240, 241, 243.

Pageant de l'Université d'Ottawa, 4:235.

Paludes, 4:70.

Pantins (Les), 1:176, 177.

Par delà la clôture, 3:129.

Parendoxe, 3:81, 83.

Parler français (Le), 1:133.

Parler franco-acadien et ses origines (Le), 1:15.

Parole et la loi (La), 3:20, 170, 219, 222-224; 4:226, 227, 229, 232.

Patrie (La), 3:20.

Paysans (Les), 1:48.

Pays étrangers (Les), 4:134.

Peau de fleur, 3:185-188, 201; 4:205, 210, 211, 213, 216.

Pédagogues (Les), 2:107, 109, 110, 111, 121, 123-127, 133, 143, 156, 157;
3:90, 95, 100, 101.

Pensées (Les), 2:194.

Père René Lamoureux, o.m.i. (Le), 3:21.

Perfection chrétienne (La), 4:185.

Petit Cathéchisme de la Province de Québec, 3:59.

Petits Poèmes presque en prose, 3:18, 187, 188-191.

Pierrefendre, I (Les), 1:64-66, 67, 68, 70-73, 75, 76, 78, 79, 81; 3:85.

Pierrefendre, II (Les), 1:67-70, 71-76, 78-80.

Pierrefendre, III (Les), 74-76, 78-81.

Pile ou face, 4:226.

Pionniers canadiens (Les), 4:92.

Place à l'homme, 1:149.

Placide-Eustache: sources et parallèles du conte-type 938, 2:85.

Plages, 1:121, 127, 136, 140, 147, 149, 154; 3:18.

Planet of the Apes, 2:152.

Plus Belle Chose du monde (La), 1:8.

Poèmes, 1960-1975 (de Richard Casavant), 3:19, 165, 169.

Poèmes temporels, 2:10, 110, 115, 116, 137; 3:92, 94.

Poésies complètes (D'Emile Nelligan), 2:137.

Porquis Junction, 4:227.

Portrait du colonisé, 2:60.

Pour la Patrie, 2:9, 77-80; 4:134.

Psychophysiologie du sommeil et psychiatre, 4:121.

Preuve de la vie après la mort, 4:121.

Problem of Christian Influence on Northern Algonkian Eschatology, 4:121.

Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne, 1:5, 7, 12, 14, 16, 24, 82, 106, 172; 3:5, 8, 9, 10, 13; 4:33, 139.

Propos sur la poésie, 2:115.

Propos sur le haïkaï, 3:213.

Quand il pleut sur ma ville, 4:197-199.

Québecquoises (Les), 1:125.

Quintaine (La), 4:227, 234, 236, 239, 240.

Qui suis-je, moi, Franco-Ontarien?, 4:10.

Raisins de la colère (Les), 1:63.

Rapport Saint-Denis (Le), 2:43, 50.

Rayons du nord (Les), 1:125.

Regards et Jeux dans l'espace, 3:63.

René, 3:40.

Répertoire des auteurs outaouais et franco-ontarien, 3:13.
Répertoire national, 4:129.
Reproduction sociale: systèmes vivants, invariance et changement, 4:28.
République (La), 4:113, 121.
Requins de la finance (Les), 1:101.
Rescapés (Les), 2:209.
Revanche des Frésimus (La), 4:234, 236, 237, 243.
Rivages de l'homme, 1:156.
Robert (Le), 2:75; 4:13.
Romance, 3:100.
Rosalba (La), 4:121.
Rouge et le bleu (Le), 1:190.
Route d'Altamont (La), 2:132.
Rue Saint-Denis, 4:125.

Sable de l'île (Le), 4:128-130.
Saint-Elias (Le), 2:209.
Saison des papillons (La), 3:212, 215.
Saisons antérieures, 4:32, 37.
Salamandre, 3:205.
Salut Bonhomme, 1:203; 3:11, 116, 117.
Sagouine (La), 4:32, 37.
Satiricon, 2:150.
Scandale des frais funéraires (Le), 1:101.
Secret (Le), 4:129.
Semestre (Le), 3:94-98, 99-102; 4:138, 141, 143, 146, 147, 150.

Sentiment national dans le théâtre canadien-français, 4:242.
Serge d'entre les morts, 2:169; 3:95, 96, 101.
Signets I, II, III, 1:9, 106-111, 116-117; 2:12, 192-194; 3:21.
Si le grain ne meurt, 4:10.
Situations, 4:69.
Sociodynamique de la culture, 4:28.
Soirées du Château de Ramezay (Les), 1:42.
Soulier de satin (Le), 2:118.
Sources, 1:133.
Sources et parallèles du conte-type 938, Placide-Eustache, 1:20.
Souvenances, 3:19, 208-211.
Souvenances de Philippe Besnard, 1:137.
Souvenirs pour demain, 1:8.
Spectateur (Le), 4:243.
Stéphane Dugré, 1:48, 49.
Studies in Classic American Literature, 1:154.
Symphonie en "Blues", 3:165, 166, 169.

Tartufe, 1:67.
Temps pascal, 4:138.
Terre et l'évolution humaine (La), 4:28.
Terre qui ne commence pas (La), 4:211, 213, 217-221.
Terres gercées (Les), 1:96, 98.
Théorie de l'information et perception esthétique, 4:28.
Time and Meaning, 1:150.
Toponymie française en Ontario, 4:134.

Torrent (Le), 1:152.
 Tourbière (La), 1:177.
 Toutes plaies balbutient... d'étranges courages, 1:190-193.
 Traits et portraits, 1:79; 3:11, 84-86.
 Trappeur du Kabi (Le), 4:137.
 Travaux et les jours (Les), 3:26.
 Trille rouge (Le), 4:207, 212.
 Trois Pièces en un acte, 3:20; 4:243.
 Trois Romanciers québécois, 2:149, 159.
 Trois Soeurs (Les), 1:109.
 Trousse d'expression dramatique (La), 4:227.
 Ts'sé veux dire, 3:19.

 Un amour libre, 3:133.
 Un cri trop grand, 3:11, 133-136, 137-140, 147-151.
 Un de Jasper, 1:49; 4:135.
 Une littérature en ébullition, 1:152; 2:114, 118, 132-134, 137-139, 141.
 Un revenant, 4:134.
 Un Yankee au Canada, 2:12.

 Vengeance de l'original (La), 4:137.
 Vérité et méthode, 1:145.
 Vie et les temps de Médéric Boileau (La), 3:225, 227, 228-231; 4:228.
 Vie littéraire au Canada français (La), 1:130-134, 137; 3:21.
 Viens prendre un ver(s), 1:201-203.
 Vieux m'ont conté (Les), 1:17, 21, 25-27; 2:10, 85, 87, 89, 92, 93-96, 97-99; 3:20, 75-77, 78-80.

Villages et visages de l'Ontario français, 3:21, 45-47.

Vingt fois cinq, 3:201-203; 4:212.

Violence et ses causes (La), 4:73.

Visage nu, 1:96.

Vocabulaire de la psychanalyse, 2:169.

Voix de l'Ontario (La), 4:134.

Vous qui passez, 1:71.

Vous souv'nez-vous d'la Rosalba?, 4:121.

Voyage autour de ma chambre, 2:56.

Voyageurs, 3:144.

William Chapman, 1:125-216, 137.

Xavier Marmier et le Canada, 1:127-129, 137.

Yeux fermés (Les), 4:128.

INDEX DES AUTEURS D'ARTICLES

Bélanger, Bagriana, 4:217-221.

Bonenfant, Joseph, 3:141-146.

Boulais, Stéphane-Albert, 3:182-184, 201-203, 204-207.

Brodeur, Hélène, 4:255-257.

Cantin, Pierre, 1:100-103, 190-193, 194-196, 198-200, 201-203; 3:81-83, 116-119.

Carrière, Bernard, 3:105-108.

Dionne, René, 1:5-6, 62; 2:5-14, 71-76, 83-86, 87-88; 3:5-14, 29-31; 4:5, 6, 9-11, 12-19, 29-35, 36-40, 41-43, 250-254.

Dorais, Fernand, 4:63-68, 69-84.

Dupuis, Gilles, 4:174-179.

Duquette, Jean-Pierre, 1:106-108, 109-112; 2:184-187; 3:103-104.

Ethier-Blais, Jean, 2:173-183.

Ferland, Yvon, 4:48-62.

Fortin, Marcel, 4:234-243.

Gay, Paul, 1:41-43, 44-46, 48-50, 58-59, 67-70, 71-73, 74-76, 77-84, 96-98, 113-115, 116-117, 120-121, 122-124, 125-126, 127-129, 130-134, 135-138, 160-161; 2:29-34, 35-38, 39-42, 43-51, 52-55, 56-58, 59-61, 65-67, 68-70, 77-80, 93-96, 97-99, 100-103, 188-191, 192-194, 197-199; 3:17-22, 23-25, 26-28, 32-35, 36-38, 39-41, 45-47, 48-53, 54-58, 59-61, 62-64, 65-67, 68-71, 75-77, 78-80, 84-86, 133-136, 156-158, 170-172, 173-176, 194-197, 198-200, 208-211, 212-215, 219-221, 222-224, 225-227, 228-231; 4:125-127, 133-140, 159-161, 225-233.

Grisé, Yolande, 1:8-10, 20-24, 52-55, 186-189; 2:17-24, 25-28; 3:120-124.

Hodgson, Carmen, 4:20-28.

Jones, Grahame C., 4:180-193.

Lafrenière, Suzanne, 1:30-34, 35-40; 4:89-99, 162-165, 194-196, 197-199.

Lapierre, André, 1:12-14, 15-17.

Lapointe, Roger, 4:113-122.

Lemieux, Germain, 2:89-92.

Lemieux, Pierre-H., 1:139-143, 144-147, 148-151, 152-154, 155-158.

Mailhot, Michèle, 4:171-173.

Maugey, Axel, 3:147-151.

Michaud, Jacques, 3:125-128, 137-140, 152-155, 177-178, 179-180, 181;
4:203-213.

Poulin, Gabrielle, 1:25-27, 63, 64-66, 86-94, 164-167, 170-173, 176-179,
182-184; 2:204-210; 3:109-110, 111-115, 189-193; 4:44-47,
128-130, 152-154, 155-158, 166-170, 247-249.

Riopel, Richard, 3:161-164.

Robidoux, Réjean, 2:107-108, 109-112, 113-142, 143-149, 150-155;
3:89-93, 94-98, 99-102; 4:141-151.

Smith, Donald, 2:156-169.

Sylvestre, Paul-François, 4:85-86, 100-110.

Vaillancourt, Pierre-Louis, 3:185-188; 4:214-216.

Vanasse, André, 2:200-203; 3:129-132.

Wyczynski, Paul, 3:165-169.